l'Auteur est le Pere Bouhours

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

DIALOGUES.

par le P.

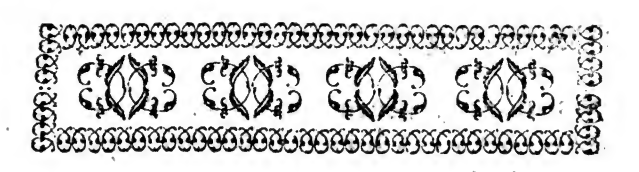
NOUVELLE EDITION

Jesui…

Revue & Corrigée.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE,
M. DCC. XXXIX.



AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage qu'on donne au public n'a rien de comun ni dans la matiére ni dans la forme avec celuy qui a pour tître, *L'Art de Penſer*, & qui eſt une Logique Françoiſe, dont tout le deſſein ſe réduit à regler les trois opérations de l'entendement ſelon la méthode d'Ariſtote, ou plûtôt ſelon les principes de Deſcartes.

Le but que l'on ſe propoſe icy n'eſt point d'apprendre à concevoir de ſimples idées, ou à former des raiſonnemens avec toute l'exactitude que demande la raiſon, aidée de réflexions & de préceptes. On ne s'attache pas même à rectifier les jugemens ordinaires qui ſe font dans le commerce de la vie & dans le diſcours familier ſans nul rapport à l'éloquence & aux belles Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui ſe rapportent à la ſeconde operation, & qui s'appellent Penſées en matiére d'ouvrages d'eſprit; & ce que prétend l'Auteur eſt de démêler un peu les bonnes & les mauvaiſes qualitez de ces jugemens ou de ces penſées; ſans prétendre néanmoins preſcrire des regles, ni donner

des loix qui gênent personne. Il dit ce qu'il pense, & il laisse à chacun la liberté de juger autrement que luy.

Des ouvrages d'esprit dont il est question, & dans lesquels entrent les pensées que l'on examine; sont les histoires, les poëmes, les piéces d'éloquence; comme les harangues, les panégyriques, les oraisons funébres; enfin tout ce qui s'écrit avec soin, & où il faut une certaine justesse qui va encore plus aux choses qu'aux paroles.

Comme le Dialogue est propre à éclaircir les questions les plus obscures, & que les gens qui y parlent peuvent aisément dire le pour & le contre sur toutes sortes de sujets, on a jugé à propos de traiter la matiére des pensées en Dialogues, & de la réduire à quatre, selon l'étenduë qu'on a cru qu'elle devoit avoir. Le second est plus long que les autres, parce que le sujet le veut ainsi: mais les Lecteurs pourront l'abréger quand il leur plaira, en le quittant dès qu'ils sentiront de l'ennuy. Ces quatre Dialogues contiennent peut-être ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes; ce qu'il y a même de vicieux en beau dans les meilleurs Ecrivains; de sorte qu'ils peuvent servir, si je l'ose dire, non seulement à polir l'esprit, mais à le former.

Au reste, quoy-qu'on ne traite pas les choses dans la méthode de l'Ecole, ni qu'on ne fasse pas profession de rien enseigner de

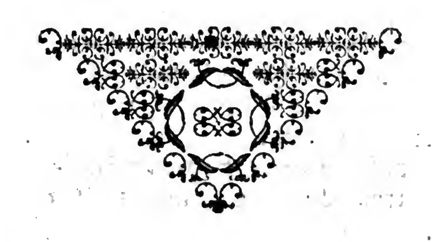
l'Art

l'Art oratoire : cét ouvrage pourroit estre appellé au regard des pensées, une Logique & une Rhétorique tout ensemble; mais une Logique sans épines, qui n'est ni séche ni abstraite; mais une Rhétorique courte & facile, qui instruit plus par les exemples que par les préceptes, & qui n'a gueres d'autre regle que ce bon sens vif & brillant dont il est parlé dans les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene.*

Je ne sçay-même s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Histoire des Pensées; car il en représente souvent l'origine, le progrès, les changemens, la décadence & la vieillesse, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.

Les passages Espagnols & Italiens qui se rencontrent de tems en temps, & qui fournissent des exemples de plus d'une maniére, tantôt bons & tantôt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs qui n'entendent pas ces langues-là. On les traduit tous en François avant que de les citer, ou aprés les avoir citez : on explique aussi les Latins qui sont à la marge, & qui auroient embarassé le discours, si on les y avoit meslez; ou du moins qui n'auroient pas plû aux personnes qui ne sçavent point de Latin. On n'a pas fait néanmoins de difficulté d'y laisser quelquefois un passage fort court, un bout de vers, ou un vers entier; quand on a cru que cela feroit vn bon effet.

Pour ce qui regarde la critique des Auteurs dont on rapporte les pensées ; si elle n'est pas juste, elle est pour le moins sincére & sans passion. Les deux Personnages que l'on fait parler, louënt ce qu'ils estiment, & censurent ce qu'ils méprisent : ils sont équitables & de bonne foy ; mais ils ne sont pas infaillibles, & ils peuvent se tromper.



LA



LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

PREMIER DIALOGUE.

EUDOXE & PHILANTHE qui parlent dans ces Dialogues, ſont deux hommes de lettres, que la ſcience n'a point gâtez, & qui n'ont gueres moins de politeſſe que d'érudition. Quoi-qu'ils ayent fait les mêmes études, & qu'ils ſachent à peu près le mêmes choſes, le caractére de leur eſprit eſt bien different. Eudoxe a le gout très-bon, & rien ne lui plaît dans les ouvrages ingénieux qui ne ſoit raiſonnable & naturel. Il

aime fort les Anciens, ſur tout les Auteurs du ſiécle d'Auguſte, qui ſelon lui eſt le ſiécle du bon ſens. Ciceron, Virgile, Tite-Live, Horace, ſont ſes Heros.

Pour Philanthe, tout ce qui eſt fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à ſon gré les Eſpagnols & les Italiens. Il admire entr'autres Lope de Vegue & le Taſſe; & il eſt ſi entêté de la *Gierusalemme liberata*, qu'il l'a préfere ſans façon à l'Iliade & à l'Eneïde. A cela près il a de l'eſprit, il eſt honête homme, & il eſt même ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empêche pas de ſe faire ſouvent la guerre. Ils ſe reprochent leur goût à toute heure, & ils ſe querellent ſur les ouvrages qui paroiſſent: mais quelques differents qu'ils ayent, ils ne s'en aiment pas moins, & ils ſe trouvent ſi bien enſemble, qu'ils ne ſe peuvent paſſer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maiſon de campagne fort jolie aux environs de Paris; où il va jouir des beaux jours & goûter les plaiſirs de la ſolitude, dès que ſes affaires lui permettent de quitter la Ville.

Philanthe l'alla voir l'Automne derniére ſelon ſa coûtume. Il le trouva ſe promenant ſeul dans un petit bois, & liſant les *Doutes ſur la Langue Françoiſe propoſez à Meſſieurs de l'Académie par un Gentilhomme de Province.*

Philanthe qui ſait plus la langue par l'uſage que par les régles, fit d'abord la guerre à Eudoxe ſur ſa lecture.

Que voulez vous faire de ce Provincial, lui dit-il? Un homme comme vous n'a qu'à ſuivre ſon génie pour bien parler & pour bien écrire. Je vous aſſure, répondit Eudoxe, que le génie tout ſeul ne va pas loin, & qu'on eſt en danger de faire cent fautes contre l'uſage, ſi on ne fait des réfléxions ſur l'uſage même. Les doutes du Provin-

vin-

vincial sont raisonnables, & plus je les lis, plus ils me semblent nécessaires.

Pour moi, dit Philanthe, j'aimerois mieux ses réflexions sur les pensées des Auteurs, car il est, ce me semble, encore plus nécessaire de bien penser que de bien parler; ou plutôt (*a*) on ne peut parler ni écrire correctement, à moins qu'on ne pense juste. Il nous les avoit promises ces réflexions, en disant à la fin de son livre, qu'il avoit bien d'autre doutes sur les pensées que sur le langage: mais il n'a pas tenu sa promesse, & je voi bien que ce Breton-là n'est pas trop homme de parole.

Comme Messieurs de l'Académie ne lui ont donné aucun éclaircissement de ses premiers doutes, reprit Eudoxe, il a crû peut-être qu'il seroit inutile de leur en proposer de nouveaux. Mais savez-vous que l'endroit où le Bas-Breton semble promettre les réflexions dont vous parlez, m'en a fait faire à moi-même que je n'avois point encore faites; & qu'en examinant les choses de près, il m'a paru que les pensées qui ont quelquefois le plus d'éclat dans des compositions spirituelles, ne sont pas toûjours fort solides.

Je meurs de peur, interrompit brusquement Philanthe, qu'a force de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayiez apris à douter de tout; & que ce Provincial délicat jusqu'au scrupule ne vous ait communiqué quelque chose de sont esprit. Ce n'est pas sur le provincial que je me suis réglé repartit Eudoxe; c'est sur le bon sens qu'il prend lui-même pour sa règle dans ce qui ne dépend pas précisément de l'usage car il ne faut que consulter la raison pour n'aprouver pas certaines pensées que tout le

(*a*) Scribendi rectè, sapere est & principium & fons. *Hor. de Art. Poet.*

le monde presque admire; par exemple, celle de Lucain qui est si fameuse:

Victrix causa Deis placuit, sed victa Catoni.

Et que le Traducteur de la Pharsale a renduë en nôtre langue par ce vers.

Les Dieux servent César; mais Caton suit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait, dit Philanthe en soûriant, que cela ne vous plût pas. En verité ce seroit tant pis pour vous, ajoûta-t-il d'un air sérieux.

Je vous proteste, repliqua Eudoxe, que cela ne m'a j'amais plû; & quand les adorateurs de Lucain m'en devroient savoir mauvais gré, je ne changerai pas de sentiment. Mais qu'y a-t-il de plus grand & de plus beau, reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un côté, & Caton de l'autre?

La pensée n'a par malheur qu'une belle aparence, dit Eudoxe, & quand on vient à l'aprofondir, on n'y trouve pas de bon sens. Car enfin elle représente d'abord les Dieux atachez au parti injuste, tel qu'étoit celui de César, qui sacrifioit la patrie à son ambition, & qui prétendoit oprimer la liberté publique que Pompée tâchoit de défendre: or le bon sens ne veut pas que les Dieux aprouvent l'injustice d'un usurpateur qui viole les loix divines & humaines pour se rendre le maître du monde; & un esprit droit auroit oublié les Dieux dans cette occasion, bien loin de les mettre en jeu.

D'ailleurs Caton étant un homme de bien selon la peinture que le Poëte en fait lui-même, il n'y a pas de raison à l'oposer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres intérêts que les leurs. C'est détruire son caractére, c'est lui ôter sa vertu: car, si nous en croyons Salluste, (*a*) c'étoit une partie de la probité

(*a*) Avaritia fidem, probitatem, cœterasque artes bonas subvertit: pro his superbiam, crudelitatem, Deos negligere edocuti. *Bell. Catil.*

probité Romaine, que d'être affectionné aux Dieux immortels; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à se corrompre. Il est encore moins raisonnable d'élever Caton au dessus des Dieux, pour faire valoir le parti de Pompée; & c'est pourtant ce que signifie:

Sed victa Catoni.

Mais Caton suit Pompée.

Le *Mais* est là une marque de distinction & de préférence.

A la vérité ce Romain étoit, au jugement des Romains mêmes, (*a*) l'image vivante de la vertu, & en tout plus semblable aux Dieux qu'aux hommes: c'étoit, si vous voulez, un homme divin, mais c'étoit un homme; & le Poëte, tout Payen, tout Poëte qu'il est, ne peut pas donner à un homme l'avantage sur les Dieux sans blesser la Religion dans laquelle il vit; de sorte que la pensée de Lucain est tout ensemble & fausse & impie.

Je ne raisonne pas tant, dit Philanthe, & tous vos raisonnemens ne m'empêcheront pas de trouver la pensée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe, mais je ne puis admirer ce qui n'est point vrai.

Ne poûroit-on point, repartit Philanthe, expliquer la chose de cette maniére? Il a plû aux Dieux que le méchant parti prévalût au bon, quoique Caton souhaitât le contraire. Cela choque-t-il la raison, & n'est-ce pas le sens du vers? Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la prosperité de leurs semblables, pour le succès d'une bonne cause: leurs vœux ne sont pas toûjours exaucez, & la Providence fait quelquefois tourner les choses autrement.

(*a*) Homo virtuti simillimus; per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior. *Vellei. Pater. lib.* 2.

Les Dieux se sont déclarez pour César par l'événement, quoi que le parti de Pompée fut le plus juste, & que Caton le soutînt: le *Mais* du vers ne signifie peut-être que ce *quoi-que*, & n'offense pas les Dieux dont les desseins sont impénétrables.

Si la pensée du Poëte n'étoit que cela, repartit Eudoxe, ce ne seroit pas grand' chose, & il n'y auroit pas lieu de se récrier: je suis sûr du moins que ses partisans ne l'entendent pas de la sorte, & que le sens qui ne me plaît pas est justement celui qu'ils admirent. Pour en être convaincu vous n'avez qu'à vous souvenir de ce que dit un de ces admirateurs de Lucain dans ses Réflexions sur nos Traducteurs. Selon lui Brébeuf se relache quelquefois; & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le Traducteur demeure beaucoup au-dessous. L'exemple qu'aporte le faiseur de Réflexions est le nôtre.

Victrix causa Deis placuit; sed victa Catoni.
Les Dieux servent César; mais Caton suit Pompée.

Il soutient que l'expression Françoise ne répond pas à la noblesse du Latin, & que c'est mal prendre le sens de l'Auteur; par la raison que Lucain qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au dessus des Dieux dans l'oposition des sentimens sur le mérite de la cause; & que Brébeuf tourne une image noble de Caton élevé au dessus des Dieux, en celle de Caton assujetie à Pompée.

Je ne prétens pas justifier la Traduction, poursuivit Eudoxe, & je demeure d'acord qu'elle n'est pas exacte. Je dis seulement que la réflexion du censeur prouve ce que je disois, que ceux qui sont entêtez de la Pharsale Latine conçoivent quelque chose d'extraordinaire par ce vers:

Victrix causa Deis placuit; sed victa Catoni.

N'en faites pas le fin: vous en avez ainsi jugé vous-même jusqu'à cette heure, & le nouveau sens que vous

vous venez d'imaginer, n'eſt qu'une défaite pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoi-qu'il en ſoit, continua Eudoxe, je voudrois que les penſées ingénieuſes qui entrent dans les ouvrages de proſe ou de vers, fuſſent comme celles d'un grand Orateur dont Ciceron parle, (*a*) leſquelles étoient ſi ſaines & ſi vraies; ſi ſurprenantes & ſi peu communes; enfin ſi naturelles & ſi éloignées de tous ces brillans qui n'ont rien que de frivole & de puéril. Car enfin pour vous dire un peu par ordre ce que je penſe là-deſſus; la vérité eſt la premiére qualité, & comme le fondement des penſées: les plus belles ſont vicieuſes; ou plutôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fonds leur manque.

Mais dites-moi donc, repartit Philanthe, ce que c'eſt préciſément qu'une penſée vraye; & en quoi conſiſte cette verité, ſans laquelle tout ce que l'on penſe eſt ſelon vous ſi imparfait & ſi monſtrueux.

Les penſées, reprit Eudoxe, ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées; & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoi la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont veritables qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes: ainſi une penſée eſt vraie, lors qu'elle repréſente les choſes fidélement; & elle eſt fauſſe, quand elles les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-mêmes.

Je ne comprens point vôtre doctrine, repliqua Philanthe, & j'ai peine à me perſuader qu'une penſée ingénieuſe ſoit toûjours fondée ſur le vrai: je croi au-contraire avec un fameux Critique, (*b*) que

(*a*) Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. *De Orat. lib.* 2.

(*b*) Bella falſitas, plauſibile mendacium; & ob eam cauſam gratiſſimum quod excogitatum ſolerter & ingenioſè. *Vavaſſ. l. de Epigramm.*

que le faux en fait toute la grace, & en est même comme l'ame. En effet, ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes & dans d'autres pieces où brille l'esprit, roule d'ordinaire sur la fiction, sur l'équivoque, & sur l'hyperbole, qui sont autant de mensonges?

Ne confondons rien, s'il vous plaît, reprit Eudoxe, & souffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroît faux ne l'est pas, & il y a bien de la difference entre la fiction & la fausseté: l'une imite & perfectionne en quelque façon la nature; l'autre la gâte, & la détruit entiérement.

A la verité le monde fabuleux, qui est le monde des Poëtes, n'a rien en soi de réel: c'est l'ouvrage tout pur de l'imagination; & le Parnasse, Apollon, les Muses avec le cheval Pegase ne sont que d'agréables chimeres. Mais ce systême étant une fois supose, tout ce que l'on feint dans l'étenduë du même systême ne passe point pour faux parmi les Savans, sur tout quand la fiction est vraisemblable, & qu'elle cache quelque verité.

Selon la fable, par exemple, les fleurs naissent sous les pas des Dieux & des Heros, pour marquer peut-être que les Grands doivent répandre l'abondance & la joye par tout. Cela est plausible, & a de la vraisemblance, si bien qu'en lisant les vers de Racan sur Marie de Médicis:

Paissez, cheres brebis, jouïssez de la joye
Que le Ciel vous envoye:
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient assez sous les pas de Marie.

En lisant, dis-je, ces vers nous ne trouvons rien de choquant, dans la pensée du Poëte; & si nous y re-

reconnoiſſons du faux, c'eſt un faux établi qui a l'air de la verité. Ainſi quand nous liſons dans Homére que les Déeſſes de la priere ſont boiteuſes & toutes contrefaites, nous n'en ſommes point bleſſez: cela nous fait concevoir que la priere a d'elle-même quelque choſe de bas, & que quand on prie on ne va pas ſi vîte que quand on commande: ce qui a fait dire que les commandemens ſont courts, & que les priéres ſont longues. On auroit pû ajoûter que les uns ſont fiers & hautains; que les autres ſont humbles & rampantes.

Nous ne ſommes pas non plus choquez de ce qu'on a feint, que les Graces étoient petites & d'une taille fort menuë: on a voulu montrer par-là que les agrémens conſiſtent dans de petites choſes; quelquefois dans un geſte ou dans un ſouris, quelquefois dans un air négligé & dans quelque choſe de moins. Je dis le même de toutes les autres fictions où il y a de l'eſprit; telle qu'eſt la Fable Latine du Soleil & des Grenouilles qui parut au commencement des guerres de Hollande, & qui eut un ſi grand ſuccès dans le monde.

C'eſt-à-dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas une autre viſion du même Poëte; que les Aſtres jaloux de la gloire du Soleil ſe liguerent tous contre lui: mais qu'en ſe montrant il diſſipa la conjuration, & fit diſparoître tous ſes ennemis. Non ſans doute, repartit Eudoxe, la penſée eſt trop heureuſe, & étant conçûë ſur le parnaſſe ſelon les règles de la fiction, elle a toute la vérité qu'elle peut avoir. Le ſyſtême fabuleux ſauve ce que ces ſortes de penſées ont de faux en elles-mêmes; & il eſt permis, il eſt même glorieux à un Poëte de mentir d'une maniére ſi ingénieuſe. Mais auſſi, à la fiction près, le vrai doit ſe rencontrer dans le vers comme dans la proſe. Par là je ne prétens point ôter à la poëſie le mer-

veilleux qui la distingue de la prose la plus noble & la plus sublime: j'entens seulement que les Poëtes ne doivent jamais détruire l'essence des choses en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous étes, repliqua Philanthe, vous n'aprouveriez pas ce que dit l'Arioste d'un de ses Heros: que dans la chaleur du combat, ne s'étant pas aperçû qu'on l'avoit tué, il combatit toûjours vaillamment tout mort qu'il étoit:

Il pover' huomo che non s'en era accorto
Andava combattendo, & era morto.

Je n'aprouve pas même, repartit Eudoxe, ce que le Tasse dit d'Argant:

Minacciava morendo, e non languia.

Je vous abandonne l'Arioste, reprit Philanthe; mais je vous demande quartier pour le Tasse, & je vous prie de considerer qu'un Sarasin robuste & féroce qui a été blessé dans le combat & qui meurt de ses blessures, peut bien menacer en mourant celui qui lui donne le coup de la mort. Je consens qu'il le menace, répondit Eudoxe, & même que ses derniers gestes, que ses derniéres paroles, ayent quelque chose de fier, de superbe, & de terrible.

Superbi, formidabil, feroci
Gli ultimi moti fur l'ultime voci.

Cela peut-être, & cela convient au caractére d'Argant: à la mort on conserve les sentimens qu'on a eus pendant la vie; on ramasse ce qui reste d'esprits & de forces pour exprimer ce qu'on sent; on jette quelquefois des cris effroyables avant que de rendre le dernier soûpir: mais de n'être point foible lors qu'on se meurt, *e non languia*, c'est ce qui n'a point de vraisemblance. Le Cannibale de Montaigne est bien plus dans la nature que le Sarasin du Tasse. Car enfin si le Cannibale prisonnier de ses ennemis les brave jusques dans les fers, leur dit des injures, leur crache au visage; si au milieu
des

des tourmens & ſur le point de mourir, n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moüe pour ſe moquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'eſt pas vaincu: il n'y a rien là qui ne ſoit conforme au génie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus convenable à la vertu héroïque, dit Philanthe, que de mourir ſans nulle foibleſſe? Les Heros, reprit Eudoxe, ont de la conſtance en mourant; mais la fermeté de leur ame n'empêche pas que leur corps ne s'affoibliſſe: ils n'ont de ce côté-là nul privilege. Cependant le *non languia* qui va au corps, exempte Argant de la loi commune, & détruit l'homme en élevant le Heros.

Je crains, repartit Philanthe, que vôtre délicateſſe n'aille trop loin, & que vous n'outriez un peu la Critique. Le Taſſe veut dire, ce me ſemble, qu'à voir Argant irrité contre Tancréde, & le menaçant ſur le point de mourir, on n'eût pas dit qu'il ſe mouroit; que ſa fierté & ſa colére effaçoient en quelque ſorte ſa langueur, & le faiſoient paroître vigoureux.

C'eſt dommage, repliqua Eudoxe, que le Taſſe ne ſe ſoit pas mieux expliqué. Pour moi, je m'atache à ce que dit un Auteur; & je ne ſai pas lui faire dire ce qu'il ne dit point.

Après tout, repartit Philanthe, au regard du vrai que vous voulez établir, & que vous cherchez dans toutes les penſées ingénieuſes, des Auteurs très graves ne ſont pas de vôtre avis. Sans parler de Macrobe ni de Sénéque, qui nomment (*a*) ſophiſmes plaiſans, ce que nous apellons pointes d'eſprit, ce que les Italiens apellent *vivezze d'ingegno*, & les Eſpagnols *agudezas*; Ariſtote réduit

(*a*) Cavillationes. *Macrob.*
Vafræ & ludicræ concluſiones. *Senec.*

presque tout l'art de penser spirituellement à la métaphore, qui est une espece de tromperie; & le Comte de Tesauro dit, (*a*) selon les principes de ce Philosophe, que les pensées les plus subtibles & les plus exquises ne sont que des enthymêmes figurez, qui plaisent & imposent également à l'esprit.

Tout cela se doit entendre dans un bon sens, repartit Eudoxe. Le figuré n'est pas faux, & la métaphore a sa vérité aussi-bien que la fiction. Rapellons ici ce qu'Aristote enseigne dans sa Rhétorique, & concevons un peu sa doctrine.

Quand Homére dit qu'Achille va comme un Lion, c'est une comparaison; mais quand il dit du même Héros, *Ce Lion s'elançoit*, c'est une métaphore. Dans la comparaison le Heros ressemble au Lion; dans la métaphore le Héros est un Lion. La métaphore, comme vous voyez, est plus vive & plus courte que la comparaison; celle-là ne nous représente qu'un objet, au lieu que celle-ci nous en montre deux: la métaphore confond pour ainsi dire le Lion avec Achille, ou Achille avec le Lion; mais il n'y a pas plus de fausseté dans l'une que dans l'autre. Ces idées métaphoriques ne trompent personne: on sait ce qu'elles signifient pour peu que l'on ait d'Intelligence; & il faudroit être bien grossier pour prendre les choses à la lettre. En effet, pouvons-nous douter au regard d'Achille que ce ne soit pour marquer sa force, sa fierté, & son courage qu'Homére le nomme un Lion? Et quand Voiture dit du grand Gustave, *Voici le Lion du Nort*, qui ne découvre au travers de cette image étrangére un Roi redoutable par sa valeur & par sa puissance dans tout le Septentrion?

Disons donc que les métaphores sont comme ces

(*a*) *Cannochiale Aristotelic.*

ces voiles transparens, qui laissent voir ce qu'ils couvrent; ou comme des habits de masque sous lesquels on reconnoît la personne qui est déguisée.

Je suis ravi, dit Philanthe, pour l'amour des Poetes & des Orateurs, que la fiction & la métaphore ne blessent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'esprit. Mais j'ai bien peur, ajoûta-t-il, que l'équivoque & le vrai n'y puissent compatir ensemble selon vos principes. Cependant ce seroit dommage que tant de pensées dont tout l'agrement vient d'une équivoque, ne fussent point bonnes; par exemple celle de Voiture sur le Cardinal Mazarin, que son cocher versa un jour dans l'eau:

Prélat passant tous les Prélats passez
Car les présens seroit un peu trop dire,
Pour Dieu rendez les péchez effacez
De ce cocher qui vous sût mal conduire:
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Vôtre renom le rendit téméraire.
Il ne crut pas versant pouvoir mal faire;
Car chacun dit que quoi que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toûjours dessus vos pieds.

Toutes les équivoques ne ressemblent pas à celle-là, répondit Eudoxe; & ce placet en faveur du cocher qui versa le Cardinal, me semble meilleur que l'autre dont je me souviens:

Plaise, Seigneur, plaise à vôtre Eminence
Faire la paix de l'afligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher.
On ne lui doit ce crime reprocher:
Le trop hardi meneur ne savoit pas
De Phaëton l'histoire & piteux cas;
Il ne lisoit métamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César & sa fortune.

Car,

Car, si vous y prenez garde, ce cocher qui n'a point lû les Métamorphoses sait un endroit considérable de l'Histoire Romaine. Cependant je ne voi pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaëton, dût être si bien informé des avantures de César. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, & je reviens à la pensée du placet que vous avez raporté. Quoiqu'elle soit fausse en un sens, elle ne laisse pas d'être vraie en un autre selon le caractére des pensées qui sont conçûës en paroles ambiguës, & qui ont toûjours un double sens, l'un propre qui est faux, l'autre figuré qui est vrai. Ici le sens propre & faux, est que le Cardinal se trouve toûjours sur ses pieds, en sorte qu'il ne puisse jamais tomber à terre; le sens figuré & vrai, est qu'il se trouve toûjours sur ses pieds, en sorte que rien ne renverse ses desseins ni sa fortune.

Au reste le vrai est toûjours vrai, bien qu'il soit mêlé avec le faux. Une bonne pistole ne se gâte pas auprès d'une fausse: on ne vous en doit qu'une; on vous en présente deux l'une bonne, l'autre méchante, choisissez, on verra si vous étes connoisseur, & vous aurez vous-même le plaisir d'éprouver la justesse de vôtre discernement. C'est à peu près ce qui se passe dans l'équivoque, qui proprement n'est qu'un jeu d'esprit. La vérité y est jointe à la fausseté, & ce qu'il y a de remarquable, le faux y conduit au vrai; car du sens propre qui est le faux sens de l'equivoque, on passe au figuré qui est le vrai, & cela paroît visiblement dans l'exemple que vous avez aporté. En lisant ce que dit Voiture du Cardinal Mazarin je conçois deux choses, comme je vous ai dèja dit: l'une fausse, que le pied ne lui manque jamais, & qu'il se tient toûjours debout; l'autre vraie, que son esprit & sa fortune sont toûjours dans la même situation. La premiére mène tout d'un coup à la seconde, en

nous

nous faisant prendre le change agréablement. Ces équivoques se souffrent, & plaisent même dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les recits de balet, & dans d'autres ouvrages où l'esprit se joue.

Mais à ne vous rien dissimuler, il y a une sorte d'équivoque qui est extrémément fade, & que les gens de bon goût ne peuvent souffrir, parce que le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part. L'Epigramme de Saint Amand sur l'incendie du Palais est dans ce genre.

Certes l'on vit un triste jeu;
Quand à Paris Dame Justice
Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épices.

Ce quatrain a ébloui autrefois: & certaines gens le trouvent encore fort spirituel. Eh, qu'y a-t-il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe? Il ne se peut rien voir de plus creux ni de plus frivole, reprit Eudoxe; ce ne sont que des mots en l'air qui n'ont point de sens; c'est du faux tout pur. Car enfin ce qu'on apelle épice au Palais n'a nul raport à l'embrasement; & le palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne conduit point à l'incendie d'un bâtiment où la justice s'exerce, & se vend si vous voulez.

Que pensez-vous, dit Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre Epigramme de Saint Amand?

Cy git un fou nommé Pasquet,
Qui mourut d'un coup de mousquet,
Lors qu'il voulut lever la crête.
Quant à moi je croi que le sort
Lui mit du plomb dedans la tête,
Pour le rendre sage en sa mort.

Cela peut trouver sa place dans le genre burlesque

que ou comique, avec les turlupinades & les quolibets, repartit Eudoxe, ce ſont de faux diamans qu'on porte dans les maſcarades & dans les balets; c'eſt une fauſſe monoye qui ne gâte rien dans le commerce, quand on la donne pour ce qu'elle vaut; mais qui voudroit la faire paſſer pour bonne, ſe rendroit fort ridicule dans la ſocieté des gens raiſonnables.

A parler en général, il n'y a point d'eſprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne coûte moins, & ne ſe trouve plus facilement. L'ambiguité en quoi conſiſte ſon caractére, eſt moins un ornement du diſcours qu'un défaut; & c'eſt ce qui la rend inſipide, ſur tout quand celui qui s'en ſert y entend fineſſe, & s'en fait honneur. D'un autre côté elle n'eſt pas toûjours aiſée à entendre: l'apparence myſtérieuſe que lui donne ſon double ſens, fait ſouvent qu'on ne va pas au véritable ſens ſans quelque peine; & quand on y eſt parvenu, on a regret à ſa peine, on ſe croit joüé, & je ne ſai ſi ce qu'on ſent alors n'eſt pas une maniére de dépit, d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raiſons décreditent fort les pures équivoques parmi les perſonnes de bon ſens. Je dis les pures equivoques; car toutes les figures qui renferment un double ſens, ont chacune en leur eſpece des beautez & des graces qui les font valoir, quoiqu'elles tiennent quelque choſe de l'équivoque. Un ſeul exemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien: (a) *Les peuples de vôtre Empire parlent divers langages: ils n'ont pourtant qu'un langage, lors qu'ils diſent que vous étes le véritable pere de la patrie.* Voilà deux ſens comme vous voyez, & deux ſens qui font antitheſe;

parlent

(a) Vox diverſa ſonat, populorum eſt vox tamen una:
Cùm verus patriæ diceris eſſe pater. *In Amphit. Cæſar.*

parlent divers langages, n'ont qu'un l'angage. Ils sont tous deux vrais ſelon leurs divers raports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'acordent au contraire enſemble, & de l'union de ces deux ſens opoſez il réſulte je ne ſai quoi d'ingenieux qui eſt fondé ſur le mot équivoque de *vox* en Latin, & de *langage* en François. Pluſieurs pointes d'Epigrammes & quantité de bons mots ou de reparties ſpirituelles ne piquent que par le ſens double qui s'y rencontre; & ce ſont-là proprement les penſées que Macrobe & Sénèque nomment des ſophiſmes agréables.

A ce que je voi, dit Philanthe, le vrai a plus d'étenduë que je ne croyois, puis qu'il n'eſt pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'eſprit: il ne reſte plus que de l'acorder avec l'hyperbole, & j'ai bien envie de ſavoir ce que vous penſez là-deſſus.

L'origine ſeule du mot, repartit Eudoxe, décide la choſe en général. Tout ce qui eſt exceſſif eſt vicieux; juſqu'à la vertu, qui ceſſe d'être vertu, dès qu'elle va aux extrémitez, & qu'elle ne garde point de meſûres. Ainſi les penſées qui roulent ſur l'hyperbole ſont toutes fauſſes d'elles-mêmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raiſonnable, à moins que l'hyperbole ne ſoit d'une eſpèce particulière, ou qu'on y mette des adouciſſemens qui en tempérent l'excès; car il y a des hyperboles moins hardies, & qui (*a*) ne vont pas au delà des bornes, bien qu'elles ſoient au-deſſus de la créance commune. Il y en a que l'uſage a naturaliſées, pour ainſi dire, & qui ſont ſi établies qu'elles n'ont rien qui choque. Homére dit que Nirée eſt la beauté même, & Martial que (*b*) Zoile n'eſt pas

(*a*) Ultra fidem non ultra modum. *Quintilian. lib* 8. *cap.* 6.
(*b*) Mentitur qui te vitioſum, Zoile, dixit.
Non vitioſus homo es, Zoile, ſed vitium. *Lib.* 11.

pas vicieux, mais le vice même. Nous disons tous les jours en parlant d'une personne très-sage & très-vertueuse: *C'est la sagesse, c'est la vertu même.* Nous disons encore avec les Grecs & avec les Latins: *Elle est plus blanche que la neige; il va plus vîte que le vent.* Ces (*a*) hyperboles, selon Quintilien, mentent sans tromper, & selon Sénèque, (*b*) elles ramenent l'esprit à la vérité par le mensonge, en faisant concevoir ce qu'elles signifient, à force de l'exprimer d'une maniére qui semble le rendre incroyable.

Pour celles qu'on prépare, & qu'on amène peu à peu, elles ne révoltent point l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Elle en gagnent même la créance, je ne sai comment au sentiment d'Hermogene; & ce qu'elle proposent de plus faux devient au moins vraisemblable. Nous en avons un exemple illustre dans Homére. Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphême aracha le sommet d'une montagne: cela auroit paru peu digne de foi. Il dispose le lecteur par la description du Cyclope qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à sa taille, en lui faisant porter le tronc d'un grand arbre pour massuë, & fermer l'entrée de sa caverne avec une grosse roche. De plus il lui fait manger plus de viandes en un repas qu'il n'en faudroit à plusieurs hommes; & enfin il ajoûte que Neptune étoit son pere. Après toutes ces préparations, quand le Poëte vient à dire que Polyphême aracha le sommet d'une montagne, on ne trouve point son action trop étrange. Rien n'est ce semble impossible à un homme qui

(*a*) Monere satis est mentiri hyperbolen, nec ita ut mendacio fallere possit. *Lib* 8. *cap.* 6

(*b*) In hoc hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio veniat. *De Benef lib.* 7. *c.* 23.

qui est fils du Dieu de la mer, & qui n'est pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres Maniéres qui adoucissent ce que l'hyperbole a de dur, & qui même y donnent un air de vraisemblance. Virgile dit (*a*) qu'à voir les flotes d'Antoine & d'Auguste dans la bataille d'Actium, on croiroit que ce soient les Cyclades qui flotent sur l'eau. Et Florus parlant de la promtitude avec laquelle les Romains firent bâtir un grand nombre de vaisseaux à la premiére guerre Punique, dit (*b*) qu'il sembloit non pas que les navires fussent construits par des ouvriers; mais que des arbres fussent changez en navirs par les Dieux. Ils ne disent pas que les navieres sont des isles flotantes, ni que les arbres sont changez en navires: ils disent seulement qu'on croiroit que cela est, & qu'il semble que cela soit. Cette précaution sert comme de passeport à l'hyperbole, si j'ose parler ainsi, & la fait recevoir jusques dans la prose: car (*c*) ce qui s'excuse avant que d'être dit, est toujours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il soit.

Voiture ne manque jamais de mettre ces sortes d'adoucissemens où il faut; & nul Ecrivain ne sait mieux que lui rendre vrai en quelque façon ce qui ne l'est pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant se promener seul il porte ordinairement avec lui un livre ou deux; outre les *Doutes* du Gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne se lasse point de lire, & où il trouve toûjours de nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & lût dans la Let-

(*a*) ---- Pelago credas innare revulsas Cycladas. *Æneid. l.* 8.

(*b*) Ut non naves, sed quodam munere Deorum in naves mutatæ viderentur. *Hist. l.* 2. *c.* 2.

(*c*) Propitiis auribus auditur quamvis incredibile est, quod excusatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. Suasor.* 2.

Lettre au Cardinal de la Valette ſur la promenade de la Barre:

„ Au ſortir de Table le bruit des violons fit mon-
„ ter tout le monde en haut; où l'on trouva une
„ chambre ſi bien éclairée, qu'il ſembloit que le
„ jour qui n'étoit plus ſur la terre, s'y fût retiré
„ tout entier.

Cet *il ſembloit*, continua Eudoxe, rectifie la penſée, & la réduit à un ſens raiſonnable, toute hyperbolique qu'elle eſt. Il lut après dans la Lettre écritte à Madame de Saintot en lui envoyant le Roland Furieux de l'Arioſte traduit en François; il lût, dis-je, les paroles ſuivantes qui ſe raportent en partie à Angélique.

„ Toutes les couleurs & le fard de la Poëſie ne
„ l'ont ſû peindre ſi belle que nous vous voyons;
„ & l'imagination même de Poëtes n'a pû monter
„ juſques-là.

Voilà qui eſt bien exceſſif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'acord, repartit Eudoxe, & j'avouë que la penſée ſeroit fort mauvaiſe ſi l'Auteur en demeuroit-là: mais écoutez ce qui ſuit.

„ Auſſi à dire le vrai, les chambres de cryſtal &
„ les palais de diamans ſont bien plus aiſez à ima-
„ giner, & tous les enchantemens des Amadis qui
„ vous ſemblent ſi incroyables, ne le ſont pas tant
„ à beaucoup près, que les vôtres: dès la premiére
„ vûë arêter les ames les plus réſoluës & les moins
„ nées à la ſervitude; faire naître en elles une ſorte
„ d'amour qui connoiſſe la raiſon, & qui ne ſache
„ ce que c'eſt que du déſir & de l'eſperance; com-
„ bler de plaiſir & de gloire les eſprits à qui vous
„ ôtez le repos & la liberté: ce ſont des effets
„ étranges & plus éloignez de la vraiſemblance
„ que les hypogriphes & les chariots volans, ni
„ que tout ce que les Romans nous content de plus
„ merveilleux.

Ces

Ces réflexions justifient tout; & c'est par des voyes comme celles-là que (*a*) l'hyperbole la plus hardie parvient à être cruë, lors même que ce qu'elle assûre est au dessus de la créance.

L'ironie me semble encore toute propre à faire passer l'hyperbole, poursuivit Eudoxe. Dès qu'on raille ou qu'on badine, on est en droit de tout dire. „ Si Balzac disoit en riant, qu'il sort de ses muscats „ de quoi enyvrer la moitié de l'Angleterre; que „ tout ce qui se doit boire en tout un païs s'est dè- „ bordé chez lui; qu'il y a plus de parfums dans „ sa chambre que dans toute l'Arabie Heureuse, „ & qu'on y verse quelquefois si grande abondance „ d'eau de naste & de j'asmin, que lui & ses gens „ ne se peuvent sauver qu'à la nage: si dis-je, Balzal disoit cela en riant, Phylarque n'auroit rien peut-être à lui reprocher là-dessus: mais par malheur il parle très-sérieusement, & c'est le premier homme du monde pour dire d'un ton grave des choses extrêmes où il n'y a pas la moindre aparence de vérité.

Voiture est bien éloigné de ce caractére. Il le prend sur un ton railleur dès qu'il avance quelque chose d'hyperbolique. Ecoutez un autre endroit de la Lettre au Cardinal de la Valette sur les divertissemens de la Barre.

„ Le bal continuoit avec beaucoup de plaisir; „ quand tout-à-coup un grand bruit que l'on enten- „ dit dehors, obligea toutes les Dames à mettre la „ tête à la fenêtre; & l'on vit sortir d'un grand bois „ qui étoit à trois cens pas de la maison, un tel „ nombre de feux d'artifice, qu'il sembloit que „ toutes les branches & tous les troncs d'arbre se „ con-

(*a*) Numquam tantum sperat hyperbole quantum audet; sed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. *Senec. de Benef. lib.* 7. *c.* 23.

„ convertissent en fusées, que toutes les étoiles du „ ciel tombassent, & que la sphere du feu voulût „ prendre la place de la moyenne région de l'air. „ Ce sont, Monseigneur, trois hyperboles, les „ quelles appréciées & réduites à la juste valeur des „ choses, valent trois douzaines de fusées.

Cette conclusion est toute badine & toute ironique. Voiture a crû que le correctif d'*il sembloit* ne suffisoit pas en cette rencontre, & qu'il faloit tourner les choses en raillerie. Le Tésauro n'y fait pas tant de façon: il se contente de dire, en parlant des fusées volantes, qu'il semble qu'elles vont embraser la sphére du feu, foudroyer les foudres mêmes, & donner l'alarme aux étoiles, *par che sagliano ad infiammar la sfera del fuoco, à fulminare i fulmini, & à gridar allarme contra le stelle.* Il se contente, dis-je, du tempérament d'*il semble, par che sagliano*; & ne ménage plus rien ensuite. S'il badinoit comme Voiture, on lui passeroit ses pensées toutes hardies, toutes fausses qu'elles sont; car je le repète, on peut tout dire en riant; & même si vous y prenez garde, (a) le faux devient vrai à la faveur de l'ironie: c'est elle qui a introduit ce que nous apellons *contreveritez* & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse, que c'est une très-honnête personne; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtot ce qu'on ne dit pas. (b)

Mais je suis las de parler tout seul & vous voulez bien que je respire un moment. Je vous ai écouté sans vous interrompre, repliqua Philanthe, parce que je prenois plaisir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois

(a) Omnis falsè dicendi ratio in eo est, ut aliter quàm est, rectum verùmque dicatur. *Quint lib.* 6. *cap.* 3.

(b) Intelligitur quod non dicitur. *Ibid.*

vois que des idées fort confuses. Je me réjouïs au reste, continua-t-il, que vous fassiez un peu grace à l'hyperbole, qui est si chere aux Italiens & aux Espagnols mes bons amis. J'entens raison comme vous voyez, repartit Eudoxe, & je ne suis pas si sévere que vous pensiez : mais ne vous y trompez pas, ajoûta-t-il, & souvenez-vous à quelles conditions ces figures sont permises; sur tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs esprits de nôtre siécle.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable:
Il doit regner par tout & même, dans la fable.

Je doute, repliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I. composée en dialogue par Saint Gelais : je l'ai lûë depuis peu, & ne l'ai pas oubliée.

Que tient enclos ce marbre que je voi ?
Le grand François incomparable Roi.
Comme eut tel Prince un si court monument ?
De lui n'y a que le cœur seulement.
Donc ici n'est pas tout ce grand vainqueur ?
Il y est tout ; car il étoit tout cœur.

Vôtre doute est très bien fonde, repartit Eudoxe. Une piéce toute serieuse demande quelque chose de plus solide & de plus réel.

A ce compte-là dit Philanthe, l'Epitaphe du Maréchal de Ranzau ne vaudroit gueres mieux que celle de François I. Je me souviens du dernier vers qui renferme toute la pensée. Vous savez que ce Maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre, & qu'on ne vit peut-ètre jamais un Général d'armée plus estropie que lui. Le Poëte fonde là-dessus sa pensée. Après avoir dit qu'il n'y a sous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre est demeurée au champ de bataille, il conclud ainsi :

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Outre

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne lui laissa-t-on pas le poumon & le foye entiers sans parler du reste? La pensée vous semble donc fausse, reprit Philante? Oui, repartit Eudoxe, & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à Mademoiselle Paulet. Ecoutez-le. „ Si j'osois écrire des lettres „ pitoyables, je vous dirois des choses qui vous fe- „ roient fendre le cœur: mais pour vous dire le vrai, „ je serai bien-aise qu'il demeure entier; & je crain- „ drois que s'il étoit une fois en deux, il ne fût parta- „ gé en mon absence. Vous voyez comme je me sai „ bien servir des jolies choses que j'entens dire.

Car enfin, poursuivit Eudoxe, Voiture s'égaye & se jouë: il se moque même de quelqu'un qui avoit dit quelque chose de semblable; & je m'étonne que l'Auteur de *la Justesse* ait fait sur cela le procès à Voiture même. Le Censeur n'a pas sans doute pris garde à ces paroles, *Vous voyez comme je me sai bien servir des jolies choses que j'entens dire.*

Mais quand Voiture auroit parlé de son chef, je ne le chicanerois pas: c'est un Ecrivain enjoué, qui dans une petite débauche d'esprit dit des folies de gayeté de cœur pour se réjouïr & pour réjouïr les autres; de même à peu près qu'en diroit un homme de belle humeur, qui étant à table avec ses amis feroit semblant d'extravaguer après avoir un peu bû. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échape en ces rencontres; & pour moi j'aurois bien plus de peine à souffrir qu'un Ecrivain dit de sens froid, après avoir eu un vomissement de sang.

„ Je n'oserois pas dire comme auparavant que „ je vous aime de toute mon ame, puis que j'en „ ai perdu plus de la moitié. Pour parler réguliére- „ ment, je dis que je vous aime de toute ma force.

Ce sont les paroles de Balzac que je lisois ce matin, & qui m'ont frapé. Qu'y trouvez-vous à re-

reprendre, dit Philanthe? Outre qu'il n'eſt permis qu'aux Poëtes, reprit Eudoxe, de confondre le ſang avec l'ame, & de prendre l'un pour l'autre: s'il a perdu la moitié de ſon ame, il ne luy reſte plus guere de forces ; & c'eſt exprimer ſa tendreſſe foiblement, que de dire à ſon ami qu'il l'aime de toute ſa force.

Mais ce qu'il dit ailleurs n'eſt pas plus vray, ni plus juſte. „Je ſuis auſſi déchiré que ſi je „ m'eſtois trouvé dans toutes les batailles que „ j'ay leûës. Je ne ſuis plus qu'une piéce de „ moy-même, plus que le quart ou le demi- „ quart de ce que j'ay eſté.

Il n'appartient qu'à Voiture, pourſuivit Eudoxe, de penſer plaiſamment & correctement tout enſemble: voicy un endroit qui le prouve bien.

„ Je ne puis pas dire abſolument que je ſois „ arrivé à Turin ; car il n'y eſt arrivé que la „ moitié de moy-même : vous croyez que je „ veux dire, que l'autre eſt demeurée auprès de „ vous. Ce n'eſt pas cela : c'eſt que de cent & „ quatre livres que je peſois, je n'en peſe plus „ que cinquante deux ; il ne ſe peut rien voir „ de ſi maigre, ni de ſi décharné que moy.

Vous voyez que Voiture n'eſt point faux dans ſon enjoûment, & que Balzac l'eſt dans ſon ſérieux. Mais ſçavez vous bien, ajoûta-t-il, qu'une ſeule penſée fauſſe eſt capable de gâter une belle piéce de proſe ou de vers?

Malherbe n'a peut-eſtre rien fait de plus beau que les Stances ſpirituelles qui commencent par ce vers:

N'eſperons plus, mon ame, aux promeſſes du monde.

Et c'eſt dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable:

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussiére
Que cette Majesté si pompeuse & si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

Costar a bien remarqué que les ames de ces Rois dont le Poëte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne sont pas ni selon nostre Théologie, ni selon celle des payens. Mais le sçavant homme qui a fait des Observations si curieuses sur les Poësies de Malherbe, dit Philanthe, a bien remarqué aussi que les Poëtes ont une Théologie à part, selon laquelle Malherbe a pû dire que les ames sont dans les sepulcres comme Ronsard l'avoit dit avant luy:

Hà, que diront là-bas sous les Tombes poudreuses
De tant de vaillans Rois les ames généreuses?

La remarque de l'Auteur des Observations, reprit Eudoxe, est tres-vraye au regard de cette Théologie particuliére des Poëtes. Il s'agit seulement de sçavoir si Malherbe parle icy en théologien du Parnasse. Je tombe d'accord qu'on peut feindre que les Morts sont en corps & en ame dans leurs tombeaux, & qu'on peut même les y faire parler en faisant leur épitaphe. J'avoûë ensuite que dans une Piece profane & toute poëtique, il est permis avec Virgile, (*a*) d'ensevelir les Manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont esté enterrez: mais je doute que dans un Ouvrage tout chrêtien & tout uni, qui n'a rien de

(*a*) Id cinerem, & manes credis curare sepultos. *Æneid. lib.* 4.

de poëtique que la verſification, tel qu'eſt celuy de Malherbe, on puiſſe parler le langage de la plus haute Poëſie. Le Poëme de Ronſard ſur les miſéres du temps ſouffre des expreſſions qu'une Stance ſpirituelle ſur la vanité des grandeurs du monde ne comporte pas.

Quoy que vous en diſiez, repliqua Philanthe, il eſt certain que l'orgueil des Grands paroît juſques aprés leur mort en la pompe de leurs funérailles, & ſur-tout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne ſuffit il pas pour dire que leurs ames font encore les vaines dans ces ſuperbes Mauſolées, ſans qu'elles y ſoient elles-mêmes; puis qu'elles y étalent encore leur vanité, ou plûtôt puis que leur vanité y eſt encore étalée?

Je ne crois pas, répondit Eudoxe, que ce ſoit-là le ſens du Poëte; & c'eſt, ce me ſemble, affoiblir ſa penſée en voulant le juſtifier. On pourroit du moins la réctifier, dit Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames*:

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres *hautaines*
Font encore les vaines.

Si par *ombres*, repartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les repreſentations qui ſont élevées en bronze ou en marbre ſur la ſépulture des Rois, je n'y vois nul inconvénient: mais ſi on entend ce que les Anciens entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils appelloient *Manes*, la penſée eſt un peu payenne. Aprés tout, je ſerois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames*, & peut-eſtre que le Chriſtianiſme pourroit s'accorder en cela avec la poëſie.

L'Auteur du Poëme de Saint Louïs, repliqua Philanthe, porte les choſes plus loin que Malherbe, en parlant de ſon Héros qui va à

Saint Denis avant que de partir pour la Terre Sainte :

Il visite le Temple où regnent ses Ayeux
Dans leurs Tombeaux encor du temps victorieux.

Je ne vois pas, répondit Eudoxe, comment les Rois de France regnent là, ni qu'ils y soient victorieux du temps : ils n'y sont eux-mêmes que cendres ; & le temps qui consume tout n'épargne ni leurs statuës, ni leurs Mausolées.

Le défaut de ces vers François, dit Philanthe, me fait craindre pour une Epitaphe latine du Cardinal de Richelieu que nous avons lûë ensemble plus d'une fois, & que j'ay toûjours admirée. Il faut avoûër, repliqua Eudoxe, que l'Epitaphe est pleine d'esprit, & qu'elle marque parfaitement le caractére de ce grand Ministre : mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots, si ma mémoire ne me trompe : *Asta, Viator; quod usquam videbis, & audies, hîc tegitur.* Cela se peut il soûtenir? *Arreste, Passant; tout ce que tu entendras en quelque lieu du monde que ce soit, est icy renfermé.*

L'endroit du chariot sur lequel le corps fut mené la nuit au lieu de sa sépulture n'est pas plus vray; les paroles me reviennent, *Secuti pedites, equitesque magno numero, faces prætulerunt; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Aprés avoir dit, comme vous voyez, que plusieurs gens de pied & plusieurs cavaliers portoient des flambeaux, il ajoûte: *Personne ne portoit la Croix, parce que le chariot portoit la Croix publique.* N'en déplaise à l'Auteur de l'Epitaphe, sa pensée est fausse; elle pourroit estre vraye, & plaire mesme avec toute sa malignité, si dans ces sortes de pompes funé-

bres

bres quelqu'un portoit la Croix, & que dans celle-là on eust manqué à la porter. Mais comme ce sont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Eglise ne s'y mesle point: ainsi ce n'est par parce que le chariot portoit la Croix publique que personne ne portoit la Croix; & la raison de l'Auteur n'a nul fondement. La pensée qui est à la fin ne me semble guere plus solide: *Inter Theologos situs: ingens disputandi argumentum.* L'heureuse conclusion, *Il a esté enterré parmi des Docteurs, & il est un grand sujet de dispute.*

Voilà proprement, dit Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oüï, reprit Eudoxe; & ce sont aussi ces faiseurs de pointes qui pensent le plus souvent faux. Quelque sujet qu'ils ayent entre les mains, ils veulent briller; & pour l'ordinaire le bon sens n'est pas ce qu'ils cherchent. Leur dessein est d'éblouïr; mais ils n'imposent qu'au peuple, c'est à dire aux gens qui se contentent des apparences: ceux qui ont l'esprit droit & solide ne sont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes qui s'est fait admirer en son tems à la Cour de Savoye, (*a*) & qui a composé en latin l'Eloge de Louïs XIII. dit que ce Prince devoit infailliblement guérir la France de tous ses maux, ayant eû pour mere une Princesse de la Maison de Médicis, & estant né le jour de Saint Côme & de Saint Damien, tous deux médecins. Il ajoûte que (*b*) Louïs le Juste tenoit de son horoscope la

(*a*) Galliæ medicus è matre Medicæa, Cosmæ & Damiani medicorum festo die, infecto regno peperit genitus spem salutis.

(*b*) Justitiæ simulacrum ut Ludovico mundus adoraret in puero; jam habenti libram ab horoscopo, gladius additur ab Henrico.

la balance, & qu'Henry le Grand luy mit l'épée à la main; afin que le monde reconnût en sa sa personne une parfaite image de la Justice. Et je m'étonne, poursuivit Eudoxe, que le Panégyriste n'ait mis un bandeau sur les yeux du Prince, en luy en faisant un de son diadême: il ne restoit que cela pour rendre la pensée compléte.

Aprés tout, repliqua Pilanthe, il y a de l'esprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel esprit, bon Dieu, reprit Eudoxe! & où en sommes-nous, si la pensée de Juglaris est ingénieuse? Je vous conseille d'admirer encore celle d'un Poëte Italien sur le signe de l'Ecrevice, dont le signe de la balance me fait souvenir. C'est au sujet du grand Apostre des Indes Saint François Xavier, à qui un Cancre marin rapporta le Crucifix qu'il avoit laissé tomber dans la mer.

Je sçay ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe; la piéce est de l'Achillini, & je l'ay apprise par cœur,

Perde Xaverio in mare
Il Crocifisso, e piange;
Quasi che possa il porto
De la stessa salute esser absorto.
Mentre su'l lido ei s'ange,
Ecco un granchio marino
Recargli fra le branche il suo confortò:
E giusto fù che de l'amor divino
Frà le beate arsure onde si duole,
Non altrove che in granchio s'havesse il sole.

La belle imagination, dit Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint estoit embrasé, le soleil ne pust estre que dans l'écrevice! sans parler de ce port du salut qui ne peut estre englouti. Sont-ce là, à votre avis, des équivoques & des métaphores dans les regles?

La

La pensée n'est peut-estre pas si bonne en François, repliqua Philanthe ; mais quoy que vous en disiez, elle est excellente en Italien. Chaque Nation a son goust en esprit de mesme qu'en beauté, en habits, & en tout le reste. Comme si la justesse du sens, repartit Eudoxe, n'étoit pas de toutes les langues, & que ce qui est mauvais de soy-mesme, dût passer pour bon en aucun païs parmi les personnnes raisonnables.

Je ne veux pas vous contredire toûjours, dit Philanthe, & j'aime mieux vous demander, à propos de justesse, l'idée que vous avez d'une pensée juste.

La vérité, répondit Eudoxe, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas icy: (*a*) les pensées sont plus ou moins vrayes, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiére fait ce que nous appelons la justesse de la pensée: c'est à dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout à fait proportionnez à la personne qui les porte; les pensées sont justes aussi, quand elle conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent: de sorte qu'une pensée juste est à parler proprement une pensée vraye de tous les costez & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine sur Didon, qui a esté traduite si heureusement en nostre Langue :

Pau-

(*a*) Pejus adhuc quò magis falsum est, & longiùs petitum. *Quintil. lib.* 8. *c.* 5.

(b) Pauvre Didon, où t'a reduite
De tes maris le triste sort?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Cela suppose, comme vous voyez, ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses aprés que Sichée eût été tué; & ce qu'a feint la poësie, qu'elle se tua elle-même aprés qu'Enée l'eust quittée.

Il est vray, dit Philanthe, que les proportions ne peuvent pas estre mieux gardées qu'elles le sont dans l'Epigramme d'Ausone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dit Eudoxe, que ces retours si justes soient essentiels à la justesse: elle ne demande pas toûjours tant de jeu; il suffit que la pensée soit vraye dans toute son étenduë, ainsi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque costé qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penser juste: il faut avoir pour cela l'esprit droit, le jugement sain, & quelque chose du génie d'Homere, qui, selon le sentiment d'Aristote, a toûjours des pensées & des paroles proportionnées au sujet qu'il traite.

Balzac qui n'est pas si correct que Voiture dans les pensées, quoy qu'il le soit plus dans l'élocution & dans le stile, ne laisse pas d'avoir quelquefois beaucoup de justesse: témoin ce „ qu'il dit de Montaigne, que c'est un guide „ qui égare; mais qui mene en des païs plus „ agréables qu'il n'avoit promis.

Au

(b) Infelix Dido, nulli bene nupta marito:
Hoc pereunte fugis; Hoc fugiente peris. *Auson.*

Au reste, quoy-qu'en quelque genre qu'on écrive, on doive toûjours penser juste, on le doit plus faire en de certains genres qu'en d'autres. L'Elegie, par exemple, & la Tragedie demandent une vérité plus éxacte que l'Epigramme & le Madrigal. Il y a dans la prose des matiéres comiques & plaisantes où cette exactitude a moins de lieu : il y en a d'autres graves & sérieuses où elle est absolument nécessaire ; & tels sont les sujets qui regardent la morale. Cependant plusieurs livres de ce genre-là ne laissent pas d'avoir beaucoup de fausses pensées : j'en ay remarqué quelques-unes en lisant, que j'ay mesme écrites, & que je vous montreray quand nous serons dans mon cabinet.

Comme le Soleil estoit couché, & que le temps n'estoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe se rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe est au haut de sa maison, & a une veûë admirable. Il est tapissé de cartes, & tout couronné de livres : c'est une petite Bibliotheque composée de ce qui a esté écrit de meilleur en Grec, en Latin, en Italien, en Espagnol, & en François. Eudoxe ne s'est pas contenté de lire ses livres, il en a fait des extraits qu'il relit de temps en temps si bien que les choses luy sont fort présentes, & qu'il sçait presque par cœur tous les beaux endroit de son recueïl.

Dès qu'ils furent dans le cabinet, Eudoxe prit un cahier, & y lût ce qui suit.

„ Toutes les maniéres d'écrire ne nous plaisent qu'à cause de la corruption sécrete de „ nostre cœur, si nous aimons dans une Piéce „ bien écrite le genre sublime, l'air noble & „ libre de certains Auteurs ; c'est que nous

„ avons de la vanité que nous aimons la gran-
„ deur & l'indépendance.

Vous avez donc remarqué cela, dit Philanthe, comme une fausse pensée? Oüï, repartit Eudoxe: car qu'y a-t-il de plus faux que d'attribuer à la corruption du cœur ce qui est l'effet d'un discernement exquis, & la marque de nôtre bon goust? Les Ouvrages bien écrits plaisent aux personnes raisonnables, parce que dans les regles les belles choses doivent plaire, & que tout ce qui est parfait en son genre contente l'esprit ordinairement. La vanité n'a pas plus de part au plaisir que donne la lecture de Virgile & de Ciceron, qu'elle en a au plaisir qu'on prend à voir d'excellens tableaux, où à entendre une excellente musique. L'Homme du monde le plus humble est touché de ces beautez comme un autre, pourvû qu'il ait de l'intelligence & du goût. Quand je lis l'Ecriture Sainte, qui avec sa simplicité a tant de sublime, pensez-vous que ce soit l'amour de mon élevation, ou la corruption de mon cœur qui me fasse goûter ce que je lis? N'est ce pas plûtôt le caractére simple & majestueux de la parole divine qui fait impression sur moy? Et n'en peut-on pas dire à peu prés autant du langage des grands Maistres en poësie & en éloquence? Quelle vision, de s'imaginer que nous n'aimons en eux la noblesse & la facilité de leur stile que par un esprit de hauteur & d'indépendance!

Je suis là-dessus de vôtre avis, dit Philanthe; & je ne sçay pourquoy on va chercher de fausses raisons, lors que les vrayes se présentent d'elles mêmes. Mais voyons ce qui suit dans vôtre Cayer.

Eudoxe continua de lire.

„ Cha-

„ Chacun tâche d'occuper le plus de place
„ qu'il peut dans son imagination, & l'on ne
„ se pousse & ne s'agrandit dans le monde que
„ pour augmenter cette idée que chacun se
„ forme de soy-même dans son propre esprit:
„ voilà le but de tous les desseins ambitieux
„ des hommes. Aléxandre & César n'ont
„ point eû d'autre vûë dans toutes leurs ba-
„ tailles que celle-là; & si on demande pour-
„ quoy le Grand-Seigneur a depuis peu fait
„ périr cent mille hommes dans Candie, on
„ peut répondre sûrement que ce n'est que
„ pour attacher encore à cette image inté-
„ rieure qu'il a de lui-même, le nom de Con-
„ quérant.

Cette pensée ne me paroit pas plus vraye que l'autre, dit Philanthe, du moins à l'égard du Grand-Seigneur. Il peut n'avoir pas seulement songé à son image intérieure en assiégeant Candie. Il vouloit peut-être prendre une place qui l'accommodoit, ou se venger des Vénitiens qui osoient luy faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter sa réputation, c'est à dire, l'opinion qu'on avoit de sa grandeur. Or l'opinion qu'on a de nous ne réside pas dans nous, mais dans les personnes qui nous estiment.

Ce que vous dites est de trés-bon sens, repartit Eudoxe, & ne regarde pas moins Aléxandre & César que le Grand-Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoûte que quand la pensée seroit vraye en quelque rencontre, elle ne peut l'être dans l'étenduë qu'on luy donne. En effet, combien de scelerats, pour acquerir de l'estime, & pour s'élever par-là, veulent paroître fidelles, desintéressez, & vertueux? Ils sçavent en leur cœur ce qu'ils sont; ils se font

justice; & le moindre de leurs soins est d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me servir d'une phrase si nouvelle & si élegante. Bien loin de penser à augmenter dans leur propre esprit l'opinion qu'ils s'y sont formé d'eux mêmes, ils ne songent qu'à donner aux autres une impression avantageuse de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis je, selon le sentiment de Pascal, qui est le Héros & le modele de l'Auteur dont „ nous examinons la pensée, Nous voulons „ tous vivre dans l'idée d'autruy d'une vie „ imaginaire. Si nous avons de la générosité, „ de la fidélité, de la modération, nous-nous „ empressons de le faire sçavoir, pour attacher „ ces vertus à l'être d'imagination par lequel „ nous subsistons hors de nous-mêmes; nous les „ détacherions plûtôt de nous que de ne les „ pas joindre à ce fantôme de vie étrangere, „ & nous serions volontiers poltrons pour avoir „ la réputation d'être vaillans. „ Il s'ensuit de là que chacun ne tâche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & que le but de tous les desseins ambitieux des hommes n'est pas d'augmenter l'idée que chacun forme de soy dans son propre esprit.

Cela me semble convainquant, dit Philanthe; passons outre, je vous prie. Ecoûtez cecy, poursuivit Eudoxe.

„ Quand les ignorans voyent ces grandes „ bibliothéques que l'on peut appeller, à quel- „ que chose prés, le magazin des fantaisies „ des hommes; ils s'imaginent qu'on feroit bien- „ heureux, ou du moins bien habile, si on „ sçavoit tout ce qui est contenu dans ces amas „ de volumes qu'ils considerent comme des tré-

„ ſors de lumiére : mais ils en jugent mal. Quand „ tout cela ſeroit réüni dans une teſte, cette „ teſte n'en ſeroit ni mieux réglée, ni plus ſa- „ ge; tout cela ne feroit qu'augmenter ſa con- „ fuſion, & obſcurcir ſa lumiere.

L'on peut conclure delà, dit Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on ſeroit habile, plus les idées qu'on auroit des choſes ſeroient nettes & diſtinctes. C'eſt raiſonner juſte ſur un faux principe, répondit Eudoxe : je dis ſur un faux principe; car il n'eſt pas vray que les diverſes connoiſſances qui ſe tirent de la lecture, produiſent d'elles mêmes la confuſion & l'obſcurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaiſe diſpoſition des eſprits. Tel Sçavant que nous connoiſſons eſt un abîme de doctrine; mais un abîme qu'on peut appeller un cahos où toutes les langues & toutes les ſciences ſont brouillées enſemble, parce que c'eſt l'eſprit le moins méthodique & le moins clair qui fut jamais. D'autres Sçavans d'un caractére oppoſé à celuy-là, ont dans la teſte une infinité d'eſſpéces bien rangées, & parlent nettement de tout.

Ainſi, l'homme qui ſçauroit tout ce que les livres contiennent, juſqu'à devenir une Bibliothéque vivante, (ce qu'on a dit d'Origene) n'en ſeroit pas plus confus, ni plus obſcur dans ſes diſcours; ſi c'eſtoit une teſte bien-faite & de bonne trempe : il pourroit même en être plus réglé dans ſa conduite, s'il faiſoit un bon uſage de ſes lumiéres.

Mais ces exemples ſuffiſent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des penſées morales qui ne ſont pas vrayes. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque choſe de faux, &

qui dès-là ne sont pas dignes du nom de maximes, dont l'unique but est de régler les mœurs, & de conduite la raison. Les réflexions Historiques ne valent guere mieux quand elles sont fausses. La vérité estant, comme vous sçavez, l'ame de l'Histoire, elle doit être répanduë dans tout ce que dit l'Historien: mais c'est dans ses réflexions qu'elle doit briller davantage, & rien n'est plus irrégulier que de penser faux sur des événemens véritables.

(*a*) Plutarque, qui estoit un esprit solide, a senti cela, en condamnant la pensée fameuse d'un Historien sur l'incendie du Temple d'Ephese, qu'*il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût esté bruslé la nuit même qu'Aléxandre vint au monde; parce que la Déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.*

Mais, interrompit Philanthe, Ciceron trouve la pensée jolie, luy qui, selon vous, pense & juge toûjours sainement. Je vous avoûë de bonne foy, reprit Eudoxe, que je ne comprens pas bien Ciceron là-dessus. Il a regardé sans doute la pensée de Timée comme l'imagination d'un Poëte, & non pas comme la réflexion d'un Historien. Cela ne se peut dire, repartit Philanthe; car Ciceron loûë (*b*) Timée d'avoir pensé si joliment dans son Histoire. Pour moy je me persuade que l'Orateur Romain qui avoit l'esprït tourné naturellement à la raillerie, & qui aimoit

(*a*) *Plutarch. in Alexandri vita.*

(*b*) Concinna ut multa Timæus, qui cum in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eadam Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse: adjunxit minimè id esse mirandum, quòd Diana cum in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo.

De natura Deor. lib. 2.

moit les bons mots, jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque Quintilien, a été touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de Timée sans examiner le reste; au lieu que Plutarque qui étoit sérieux & critique, a consideré uniquement ce qu'elle a de faux.

Ce n'est pas en juger trop mal, répondit Eudoxe. Mais ne vous semble-t-il pas que ce Censeur si austére a oublié sa sévérité, en ajoûtant que la réflexions de l'Historien est si froide qu'elle sufisoit pour éteindre l'incendie? Pour moy, je trouve la pensée de Plutarque mille fois plus fausse & plus froide que celle de Timée; & je ne voy qu'un biais pour sauver Plutarque, c'est de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit même où il parle gravement.

Quoy qu'il en soit, dit Philanthe, je conclus des divers jugemens de ces deux grands hommes, que ce qui plaist à un bon esprit ne plaist pas infailliblement à un autre. Vous avez raison, reliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'exemple de deux célébres Académiciens François à celuy de Plutarque & de Ciceron.

Balzac ne peut soufrir ce que dit Pompée lors qu'il s'embarqua contre l'avis des gens de mer par un temps fort orageux: (*a*) *Il est nécessaire que j'aille; mais il n'est pas nécessaire que je vive.* „ Voila, s'écrie Balzac, l'apparence d'un „ bon mot, qui pourtant regardé de prés se „ détruit soy-même, & implique une parfaite „ contradiction: car pour aller, il faut vivre; „ & ainsi l'un est aussi nécessaire que l'autre.

La Mothe-le Vayer au contraire trouve le mot

(*a*) *Plutarch. in Pomp. vita.*

mot excellent, plein de raison & de sens autant que résolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philante? Je ne vois nulle contradiction dans les paroles de Pompée, repartit Eudoxe, & j'y vois tous les sentimens d'un véritable Romain. Pour exécuter l'ordre du Senat, il déclare qu'il fait moins de cas de sa vie que de son honneur; car c'est comme s'il disoit, je suis indispensablement obligé de faire mon devoir, quand ce seroit aux dépens de ma vie; je ne dois pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur; il est nécessaire que j'obéïsse, & que je m'embarque, quelques périls qu'il y ait à craindre sur mer dans une saison si mauvaise & par un temps si orageux; il n'est pas nécessaire que je me conserve, ni que je vive. Où est la contradiction, poursuivit Eudoxe? Apparemment Balzac s'est mépris aux deux sens du mot de nécessité: il n'a regardé que le sens propre & physique, en disant que pour aller il falloit vivre, & que l'un étoit aussi nécessaire que l'autre: cependant le sens de Pompée est le figuré & le moral qui emporte obligation & devoir.

Je me souviens, repliqua Philanthe, qu'Aléxandre dit dans le *Quinte-Curce* de Vaugelas: *J'aime mieux combattre que de vivre*; & Titus dans la *Bérenice* de Racine.

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner

Ces deux traits ressemblent assez au mot de Pompée; & nul Critique ne s'est encore avisé d'y trouver à redire. Aussi n'ont-ils rien que de juste, dit Eudoxe, rien qui ne soit digne d'un grand cœur, & d'un bon esprit.

Mais pour reprendre ce que nous disions des réflexions historiques, si l'on examinoit la plûpart de celles que certains Historiens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une

entre

entre autres que j'ay lûë dans l'Hiſtoire de la guerre de Flandre, au ſujet de Barlemont, qui fut tué devant Maſtric en une occaſion périlleuſe où Alexandre Farneſe s'expoſa comme un ſimple ſoldat, ſans recevoir la moindre bleſſûre. L'Hiſtorien dit ſur cela: (a) *Tant il eſt vray qu'on n'a pas obſervé en vain que Dieu a ſoin de la vie des Princes, & qu'il n'eſt pas moins donné à un Général de mourir le dernier dans ſon armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme* Rien n'eſt plus faux que ce *tant il eſt vray*, au regard de la ſeconde propoſition: car enfin le cœur meurt toûjours le dernier dans l'homme; & il n'arrive pas toûjours que les Généraux meurent les derniers dans leurs armées: témoin le Grand Guſtave & le Grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont été tuez des premiers.

La réflexion d'un de nos Hiſtoriens, au ſujet de l'Amiral de Chaſtillon, qui fut une des principales victimes de la Saint Barthelemy, me devient ſuſpecte, repliqua Philanthe; & je ſuis bien trompé ſi elle n'eſt fauſſe. L'Hiſtorien dit qu'aprés que l'Amiral eût reçû un coup d'épée dans le ventre & au travers du viſage, on ſe mit en devoir de le jetter par la fenêtre, & qu'on re-
„ connut que les perſonnes les plus intrépides ont
„ un attachement à la vie auſſi naturel, & mê-
„ me auſſi violent que les plus timides; & que
„ les Héros le cachent, ou pour mieux dire le
„ déguiſent plûtôt qu'ils ne l'étouffent dans leur
„ cœur,

„ Cette

(a) Adeò non ex vano obſervatum curæ eſſe Deo principum vitam; quaſi non magis cordi in homine quam Imperatori in exercitu noviſſimum mori datum ſit. *Strad. de Bell. Belg. Dec. 2. l. 3.*

„ Cette belle réflexion que l'Auteur fait faire
„ aux meurtriers est fondée sur ce que les jam-
„ bes de l'Amiral, qui avoit attendu constam-
„ ment la mort pendant qu'il avoit encore l'u-
„ sage de l'esprit, se prirent, aprés qu'il l'eût
„ perdu, à la croisée de la fenêtre, & s'y
„ tinrent si fortement que l'on eût peine à les
„ en détacher pour le précipiter en bas.

Le fondement de la pensée n'est guere solide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la pensée ne porte sur rien : car comment des jambes qui s'attachent à la fenêtre par un mouvement naturel que produit un reste d'esprits, prouvent-elles que les intrépides ressemblent aux plus timides en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les Héros ne le sont pas véritablement, sur-tout aprés qu'il ont perdu l'esprit ou l'usage de l'esprit? Car dans l'endroit que vous venez de citer, on ne sçait si *aprés qu'il l'eût perdu* tombe sur *l'esprit* ou sur *l'usage de l'esprit*, & cependant il y a beaucoup de difference entre l'un & l'autre : le premier signifie devenir fou ; le second ne signifie qu'être malade & dans un état où les fonctions de l'esprit ne sont pas libres. Quoy qu'il en soit, ce n'est pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne soit point brave ; & c'est se moquer que de reprocher aux Héros l'amour de la vie dans le temps où ils n'ont pas assez de raison pour braver la mort ; ou plûtôt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour sa conservation éteint en eux tous les sentimens de la vertu héroïque. J'aimerois presque autant les accuser de lâcheté, de ce que tout couverts de blessûres, & perdant leur sang de tous côtez, ils ne poursuivent pas l'ennemi ; ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils souf-

ſouffrent qu'on les dépouïlle, & qu'on leur inſulte.

Si les réflexions des Hiſtoriens, dit Philanthe, doivent être véritables, il me ſemble que celles des Prédicateurs ne doivent pas être fauſſes. Ce ſeroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y mêler l'ombre du menſonge. Nous avons vû néanmoins des Prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des diſcours tout ſemez de *concetti*, & de penſées fauſſes. Le goût du ſiécle a bien changé là-deſſus, dit Eudoxe; & on ſe moqueroit aujourd'huy d'un Prédicateur, qui pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les perſonnes âgées, diroit que (*a*) Jean courut plus vîte au ſépulcre que Pierre. On n'aimeroit pas non plus à entendre dire dans la Chaire, que les femmes avec leurs patins ajoûtent quelque choſe à leur taille contre la parole de Jeſus Chriſt, & qu'elles font mentir la Vérité même.

Je ne croi pas auſſi qu'on pût ſouffrir maintenant les penſées que j'ai vu admirer autrefois: l'une, que le cœur de l'homme étant de figure triangulaire, & le monde de figure ronde, il étoit viſible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain; l'autre, que chez les Hébreux un même mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point ſeul en faiſoit la différerence: d'où le Prédicateur concluoit, qu'entre la vie & la mort il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le Prédicateur parloit en l'air, & ſon principe n'étoit pas plus ſolide que ſa concluſion: car il n'eſt

(*a*) Præcucurrit citiùs Petro, & venit primus ad monumentum. *Joan.* 20. *v.* 4.

n'est pas vray que la langue Hébraïque ait un même mot qui signifie la vie & la mort.

J'ay entendu prêcher dans ma jeunesse, repliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit été cause de sa damnation, & que ce malheureux disciple s'estoit perdu pour avoir mis la main au plat avec son Maistre. Il n'a pas même trop long-tems qu'un jeune Abbé prêchant la Passion à une Grille, dit que Nôtre Seigneur qui sua du sang de tout son corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu est tout œil; qu'il garda le silence devant Hérode, parce que l'Agneau perd la voix en voyant le loup; qu'il étoit tout nû sur la croix, parce qu'il étoit tombé entre les mains des voleurs; que pour condamner la vanité des pompes funébres, il ne voulut point de flambeaux à ses funerailes, pas même les flambeaux du Ciel; & enfin qu'il voulut être mis dans un sépulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il étoit il avoit horreur de la molesse.

Voilà une belle Passion, dit Eudoxe en soûriant, & je ne doute pas que l'Auditoire ne fût fort touché de ces pointes. On ne pleura pas, réprit Philanthe: mais en recompense on se récria aux beaux endroits, & sur-tout les Religieuses furent extrémement satisfaites. A la vérité elles le furent un peu moins le jour de Pâque: car le Prédicateur cherchant pourquoy Jesus-Christ ressuscité apparut d'abord aux Maries, dit froidement que c'est que Dieu vouloit rendre public le Mystére de sa Résurrection, & que des femmes sçachant les premiéres une chose si importante, la nouvelle en seroit bientôt répanduë par-tout.

Croyez-moy, repartit Eudoxe d'un air cha-

grin, il faudroit défendre la Chaire à ces discoureurs qui deshonorent le ministére de la Prédication, & qui le rendent inutile. Quoy, je vas au sermon pour être instruit, pour être touché; & je n'y entendray que des bagatelles qui ne sont propres qu'à me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les discours Académiques du Loredan, ou du Mancini!

Pour moy, continua-t-il, je ne puis souffrir qu'on plaisante hors de propos, ni qu'on raisonne de travers; & j'aimerois mieux un simple proverbe, que cent traits d'esprit badins & frivoles; car au moins les proverbes n'ont point de faux, la vérité contente toûjours.

Comme je ne hais pas les proverbes quand ils sont bien choisis & bien appliquez, repartit Philanthe, je trouve assez bon la préférence que vous leur donnez. Il y en a d'Hebreux, de Grecs, de Latins, d'Italiens, d'Espagnols, & de François, ou plûtôt ce sont presque les mêmes en toutes langues: mais quelque langage qu'ils parlent ils ne disent rien que de véritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand sens sous des termes bas.

Les sentences communes & autorisées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la vérité des proverbes sans en avoir la bassesse. Par exemple celles-cy: *Un homme de bien n'est étranger nulle part. C'est être heureux que d'être content de sa fortune. La bonne fortune est plus difficile à porter que la mauvaise*; ou pour mieux dire, les sentences sont les proverbes de honnestes gens comme les proverbes sont les sentences du peuple.

A propos de fortune, dit Philanthe, je voudrois sçavoir le jugement que vous faites des pensées où la fortune entre comme personnage,

ge, telles que sont celles cy: *La Fortune ne considere pas toujours le mérite. La Fortune favorise souvent l'injustice.*

A regarder ces pensées dans leur origine, repartit Eudoxe, elle sont purement payennes; car les Payens adoroient une Déesse Fortune qui gouvernoit tout selon son caprice, & qui estoit rarement d'accord avec la vertu. C'est à cette Divinité bizarre & maligne qu'on faisoit des vœux en toutes rencontres; & c'est d'elle dont parlent les Auteurs profanes quand ils disent que (*a*) les faveurs de la Fortune ne sont jamais pures, que (*b*) la Fortune se joüë de nos maux sans nulle pitié; (*c*) & que toutes les fois qu'elle veut se réjoüir, elle éleve au faîte des grandeurs humaines les hommes de la plus basse condition.

Tout cela est vray dans le Systéme du Paganisme; mais rien n'est plus faux dans la Religion Chrétienne, qui ne connoit point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déesse Fortune comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'est établie parmi nous; & l'usage veut non seulement contre la raison, mais contre la Religion, qu'en prose & en vers nous fassions un personnage de la Fortune. La lecture des Anciens a introduit un usage si peu religieux, & nos plus sages Ecrivains le pratiquent sans scrupule. Ils disent que la Fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous

„ éle-

(*a*) Fortuna nunquam simpliciter indulget. *Quint. Cur. lib.* .

(*b*) Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ipsa ludos facis? *Senec. Consol. ad Polybium*

(*c*) Quales ex humili magna ad fastigia rerum Extollit, quoties voluit Fortuna jocari. *Juvenal. Sat.* 3.

„ élever; que la Fortune a beau élever de cer-
„ taines gens, qu'elle ne leur apprend point à
„ vivre; que la Fortune se lassa de favoriser
„ Charles V. & qu'elle voulut réparer en la
„ personne d'Henri II. les injustices qu'elle
„ avoit faites à François I.

Je défere trop à l'usage, & je respecte trop nos Maîtres pour n'approuver pas ces pensées: mais si j'osois dire mon sentiment là-dessus, je dirois qu'on y pourroit garder des mesures. Je m'explique. Toute la question se réduit presque à la prose; car le systême de la poësie étant de soy fabuleux & tout payen, la Déesse Fortune y est reçûë sans difficulté avec la Déesse Diane & la Déesse Minerve; & nos Poëtes ont droit de la faire agir dans le caractére que les Idolâtres lui ont donné. Je croi donc qu'en prose nous pouvons être un peu payens de ce coté là, quand la matiére de nos ouvrages ressemble à celle des livres d'où nous avons pris ce personnage de Fortune. je veux dire quand nôtre Religion n'y a nulle part, tels que seroient des Panegyriques & des Histoires profanes, des discours de pure morale & de pure politique, des dialogues semblables à celui qu'un homme d'esprit fit il y a quelques années, & qui a pour tître, *Dialogue de la Fortune & du Mérite.* Mais je doute qu'on doive si fort faire agir la Fortune dans des ouvrages purement Chrêtiens; & il me semble qu'un Sermon ne souffre pas de pensées qui ne peuvent avoir qu'un sens payen, telles que seroient celles-ci: *La Fortune se plaît à abbatre ceux qu'elle a élevez au haut de sa roüë. La Fortune traverse souvent les Grands de la terre: comme si elle étoit jalouse des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces pensées ne peuvent avoir qu'un sens payen; parce qu'elles ne peuvent

s'en-

s'entendre que de la Déesse Fortune, & qu'on ne peut dire véritablement de la Providence divine, qu'elle éleve au haut de sa roûë, ni qu'elle soit jalouse des faveurs qu'elle fait.

Je vois bien, répondit Philanthe, que vous voulez bannir de la Chaire le mot de Fortune, quand il signifie autre chose que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une personne. Non, reprit Eudoxe, je consens, puis que l'usage l'a emporté, que la Fortune éleve les bergers sur le trosne; que la Fortune renverse les desseins les mieux concertez; que la Fortune favorise les armes des bons Princes; car cela peut s'entendre de la Providence: mais je ne voudrois pas qu'un Prédicateur attribuât jamais au personnage de Fortune ce qui ne peut convenir qu'à la Deesse du Paganisme; & je le trouverois ridicule de dire: *Cette aveugle Divinité qui préside aux évenemens de la vie, & qui dispense les biens & les maux selon son caprice*, à moins que ce ne fût pour se moquer de l'aveuglement des Payens.

Il ne seroit pas peut-être trop mal aussi de corriger quelquefois le mot de Fortune par celui de Providence, en disant, à l'exemple de l'Auteur des *Pensées diverses*, qui sont imprimées aprés celles de la Marquise de Sablé: *La Fortune, ou pour parler plus chrêtiennement, la Providence, distribue les rolles que chacun jouë sur le grand théatre du monde*; ou comme a fait un illustre Académicien dans le Panégyrique du Roy: *Parmi tant de prosperitez & de triomphes, s'il faut que la Fortune, ou plûtòt cette Sagesse supérieure qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes; on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation que pour relever davantage le mérite du Prince.*

Les

Les mêmes régles devroient s'observer, à mon avis, dans une Histoire Ecclesiastique ; & si je faisois celle de l'Heresie en parlant de Zisca ce fameux Chef des Hussites, qui aprés avoir perdu la vûë ne laissoit pas de conduire des armées, & de remporter des victoires, je ne dirois point: *Comme si la Fortune qui est aveugle eût pris plaisir à favoriser un autre aveugle* ; & quand nôtre Religion me le permettroit, je doute que le bon sens me le permit. Je dirois bien avec Ciceron dans une piéce toute profane : (*a*) *Non seulement la Fortune est aveugle ; mais le plus souvent elle rend aveugles ceux qu'elle embrasse.*

Je suis là-dessus tout à fait de vôtre goût, interrompit Philanthe, & je vous assûre que ce fantôme de fortune m'a toûjours choqué dans les discours de piété, sur-tout quand on lui fait faire un personnage indigne de la Sagesse divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme du monde écrivît dans les Mémoires de sa vie: *Les malheureux ne le sont pas toûjours, & même la Fortune nous apprend par son inconstance que c'est aux malheureux à esperer, & aux heureux à craindre.* Ni que dans une Histoire plaisante quelqu'un dît: *Si je ne me trouve qu'un malheureux Comédien, c'est sans doute que la Fortune s'est voulu venger de la Nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moy sans son consentement ; ou, si vous voulez, que la Nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la Fortune à pris en aversion.*

Mais que dites-vous de ces personnages qu'on introduit dans les Epîtres dédicatoires? Entendez

(*a*) Non solùm ipsa Fortuna cæca est ; sed eos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa est. De Amicit.

dez moi, s'il vous plait. L'Auteur d'un ouvrage qui traite des conquêtes de César, ou des avantures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un Prince, en luy dédiant sont livre: *Voicy le Vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ses hommages. Hippolite sort du fond des bois dans le dessein de vous faire sa cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, repartit Eudoxe; & c'est se moquer que de confondre le livre qu'on dédie avec le Héros qui fait le sujet du livre, à moins que l'Auteur, par une espece de fiction, ne fasse parler son Héros ou son Héroïne, au lieu de parler lui-même, comme l'a fait spirituellement un de nos Poëtes, en faisant imprimer une piécé de Théatre.

Cependant, Voiture qui est un de vos Oracles, repliqua Philanthe, confond le Héros avec le Roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ses Lettres. Il ouvrit le livre, & lût le commencement de la Lettre qui a pour tître, *A Monseigneur le Duc de Bellegarde, en luy envoyant l'Amadis.* „ Monseigneur, en une saison où l'His„ toire est si brouïllée, j'ay cru que je vous „ pouvois envoyer des fables, & qu'en un lieu „ où vous ne songez qu'à vous délasser l'esprit, „ vous pourriez accorder à l'entretien d'Amadis „ quelques unes de ces heures que vous donnez „ aux Gentilshommes de votre Province. „ J'espere que dans la solitude où vous êtes, „ il vous divertira quelquefois agréablement, „ en vous racontant ses avantures qui seront „ sans doute les plus belles du monde, tant que „ vous ne voudrez pas qu'on sçache les vô„ tres.

Vous voyez que dans le tître il s'agit du livre qu'on apelle *l'Amadis*, & que dans la Lettre l'Auteur parle du Héros surnommé *Amadis de*

Gau-

Gaule. Il fait le même dans la Lettre qui a pour tître, *A Madame de Saintot, en luy envoyant le Roland furieux d'Arioste traduit en François.* Ecoutez les premiéres lignes. „ Voici sans „ doute la plus belle avanture que Roland ait ja-„ mais eûë ; & lors qu'il défendoit seul la cou-„ ronne de Charlemagne, & qu'il arrachoit les „ sceptres des mains des Rois, il ne faisoit rien „ de si glorieux pour luy qu'à cette heure qu'il „ a l'honneur de baiser les votres.

Si j'osois condamner Voiture, repartit Eudoxe ; je dirois qu'en ces deux rencontres il s'oublie un peu, & sort du caractére de véritable bel esprit : mais j'aime mieux dire qu'il se joûë agréablement de son sujet, & que des Lettres galantes ne demandent pas une vérité si austére que des Epîtres dédicatoires, qui sont d'elles-mêmes graves & sérieuses. Je vous entens, dit Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démêler le vrai du faux. Je ne sçai pourtant, ajoûta-t-il, si une pensée que j'ai veûë depuis peu dans des Mémoires trés curieux & tres-bien écrits, est vraye ou fausse; la voicy en propres termes : *Le cœur est plus ingénieux que l'esprit.*

Il faut avoûër, repartit Eudoxe, que le cœur & l'esprit sont bien à la mode : on ne parle d'autre chose dans les belles conversations: on y met à toute heure l'esprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre, *Le Démêlé du cœur & de l'esprit*, & il n'y a pas jusqu'aux Prédicateurs qui ne fassent rouler souvent la division de leurs discours sur le cœur & sur l'esprit. Voiture est, peut-être, le premier qui à opposé l'un à l'autre, en écrivant à la Marquise de Sablé. „ Mes Lettres, dit il, se „ font avec une si véritable affection, que si

„ vous en jugez bien, vous les eſtimerez da-
„ vantage que celles que vous me redeman-
„ dez. Celles-là ne partoient que de mon eſ-
„ prit; celles cy partent de mon cœur.

L'Auteur des *Réflexions morales* rencherit bien ſur Voiture, en diſant que „ l'eſprit eſt toûjours la
„ dupe du cœur; que chacun dit du bien de ſon
„ cœur, que perſonne n'en oſe dire de ſon eſ-
„ prit; que l'eſprit ne ſçauroit joüër long-temps
„ le perſonnage du cœur.

Mais pour ne nous pas écarter, ce que vous m'avez propoſé, tient un peu de la nature des paradoxes, qui ſont faux & vrais tout enſemble, ſelon les différens jours ſous leſquels on les conſidere. Car ſi vous ne regardez, pour ainſi dire, que l'écorce de la penſée; ſi vous vous attachez aux termes dans leſquels elle eſt conçûë, il eſt faux que le cœur ait plus d'eſprit que l'eſprit même: mais ſi vous aprofondiſſez la choſe, & que ſans vous amuſer aux paroles, vous alliez au ſens; vous trouverez qu'il eſt vray qu'une perſonne qui aime a plus de veûes, plus d'expediens, & plus d'adreſſes pour venir à bout de ſes deſſeins en ce qui regarde ſa paſſion, que n'en a une perſonne fort ſpirituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclaircir la queſtion, dit Philanthe. Mais il faut, pourſuivit Eudoxe, que je vous conſulte à mon tour, & que vous me diſiez vôtre ſentiment ſur la penſée d'un Hiſtorien Grec, ſur laquelle deux Sçavans de nôtre ſiecle ne s'accordent pas: ces deux Sçavans ſont Girac & Coſtar. Pour entendre la penſée, il eſt néceſſaire de ſçavoir le fait.

Un Cavalier Perſan prit dans le combat, & renverſa de cheval une femme Scythe. L'ayant trou-

trouvée jeune & belle, il luy donna la vie & la liberté: mais dés qu'il l'eût perduë de vûë, il vint à l'aimer passionnément. Comme elle méprisa sa passion, il fut saisi d'une violente douleur, & le désespoir lui fit prendre la résolution de mourir. Il mourut en effet: mais il écrivit auparavant à celle qui étoit la cause de sa mort: *Je vous ai sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la vérité dans, *je viens de mourir pour vous*: car pour le dire, il ne faut pas être mort; & pour le dire véritablement, il ne faus pas être en vie.

Ne pourroit-on pas vérifier ces paroles, repliqua Philanthe, en disant que le Cavalier envoya, peut être, sa Lettre avant que de mourir, & qu'il prit si bien ses mesures que la Femme ne reçût la nouvelle de sa mort que quand il fut mort effectivement? L'expédient est tres-commode, reprit Eudoxe, & je pense que Girac l'a imaginé avant vous: car il soûtient contre Costar que les paroles du billet sont vrayes. Mais son expédient ou le vôtre n'empêche pas qu'elles ne fussent fausses dans le temps qu'elles furent écrites; puis que le Persan n'étoit pas encore mort lorsqu'il écrivoit, *Je viens de mourir pour vous.*

Il n'appartient, si nous en croyons Costar, qu'à l'Amant transi pour qui Madame Desloges composa un air, de dire dans une chanson; *Je vais mourir, je me meurs, je suis mort.*

A la verité Démétrius Phaléréus favorise le sentiment de Girac, en disant que Ctesias, c'est le nom de l'Historien Grec, fit dire au Cavalier, qu'il venoit de mourir; parce que cela avoit beaucoup plus d'emphase & de force que s'il eût dit simplement, *Je meurs, ou je vais*

mourir : Car les choses sont bien plus évidentes, & font bien plus d'impression sur les esprits, ajoûte Démétrius, aprés qu'elles ont eû leur accomplissement; que lors qu'elles se font, ou qu'elles se doivent faire dans la suite.

Je conclus de-là, dit Philanthe, que la pensée seroit fausse si on la prenoit à la lettre, & suivant la rigueur des termes; mais qu'elle ne l'est pas, pourvû que par, *je viens de mourir*, on entende, *je meurs*, ou *je vais mourir* : c'est à dire que la fausseté, s'il y en a, n'est que dans l'expression, ou dans le tour qu'on donne à la pensée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moy je conclus, repartit Eudoxe, que le Cavalier ne se seroit jamais avisé de luy même d'user en mourant d'une expression si éloquente, & qu'il auroit dit naturellement, *Je meurs pour vous* : si Ctesias ne l'eust fait parler à sa mode. Car cét Historien n'aimoit pas la simplicité: & Démétrius lui-même le nomme Poëte, non seulement à cause des fables dont il remplit son histoire; mais encore à cause de son stile empoulé, fleuri & poëtique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raison est d'elle-même ennemie du faux, & que ceux qui veulent penser juste, doivent imiter les grands Peintres, qui donnent de la vérité à tous leurs ouvrages; ou plûtôt suivre la nature sur laquelle les Peintres se réglent. De là vient aussi que les comparaisons bien choisies & tirées de la nature fondent toûjours des pensées trés raisonnables, témoin celles-cy :

Les personnes reconnoissantes sont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçû.

Les actions des Princes ressemblent aux grandes riviéres dont peu de gens ont vû l'origine, & dont tout le monde voit le cours.

Sene-

Séneque, que ne pense pas toûjours juste, en suivant son propre génie, est vray & correct dans ses pensées lors qu'il copie la nature; & toutes ses comparaisons sont les plus belles du monde.

J'ay dit que les comparaisons devoient être bien choisies: car il est aisé de s'y méprendre; & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le Cardinal Pallavicin étant encore Jésuite, & dédiant à *Monsignor Rinuccini* Archevêque de Fermo un de ses Ouvrages que j'ai ici, intitulé, *Considerationi sopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dit à ce Prélat pour le loüër de divers Traitez qu'il avoit écrits touchant les fonctions Episcopales: *Il sentir materie così aride, così austere, così digiune, trattate con tanta copia di pellegrini concetti, con tanta soavità di stile, con tanta lautezza d'ornamenti e di figure, summi oggetto di più alto stupore che non sarebbono i deliziosi giardini fabricati sù gli ermi scogli dall'arte de' negromanti.*

La comparaison n'est pas heureuse: car outre qu'il n'y a guere de rapport entre un Evêque & un Magicien; dire que ses matiéres si séches & si dures, mais traitées avec tant d'esprit, tant de politesse & tant d'éloquence, ont quelque chose de plus surprenant que ces jardins délicieux qui paroissent tout à-coup sur des rochers affreux & steriles avec le secours de la Magie: n'est-ce pas dire, sans y penser, que les Ouvrages du Prélat ne sont pas solides, & qu'il y a plus d'apparence que de fond dans ce qu'il écrit? A la vérité les palais & les jardins enchantés éblouïssent & charment les yeux; mais tout cela n'est qu'illusion, & il n'y a rien de moins réel que ce qui y plaist davantage.

Le feu Duc de la Rochefoucault qui pensoit si juste, & qui jugeoit si sainement, interrompit

Philanthe, dit un jour, aprés avoir lû je ne ſcai quel ouvrage plein de ſubtilité & de brillant, qu'il lui ſembloit voir ces palais baſtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le temps qu'on en eſt le plus ébloüi.

La penſée du Duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, eſt vraye autant que celle du Cardinal Pallavicin eſt fauſſe. Mais en matiére de comparaiſons, ajoûta-t-il, (*a*) il faut éviter ſur-tout de falſifier la nature, pour ainſi dire, en luy attribuant ce qui ne luy convient pas, à l'exemple de ces Orateurs, ou plûtôt de ces Corrupteurs de l'éloquence dont ſe moque Quintilien, qui diſoient comme quelque choſe de beau; que les grands fleuves étoient navigables à leur ſource, & que les bons arbres portoient du fruit en naiſſant.

Ce qui m'étonne, repartit Philanthe, c'eſt que le Cardinal Pallavicin n'ait pas penſé juſte dans un livre qui traite de la juſteſſe du ſtile, & où l'Auteur accuſe de faux de bons Ecrivains; entre-autres le Taſſe, qui avant que de décrire la derniére bataille des Infidelles avec les Chrêtiens, dit que les nuées diſparurent ſur le point que ſe donna le combat, & que le Ciel voulut voir ſans voile les grandes actions de valeur qui s'alloient faire de part & d'autre:

e ſenza velo
Volſe mirar l'opre grandi il cielo.

„ Car nous ſçavons bien, dit le Pallavicin, „ que le ciel matériel n'a point d'yeux pour voir,

(*a*) Quod quidem genus à quibuſdam declamatoria maxime licentia corruptum eſt. Nam & falſis utuntur: magnorum fluminum navigabiles fontes ſunt, & generoſioris arboris ſtatim planta cum fructu eſt. *Lib.* 8. c. 4.

„ voir, ni d'ame pour vouloir, & que les habi-
„ tans du Ciel, ſi c'eſt d'eux qu'on entend par-
„ ler, voyent au travers des plus épaiſſes nuées
„ ce que les Mortels font ſur la terre.

Il critique encore je ne ſçay quel Poëte de ſon temps, qui voulant loûër un ancien Sculpteur ſur la ſtatuë d'une Déeſſe, avoit dit de lui qu'il étoit lui-même un Dieu, parce qu'il n'appartenoit qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

Tu pur Dio ſei,
Che Dio ſolè, chi puo dar vita a imarmi.

Ce ſophiſme conſiſte, ſelon le Cenſeur, à prendre dans le ſens propre ce qui ne ſe prend d'ordinaire que dans le ſens métaphorique; je veux dire, l'avantage qu'on attribuë aux excellens Sculpteurs de donner la vie aux marbres. Cet avantage dans le ſens propre eſt un effet & une marque de la puiſſance divine; tel qu'il fut dans Jupiter, qui ſuivant la fable, anima les pierres que jettérent Deucalion & Pyrrha; ce qui n'eſt pas vray, & ne ſe peut dire des Sculpteurs que dans une ſignification métaphorique, par la reſſemblance qu'ont leurs ſtatuës avec les choſes vivantes.

Je ſuis ſurpris, dis-je, qu'un Critique ſi exact & ſi judicieux ſoit tombé luy-même dans le défaut qu'il reprend. Pour moy, repartit Eudoxe, je ne m'en étonne pas: les Sages ont de mauvais intervalles, comme les fous en ont de bons; & de même qu'en matiére de mœurs & de langue, ceux qui ſçavent bien les regles ne les gardent pas toûjours; il arrive quelquefois que les Philoſophes font des ſophiſmes. Vous & moy, avec toutes nos réflexions ſur la fauſſeté des penſées, ſommes capables de nous égarer, & nous nous égarons, peut-être, lors même que nous voulons redreſſer les autres. Du moins ai-

C 5 mons

mons nous la vérité jusques dans nos égaremens: que dis-je, tous les hommes l'aiment; (*a*) & quand nous lisons quelque chose de vrai, ce n'est ni le livre, ni l'Auteur qui nous le fait trouver vrai; c'est quelque chose que nous portons en nous mêmes de bien élevé au dessus des corps & de la lumiére sensible, & qui est une impression, un rejaillissement de la lumiére éternelle de la vérité. Aussi un des bons Esprits de nôtre siécle nous assûre, „ que quand un dis-„ cours naturel peint une passion, on trouve „ dans soy la vérité de ce qu'on entend, qui y „ étoit sans qu'on le sçut, & on se sent porté à „ aimer celuy qui nous le fait sentir: car il ne „ fait pas montre de son bien, mais du nôtre.

Tout cela est beau & curieux, dit Philanthe. Mais pour penser bien, suffit il que les pensées n'ayent rien de faux? Non, repliqua Eudoxe: les pensées à force d'être vrayes, sont quelquefois triviales; & pour ce sujet (*a*) Ciceron loüant celles de Crassus, aprés avoir dit qu'elles sont si saines & si vrayes, ajoûte qu'elles sont si nouvelles, & si peu communes; c'est-à dire, qu'outre la vérité qui contente toûjours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe, & qui le surprenne. Je ne dis pas que toutes les pensées ingénieuses doivent être aussi nouvelles que l'étoient celles de Crassus, il seroit difficile de ne rien dire qui ne fût nouveau: c'est assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, ne soient point usées: que si l'invention n'en est pas tout à fait nouvelle, la maniere dont on les

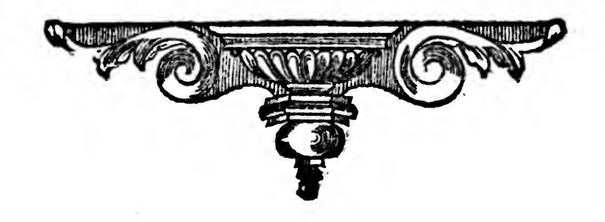
(*a*) *Aug. Epist* 139.

(*b*) Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ. *De Orat. lib.* 2.

les tourne le ſoit au moins, ou que ſi elles n'ont pas la grace de la nouveauté, même dans le tour; elles ayent je ne ſçay quoy en elles-mêmes qui donne de l'admiration & du plaiſir. Ah voilà ce que j'aime, dit Philanthe; & je meurs d'envie de ſçavoir tout ce que vous penſez là-deſſus.

Ce ſera pour une autre fois, repartit Eudoxe; auſſi-bien eſt-il déja tard, & je vois que l'on a ſervi. Ils finirent là leur converſation: ils ſouperent, & ne parlerent que de choſes indifférentes avant que de ſe retirer.

Fin du premier Dialogue.





LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

SECOND DIALOGUE.

PHILANTHE eût toute la nuit l'imagination remplie du vrai & du faux qui avoient été le sujet de leur entretien. Les principes & les exemples sur quoi Eudoxe avoit le plus appuyé, luy revinrent en l'esprit à son réveil: mais les derniéres paroles de son ami luy donnerent une extréme impatience de renoüër le discours.

Il se leva de bonne heure contre sa coûtume, & alla aussi-tôt chercher Eudoxe que l'amour de l'étude rend fort matineux, à l'exemple de ces Philosophes, qui croyoient que les heures du jour les plus précieuses pour les gens de lettres étoient celles du matin: sans doute par-

parce que la teste est plus libre alors, & que les images des choses y sont plus nettes aprés le sommeil; ou parce que l'esprit est plus recueilli avant que les affaires le dissipent. Philanthe trouva Eudoxe dans son cabinet, & luy témoigna d'abord combien il souhaitoit qu'ils reprissent leur entretien des pensées. Je travaille pour cela, dit Eudoxe; & il y a plus d'une heure que je revois tout ce que j'ay tiré de bon des Anciens & des Modernes.

Pour revenir donc où nous en étions hier, je vous disois qu'en matiére de pensées ingénieuses, le vrai ne suffisoit pas, & qu'il y falloit ajoûter quelque chose d'extraordinaire qui frappât l'esprit. Nous l'avons dit, & on ne sçauroit trop le dire : la vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices; elle la soûtient, & la rend solide. Mais un bastiment qui ne seroit que solide n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties; & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité qui plait tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici; & cét ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraye, & qui ne l'est que trop par malheur, ajoûta Eudoxe; mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la reveler, la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniére qu'Horace & Malherbe ont fait.

Le premier la tourne ainsi, comme vous

sçavez: *La mort renverse également les palais des Rois & les cabanes des pauvres.* (*a*)

Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Je vous entens, dit Philanthe: mais laquelle de ces deux pensées, ou plûtôt lequel de ces deux tours vous plait davantage? Chacun en son genre a de quoi plaire, repartit Eudoxe. Le tour du Poëte latin est plus figuré, & plus vif; celui du Poëte François est plus naturel & plus fin: il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre.

Pour moi, repliqua Philanthe, j'aime sur-tout les pensées qui ont de l'élevation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. Vous n'estes pas en cela de trop méchant goût, dit Eudoxe. (*b*) La sublimité, la grandeur dans une pensée est justement ce qui emporte, & ce qui ravit, pourvû que la pensée, convienne au sujet; car c'est une regle genérale, (*c*) qu'il faut penser selon la matiere qu'on traite; & rien n'est moins raisonnable que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres: il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes: & le Timée dont par-

(*a*) Pallida mors æquo pulsat pede Pauperum tabernas, Regumque turres. *Carmin. lib.* 1. *Od.* 4.

(*b*) Non ad persuasionem sed ad stuporem rapiunt grandia. *Longin. de sublimi, sect.* 1.

(*c*) A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. *Quintil. lib.* 8. *c.* 3.

parle Longin, qui loüë Aléxandre d'avoir conquis toute l'Asie en moins d'années qu'Isocrate n'avoit composé le Panegyrique des Athéniens, me fait moins de peine que Balzac qui dit à la Motte-Aigron; „ Je meurs si la moindre partie
„ de l'ouvrage que vous m'avez montré ne vaut
„ mieux que tout ce qu'ont fait les Hollan-
„ dois, pourvû que vous en exceptiez les victoi-
„ res du Prince d'Orange.

A la vérité Longin traite de puérilité & de bassesse la comparaison du Roi de Macédoine avec un Sophiste, & celle de la conquête de l'Asie avec un simple discours: mais il y a encore plus de proportion entre un illustre Conquerant & un fameux Orateur, entre un effet de la vertu héroïque & un chef d'œuvre de l'éloquence; qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage & tout ce qu'a fait une Nation habile & heureuse. Car sans parler des victoires du Prince d'Orange, puis que l'Auteur veut qu'on les excepte; jusqu'où la Republique de Hollande n'a-t-elle point porté sa puissance sur mer & sur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Espagne?

Je ne suis pas en cette rencontre pour Balzal, dit Philanthe, mais je ne suis pas aussi pour Longin; & je le trouve trop critique de reprocher à Timée une puérilité sur la loüange d'Aléxandre. Qui diroit de Loüïs le Grand, qu'il a conquis la premiere fois la Franche-Comté en moins de jours qu'on ne pourroit faire son Panégyrique, diroit-il, à votre avis, une sottise? Et si au retour d'une Campagne si courte & si glorieuse on eust dit que ceux qui devoient faire des complimens à Sa Majesté avoient besoin de plus de temps pour préparer leurs harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette

conquête : croyez-vous que la pensée eût eté mauvaise?

Je ne le croy pas, répondit Eudoxe ; & je crois pourtant que la pensée de Timée est vicieuse, par la raison que les harangues dont vous parlez, ont rapport au Roy & à sa conquête, & que le Panégyrique d'Isocrate n'en avoit point à Aléxandre ni à ses victoires. Mais ne nous écartons pas, ajoûta-t-il, & revenons à cette noblesse que vous aimez tant.

(*a*) Hermogene a établie divers rangs de pensées nobles & majestueuses, comme il les apelle. Le premier ordre est de celles qui ont relation aux Dieux, & qui expriment quelque chose de divin. Si bien qu'on peut dire, selon la doctrine de ce Rhéteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un Pere Grec, que le Christianisme est une imitation de la vie divine; & un Pere Latin, què c'est se venger en Dieu que d'aimer ses ennemis.

Il n'y en a donc guere moins, repartit Philanthe, dans ce que dit Ciceron, (*b*) que les hommes n'approchent par nul endroit de plus près des Dieux qu'en donnant la vie aux hommes. Non, sans doute, repliqua Eudoxe. La pensée de Velleïus Paterculus sur Caton est à peu prés dans le même rang. (*c*) *C'estoit un homme trés-semblable à la vertu, dont l'esprit en toutes choses tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit jamais le bien pour paroître le faire.* Celle de Séne-

(*a*) De *Formis Orat c, 6.*

(*b*) Homines ad Deos nulla re propiùs accedunt quàm salute hominibus danda *Orat. pro. Ligar.*

(*c*) Homo virtuti simillimus, per omnia ingenio Dìis quàm hominibus propior: qùi nunquam rectè fecit ut facere videretur, *Lib 2.*

Séneque ſur les Heros & les Vertueux maltraités de la fortune, eſt apparemment de cette eſpece, dit Philanthe (*a*) *Si un grand perſonnage tombe, ſa chûte ne diminuë rien de ſa grandeur. On a pour lui les mêmes égards qu'on a pour les temples demolis, dont les perſonnes qui ont de la religion révérent & adorent juſqu'aux ruines.*

Enfin, on doit mettre dans ce premier ordre, reprit Eudoxe, la penſée fameuſe de Sannazar ſur la ville de Veniſe. Le Poëte feint que Neptune voyant Veniſe s'élever au milieu des eaux du Golphe Adriatique, & donner la loi à toute la Mer, dit à Jupiter par une eſpece d'inſulte: *vantez maintenant tant qu'il vous plaira vôtre Capitole & ces murs renommés de voſtre Mars;* (*b*) *ſi vous préferez le Tybre à la Mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a eſté baſtie par les hommes, & que celle-cy ne l'a pû eſtre que par les Dieux:*

La nobleſſe des penſées, continua Eudoxe, vient encore, ſelon Hermogene, de la nature des choſes qui ſont humaines, à la verité, mais qui paſſent pour grandes & illuſtres parmi les hommes, comme la puiſſance, la généroſité, l'eſprit, le courage, les victoires, & les triomphes. En voici des exemples que j'ay remarqués, & que j'ay écrits.

(*c*) *Vous n'avez reçû rien de plus grand de la For-*

(*a*) Si magnus vir cecidit, magnus jacuit: non magis illum putes contemni quàm cùm ædium ſacrarum ruinæ calcantur; quas religioſi æquè ac ſtantes adorant. *Conſolat. ad Holbiam, cap.* 13.

(*b*) Si Pelago Tybrim præfers, urbem aſpice utramque; Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos

(*c*) Nihil habet nec Fortuna tua majus quàm ut poſſis: nec natura tua melius quàm ut velis conſervare quam plurimos. *Orat. pro Ligar.*

Fortune que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire : c'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici comme parle de l'Orateur Romain un Historien que vous aimez, & qui, selon vous, a quelque chose de plus piquant que Tite Live: (a) *Il n'a dû son élevation qu'à lui-mesme : & son grand génie a empêché que les nations vaincuës n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains que les Romains en avoient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénéque dit quelque chose de plus magnifique, (b) en disant que Ciceron est le seul esprit qu'ait eû le peuple Romain égal à son empire

Caton est, peut-être, celui des Romains qui a donné lieu à de plus hautes pensées. (c) *Les gens de biens sont à part*, dit Virgile, *& Caton leur donne des loix.* (d) *Tout est soûmis dans le monde*, dit Horace, *hors l'ame fiére & indomptable de Caton.*

Je voudrois bien sçavoir, repliqua Philanthe, qui a pensé le plus noblement sur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs pensées dans le fond, répondit Eudoxe, sont presque également nobles : car il n'est guére moins beau d'être à la teste des gens de bien & de leur commander; que d'être le seul qui refuse de se

(a) Omnia incrementa sua sibi debuit vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Patercul. l* 2.

(b) Illud ingenium quod solum Populus Romanus par imperio suo habuit. *Controverf. lib* 1

(c) Secretosque pios, his dantem jura Catonem. *Æneid. lib* 8.

(d) Et cuncta terrarum subacta, Præter atrocem animum Catonis. *Carmin. lib. 2. Od. 1.*

ſe ſoûmettre au Vainqueur du monde. Mais à juger par les apparences, la penſée d'Horace a plus d'élévation & de majeſté que celle de Virgile. Je ne prétens pas au reſte décider que ce ſoit le meſme Caton dont tous deux parlent : il eſt certain qu'Horace parle de Caton d'Utique; & il eſt du moins probable que Virgile en parle auſſi, par la raiſon que dans les vers précedens il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul rapport.

Mais je reviens à mon cahier. Un ancien Poëte, grand imitateur de Virgile, penſe d'une maniere fort noble au ſujet d'Annibal qu'on avoit réſolu d'attaquer dans un feſtin. (a) *Tu te trompes*, dit quelqu'un au jeune homme de Capoüë qui avoit formé ce deſſein hardi, *tu te trompes, ſi tu crois trouver Annibal deſarmé à table. La Majeſté dont il eſt reveſtu, & qui ne le quitte jamais ; cette Majeſté qu'il s'eſt aquiſe par tant de guerres, par tant de batailles ſanglantes, lui tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'approches de lui, tu ſeras ſurpris de voir autour de ſa perſonne les journées de Cannes, de Trébie & de Traſymene avec l'ombre du grand Paulus,*

Un des plus célébres Orateurs de nôtre temps, repliqua Philanthe, s'eſt ſervi bien à propos de la penſée du Poëte latin dans une harangue latine pour nous faire entendre que le grand Prince de Condé n'étoit jamais ſeul dans ſes promenades les plus ſolitaires de Chantilly; que ſes victoires l'accompagnoient en tous lieux: qu'en

(a) Fallit te menſas inter quod credis inermem. Tot bellis quæſita viro, tot cædibus armat Majeſtas æterna ducem : Si admoveris ora, Cannas & Trebiam ante oculos, Traſymenaque buſta, Et Pauli ſtare ingentem miraberis umbram. *Sili. Italic. lib.* 11.

qu'en le voyant, les images de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Seneffe présentoient à l'esprit, & qu'on s'imaginoit même voir à sa suite les ombres des fameux Généraux d'armée qu'il avoit défaits.

Je me souviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent Poëte Latin de nôtre temps dit, en décrivant le combat de Tolhuys aprés le passage du Rhin, que les ennemis ne purent soûtenir la présence du Prince de Condé: (a) que sans être blessez, ils fuyoient à demi-morts; tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux. Je ne puis non plus oublier ici ce que j'ai lû dans le (b) Poëme de Saint Loüis au sujet de deux corps d'armée envoyés de Gréce, qu'on croyoit descendus de ces anciens Grecs qui se rendirent maistres de l'Asie, & qui remporterent deux victoires si célebres sur les Perses: l'une aux Thermopiles, & l'autre à Arbelle. Le Poëte François parle ainsi des braves qui composoient les deux corps.

De ces Peres fameux les noms & la mémoire
Qui combattent encore & régnent dans l'Histoire,
Leur inspirent un air de gloire & de valeur,
Leur remettent Athene & Sparte dans le cœur;
Et pour mot au marcher par leurs rangs & leurs files,
On n'entend résonner qu'Arbelle & Thermopiles.

Mais je vous interromps, & vous empêche vôtre cayer. Quintilien, poursuivit Eudoxe, (c) dit que César a dans ses discours tant de véhe-

(a) Quà ruis, exanimes fugiunt sine vulnere turmæ:
(b) Multa oculis Norlingua & Lentia multa recursat.
(c) Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat. *Lib.* 10. *c.* 1.

véhemence, tant de vivacité, & tant de feu, qu'il ſemble avoir parlé du même air & avec la même force qu'il a combatu. On a dit de lui, repliqua Philanthe, qu'il avoit un talent admirable pour l'éloquence; mais qu'il avoit mieux aimé vaincre les hommes que de les perſuader: on a dit encore qu'il ſembloit ne vouloir vaincre que pour avoir la gloire de pardonner.

Ciceron en a parlé bien noblement, reprit Eudoxe en diſant qu'il n'étoit pas néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois, (a) ni le Rhin aux Allemans, que quand les montagnes les plus hautes feroient aplanies, quand les fleuves les les plus profonds feroient à ſec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de Céſar la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle même. Mais joignons Pompée à Céſar, continua-t-il, & écoutez une ſeconde fois vôtre Hiſtorien favori.

Pompée a vaincu toutes les Nations auſquelles il a fait la guerre: & la Fortune l'a tellement élevé qu'il triompha d'abord de l'Afrique, après de l'Europe, & puis de l'Aſie: comme s'il eût dû y avoir autant de monumens de ſes victoires qu'il y avoit de parties du monde.

(b) Ecoutez encore un autre Hiſtorien ſur ce que Pompée ayant défait Tigranes Roi d'Arménie, ne le ſouffrit pas long-tems à ſes pieds, &

(a) Perfecit ille ut ſi montes reſediſſent, amnes exaruiſſent, non naturæ præſidio, ſed victoria ſua, rebuſque geſtis Italiam munitam haberemus. *Contra Piſon.*

(b) Ut primum ex Africa, iterùm ex Europa, tertiò ex Aſia triumpharet; & quot partes terrarum orbis ſunt, totidem faceret monumenta victoriæ ſuæ. *Vellei Patere, lib. 2.*

& lui remit la couronne sur la tête, (*b*) *Il le rétablit en sa premiere fortune, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois que d'en vaincre.* Mucien dans Tacite (*c*) trouve plus son compte à donner l'Empire qu'à l'obtenir; à faire Vespasien Empereur qu'à l'être lui-même; &, à mon avis, c'est plus la pensée de l'Historien que le sentiment du Héros.

Tout cela est grand, dit Philanthe; & rien à mon gré n'éleve plus l'esprit que ces sortes de pensées. Mais il me semble, ajouta-t-il, qu'on a pensé pour le moins aussi noblement sur les particuliers qui se sont distingués par un mérite extraordinaire.

Vous avez raison, repartit Eudoxe, & si on en croit les Auteurs non seulement de la Langue latine, mais des autres Langues; le mêtier du Peuple Romain étoit de commander aux autres peuples: les Rois n'étoient rien au prix des Bourgeois de Rome: le seul nom des Romains faisoit tout trembler, & pouvoit tout vaincre: leur puissance n'eût point de bornes, & il n'y eût que l'excessive grandeur de Rome qui fut cause de sa ruine.

Mais ne pensez pas que Rome, en perdant l'Empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguste. On voit jusques dans ses ruines la majesté de ce peuple conquérant qui étoit le Maître des autres: & un bel esprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'Epigramme adressée à un Voyageur qui cherche Rome

(*a*) In pristinum fortunæ habitum restituit: æquè pulcrum esse judicans, & vincere reges, & facere. *Valer. Max. lib. 5. cap. 1.*

(*b*) Cui expeditius fuerit tradere imperium quam obtinere. *Tacit. Hist. lib. 1.*

Rome au milieu de Rome. *Regardez*, dit-il, (*a*) *ces masses énormes de pierres ; ces vastes amphithéatres demolis & ruinés : voilà ce que c'est que Rome. Voyez comme le cadavre d'une ville si superbe a encore quelque chose d'imperieux & de menaçant.*

De tous les beaux Esprits que l'Italie a portés, repliqua Philanthe, le Tasse est, peut être, celui qui pense le plus noblement. Sa *Gierusallemme* est pleine de pensées sublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture il tomba sur l'endroit où Lucifer haranguant les démons en faveur de l'armée Sarasine, les fait souvenir du combat qu'ils soûtinrent autrefois contre lés troupes célestes.

Fummo (io no'l nega) in quel conflitto vinti,
Pur non mancò virtute al gran pensiero:
Hebbero i più felici allor vittoria
Rimase a noi d'invitto ardir la gloria.

Peut-on rien concevoir de plus élevé ? *Nous fûmes vaincus dans ce combat, je l'avouë : mais le courage ne nous manqua pas dans une si haute entreprise : & si les autres eûrent le bonheur de vaincre, nous avons la gloire d'avoir osé la chose du monde la plus hardie.*

La mort d'Argant n'est pas exprimée avec moins de noblesse que la défaite des Démons. Ce Sarasin si vaillant & si fier ; ou plûtôt si barbare & si féroce ; infatigable & invincible à la guerre, qui brave le Ciel, & qui met en son épée toute sa raison & toute sa loi :

Im-

(*a*) Aspice murorum moles, præruptaque saxa,
Obrutaque horrenti vasta theatra situ ;
Hæc sunt Roma : viden, velut ipsa cadavera tantæ.
Urbis adhuc spirent imperiosa minas. *Janus Vitalis.*

Impatiente, inessorabil, fero:
Ne l'arme infaticabile & invitto;
D'ogni Dio sprezzator, e che ripone
Ne la spada, sua legge e sua ragione,

Ce Sarasin, dis je, meurt de la main de Tancrede: mais il menace celui qui le tuë, & veut même en mourant paroître n'être pas vaincu.

E vuol morendo, anco parer non vinto.

Ce n'est pas assez, dit Eudoxe, de vouloir ne point paroître vaincu: on devoit dire qu Argant vouloit paroître victorieux, comme le Chef des Samnites; qui, au rapport de (*a*) l'Historien que vous aimez, avoit plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant.

Le Tasse, reprit Philanthe, dit quelque chose de plus fort d'un autre Sarasin.

E morto anco minaccia.

Ce Barbare menace les Chrestiens tout mort qu'il est: c'est-à-dire, interrompit Eudoxe, qu'il reste sur le visage du mort un air menaçant; comme dit (*b*) Florus de ces généreux soldats qui mouroient attachés à leurs ennemis, & ausquels la mort ne faisoit pas quitter l'épée. C'est aussi ce qu'a dit Salluste de Catilina: (*c*) que son corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroissoit sur son visage pendant sa vie, y étoit encore.

Ces pensées, repartit Philanthe, me font souvenir

(a) Telesinus semianimis repertus est, victoris magis quàm morientis vultum præferens. *Vellei, Paterc, lib.* 2.

(b) Quidam hostibus suis immortui; omnium in manibus enses & relictæ in vultibus minæ. *Lib* 1. *c.* 18.

(c) Catilina longè à suis inter hostium cadavera repertus est; paulum etiam spirans, ferociamque animi quam habuerat vivus, in vultu retinens. *Bell. Catilin. Sidonius Apollinaris.*

venir de celle d'un Auteur Eſpagnol ſur la mort du Duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quito el ſer, pero un ſolo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vogor en tanto que el cuerpo tenio ſentimento.* Cela veut dire, comme vous voyez, que ſon courage ne l'abandonna pas un moment ; & que ſon cœur fut toûjours ferme, toûjours intrépide, tant que ſon corps eût du ſentiment & de la chaleur.

Ce qu'un Poëte des derniers ſiécles, illuſtre par ſon caractére & de Gouverneur & d'Evêque, dit des François en général, vous doit paroître plut beau, repliqua Eudoxe : *Leur courage leur ſurvit preſque.*

Animoque ſuperſunt
Jam prope poſt animam.

Il veut faire entendre qu'ils combattent vaillamment juſques au dernier ſoupir ; & l'oppoſition de deux mots qui ſe reſſemblent ſans avoir la même ſignification, eſt un jeu heureux.

(*a*) Un Hiſtorien latin n'a pas ſi bonne opinion de nous, repartit Philanthe : car il dit que les François ſont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils ſont moins que des femmes dans le ſecond.

Mais je veux vous lire encore deux ou trois endroits du Taſſe qui ont je ne ſçay quoy de bien héroïque :

I gradi primi
Più meritar che conſequir deſio :
Ne, pur che me la mia virtù ſublimi ;
Di ſcettri altezza invidiar degg'io.

N'eſt-ce pas un ſentiment digne de Renaud & du

(*a*) Sicut primus impetus eis major quàm virorum eſt, ita ſequens minor quàm fœminarum. *Flor, lib.* 2. *c.* 4.

du magnanime d'Ariftote, de vouloir, plûtôt mériter les premiéres places que d'y parvenir, & de n'envier point aux Rois leurs fceptres ni leurs couronnes, pourvû qu'on s'éléve, & qu'on fe diftingue par fa vertu?

Souffrez, dit Eudoxe, que je vous interrompe, & que je vous dife à mon tour deux penfées qui font, peut-être, des copies de l'endroit du Taffe que vous venez de citer. L'une finit un Madrigal qui eft le Portrait du grand Prince de Condé, & que vous ne ferez pas faché de fçavoir tout entier,

J'ay le cœur comme la naiffance;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ay de la foy, de la conftance;
Je fuis prompt, je fuis fier, généreux & vaillant;
Rien n'eft comparable à ma gloire:
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'hiftoire,
Ne me le fçauroit difputer.
Si je n'ay pas une couronne,
C'eft la Fortune qui la donne:
Il fuffit de la mériter.

L'autre penfée, ou plûtôt l'autre fentiment eft de la Reine de Suéde Chriftine, qui dans la Lettre qu'elle écrivit en Italien au Roi de Pologne, aprés qu'il eût fait lever le fiége de Vienne, luy dit qu'elle ne lui envie point fon Royaume, ni les tréfors & les dépouilles qu'il a remportés; qu'elle lui envie feulement fes fatigues & les perils qu'il a effuyés; qu'elle lui envie le beau titre de Libérateur de la Chrêtienté; le plaifir qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux amis & ennemis, qui lui doivent l'une & l'autre: *Io non le invidio il fuo regno, ne quanti tefori e fpoglie ella s'aquiftò: io invidio folo a V. M. le fue fatiche, e li fuoi pericoli: io invidio il bel titolo di Liberatore della Chriftianità,*

tà, il gusto di dare ogni hora la vita e la libertà a tanti sfortunati de gl'amici e nemici, i quali devono a lei ò la libertà ó la vita loro.

Il eſt vray, reprit Philanthe, que la penſée du Madrigal & celle de la Lettre reſſemblent bien à ce que je vous ai dit ſur Renaud: mais ſouffrez à vôtre tour que j'acheve ce que j'ai commencé.

Le même Héros s'étant battu avec le Prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de ſe soûmettre aux loix de la diſcipline militaire, & aux ordres du Général de l'armée Chrêtienne, dit fiérement & avec un soûrire mêlé de colere quand on lui parle de priſon, que c'eſt à ceux qui ſont eſclaves, ou qui méritent de l'être à ſe juſtifier dans les fers; que pour lui, il eſt nê libre, qu'il à vêcu, & qu'il mourra libre. Il ajoûte, qu'une main comme la ſienne accoûtumée à manier l'epée & à cueïllir des palmes, ne ſçait ce que c'eſt que chaînes. Les paroles Italiennes vous plairont, peut-être, davantage:

Sorriſe alhor Rinaldo e con un volto
In cui tra'l riſo lampeggiò lo ſdegno,
Difenda ſua ragion ne' ceppi involto,
Chi ſervo è, diſſe, o d'eſſer ſervo è degno.
Libero e nacqui, e viſſi, e morro ſciolto:
Pria che man porga ô piede a laccio indegno.
Uſa a la ſpoda è queſta deſtra & uſa
A le palme, e vil nodo ella ricuſa.

Je tombe d'accord, dit Eudoxe, que quand le Taſſe penſe bien, il penſe mieux qu'un autre, & que ſes Héros ont des ſentimens fort relevés. Mais c'eſt particuliérement au regard de ſon principal Héros, reprit Philanthe, que ce divin Poëte a d'excellentes penſées.

Armide dit à Godefroy en implorant ſon

secours, que son destin est de vouloir ce qui est juste, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

Tu cui concesse il cielo e dielti in fato
Voler il giusto, e poter cio che vuoi.

La pensée est noble, interrompit Eudoxe, & revient à celle d'un Panégyriste de Saint Louïs: que la vraye grandeur ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne sçay même si l'Orateur François ne surpasse point le Poëte Italien.

Un des Ambassadeurs du Soudan d'Egypte, continua Philanthe, dit au méme Godefroy, pour le détourner du siége de Jerusalem, qu'on ne peut rien ajoûter à la réputation de ses armes; qu'il peut faire de nouvelles conquêtes, mais qu'il espere en vain d'aquerir une nouvelle gloire.

E se ben aquistar puoi novi imperi:
Aquistar nova gloria indarno speri.

Godefroy dit lui même au Prince Altamor, qui se rendant à lui dans le combat, lui offroit pour sa rançon tout l'or de son Royaume avec les pierreries de la Reine son épouse: Gardez pour vous ce qui vous vient de plus précieux des Indes, & ce que la Perse a de rare: je ne cherche point à m'enrichir de la vie d'autruy; je fais la guerre dans l'Asie, & je n'y fais point de trafic.

Ciò che te vien da l'Indiche maremme
Habbiti pure, e ciò che Persia accoglie:
Che de la vita altrui prezzo non cerco;
Guereggio in Asia, e non vi cambio ò merco.

Cela ne vous semble-t-il pas fort magnanime & fort digne d'un Héros Chrêtien, qui n'a en vûë aucun intérest que celuy de la Religion? Il n'y a rien de plus généreux, repartit Eudoxe.

Mais

Mais il n'y a rien aussi de mieux imité, pour ne pas dire de mieux dérobé, ajoûta-t-il. Car enfin Alexandre dit presque le même dans Quinte-Curce, en repondant à Parménion qui luy avoit fait des propositions intéressées, & peu honestes: que s'il étoit Parménion, il preféreroit l'argent à la gloire; mais qu'étant Aléxandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. (a) *Si je ne me trompe*, ajoûte-t-il, *je suis Roy, & non pas marchand.*

(b) Quinte-Curce luy fait dire au même endroit, si je m'en souviens, que ce n'est pas sa coûtume de s'attaquer aux prisonniers & aux femmes; qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui sont en état de se défendre. A vôtre avis, le Tasse n'a-t-il pas volé Quinte-Curce, en disant de son Renaud, qu'un homme sans armes n'a rien à craindre de luy, qu'il ne se bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas exercer sa fureur guerriére quand on n'est pas en état de la soûtenir?

Difesa è qui l'esser de l'arme ignudo:
Sol contra il ferro, il nobil fero adopra,
E sdegno negli inermi esser feroce.

Je juge de-là, poursuivit Eudoxe, que ce grand Poëte dont l'imagination est si abondante, & le génie si heureux, ressemble un peu à ces gens riches de leur fonds, qui ne laissent pas de s'accommoder du bien d'autruy.

Si vous faites là-dessus le procés au Tasse, dit Philanthe, vous pouvez le faire à bien d'autres.

Le

(a) Me non mercatorem memini esse, sed Regem *Lib.* 4.

(b) Bellum cum captivis & fœminis gerere non soleo; armatus sit oportet quem oderim. *Ibid.*

Le malheur des Modernes, ajoûta-t-il, est de n'être pas venus les premiers; & tout leur crime souvent, c'est de penser comme les Anciens, sans les avoir lûs.

J'en demeure d'accord avec vous, repartit Eudoxe: mais convenez aussi avec moi qu'il y a des pensées qu'on peut croire sans scrupule avoir été dérobées aux Anciens. Pour ne rien dire de celles que Phyllarque a remarquées dans les ouvrages de Narcisse comme autant de larcins visibles: ce *Cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ay rapporté d'un Morderne, est pris manifestement de la Lettre qu'écrivit Sulpice à Ciceron, pour le consoler sur la mort de sa fille. Car aprés avoir dit qu'en revenant d'Asie, & faisant voile vers Mégare, il jetta les yeux de tous côtés, & qu'il vit Egine; Mégare, Pyrée, & Corinthe, Villes autrefois trés-florissantes, & alors toutes ruinées: il ajoûte que cette pensée lui vint en l'esprit: (a) *Eh quoi, nous autres petits hommes, qui voyons dans un même endroit les cadavres de tant de villes, nous ne pouvons sans indignation voir mourir quelqu'un de nous dont la vie doit être plus courte!* Mais vôtre Tasse, poursuivit Eudôxe, a bien profité de la réflexion de Sulpice en parlant des ruines de Carthage; & si je ne craignois de vous fâcher, je dirois que c'est un voleur qu'on peut convaincre de larçin: jugez-en vous-même:

Giace l'alta Cartago: a pena i segni
De l'alte sue ruine il lido serba;
Muoino le città, muoiono i regni;

Copre

(a) Hem nos homunculi indignamur, si quis nostrûm interit, quorum vita brevior esse debet, cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant! *Sulpitius Ciceroni.*

Copre i fasti e le pompe arene & herba;
E l'huom d'esser mortal par che si sdegni.

Quoi de plus conforme & dans le sens & dans les paroles que, *Hem nos homunculi indignamur, si quis nostrûm interiit!* & *e l'huom d'esser mortal par che si sdegni!* Les autres vers ne paroissent pas tout-à-fait si copiés: mais pour peu qu'on y regarde de prés, on trouvera que la Lettre latine est l'original de la Stance Italienne; & que ces ruines de Carthage desquelles il ne reste presque pas de vestiges, que ces villes & ces Royaumes qui meurent, ne sont que la copie des cadavres d'Egine, de Mégare, de Pyrée, & de Corinthe.

Que si le Tasse n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque chose de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye. (*a*) *Toute la ville est couverte de brossailles; les ruines même n'en paroissent pas.* Car cela ne ressemble pas mal a deux endroits de la Stance Italienne,

Copre i fasti e le pompe arene & herba.
. . . . a pena i segni.
De l'alte sue ruine il lido serba.

Comme si ces sortes de pensées, repartit Philanthe, ne pouvoient pas venir à tout le monde, & que le sûjet ne les fournist pas de luimême. Vous direz sans doute par la même raison, que l'Auteur de l'Epigramme latine adressée au Voyageur qui (*b*) cherche Rome dans Rome, a pris cela de Florus; que Florus l'a pris

(*a*) Jam tota teguntur Pergama dumetis, etiam periere ruinæ. *Lib.*

(*b*) Qui Romam in media quæris novus advena Roma.
Et Romæ in Roma nil reperis media. *Janus Vitalis.*

pris de Séneque, & Séneque de Ciceron. (*a*) Car Florus dit que le Peuple Romain détruisit les ruïnes mêmes des villes, en sorte qu'on cherche aujourd'huy Samnium dans Samnium, & qu'une ville si ruinée ne paroit pas avoir pû être la matiere de vingt-quatre triomphes. Séneque dit sur l'embrasement de la Ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule, (*b*) Et Ciceron reproche à Verres d'avoir tellement desolé la Sicile, qu'on la cherche dans ses plus fertiles campagnes. Voilà par-tout la même pensée, & apparemment chacun de ces Auteurs ne doit la sienne qu'à lui-même.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, Virgile a mieux pensé que les autres, en disant qu'il ne restoit de Troye que la place où elle avoit été: *Et campos ubi Troja fuit.* C'est aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ses ruines, & que je ne sçai quel autre Poëte qui parle de ses cendres. Par *les champs où a été Troye*, on n'a l'idée ni de ruines, ni de cendres, qui sont au moins les restes d'une ville détruite & brûlée: le lieu seul où fut cette ville, revient en l'esprit. Vous me faites penser, dit Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Preti* sur l'ancienne Rome; il est admirable, & digne de toute la grandeur Romaine.

Qui fù quella di Imperio antica sede,

Te-

(*a* Ita ruinas ipsas urbium diruit, ut hodie Samnium in ipsa Samnio requiratur, nec facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. c.* 16. Lugdunum, quod ostendebatur in Gallia, quæritur. *Senec. Ep.* xci.

(*b*) Ætnensis ager sic erat deformis atque horridus, ut in uberrima Siciliæ parte Siciliam quæreremus. *Cic. lib.* 3. *in Ver.*

Temutà in pace e trionfante in guerra.
Fù: perch'altro che il loco hor non si vide.
Quella che Roma fù, giace sotterra.
Queste cui l'herba copre e calca il piede
Fur moli al ciel vicine, ed hor son terra.
Roma che'l mondo vinse al tempo cede,
Che in piani inalza, e che l'altezza atterra.
Roma in Roma non è. Vulcano e Marte
La grandezza di Roma a Roma han tolta.
Struggendo l'opre e di Natura e di Arte.
Volto sossopra il mondo, e'n polve è volta:
E frà queste ruine a terra sparte
In se stessa cadeo morta e sepolta.

Voici comme je voudrois traduire ce Sonnet: „ Icy fut autrefois la Capitale de l'Empire, re„ doutée dans la paix & triomphante dans la „ guerre. Elle fut: parce qu'on ne voit plus „ que le lieu où elle a été. Cette Rome si fa„ meuse est sous terre : ces masses de pierre „ que l'herbe couvre, & qu'on foule aux pieds, „ ont éte elevées jusqu'au ciel, & ne sont plus „ que terre. Rome qui a vaincu le monde, „ cede au temps qui releve les choses les plus „ basses, & qui abbaisse les plus hautes. Rome „ n'est plus dans Rome. Vulcain & Mars ont „ osté à Rome toute sa grandeur, en détrui„ sant les ouvrages & de la nature & de l'art. „ Enfin le monde étant bouleversé, elle est „ morte & ensevelie en elle même.

Il y de l'esprit, de la noblesse, & si vous voulez de la magnificence dans le Sonnet Italien, repartit Eudoxe: mais à ne vous rien déguiser, ce seul mot de Virgile, *& les champs où a esté Troye*, me semble plus beau, & plus grand, tout simple qu'il est.

On peut néanmoins encherir sur la pensée de Virgile, interrompit Philanthe; & le Tasse

l'a fait, en disant du Palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroist plus; qu'il n'en paroist pas même de vestiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais été en ce lieu-là.

Ne più il palagio appar, ne pur le sue
Vestigia; nè dir puossi, egli qui fue.

Faites valoir le Tasse tant qu'il vous plaira, dit Eudoxe, je m'en tiens pour moi à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'esprit que lui. Ce n'est pas que je méprise le Poëme du Tasse: il a de grandez beautez, & du sublime en plusieurs endroits: mais c'est que j'estime plus l'Enéide qui n'a rien dans les pensées que de noble & de régulier. Je ne suis pas mesme entesté des Anciens jusqu'à n'admirer que leurs pensées: les Modernes en ont d'excellentes; & sans parler des Italiens ni des Espagnols, en lisant nos Auteurs François, j'en ai marqué quelques-unes dans le genre noble, que l'on pourroit opposer à celles du siécle d'Auguste.

Je suis ravi, dit Philanthe, que vous ne soyiez pas de ces gens que l'amour de l'Antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'esprit dans les derniers siécles. Pour moi, je suis un peu de l'avis du Chancelier Bacon, qui croit que l'antiquité des siécles est la jeunesse du monde, & qu'à bien compter, nous sommes proprement les Anciens. Je ne sçai, reprit Eudoxe, si la pensée de Bacon n'est point trop subtile: mais je sçai bien que sans décider si nous sommes les Anciens ou non, nous avons du bon sens, de l'élevation, & de la justesse pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors son recueïl, & le feuïlletant continua ainsi. Un de nos meilleurs Ecrivains

vains dit du Cardinal de Richelieu, que c'etoit
„ un homme plus grand par son esprit & par
„ ses vertus, que par ses dignités & par sa for-
„ tune; toûjours employé, & toûjours au des-
„ sus de ses emplois; capable de régler le pré-
„ sent, & de prévoir l'avenir; d'assûrer les
„ bons évenemens, & de réparer les mauvais;
„ vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses
„ conseils; juste dans ses choix, heureux dans
„ ses entreprises, & pour tout dire en peu de
„ mots, rempli de ces dons excellens que Dieu
„ fait à certaines ames qu'il a créés pour être
„ maîtresses des autres, pour faire mouvoir
„ ces ressorts dont sa Providence se sert pour
„ élever ou pour abattre, selon ses decrets é-
„ ternels, la fortune des Rois & des Royau-
„ mes.

Ces pensées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand Ministre d'Etat. La pensée d'un de nos Poëtes qui a fait dans un sonnet l'Epitaphe de ce Cardinal, est aussi fort élévée & fort juste;

Il fut trop absolu sur l'esprit de son maistre;
Mais son maistre par lui fut le maistre des Rois.

Voicy quatre vers d'un Epitaphe d'Anne d'Autriche, qui sont à mon gré incomparables:

Elle sçût mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur les horreurs de la mort;
Affermir un grand trosne, & le quitter sans peine,
Et pour tout dire enfin: vivre & mourir en Reine.

L'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre, sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nomme majestueuses; & j'en ai ici quelques-unes qui

peuvent fort bien ſubſiſter hors du corps de l'Ouvrage d'où elles ont été tirées.

„ Son grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſance : „ toute autre place qu'un troſne eut été indigne „ d'elle.

„ Douce , familiére , agréable autant que „ ferme & vigoureuſe , elle ſçavoit perſuader & „ convaincre auſſi-bien que commander , & „ faire valoir la raiſon non moins que l'auto- „ rité.

„ Malgré les mauvais ſuccés de ſes armes in- „ fortunées, *c'eſt de Charles I. Roi d'Angleterre* „ *dont parle l'Auteur*, ſi on a pû le vaincre, on „ n'a pas pû le forcer, & comme il n'a jamais „ refuſé ce qui étoit raiſonnable étant vain- „ queur , il a toûjours rejetté ce qui étoit foi- „ ble & injuſte étant captif.

„ Ce Prince magnananime (Charles II.) „ eut pû haſter ſes affaires en ſe ſervant de la „ main de ceux qui s'offroient à détruire la ty- „ rannie par un ſeul coup. Sa grande ame a „ dédaigné ces moyens trop bas. Il cru qu'en „ quelque état que fuſſent les Rois, il étoit de „ leur Majeſté de n'agir que par les loix , ou „ par les armes. Ces loix qu'il a protegées „ l'ont rétabli preſque toutes ſeules : il regne „ paiſible & glorieux ſur le trône de ſes Ancê- „ tres, & fait regner avec lui la juſtice , la ſa- „ & la clemence.

„ Les malheurs de ſa Maiſon , *il s'agit de la* „ *Ducheſſe d'Orleans*, n'ont pû l'accabler dans ſa „ premiere jeuneſſe , & deſlors on voyoit en „ elle une grandeur qui ne devoit rien à la „ fortune.

„ Quoi que le Roi d'Angleterre , dont le „ cœur égale la ſageſſe , ſçût que la Princeſſe „ ſa ſœur recherchée de tant de Rois , pouvoit

ho-

„ honorer un trône, il lui vit remplir avec
„ joye la ſeconde place de France, que la
„ dignité d'un ſi grand Royaume peut met-
„ tre en comparaiſon avec les premiéres du
„ reſte du monde.

Ce qu'a dit d'un de nos Héros un de nos plus fameux Orateurs eſt bien héroïque.

„ L'emploi le porta dans des païs differens;
„ la victoire le ſuivit preſque par-tout, & la
„ gloire ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas
„ toûjours vaincu, il a du moins toûjours
„ mérité de vaincre.

„ Tant que ce grand homme ſera à nôtre te-
„ te, *diſoient les ſoldats*, nous ne craignons ni
„ les hommes, ni les élemens; & dechargés
„ du ſoin de nôtre ſûreté par l'expérience &
„ par la capacité du Chef qui nous commande;
„ nous ne ſongeons qu'à l'ennemi & à la
„ gloire.

Un autre Orateur dit du meſme Héros:
„ Il parle, chacun écoute ſes oracles: Il com-
„ mande, chacun avec joye ſuit ſes ordres: il
„ marche, chacun croit courir à la gloire; on
„ diroit qu'il va combattre des Rois confédérés
„ avec ſa ſeule Maiſon, comme un autre Abra-
„ ham; que ceux qui le ſuivent ſont ſes ſoldats
„ & ſes domeſtiques, & qu'il eſt Général &
„ Pere de famille tout enſemble.

Un Auteur célébre, & qui ſe diſtingue par le talent qu'il a d'écrire auſſi poliment dans la langue des anciens Romains que dans la nôtre, a dit d'un grand Magiſtrat ami du Héros dont nous venons de parler. „ Tout étoit élo-
„ quent en ſa perſonne, juſqu'à ſon air & à
„ ſon ſilence. La nobleſſe de ſon ame pa-
„ roiſſoit peinte en quelque façon dans la no-
bleſſe de ſon diſcours. Il perſuadoit encore da-

„ vantage par l'opinion qu'on avoit de sa probi-
„ té que par l'estime qu'on avoit de son sça-
„ voir. Ce n'étoit pas tant à son éloquence &
„ à sa dignité qu'on se soûmettoit, qu'à l'au-
„ torité de sa vertu ; & on avoit honte de ne
„ se pas rendre à ses raisons, dez qu'on étoit
„ raisonnable.

On ne peut donner en peu de paroles, dit Philanthe, une idée plus juste ni plus haute de feu M. le Premier Président de Lamoignon. Ajoûtons, pour achever son portrait, ce que le Panegyriste du Parlement de Paris lui a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'Antiqué: (a) *Il n'y a eû rien que de loûable & dans ses actions, & dans ses discours, & dans ses sentimens.*

Mais c'est sur le Prince qui nous gouverne, ajoûta Eudoxe, que nos meilleurs Ecrivains ont pensé, peut être, le plus noblement; comme si la hauteur du sujet avoit élevé leur génie, & que Louïs le Grand leur eût inspiré lui même des pensées dignes de lui.

Un homme de qualité qui a de l'esprit infiniment, & qui écrit d'une maniére dont les autres n'écrivent point, dit dans le Portrait du Roy: „ Il a l'air d'un Héros ; & quand on ne
„ traiteroit pas sa Dignité Royale de Majesté,
„ on en devroit traiter sa personne. On l'ad-
„ mireroit s'il étoit un particulier, & la pour-
„ pre qui réhausse d'ordinaire l'éclat des bon-
„ nes qualitez, reçoit du lustre de toutes les
„ siennes.

Un autre bel Esprit & fort honnête homme a

(a) Nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit aut sensit. *Vellei. Paterc. lib.* 1. *de Pub. Scipione Æmil.*

a sur le même sujet une pensée également juste & sublime :

Ton esprit que rien ne limite,
Fait honneur à la Royauté.
Et l'on ne voit que ton mérite
Au dessus de ta Dignité.

„ Quand je parle de Louïs le Grand, dit l'Au-
„ teur d'un Discours poli & ingénieux, je nom-
„ me un Prince qui fait plus d'honneur au trô-
„ ne que le trône n'en fait aux autres Rois; un
„ Prince qui effaçant & relevant tout à la fois
„ la gloire des Rois ses Ayeux, leur rend de la
„ sienne plus qu'il ne prend de la leur.

Celui que j'ai déja cité en parlant du Cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en prose, dit dans un Eloge du Roi, qui n'a pas été imprimé :

Son ame est au dessus de sa grandeur suprême :
La vertu brille en lui plus que le diadême :
Et quoi qû'un vaste Etat soit soûmis à sa loi,
Le Héros en Louïs *est plus grand que le Roi.*

L'Auteur de la *Lettre écrite de la Campagne à une personne de la Cour* se contente de dire que dans lui l'homme est aussi grand que le Roi. Car
„ après avoir dit que la grandeur lui est si na-
„ turelle, qu'il n'est pas en son pouvoir de s'en
„ défaire; qu'il a beau descendre du trône par
„ la familiarité de la conversation, que dans le
„ tems qu'il ne fait aucun usage de l'autorité
„ que donne le souverain pouvoir, il se distin-
„ gue par l'autorité que donne la souveraine rai-
„ son; qu'il y a toûjours quelque chose en lui
„ qui l'éleve malgré lui; que la gloire qui le
„ suit est indépendante de sa couronne; qu'elle
„ sort de sa personne comme de sa source, &
„ qu'elle rejaillit dans ses moindres actions, dans

„ ses

„ ses discours, dans ses gestes, dans ses regards;
„ que quand il pourroit ne se pas souvenir de
„ ce qu'il est, il lui échaperoit mille choses qui
„ ne permettroient pas aux autres de l'oublier.
„ & que c'est ainsi qu'en parle tout le monde:
Aprés tout cela, dis-je, l'Auteur ajoûte:

Mais parle-t-on de bonne foi?
Est-ce une fable, est-ce une histoire?
Si ce qu'on dit est vrai, rien ne manque à sa gloire,
Et dans lui, qui le pourroit croire,
L'homme est aussi grand que le Roi?

Il s'ensuit de là, repliqua Philante, que nôtre Monarque est bien different de ces Princes qui n'ont pour tout mérite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire justement avec l'Auteur de l'Eloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir:

Ils ne seroient plus rien, s'ils cessoient d'être Rois.

Car sa moindre qualité c'est de l'être; & le Comte de Fuensaldagne dit un jour fort à propos, que la Royauté étoit de trop en lui, qu'il n'en avoit que faire; & que son propre mérite lui tenoit lieu de tout: *Le sobra ser Rey.* Ce mot est beau, & a donné lieu à une belle devise qui a pour corps le soleil entouré du météore appellé la Couronne, & pour ame ces paroles: *Le sobra la Corona.*

Une de nos amies, reprit Eudoxe, qui est la gloire de son sexe, & un peu la honte du nôtre, a sur le Roi des pensées sublimes. En parlant d'un lieu où étoient tous les Portraits des Rois de France, après avoir dit que Louïs XIV. les surpasse en tous les avantages extérieurs, comme en toutes sortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoûte: *Il paroît enfin être le Roi de tous ces Rois.*

Elle dit, en faisant parler la Seine, au sujet

des feux d'artifice qui ſe firent ſur l'eau devant le Louvre à la naiſſance du Duc de Bourgogne.

Nouveau Prince, dont l'origine
Toute grande, toute divine
Vous montre tant & tant de Rois
Dignes du ſceptre des François:
Pluſieurs Loüis, un Charlemagne,
Un Henri terreur de l'Eſpagne,
Vainqueur de ſes propres ſujets,
Qui m'enrichit de ſes bienfaits;
Vous ſçaurez bientôt leur hiſtoire.
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moi, tous ces Rois ſi grands,
Juſtes, pieux, ou conquerans,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inoüis,
Vous les trouverez en LOUÏS.

Tout cela regarde proprement la perſonne de nôtre auguſte Monarque en général: mais que n'a-t-on point dit de grand ſur ſes actions, ſur ſes conquêtes, ſur ſes vertus particuliéres? Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous lire tout ce que j'ai remarqué là-deſſus: je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

„ Vous marchez vous-même à la défenſe de „ vos peuples; & préferant l'honneur au repos, „ vous comptez pour rien vos victoires, ſi „ vous n'avez eû part aux périls & aux fatigues „ des combats. Vôtre camp & vôtre cour, ce „ n'eſt pour vous qu'une même choſe: vos meil- „ leurs courtiſans ſont vos plus braves guerriers. „ Vos travaux ſont vos ſeuls divertiſſemens, & „ quand la gloire vous appélle, vous ne com- „ mandez pas qu'on vous ſerve, mais qu'on „ vous ſuive. C'eſt ce que dit un célebre A-

ca-

„ cademicien dans ſon Compliment au Roi au
„ nom de l'Academie.

Il dit dans la même piéce ſur les entrepriſes de Sa Majeſté: „ La ſageſſe les forme, & les
„ conduit elle-même; la Fortune les accompa-
„ gne, la valeur les exécute, la gloire les
„ couronne. Il ajoûte en parlant de l'Académie Françoiſe: „ Elle ſeroit heureuſe, Sire,
„ ſi elle ſçavoit écrire & penſer auſſi noble-
„ ment que vous ſçavez agir. „ Cette penſée ne vaut-elle pas celle de Quintilien, qui dit de Céſar, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu?

Que ne dit point un autre fameux Académicien dans un Diſcours Académique qui me paroît un Chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier ſi je ne m'étois preſcrit des bornes? Ecoutez ce ſeul endroit, où après avoir dit à un Homme de mérite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des Académiciens: „ Et qui pourra
„ mieux que vous nous aider à parler de tant
„ de grands événemens dont les motifs & les
„ principaux reſſorts ont été ſi ſouvent confiés
„ à vôtre fidélité, à vôtre ſageſſe? Qui ſçait
„ mieux à fond tout ce qui s'eſt paſſé de mé-
„ morable dans les Cours étrangeres, les trai-
„ tés, les alliances, & enfin toutes les impor-
„ tantes négociations, qui ſous ſon Regne ont
„ donné le branle à toute l'Europe? *Il continue*
„ *de la ſorte*: Toutefois diſons la vérité; la voye
„ de la négociation eſt bien courte ſous un Prin-
„ ce qui ayant toûjours de ſon côté la puiſſan-
„ ce & la raiſon, n'a beſoin pour faire exécu-
„ ter ſes volontés que de les déclarer.

Mais je ne puis m'empêcher de vous lire encore ce qu'un Prélat d'un mérite extraordinaire,

renommé par ses Ambassades si utiles à l'Eglise & à la France, dit du Roi dans l'Oraison Funébre de la Reine Marie Thérese d'Austriche; & ce qu'un grand Magistrat en dit il y a un an ou deux dans une belle Harangue qui m'est tombée entre les mains:

„ Qui ne sçait qu'il auroit poussé l'Empire „ François bien au-delà de toutes nos frontie- „ res, s'il avoit pû, en éténdant les limites de „ la France, donner en même temps de l'é- „ tenduë à sa gloire, qui ne peut être ni plus „ solide, ni plus pure, ni plus éclatante? Je „ me trompe, il est parvenu à la monarchie „ universelle qui a été autrefois le dessein chi- „ mérique de nos voisins: mais il y est parvenu „ par une voye innocente & glorieuse, où il „ n'y a ni violence ni injustice. C'est l'ouvra- „ ge de ses qualités heroïques, que la Re- „ nommée a portées jusqu'aux extrémitez du „ monde: car s'il régne heureusement sur les „ François par une puissance naturelle, légiti- „ & héréditaire; il ne régne pas moins glo- „ rieusement dans les Nations étrangeres, en „ Espagne, en Italie, en Allemagne, par la „ terreur de ses armes, par la réputation de sa „ sagesse, de sa valeur, & de sa justice. Voilà l'endroit de l'Oraison funébre: voici celui de la Harangue.

„ Ceux qui sont les plus jaloux de sa gloi- „ re, sont contraints d'avoûër qu'il est l'ar- „ bitre absolu de leur destinée, le plus ferme „ appui de ses Alliés, & que sa justice est le „ seul rempart qu'on puisse opposer à la rapidi- „ té de ses conquêtes. C'est elle qui l'a desar- „ mé dans les bras mêmes de la victoire. Las- „ sé de vaincre, il a voulu donner la paix à „ ses ennemis; & bien loin de profiter de ses

„ for-

„ forces & de leur foiblesse, il aime encore
„ mieux maintenir le repos de toute l'Europe
„ que d'en acquerir l'Empire.

Ajoûtez à ces derniéres pensées, dit Philanthe, celles d'une Epître en vers qui traite le même sujet, & que je sçay presque par cœur. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus noble que ces six vers qui suivent la peinture des Héros de different caractére ?

Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu desertant ses remparts
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toy même te borner au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?

Six autres vers d'un autre Poëte, repartit Eudoxe, ont encore beaucoup de noblesse :

Regler tout dans la paix, vaincre tout dans la guerre ;
D'un absolu pouvoir calmer toute la terre ;
A tous ses ennemis avoir donné des loix ;
C'est être au plus haut point de la grandeur supréme.
Pour sauver ses sujets, juger contre soy-même ;
C'est être le meilleur des Rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au Conseil il y a quelques années par un Magistrat également capable & intégre ; & dont la prudence, l'équité, la droiture, l'amour pour les peuples, & le zele pour la Religion ont paru ensuite avec tant d'éclat en plus d'une Province du Royaume.

Ajoûtons, si vous voulez, dit Philanthe, sur l'hé-

l'héréſie éteinte dans la France, la concluſion d'un Sonnet Italien qu'a compoſé un Jéſuite illuſtre par ſon nom, par ſon eſprit, & par ſa vertu. (*a*) Le ſens eſt que puis que le Roi a détruit le Calviniſme preſque d'un ſeul mot, & par ſon autorité Royale, il n'a qu'à devenir le Maître du monde pour rendre le monde entier Catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Perſan, & le Turc ſe ſoûmettent au joug de l'Egliſe:

Perche adorino al fin la Fè di Piero
L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perſo, il Trace;
Ah ſia del gran Luigi il mondo intero.

Mais n'oublions pas, reprit Eudoxe, ce que nous avons lû dans une Harangue compoſée par le Magiſtrat dont je viens de vous parlér, & prononcée aux Etats de Languedoc, avec une grace & une force qui ſe rencontrent rarement enſemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuſe contrainte qui a ramené en partie nos Freres errans eſt comparée à ces nuées ſombres & menaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, alarment les laboureurs, & ſemblent devoir ravir l'eſpérance de leurs moiſſons; mais qui après ſe réſolvent en pluyes douces, ſalutaires & fécondes. dont l'unique effet eſt de porter par tout la joye avec l'abondance, & de preſſer les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Diſons encore, repartit Philanthe, ce que fait dire

(*a*) Le Pere Spinola, neveu du Cardinal Spinola, & Miſſionnaire de la Chine, étant à Paris.

dire Sapho à sa fauvette, sur le pardon que Gennes a obtenu par ses soûmissions:

Allez, Doge, allez sans peine
Lui rendre grace à genoux:
La République Romaine
En eût fait autant que vous.

Et ce qu'elle dit elle-même sur le génie de Louïs le grand, supérieur à celui de ses Capitaines & de ses Ministres: *Il est l'ame de ses Armées & de son Etat, comme le soleil l'est de l'Univers.* La comparaison est riche & heureuse, repartit Eudoxe, & rien ne nous peut donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'hui la France.

Il me semble, repartit Philanthe, que les comparaisons bien choisies, & tirées des grands sujets de la nature, font toûjours des pensées fort nobles. Oüi, repliqua Eudoxe: (*a*) & Longin qui donne des régles du Sublime; non seulement dans les paroles, mais dans les pensées, pense noblement lui même; quand il compare Démosthene à une tempête & à un foudre qui ravage & emporte tout; Ciceron à un feu qui ne s'éteint point, & qui à mesure qu'il s'avance prend toûjours de nouvelle forces.

Les comparaisons qu'on tire des arts, poursuivit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature; & un de nos Panegyristes dit excellemment sur les actions surprenantes que fit Saint Louïs dans une journée mémorable, & qui parurent au dessus des regles de la vaillance commune: „ qu'il en est à peu près de „ ces grands exemples comme de ces grands „ tableaux chargés d'ombres & d'obscuritez: „ ce

(*a*) *Longin, Sect. 10.*

„ ce qui paroît d'abord dureté, ce qui semble „ choquer la vûë & les preceptes par des traits „ trop forts & trop marqués, à ceux qui ne s'y „ connoissent pas, est une heureuse hardiesse, „ & un chef-d'œuvre de l'art aux yeux des „ intelligens.

L'Histoire fournit encore de trés-belles comparaisons. Sur une des médailles que l'on jetta dans les fondemens de l'Eglise des Jésuites de Saint Louïs, que Louïs le Juste faisoit bastir, ces paroles étoient gravées: *Vicit ut David, ædificat ut Salomon.* Que peut-on imaginer de plus grand? *Il a vaincu comme David, il bastit comme Salomon.*

A propos de Jésuites & de comparaisons, dit Philanthe, sçavez-vous la pensée qu'a eû un grand Prince au sujet des nouvelles Vies de Saint Ignace & de Saint Xavier pour marquer le caractére de ces deux hommes Apostoliques? *Saint Ignace*, dit-il un jour, *c'est César qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raisons: Saint Xavier, c'est Alexandre que son courage emporte quelquefois.* Le Prince dont vous parlez, repartit Eudoxe, étoit de ces hommes extraordinaires en qui l'esprit & la science ne cedent point à la valeur héroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reste mettre César & Alexandre où il lui plaisoit; lui qui les connoissoit si bien, qui les exprimoit tous deux en lui même, & de qui on a dit, *plus capitaine que César, & aussi soldat qu'Alexandre.*

Je ne sçai aprés tout, repliqua Philanthe, si la comparaison est bien fondée, & si les régles d'Aristote y sont observées exactement. Car quel rapport entre un Saint & un Conquérant? Sont-ils dans le même genre? Il y a beaucoup plus de convenance, dit Eudoxe, entre les deux

Saints

Saints & les deux Héros dont il eſt ici queſtion qu'il n'y en paroît, peut-être, d'abord. Saint Ignace étoit avant ſa converſion un homme de guerre, illuſtre par ſes beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ſes idées guerriéres: il concût les choſes de Dieu ſous ces images martiales dont il avoit la teſte remplie; & ce fut dans la méditation *des deux Etendards*, ainſi que lui-même l'a nommée, qu'il forma le plan de ſon Ordre. Ce fut par le même eſprit qu'il lui donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jeſus, & qu'il entreprit avec ſes diſciples de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous côtez l'empire du démon, & d'étendre celui de Jeſus-Chriſt juſqu'aux extrémitez de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaiſon d'Ignace avec un Héros & un Conquérant: le prochain, c'eſt qu'Ignace avoit comme Céſar une prudence conſommée, & que tous ſes pas étoient meſurés, en ſorte qu'il ne faiſoit rien qu'aprés une meûre délibération; ménageant ſon zele, & allant plus au ſolide qu'à l'éclat; prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions poſſibles, & ne manquant jamais de reſſources dans les conjonctures les plus fâcheuſes.

Pour ce qui regarde Saint Xavier, s'étant enrôlé dans la milice d'Ignace, & ayant fait tant de conquêtes évangéliques dans les Indes, on a droit de le comparer au Conquérant de l'Aſie: l'un & l'autre a ſuivi toûjours l'ardeur qui l'animoit, ſans ſe rebuter jamais ni de la difficulté des entrepiſes, ni de la grandeur des périls, ni de toutes les fatigues qui ſont inſéparables de l'exécution des grands deſſeins. Mais l'un & l'autre s'eſt quelquefois laiſſé emporter

à

à ſon courage, & a preſque paſſé les bornes de la vertu heroïque.

Ainſi la penſée du Prince de Condé eſt juſte: & toutes ces ſortes de penſées ont de la nobleſſe, parce que la comparaiſon qui les fonde n'a rien que de noble: au contraire les comparaiſons baſſes font que les penſées le ſont auſſi. Bâcon que vous avez lû, & qui étoit un des plus beaux génies de ſon ſiécle, dit que l'argent reſſemble au fumier, qui ne profite que quand il eſt répandu. Il y a du vray, & même de l'eſprit dans cette penſée, mais il n'y a point de nobleſſe. L'idée du fumier a quelque choſe de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat, dit Philanthe, & je crains que vous n'ayiez du dégoût pour l'Epigramme que le bon homme Patris compoſa peu de jours avant ſa mort: car il y parle de fumier, & le fumier en fait même toute la pointe.

Je ſongeois cette nuit que de mal conſumé
Coſte à coſte d'un pauvre on m'avoit inhumé;
Et que n'en pouvant pas ſouffrir le voiſinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage:
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainſi.
Coquin, ce me dit il, d'une arrogance extréme:
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même:
Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien:
Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien.

Ce fumier là, reprit Eudoxe, n'eſt pas tout à-fait comme celui de Bâcon. Le figuré adoucit ce que le propre a de rude. L'Epigramme toute ſérieuſe & toute triſte qu'elle eſt dans le fond, a un air plaiſant & je ne ſçai quoi de comique qui ſouffre le proverbe & le quolibet.

Je ſuis ſur mon fumier, comme toy ſur le tien.

Car les pensées basses qui sont ingénieuses peuvent avoit lieu dans le comique & dans le burlesque, comme elles doivent être tout-à-fait bannies du genre grave, & austere; tel qu'est celui des poëmes sérieux, des harangues, des panégyriques, & des oraisons funébres.

Et de grace, dit Philanthe, exceptez en le Poëme de *la Magdelaine au desert de la Sainte Baume*, que nous avons lû ensemble avec tant de plaisir. Aussi-bien est-il au dessus des regles, & d'une espece particuliére, qui ne laisse pas d'avoir son prix. C'est assurément une piéce originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous que les yeux de la Pé-
„ cheresse Pénitente soyent des chandelles fon-
„ duës, que de moulins à vent ils deviennent
„ des moulins à eau; que ses tresses blondes
„ dont elle essuye les pieds de Jesus-Christ
„ soyent un torchon doré, qu'elle soit elle-
„ même une Sainte Courtisane, qui n'est plus
„ un chaudron sale & tout noir; que les lar-
„ mes d'un Dieu ne soyent que d'eau de vie;
„ que Jesus-Crist soit un grand Opérateur, qui
„ eût l'adresse d'ôter les cataractes des yeux de
„ Magdelaine, & l'Hercule qui purgea l'étable
de son cœur. Tout cela est admirable, & convient parfaitement à la dignité du sujet.

Mais laissons-là le Poëte Provençal, & parlons plus sérieusement. Je haïs sur tout la bassesse dans les discours chrêtiens, continua Eudoxe, & je ne puis me souvenir sans indignation d'un Prédicateur qui dit un jour à des Religieuses, qu'elles devoient avoir toûjours le curedent à la main; parce que les Communautés réguliéres ressembloient aux dents, qui pour être belles, doivent être bien rangées, bien blanches, & bien nettes. J'étois à ce sermon là,

repli-

repliqua Philanthe, & je vous assûre que le bon Pere s'applaudit lui même de sa pensée. Elle vaut presque, reprit Eudoxe, celle d'un Prédicateur Italien, qui prêchant à Milan le jour de Pâque devant le Cardinal Charles Borromée Archevêque de la Ville, dit au peuple, qu'ils avoient un Prélat trés-Saint, & tout semblable à un œuf de Pâque, qui est rouge, qui est beni, mais qui est un peu dur : *Havete un Prelato santissimo: è come l'uovo di Pasca, rosso e benedetto; ma è vero ch' è un poco duretto.*

Aprés tout, cela est ingénieux, dit Philanthe. Dites, repartit Eudoxe, que cela est bien petit, & bien badin. Les Ministres de la parole de Dieu doivent parler sur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur ministére. Mais à propos de la divine parole, souvenez-vous, je vous prie, que l'Ecriture Sainte est un fond de pensées nobles, grandes & sublimes; telles que sont celles ci : *Je suis celui que est. Le Seigneur régnera dans toute l'éternité & au delà. Que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite.* Ce dernier trait si simple en apparence & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puissance de Dieu, & Longin, tout payen qu'il est, le propose pour un modele du sublime dans la pensée. Car une pensée élevée se peut trés-bien accorder avec des paroles simples : (*a*) il arrive même que la simplicité de l'expression fait souvent sentir davantage la grandeur des choses. Et cela est si vrai, selon le sentiment de Longin,

(*a*) Hujus sublimitas est tanquam imago quæ animi magnitudinem referat : unde fit ut interdum etiam admiremur nudam absque voce & per se sententiam, ut Ajacis silentium magnum, & quavis oratione sublimius. *Sect.* 2.

gin, que nous admirons quelquefois la pensée d'un homme généreux & magnanime, encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons, dis je, au travers de son silence, qui marque toute la noblesse de son ame, & nous en avons un exemple dans l'Odyssée. Ulysse y fait des soûmissions à Ajax, ausquelles Ajax ne daigne pas seulement répondre ; & ce silence à je ne sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

La force de l'expression ne laisse pas de contribuër quelquefois à la hauteur de la pensée, & l'Ecriture elle même nous en fournit de riches exemples. Pour dire qu'Aléxandre étoit le Maître du monde, que la Mer s'ouvrit au peuple de Dieu ; que le Ciel & la terre ne peuvent soûtenir les regards de la Majesté divine, le Saint Esprit parle ainsi : (a) *La terre se tût en sa présence.* (b) *la mer vit le Seigneur. & s'enfuit ;* (c) *la terre & le ciel s'enfuirent de devant la face de celui qui étoit assis sur le trône.* Ces termes de *silence* & de *fuite* ont je ne sçai quoi d'énergique qui peint la chose vivement & noblement tout ensemble.

Pour moi, dit Philanthe, je ne vois point de peinture qui approche de celle que fait David d'un renversement de fortune : *J'ay vû l'impie élevé aussi haut que les cedres du Liban :* (d) *je n'ai fais que passer, & il avoit déja disparu. Je l'ai cherché, & je n'ai pas même trouvé la*

(a) Siluit terra in conspectu ejus. *Machab. cap.* 1.
(b) Mare vidit, & fugit. *Psal.* 1. 3.
(c) A cujus conspectu fugit cælum & terra. *Apocal. cap.* 20.
(d) Transivi, & ecce non erat ; & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus. *Psal.* 36.

la place où il étoit. Remarquez jusqu'où va David : tout ce que les Poëtes ont dit de plus fort sur la décadence de Troye, de Rome, & de Carthage, c'est qu'il ne restoit que le lieu où avoient été ces villes fameuses : mais ici, le lieu même où étoit l'impie dans sa plus haute fortune, ne reste pas.

Les Prophetes, reprit Eudoxe, sont remplis de pensées fortes, d'idées magnifiques, & qui passent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez vous, interrompit Philanthe, par une pensée forte ? J'entens, repondit Eudoxe, une pensée pleine d'un grand sens, (*a*) exprimée en peu de paroles, & d'une maniére vive qui fasse un prompt & puissant effet. Telles sont dans Tacite, pour revenir aux Auteurs profanes, les pensées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ses affaires, & aprés une bataille qui devoit décider du sort entier de l'Empire entre lui & Vitellius.

(*b*) *Ma vie ne vaut pas que vous hasardiez davantage une vertu comme la vôtre*, dit il à ceux qui le pressoient de tenter la fortune tout de nouveau. *Plus vous me donnez lieu d'esperer si je voulois vivre, plus il me sera beau de mourir. Nous nous sommes assez éprouvé la Fortune & moi. Du reste, je n'ai besoin ni de vengeance, ni de consola-*

(*a*) Acrius & vehementius est id quod paucis verbis summam continet significationem. *Demet. Phaler. de Elocut.*

(*b*) Hunc animum, hanc virtutem vestram ultra periculis objicere, nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quantò plus spei ostenditis, si vivere placeret, tantò pulcrior mors erit. Experti invicem sumus ego & Fortuna. Mihi non ultione, neque solatiis opus est. Alii diutiùs imperium tenuerint, nemo tam fortiter reliquerit. *Histor. lib. 2.*

solation. Je veux que d'autres ayent tenu l'Empire plus long tems, du moins personne ne l'aura quité plus généreusement. Il conclut sa harangue aussi fortement qu'il l'a commencée, & qu'il l'a suivie. (*a*) *C'est une espece de lascheté que de parler trop de sa mort. Jugez sur-tout par un endroit de la resolution que j'ai prise: je ne me plains de personne: car c'est vouloir vivre que d'accuser les Dieux ou les hommes.*

Ce que Germanicus dit à ses amis en mourant a aussi sa force. (*b*) *Les inconus même pleureront Germanicus. Vous autres, vous le vengerez, si vous estiez plus attachés à ma personne qu'à ma fortune.*

La derniere raison de Mucien pour engager Vespasien à se saisir de l'Empire sans balancer davantage, est encore bien forte, & vaut toutes celles qu'il lui avoit dites. (*c*) *Ceux qui deliberent dans une affaire comme celle-ci, ont déja pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager.*

Je mets dans le même genre la pensée de ce généreux barbare Galgacus, qui conclut ainsi la harangue qu'il fait aux gens de sa Nation avant que de combattre les Romains déja maîtres de l'Angleterre: (*d*) *Allant au combat, songez & à vos ancestres & à vos descendans.* Que ces deux mots renferment de choses, & qu'ils sont capables

(*a*) Plura de extremis loqui pars ignaviæ est. Præcipuum destinationis meæ documentum habete, quod de nemine queror; nam incusare deos vel homines ejus est qui vivere velit. *Ibid.*

(*b*) Flebunt Germanicum etiam ignoti: vindicabitis vos, si me potius quàm fortunam meam fovebatis. *Tacit Annal. lib.* 2.

(*c*) Nam qui deliberant, desciverunt. *Histor lib.* 2.

(*d*) Ituri in aciem, & majores, & posteros cogitate. *In Vit. Agric.*

bles de faire impreſſion ſur un peuple belliqueux, paſſionné pour la gloire, & jaloux de ſa liberté !

Nôtre Henri le Grand, pourſuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivry, lors que ſur la point de donner bataille, il dit à ſes troupes : *Je ſuis voſtre Roi, vous eſtes François, voilà l'ennemi.* Il ſemble, repartit Eudoxe, que ce Monarque qui avoit toute la valeur des anciens Romains, ait copié le Dictateur Camille, qui dans Tite-Live voyant ſes ſoldats étonnés du nombre des ennemis, leur dit pour les animer : (*b*) *Ignorez-vous donc qui eſt l'ennemi, qui je ſuis, & qui vous eſtes ?* C'eſt peut-être auſſi que les grandes ames penſent & ſentent les mêmes choſes dans les mêmes occaſions.

Ces ſortes de penſées, ajoûta-t-il, portent la conviction avec elles, entrainent comme par force nôtre jugement, remuent nos paſſions, & nous laiſſent l'éguillon dans l'ame. Les peroraiſons de Ciceron & de Démoſthene, les harangues de Tite-Live & de Sallufte pourroient nous en fournir divers exemples, ſans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des Auteurs en penſées maſles & conciſes ; ni de Tertullien qui en a pluſieurs de ce caractére, leſquelles pourtant tirent une partie de leur force de ſon ſtile dur & barbare. Les Poëtes en ont auſſi quelques-unes, & il ne ſe peut rien voir de plus court, de plus fort, ni de plus précis que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace apprenant que le troiſiéme de ſes fils qui reſtoit aprés la mort des autres tués

(*a*) Hoſtem, an me, an vos, ignoratis, *Lib*, 6.

tués par les Curiaces, avoit pris la fuite, s'emporte contre lui, & dit à Julie Dame Romaine :

Pleurez le deshonneur de toute nôtre race. Que vouliez-vous qu'il fit contre trois, replique Julie ? *Qu'il mourût*, répond le Pére d'Horace. Ce *qu'il mourût*, exprime la générosité Romaine d'une maniére vive & touchante, qui frappe l'esprit, & émeût le cœur en même temps.

Voici l'autre endroit que je vous disois, & que Corneille à imité de Séneque. Jason répudie Médée pour épouser Creuse fille de Créon Roi de Corinthe. Sur quoi Médée entre en fureur, & menace de faire tout périr. On lui représente qu'elle est sans pouvoir : que son époux est un infidelle : que tout l'abandonne. (a) *Médée reste*, dit elle dans Séneque. Le Poëte François a imité & surpassé le Poëte Latin. Une confidente dit à Medée.

Votre païs vous hait, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?
Moy,

Répond-elle. *Moi, dis-je, & c'est assez.* N'y a-t-il pas bien de la force & de la grandeur dans ce seul mot-là ? Il y a du moins bien de l'orgueil, repartit Philanthe. Ce *moi* répeté est extrêmement fier, & me rapelle le *moi* de Pascal & celui de son Copiste. „ Le *moi* est haïssa„ ble selon Pascal : le *moi* est injuste en soi, en „ ce qu'il se fait le centre de tout. Il est in„ commode aux autres en ce qu'il les veut as„ servir ; chaque *moi* est l'ennemi, & voudroit „ être le tyran de tous les autres. Cela veut „ dire en bon François, dit Eudoxe, que l'amour

(a) Medea superest.

mour propre n'eſt guére aimable, qu'il rapporte tout à ſoi, & qu'il veut dominer par-tout. Le Copiſte, reprit Philanthe, rencherit bien ſur ſon Original, en diſant que l'idée confuſe du *moi* eſt le principal objet de l'amour des hommes, & la ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuis. Mais n'oublions pas où nous en ſommes, & laiſſons là ce *moi* dont nous aurons peut-être occaſion de parler une autre fois,

C'eſt trop nous arreſter, dit Eudoxe, ſur la premiére eſpece des penſées qui ne gagnent pas ſeulement la créance comme vrayes, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la ſeconde eſpece ſont les agreables, qui ſurprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les ſublimes; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la nobleſſe & par la ſublimité. A la vérité le nom de belle penſée, ſi on prend le mot de beau dans ſa propre ſignification, emporte grandeur, ſelon (*a*) Ariſtote, qui a décidé que les petits hommes n'étoient point beaux, quelque bien faits qu'ils fuſſent, & qu'ils étoient ſeulement jolis. Nous appellons pourtant quelque-fois belle penſée ce qui n'eſt que joli, & alors nous confondons le beau avec ce qui plaît, à l'exemple de Démetrius, qui donne le nom de beauté aux choſes qui flatent les ſens, ou touchent le cœur.

Eh quoi, interrompit Philanthe, les penſées ſublimes n'ont elles pas de quoi plaire d'elles-mêmes? Ne plaiſent-elles pas en effet & par-là ne ſont-elles pas agréables? Oüi, repartit Eudoxe: mais ce n'eſt pas l'agrément qui en fait le caractere, ni qui y domine. Elles plai-

(*a*) Ethic. l. 4. cap. 3.

plaisent, parce qu'elles ont du grand qui charme toûjours l'esprit ; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles est comme en certaines peintures quelque chose de doux, de tendre & de gracieux : c'est en partie ce *molle atque fa etum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant ; mais dans je ne sçay quelle grace qu'on ne sçauroit définir en général, & dont il y a de plus d'une sorte.

Les pensées donc que je nomme agréables ne sont pas précisément celles où regne la plaisanterie, & qui passent parmi nous pour des bons mots. A la vérité les bons mots ont un agrément particulier, & si vous voulez nous en parlerons un jour à fond : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. (*a*) Nous parlons proprement des ces pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui sont d'ordinaire sérieuses, ou dont l'enjoûment ne va pas à faire rire.

J'accepte volontiers, dit Philanthe, le parti que vous me proposez touchant les bons mots ; c'est une matiére qui n'a point encore été bien traitée, & qui mérite de l'être ; mais je ne veux pas vous interrompre.

Comme (*b*) la noblesse de pensées, poursuivit Eudoxe, vient, selon Hermogene, de la majesté des choses dont elles sont les images, ainsi

(*a*) Dicendi genus sententiosum & argutum sententiis non tam gravibus & severis, quàm concinnis & venustis *Cicer. de Clar. Orat.*

(*b*) Sunt etiam nonnullæ venustates in rebus, ut nymphæi, horti, amores : res enim suapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata est. *De Elocut.*

ainsi que nous avons vû ; leur agrément peut venir, selon Démetrius, de la nature des objets qui plaisent d'eux mêmes, tels que sont les fleurs, la lumiére, les beaux jours, & toutes les choses qui flatent les sens.

C'est, sans doute, pour cela, repartit Philanthe, que Voiture a des pensées si jolies : car personne n'a mieux mis en œuvre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné justement ce que je pensois, repartit Eudoxe, & je suis bien aise que nous nous soyons rencontrés. Voici des endroits de Voiture qui sont dans ce genre d'agrément.

„ Vous viendrez ici trouver le printems que „ vous avez déja passé de-là, & y revoir les „ les violettes aprés avoir vû tomber les roses. „ Pour moi, je souhaite cette saison avec im„ patience ; non pas tant à cause qu'elle nous „ doit rendre les fleurs & les beaux jours, que „ parce qu'elle vous doit ramener ; & je vous „ jure que je ne la trouverois pas belle, si elle „ revenoit sans vous.

Il ne se peut rien imaginer de plus fleuri, ni de plus doux, dit Philanthe. La pensée d'un Ancien, ajoûta t-il, qui est rapportée par (*a*) Aristote dans sa Rhétorique, me paroit encore fort belle de cette beauté qui va plus à l'agreable qu'au grand. „ Tant de brave jeunesse pé„ rie à la derniére bataille, étoit une perte si „ considérable pour l'Etat, qu'on pouvoit assu„ rer que l'année n'en feroit pas une plus gran„ de, si on lui ostoit le printemps.

Croyez-moi, reprit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Péricles ; & les pensées suivantes ont des charmes particuliers.

„ Aprés

(*a*) *Rhet. lib. 3. cap. 10.*

„ Aprés avoir passé un grand parterre & de „ grands jardins tous pleins d'orangers, elle ar- „ riva en un bois où il y avoit plus de cent „ ans que le jour n'étoit entré qu'à cette heu- „ re-là qu'il y entra avec elle. C'est de Madame la Princesse dont Voiture parle, & la pensée est jolie. Mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni selon les regles de l'exacte vérité. Le genre galant a ses licences aussi-bien que le genre poëtique; & c'est en ces rencontres qu'on a droit de passer du propre au figure: *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'étoit entré*, voilà le propre; *Qu'a cette heure-là qu'il y entra avec elle*, voilà le figuré. Au reste, Voiture semble avoir imité Martial, qui dit à Domitien (*a*) que quand il feroit la nuit son entrée dans Rome, le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voyant venir l'Empereur.

Je suis ravi, dit Philanthe, que le mélange du propre & du figuré fasse un agrément, & qu'on puisse sauver par là des pensées qui ne plaisent pas à tous les Critiques: par exemple, la conclusion de l'Epigramme Latine qu'on fit sur ce que le Duc de Montmorenci fut décapité devant la statuë de marbre d'Henri le Grand, sans avoir pû obtenir sa grace de Loûïs le Juste: (*b*) *Le Visage du pere, & le cœur du fils étoient de marbre.*

Une Epigramme, repliqua Eudoxe, tire sou-

(*a*) Jam Cæsar vel nocte veni; stent astra licebit: Non deerit populo, te veniente, dies *Lib. 8.*

Ante Patris statuam, nati implacabilis irâ Occubui indignâ morte manuque cadens. Illorum ingemuit neuter mea fata videndo:

(*b*) Ora patris, nati pectora marmor erant.

ſouvent toute ſa grace du figuré & du propre joints enſemble; & celle qui fut faite quand le Marêchal de Baſſompierre ſortit de la Baſtille aprés la mort du Cardinal de Richelieu, en eſt un exemple:

Enfin dans l'arriére ſaiſon
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne:
France, je ſors de ma priſon,
Quand ſon ame ſort de la ſienne.

Le mot de *priſon* eſt pris au troiſiéme vers dans le ſens propre, & au dernier dans le figuré; & ce qui rend l'Epigramme plus heureuſe, c'eſt que *France, je ſors de ma priſon*, eſt l'anagramme de François de Baſſompierre à une lettre près: mais je reviens à Voiture.

Il meſle encore agréablement ces deux genres, en diſant au Comte d'Avaux: „ Avec tout „ votre bon tems, dites le vrai, Monſeigneur, „ ne fait-il pas plus ſombre à Munſter depuis „ que Madame de Longueville n'y eſt plus? „ Au moins fait-il plus clair & plus beau à „ Paris depuis qu'elle y eſt.

Une penſée que j'ai vûë dans les Mémoires de Brantome approche fort de celle de Voiture, dit Philanthe. La Reine de Navarre Sœur de François I. étoit une Princeſſe trés accomplie. Sur le bruit qui ſe répandit à la Cour qu'elle étoit morte en Auvergne, un Courtiſan bel eſprit aſſûra que cela ne pouvoit être parce qu'il avoit fait trop beau depuis ce tems-là, & ſoûtint toûjours galamment que ſi la Reine étoit morte, le ciel n'auroit pas été ſi ſerein. Il eſt vrai, reprit Eudoxe, que ces deux penſées ſe reſſemblent extrémement: mais ce qui autoriſe davantage celle de Voiture, c'eſt que ſa Lettre eſt toute enjoûée: jugez-en par les premiéres lignes.

„ A ce que je vois, vous autres Plenipoten-
„ tiaires vous vous divertiſſez admirablement
„ à Munſter; il vous y prend envie de rire
„ en ſix mois une fois. Vous faites bien de
„ prendre le temps tandis que vous l'avez, &
„ & de joüir de la douceur de la vie que la
„ fortune vous donne. Vous étes-là comme
„ rats en paille, dans les papiers juſques aux
„ oreilles, toûjours liſant, écrivant, corrigeant,
„ propoſant, conferant, haranguant, conſul-
„ tant dix ou douze heures chaque jour dans
„ de bonnes chaiſes à bras bien à votre aiſe,
„ pendant que nous autres pauvres diables ſom-
„ mes ici marchant, joüant, cauſant, veillant,
„ & tourmentant notre miſérable vie

C'eſt-là dit Philanthe, ce qui s'appelle bien badiner. Et c'eſt auſſi en badinant de la ſorte, repartit Eudoxe, qu'on peut confondre le ſens propre avec le ſens figuré ſans choquer la raiſon ni la bienſéance. Il y a meſme des occaſions plus ſérieuſes où cela ſe peut pourvû qu'on n'y entende point fineſſe, ainſi que nous avons dit en parlant de la vérité; & ce ſeul endroit d'une lettre à Mademoiſelle Paulet en fait foi.

„ Nous nous approchons tous les jours du
„ païs des melons, des figues, & des muſcats,
„ & nous allons combattre en des lieux où
„ nous ne cueillirons point de palmes qui ne
„ ſoient meſlées de fleurs d'oranges & de gre-
„ nades.

Au reſte, les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux font des penſées agréables, de méme que celles qu'on tire des grands ſujets font des penſées nobles.

„ Il me paroit, dit Coſtar, que c'eſt un
„ grand avantage d'etre porté au bien ſans nul-
„ le peine; & il me ſemble, que c'eſt un ruiſ-
„ ſeau

„ ſeau tranquille, qui ſuivant ſa pente natu-
„ relle coule ſans obſtacle entre deux rives fleu-
„ ries. Je trouve au contraire que ces gens
„ vertueux par raiſon qui font quelquefois de
„ plus belles choſes que les autres, ſont de
„ ces jets d'eau où l'art fait violence à la na-
„ ture, & qui aprés avoir jailli juſques au ciel,
„ s'arreſtent bien ſouvent par le moindre obſta-
„ cle.

C'eſt encore penſer jolîment que de dire avec Balzac, d'une petite riviere : „ Cette belle eau „ aime tellement ce païs, qu'elle ſe diviſe en „ mille branches, & fait une infinité d'iſles & „ de tours, afin de s'y amuſer davantage.

Je ne m'étonne plus, dit Philanthe, que les Eglogues de Théocrite & de Virgile, & les Jardins & les Paſtorales d'un de nos amis qui égale l'un & l'autre, ſoient ſi agréables, & qu'on ne ſe laſſe jamais de les lire: car on y trouve par-tout des fleurs, des bois, des ruiſſeaux, & enfin ce que la vie champêtre a de plus aimable, ſans parler de la forme & des ornemens que ces grands Maîtres donnent à leur matiére pour l'égayer, & pour l'embellir.

C'eſt-là proprement, répondit Eudoxe, que la Poëſie, qui, ſelon (*a*) Hermogene, tend preſque toute au plaiſir, nous amuſe & nous réjouït. Mais ſi nous en croyons le même Hermogene (*b*) la fiction, ou quelque choſe d'un peu poëtique, rend les penſées très-agréables dans la proſe.

Ce fut apparemment ſuivant les idées de ce Rhe-

(*a*) *Hermog. de Formis Orat cap. 6.*

(*b*) Fabulæ in ſententiis maximè afferunt ſuavitatem, & delectationem in oratione. *Idem, cap. 4.*

Rheteur, dit Philanthe, que Voiture composa la Lettre du Roi de Suéde à Mademoiselle de Rambouïllet; & celle de la Carpe à son compere le Brochet. Je suis bien trompé, repliqua Eudoxe, si Voiture a suivi en cela d'autres idées, que les siennes, à moins que nous ne disions de Voiture, au regard d'Hermogene, ce qu'on a dit d'un très sage Gentilhomme au regard de Tacite: qu'il le sçavoit tout entier sans l'avoir lû, parce qu'étant né avec un grand sens naturel, & ayant un grand usage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la tête, bien qu'il n'eût aucune teinture des Lettres.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les fictions ingenieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées. Il y en a au reste de deux sortes: les unes ont de l'étenduë, & forment une piéce entiére: telles sont les Lettres de la Carpe & du Roi de Suéde: à quoi l'on peut ajoûter *les nouveaux Dialogues des morts*, celui *de l'Amour & de l'Amitié, le Miroir ou la métamorphose d'Orante: le Parnasse Réformé, la Guerre des Auteurs, le Louis d'or.* Ces petits ouvrages ont un caractére très-spirituel & très agréable.

Les autres fictions dont je parle ici, sont plus courtes, & se renferment quelquefois en une seule pensée. Ainsi Pline le Jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit que (*a*) l'exercice

(*a*) Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur: jam undique sylvæ & solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitatio-

ce du corps réveille l'esprit; que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser; & enfin que s'il porte toûjours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, (*a*) il étoit assis prés des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant, & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportat au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment; mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hostesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes.

C'est une fiction à peu près de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au rapport de Quintilien: (*b*) *Si les Muses vouloient parler latin, elles parleroient comme Plaute.* La pensée est belle, dit Philanthe, mais c'est une des ces pensées qu'on trouve par-tout, & que tout le monde s'approprie. Ciceron & Valere-Maxime disent, ce me semble, que si Jupiter vouloit parler Grec, il se serviroit du langage de Platon. Quelques-uns ont dit que les Muses avoient parlé par la bouche de Xénophon. Au ju-

gitationis incitamenta sunt. Experieris non Dianam magis montibus quàm Minervam inerrare. *Lib.* 1. *Ep.* 3.

(*a*) Ad retia sedebam: erant in proximo non venabulum, aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

(*b*) Licet Varro dicat musas Plautino sermone locuturas fuisse, si latinè loqui vellent. *Lib.* 10. *c.* 1.

jugement de (*a*) Pline le Jeune, un de ses amis écrivoit des Lettres dans un stile si élegant & si pur, qu'on croyoit, en les lisant, que les Muses elles mêmes parlassent latin. Enfin on a dit d'une Dame de la Cour, que si les Graces vouloient parler, elles parleroient par sa bouche. Toutes ces pensées sont les mêmes. On peut y ajoûter, reprit Eudoxe, ce que feint sur la mort du Lope de Vegue le Testi, qui est l'Horace des Italiens, comme le Tasse est leur Virgile. Le Poëte demande où ce Cigne de l'Espagne s'est envolé? il répond, qu'il a plû peut-être à Apollon de l'appeller à soi, pour ne pas chanter seul sur le Parnasse.

Forse piacque ad Apollo a se chiamarlo
Per non esser in Pindo à cantar solo.

Il ajoûte que depuis la mort du Lope, Apollon ne chante plus sur la lyre que des airs Espagnols, & que l'éloquence du Poëte Castillan a été capable de changer le langage du Parnasse.

Ne più di Greci accenti
O di Latini, e Toschi il biondo Arciero
Tempre le corde dell' aurata cetra:
Sol d' Ispani concenti
Rimbonban Pindo e Cerra: e in suono
Ibero volano arguti carmi a ferir l'etra,
Tanto può, tanto impetra
La facondia di Lope: Ei sol fu degno
Di mutar lingua alli Appollineo regno.

Je juge par-là, dit Philanthe, que la poësie imite quelquefois la prose: mais il me paroît que les seules figures qu'on emprunte de la poësie égayent fort une pensée dans la prose. Le

(*a*) Epistolas quidem scribit, ut musas ipsas latinè loqui credas. *Lib.* 2. *Ep.* 13.

Le Vieux Pline, qui vaut bien plus que le Jeune, si nous nous en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui après avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs, & menoient eux-mêmes la charruë, dit que *(a)* la terre se réjouissoit d'être cultivée par des laboureurs victorieux, & fenduë avec un soc chargé de lauriers.

Il dit ailleurs, (*b*) que les maisons où étoient disposées par ordre les statuës des Héros d'une noble race, se sentoient encore de leurs triomphes, après avoir changé de maîtres; & que les murailes reprochoient à un lasche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui.

Il est vrai, repartit Eudoxe, que cette joye de la terre, ce sentiment des maisons, ces reproches des murailles ont je ne sçai quoi de vif & de beau qui fait plaisir à l'esprit: mais une métaphore animée, & qui marque de l'action, ne plaît guére moins. Le Pline que vous venez de citer, dit pour faire entendre l'usage des fléches, (*c*) qu'afin que la mort vint plus viste à nous, nous l'avons fait voler, en donnant des aîles au fer. La pensée n'est-elle pas vive

(*a*) Grudente terra vomere laureato, & triumphali aratore. *Histor. Nat. lib.* 18. *c.* 3.

(*b*) Triumphabant etiam, dominis mutatis, ipsæ domus; & erat hæc stimulatio ingens, exprobantibus tectis, quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum. *Lib.* 35. *c.* 2.

(*c*) Ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. *Lib.* 34. *c.* 14.

vive, & auſſi agréable que celle *(a)* d'Horace ſur les chagrins qui volent autour des lambris dorés, & que les Gardes ne chaſſent point ? Remarquons, en paſſant, dit Philanthe, que la penſée de Malherbe ſur la mort, eſt priſe de-là :

Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Au reſte, reprit Eudoxe, la métaphore eſt de ſa nature une ſource d'agrémens ; & rien ne flate peut être plus l'eſprit que la repréſentation d'un objet ſous une image étrangere. Nous aimons, ſuivant la remarque d'Ariſtote, à voir une choſe dans une autre, & ce qui ne frappe pas de ſoi-même, ni à face découverte, ſurprend dans un habit emprunté, & avec un maſque. Ainſi d'une propoſition ſimple & commune telle qu'eſt celle-ci : *les Filles en France ne ſuccedent point à la Couronne*, on fait une penſée ingénieuſe & agreable, en diſant, ſelon l'Evangile, *les Lys ne filent point* : ou ſelon la Fable, *une quenouille n'accommode pas l'Hercule Gaulois.*

Quelquefois une imagination toute pure fait le même effet ſans le ſecours de la métaphore. Catulle, pour faire entendre qu'une perſonne a trés bonne grace, & eſt trés-bienfaite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens à toutes celles qui en ont :

Omnibus una omnes ſurripuit veneres.

Voiture, interrompit Philanthe, n'a-t-il point dérobé à Catulle la viſion qu'il a ſur Mademoiſelle de Bourbon, ou plûtôt, pour ne rien dire de

(a) Non enim gazæ, neque conſularis.
Summovet lictor miſeros tumultus,
Mentis & curas laqueata circum.
Tecta volantes. *Lib. 2. Od. 16.*

de trop, Catulle n'a-t-il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princesse? Philanthe prit le livre, & lût ce qui suit. „ Selon que je „ la viens de dépeindre, vous jugerez bien que „ c'est une beauté bien différente de celle de la „ Reine Epicharis ; mais si elle n'est pas si E- „ gyptienne qu'elle, elle ne laisse pas d'être „ pour le moins aussi voleuse. Dès sa premie- „ re enfance elle vola la blancheur à la nége ; & „ aux perles l'éclat & la netteté. Elle prit la „ beauté & la lumiére des astres, & encore il „ ne se passe guére de jours qu'elle ne dérobe „ quelque rayon au soleil, & qu'elle ne s'en „ pare à la veûë de tout le monde. Derniére- „ ment, dans une assemblée qui se fit au Lou- „ vre, elle ôta la grace & le lustre à toutes les „ Dames & aux diamans qui les couvroient; elle „ n'épargna pas même les pierreries de la Cou- „ ronne sur la tête de la Reine, & elle en sçût „ enlever ce qui y étoit de plus brillant & de „ plus beau.

Voilà qui est imaginé plaisamment, repartit Eudoxe, & c'est l'air de gayeté dont cela se dit qui sauve ce que la pensée a en apparence de faux & d'outré: car enfin il étoit vrai dans le fond que Mademoiselle de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit de beau à la Cour; & ce vol qu'on lui attribuë n'est qu'un tour ingénieux, pour dire la chose agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Duchesse de Bourbon dans la description du dernier Carousel, repliqua Philanthe, marque d'une maniére ingénieuse & agréable, qu'elle est née sage & spirituelle:

Vous n'aviez pas encor dix ans
Que vostre esprit en avoit trente:

C'est

C'eſt la penſée de Marot, reprit Eudoxe, ſur une Perſonne de la Cour de François I. qu'on nommoit Mademoiſelle Helly:

Dix-huit ans je vous donne
Belle & bonne:
Mais à voſtre ſens raſſis
Trente-cinq ou trente-ſix
J'en ordonne.

Ces differens nombres opposés les uns aux autres font un effet trés-joli. Auſſi l'agrément naiſt d'ordinaire de l'oppoſition, ſur-tout dans les penſées doubles qui ont deux ſens, & comme deux faces: car cette figure qui ſemble nier ce qu'elle établit, & qui ſe contredit en apparence, eſt trés-élegante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les Anciens nous fourniſſent là-deſſus de beaux exemples. Sophocle dit que les préſens des ennemis ne ſont pas des préſens, & qu'une mere inhumaine n'eſt pas mere; Séneque, (*a*) qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude; Tacite, (*b*) qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour regner. Horace parle d'une folle ſageſſe, d'une pareſſe empreſſée, & d'une concorde diſcordante.

Les Mordernes, repliqua Philanthe, n'excellent pas moins en ces ſortes de penſées que les Anciens. J'ai lû quelque part „ que les „ Rois ſont eſclaves ſur le troſne; que le corps „ & l'ame ſont deux énnemis qui ne ſe peuvent quitter, & deux amis qui ne ſe peuvent „ ſouffrir. Selon Voiture, le ſecret pour avoir de

(*a*) Magna ſervitus eſt magna fortuna. *De Conſolat. ad Polyb.*

(*b*) Omnia ſerviliter pro dominatione. *Hiſt. lib.* 1.

„ de la ſanté & de la gayeté eſt que le corps „ ſoit agité, & que l'eſprit ſe repoſe. Le même dit, en parlant d'une Perſonne de qualité qui avoit de l'eſprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce: „ Je ne me trouve jamais ſi glorieux que quand je reçois de ſes „ Lettres, ni ſi humble que lors que j'y veux „ répondre.

Un Poëte Eſpagnol dit ſur la mort d'une Reine d'Eſpagne:

Viva no pudo ſer mas:
Muerta no pudo ſer menos.

Toute la beauté de la penſée conſiſte dans l'oppoſition: *Elle n'a pû être pendant ſa vie plus qu'elle étoit; elle ne peut être aprés ſa mort moins qu'elle eſt.* Marot que je vous citois tout à l'heure, repartit Eudoxe, finit l'Epitaphe de Madame de Château-Briant par une penſée pareille:

Sous ce tombeau giſt Françoiſe de Foix,
De qui tout bien tout chacun ſouloit dire:
Et le diſant onc une ſeule fois,
Ne s'avança d'y vouloir contredire:
De grand' beauté, de grace qui attire,
De bon ſçavoir, d'intelligence prompte,
De bien, d'honneur, & mieux que ne raconte,
Dieu Eternel richement l'étoffa:
O Viateur, pour t'abreger le conte,
Cy giſt un rien, là où tout triompha.

L'Epitaphe fameuſe de Jacques Trivulce enterré à Milan tire toute ſa grace de l'oppoſition & de la briéveté:

Hîc quieſcit qui nunquam quievit.

Nous pourrions dire en nôtre Langue:

Ici repoſe qui ne s'eſt jamais tenu en repos.

C'eſt ce Guerrier ſi célebre dans l'Hiſtoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre-vingts ans, & qui au rapport de Brantoſme, étant

étant, sur le point de mourir, voulut tenir son épée nuë, parce qu'il avoit oûï dire que les diables haïssoient fort les épées. La Croix, ou le Cierge beni eût eté mieux entre ses mains, répondit Eudoxe. Aprés tout, quelque belle que soit son Epitaphe, je l'estime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roi renfermé en un seul vers, qui vaut, à mongré, un panégyrique entier:

Pace beat, totum bello qui terruit orbem.

Je ne sçai si on peut rendre cela en François dans toute sa beauté: *Celui qui a fait trembler le monde par ses armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poëte sur le même sujet est encore fort beau, repliqua Philanthe:

Plus pacasse orbem, quàm domuisse fuit.

Il est vrai, repartit Eudoxe; & la traduction en est aisée: *Il y a plus de gloire à donner la paix au monde qu'à le vaincre* Mais l'opposition de *paix* & de *guerre*, de *rendre heureux*, & de *faire trembler*, ajoûte au premier vers je ne sçai quel agrément que l'autre n'a pas. Le second est plus fort, si vous voulez; mais le premier me paroit plus agréable.

Deux vers, répondit Philanthe, qui ont été mis sur le Globe de Versailles, où les Arts sont peints, & par lesquels on fait parler la Poësie, ont toute la grace qu'on peut souhaiter. *A quoi bon feindre*, dit la Poësie? (*a*) *Quand je chante vos hauts faits, Grand Roy, on croit que c'est une fable, & c'est une histoire.* La fable & l'histoire opposées l'une à l'autre rendent la pensée belle, repliqua Eudoxe, & cela me rappel-

(*a*) Fingere cur libeat? dum te cano, Maxime Regum, Fabula narrari creditur, historia est.

pelle un endroit de Pline le Jeune au sujet de la guerre des Daces, qu'un de ses amis avoit entrepis d'écrire. (a) *Quelle matiére plus fabuleuse que celle là, quoi-que pleine d'évenemens trés-véritables.*

Il faut avoüer, dit Philanthe, que les antitheses bien ménagées plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu prés le même effet, répondit Eudoxe, que dans la peinture les ombres & les jours qu'un bon Peintre a l'art de dispenser à propos; ou dans la musique, les voix hautes & les voix basses qu'un habile Maistre sçait mesler ensemble.

Cependant ne croyez pas, continuà-t il, qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui ayent du jeu: la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sçai quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est célui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit; & la plûpart des Epigrammes de (b) l'*Anthologie* ont ce caractére: s'il ne s'y trouve rien qui pique le goust, il s'y trouve pourtant quelque chose qui le chatouïlle, & on peut dire que sans avoir le sel de Martial, elles ne sont pas insipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philanthe: & vous sçavez que quelques-unes de ces Epigrammes grecques qu'on traduisit à Racan lui parurent si mauvaises, & d'un goût si plat, que dinant à la table d'un Prince où l'on servit devant lui un potage qui ne sentoit que l'eau; „ Voilà, „ dit-

(a) Quæ tam poëtica, & quanquam in verissimis rebus tam fabulosa materia? *Lib. 8. Ep. 4.*

(b) *Recueil des Epigrammes Grecques.*

„ dit-il tout bas à un de ses amis qui avoit vû „ les Epigrammes avec lui, un potage à la „ grecque s'il en fut jamais.

Je ne parle pas de celles-là; repartit Eudoxe : je parle de celles qu'on a faites sur la Vache de Myron, & sur des sujets semblables, qui toutes simples qu'elles sont, ne laissent pas d'être ingénieuses à leur maniére. L'une dit: *Petit veau, pourquoi meugles-tu? l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre: *Pasteur, tu me frappes pour me faire marcher; l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les suivantes sont sur des statuës de Dieux & de Déesses. *Ou Jupiter est venu du ciel pour se faire voir à Phidias; ou Phidias est monté au ciel pour voir Jupiter.*

Pallas & Junon voyant une statuë de Venus, dirent: *C'est à tort que nous avons condamné le jugement de Pâris.*

Un Poëte dit au sujet d'une statuë de l'Amour enchaîné, & attaché à une colomne: *Petit enfant, qui vous a lié les mains? ne pleurez pas, vous qui prenez plaisir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les Auteurs de ces Epigrammes, ajoûta Eudoxe, avoient un peu du génie des Peintres, qui excellent en certaines naïvetez gracieuses, & entre autres du Corrége, dont les peintures d'enfans ont des graces particulieres, & quelque chose de si enfantin, (*a*) que l'art semble la nature même. Parmi les Latins Ovide & Catulle sont originaux en ce genre-là: il ne faut qu'ouvrir les *Métamorphoses*, les *Fastes*, & les Tris-

(*a*) Tunc perfecta ars, cùm naturam ita exprimit, ut natura ipsa esse videatur. *Longin. Sect.* 9.

Tristes pour trouver des exemples de naïveté, & le nombre qu'il y en a m'a empêchée d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis est agréable pour être naïf: (*a*) *Quand vous le sentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous fassent devenir tout nez.*

Nous avons des Poëtes, repliqua Philanthe, qui ne le cédent guere en naïveté à Ovide ni à Catulle, & j'en ay connu un qui a fait en ce genre un trés joli Madrigal sur la fortune d'un Homme de mérite:

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois: A quoi sers-tu,
Pauvre & sterile vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un festu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussitost je me suis tû:
A quelque chose elle est bonne.

Une Epitaphe de la façon de Scarron finit par une naïveté merveilleuse:

Ci gît qui fut de belle taille,
Qui sçavoit danser & chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les sçavoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter,
Mesme il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu taster.
Il parloit fort bien de la guerre,

Des

(*b*) Quod tu cùm olfacies, Deos rogabis Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

Des cieux, du globe de la terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoissoit assez les choses,
Par leurs effets & par leurs causes:
Etoit-il honneste homme? oh, non!

Mais peut-être que le plus naïf de tous nos Poëtes est le Chevalier de Cailli, qui déguisa son nom en donnant ses vers au Public sous le titre de *Petites Poësies du Chevalier d'Accilly.*

Ces *Petites Poësies* sont pleines de naïvetez, & on y reconnoist bien le Poëte, qui avec de l'esprit étoit l'homme du monde le plus naturel, & qui avoit le plus de candeur.

Son Quatrain sur l'étymologie du mot d'*Alfana*, qu'un Sçavant faisoit venir d'*Equus*, ne m'est jamais sorti de la mémoire:

*Alfana vient d'*Equus *sans doute;*
Mais il faut avoüer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'icy,
Il a bien changé sur la route.

Il m'en revient un autre qui marque son desintéressement d'une maniére bien naïve:

Quand je vous donne ou vers ou prose,
Grand Ministre, je le sçai bien,
Je ne vous donne pas grand' chose:
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces Quatrains soient de Gombaud, tant ils ont de son air: témoin celui-ci qui est un chef-d'œuvre en naïveté:

Colas est mort de maladie:
Tu veux que j'en pleure le sort:
Que diable veux tu que j'en die?
Colas vivoit, Colas est mort.

Aprés

(a) Aprés tout, reprit Philanthe, ces pensées, toutes naïves qu'elles sont, ne laissent pas d'avoir un peu d'antithese.

Je ne vous donne pas grand'chose,
Mais je ne vous demande rien.
Colas vivoit, Colas est mort.

Donner, *demander*, *vivre*, *mourir*, fait un petit jeu qui egaye la chose. (b) La naïveté, dit Eudoxe, n'est pas ennemie d'une certaine espece d'antitheses, qui ont de la simplicité selon Hermogene, & qui plaisent mesme d'autant plus qu'elles sont plus simples: elle ne hait que les antitheses brillantes, & qui joüent trop.

Mais n'avez-vous point remarqué, ajoûta-t il, que les idées tristes, telle qu'est l'idée de la mort, n'empêchent pas qu'une pensée ne plaise beaucoup? Comme les tempestes, les batailles sanglantes, les bestes farouches charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, si elles sont bien représentées & bien peintes: ainsi les objets les plus pitoyables ont de quoi plaire s'ils sont bien conçus & bien exprimés. Car, selon la doctrine d'Aristote, (c) tout ce qui sera imité parfaitement, sera agréable, quand même ce seroit quelque chose d'affreux. Le plaisir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas précisément de l'objet, mais de la réfléxion que fait l'esprit, qu'il n'y a rien en effet de plus res-

(a) Simplicia habent etiam, suum acumen, suas argutias. *Gaspar Laurent Comment. in Tract. Hermog. de Formis Orat.*

(b) Ipsa ἀφέλεια simplex & inaffectata habet quemdam purum qualis etiam in fœminis amatur ornatum. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

(c) *Rhet. l. 1. cap.* 11.

ressemblant: de sorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on aprend je ne sçay quoi de nouveau qui pique & qui plaist.

C'est dans cette vuë qu'un excellent Philosophe qui joint toute la politesse de nôtre langue avec une profonde connoissance de la nature, dit à un illustre Chancelier, en lui dédiant *les Caractéres des Passions.* „ Que les désordres & „ les vices qu'il met sous sa protection, ne sont „ pas de la nature de ceux qui craignent la sé„ vérité des loix; que ce n'en sont que les ima„ ges & les figures, qui peuvent être reçûës „ comme celles des monstres & des tyrans, & „ qui ne lui doivent pas être moins agréables „ à voir que les portraits des vaincus ont ac„ coustumé de l'être aux Vainqueurs.

Je m'étois apperçû il y a long-temps, dit Philanthe, que les pensées qui représentent des choses facheuses peuvent plaire, mais je n'en sçavois pas la raison; & je vois bien à cette heure pourquoi les *Tristes* d'Ovide plaisent tant, sans parler des Piéces Dramatiques anciennes & modernes, qui nous divertissent en nous arrachant des pleurs.

C'est pour la même raison, repliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funestes font tant de plaisir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier; & cette Reine malheureuse occupe agréablement l'esprit, quand toute éplorée, & le visage couvert d'une pâleur mortelle, elle monte sur son bûcher, qu'elle tire l'épée dont elle veut se percer le sein, (*a*) & qui ne lui a pas été donnée pour un tel usage: quand preste à se

(*a*) Non hos quæsitum munus in usus.

ſe tuër elle-meſme, elle fond en larmes à la vûë des préſens qu'elle a recûs du Prince Troyen, (*a*) ſi doux & ſi chers dans le temps que les deſtins lui étoient propices. Quand enfin aprés avoir déclaré, en ſoûpirant. qu'elle ſeroit heureuſe ſi les navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un tranſport furieux: (*b*) *Quoi, mourir ſans ſe venger!* Puis un reſte d'amour ſe meſlant à la rage & à la douleur: (*c*) *Mais mourons*, ajoûte-t-elle. *C'eſt ainſi qu'il me faut périr.* (*d*) *Que le Cruel voye au moins de la mer les flammes de mon bûcher, & emporte avec ſoi des aſſurances de ma mort.*

Voilà effectivement une paſſion bien touchée, dit Philanthe, & je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir de mieux peint. Voicy un autre portrait plus en petit, repliqua Eudoxe, mais preſque auſſi agréable, tout triſte qu'il eſt. C'eſt la deſcription que Virgile fait des Amans qui ſont aux enfers où deſcend Enée. Le Poëte établit leur demeure dans des lieux arroſés de larmes, & qui ſe nomment les campagnes pleurantes. (*e*) *Là*, dit-il *ceux que l'amour a tourmentez & fait mourir cruellement, ſuivent des routes ſolitaires, & ſe chachant ſous un bois de myrthe, les chagrîns ne les abandonnent pas dans le ſéjour meſme de la mort.*

Cette

(*a*) Dulces exuviæ dum fata Deuſque ſinebant.

(*b*) Moriemur inultæ?

(*c*) Sed moriamur, ait: ſic juvat ire ſub umbras.

(*d*) Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto. Dardanus, & noſtræ ſecum ferat omina mortis! *Æneid. lib.* 4.

(*e*) Hic quos durus amor crudeli tabe peredit, Secreti celant calles, & myrtea circum Sylva tegit: curæ non ipſa in morte relinquunt. *Æneid. lib.* 6.

Cette deniére pensee me plaist beaucoup, repartit Philanthe, & rien, à mon gré, ne marque mieux jusques où vont les peines que cause une si folle passion.

Virgile, reprit Eudoxe, pense toujours agréablement, aussi bien qu'Homere, (a) qui est, selon les Sçavans, le Peré des graces, & dont parle ainsi l'Auteur de *l'Art Poëtique* François.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture:
Son livre est d'agrémens un fertile trésor,
Tout ce qu'il a touché se convertit en or:
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace,
Par-tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Mais nous n'aurions jamais fait si nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre; & puis il faut que je vous parle d'une troisiéme espece de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plûtost dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles sont délicates:

Ah dites moy, je vous prie, repliqua Philanthe, ce que c'est précisément que délicatesse! on ne parle d'autre chose, & j'en parle à toute heure moi-mesme sans bien sçavoir ce que je dis, ni sans en avoir une notion nette. Je sçai seulement qu'il y a de bons Esprits, comme de bons Peintres, qui ne sont point délicats. Les ouvrages de Rubens, au rapport des Maîtres de l'art, sentent plus le génie Flamand que la beauté de l'Antique; & quoi qu'il y eût de la vivacité & de la noblesse en tout ce qu'il faisoit,

(a) Ille elegantiarum omnium pater Homerus. *Casaub.*

ſoit, ſes figures étoient plus groſſiéres que délicates: au lieu que les tableaux de Raphaël ont beaucoup de grandeur, des graces inimitables, & toute la délicateſſe poſſible.

La delicateſſe dans le propre, repartit Eudoxe, eſt plus aiſée à définir que dans le figuré. Si vous me demandiez ce que c'eſt que délicateſſe en matiére de parfum, de viande, de muſique: je pourrois peut-être vous contenter, en diſant qu'un parfum délicat eſt un parfum dont les parties ſont ſubtiles, & qui n'entête jamais: qu'une viande délicate eſt celle qui ayant peu de maſſe & beaucoup de ſuc, flatte le goût, & ne charge point l'eſtomac; qu'une muſique délicate eſt un concert de voix & d'inſtrumens qui ne font que chatouïller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur. Mais quand vous me demandez ce que c'eſt qu'une penſée délicate, je ne ſçai où prendre des termes pour m'expliquer. Ce ſont de ces choſes qu'il eſt difficile de voir d'un coup d'œil, & qui à force d'être ſubtiles nous échapent lors que nous penſons les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de les regarder de prés & à diverſes repriſes, pour parvenir peu à peu à les connoître. Tâchons donc de nous former quelque idée de la délicateſſe ingénieuſe, & ſur-tout ne nous contentons pas de dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit, car ce n'eſt rien dire; & dans un ſujet ſi difficile on ne ſe tire pas d'affaire avec un ſynonyme, ou avec une métaphore.

Il faut, à mon avis, raiſonner de la délicateſſe des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, par rapport à celle des ouvrages natu-

rels. Les plus délicats sont ceux où (*a*) la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matiere presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse : (*b*) tel est un insecte parfaitement bien formé, d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous sa la vûë, selon l'Auteur de l'Histoire naturelle.

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse, a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué : il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche, & qu'on le devine, ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour (*c*) nous donner le plaisir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & employer mesme ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature ; il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystere est comme l'ame de la délicatesse des pensées, en sorte que celle qui n'ont rien de mysterieux ni dans le fond, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entiéres à la premiére vûë, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoûte je ne sçay quoi au

(*a*) Rerum natura nusquam magis quàm in minimis tota. *Plin. lib.* 11. *c.* 2.

(*b*) In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nulla sui parte mirabilior. *Idem. lib.* 37. *proœm.*

(*c*) Auditoribus grata sunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine suo delectantur ; & gaudent non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. lib.* 8. *c.* 2.

au sublime & à l'agréable, & que les pensées qui ne sont que nobles ou jolies ressemblent en quelque façon à ces Héroïnes ou à ces Bergeres de Roman qui n'ont sur le visage ni masque ni crespe; toute leur beauté saute aux yeux dés qu'elles se présentent. Je ne sçay si vous m'entendez: je ne m'entens presque pas moy-mesme, & je crains à tous momens de me perdre dans mes réfléxions.

Je vous entens, ce me semble, repliqua Philanthe, & je ne vous admire guére moins, que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raisonnez juste sur une matiére si abstraite. Je vous quitte de vostre admiration, dit Eudoxe, il suffit que vous conceviez à peu prés ce que je veux dire: mais les exemples vous le feront peut-estre mieux comprendre que mes paroles.

La prémiere pensée qui me revient en ce genre-là, est du Panégyrique de Pline. Le Panégyriste dit à son Prince qui avoit refusé longtems le titre de Pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité: (a) *Vous estes le seul à qui il est arrivé d'estre Pere de la Patrie, avant que de le devenir:*

Le Cardinal Bentivoglio, interrompit Philante, a eû presque la mesme idée sur la dignité de Grand d'Espagne, en parlant du Marquis de Spinola. „ Sa naissance illustre & son grand „ mérite l'avoient fait Grand d'Espagne avant „ qu'il le fût. L'Italien a un tour qu'on ne peut rendre en François: *E per nobiltà di sangue, & par eminenza di merito, portò seco in Ispagna il Grandato, anche prima di consequirlo.*

Le

(a) Soli omnium contigit tibi, ut Pater Patriæ esses, antequam fieres.

Le Cardinal, reprit Eudoxe en riant, pourroit bien avoit un peu volé le Conſul: mais ne le chicanons pas là-deſſus, & faiſons luy honneur de ſa penſée autant qu'à Pline de la ſienne. Elles ont toutes deux de la fineſſe, & laiſſent plus de choſes à penſer qu'elles n'en diſent: car pour ne parler que de celle du Panégyriſte de Trajan, je conçois ſi j'ay de l'intelligence & de la pénétration, que les autres Princes prenoient le nom de Pere de la Patrie dés qu'ils commençoient à regner; que Trajan, & plus modeſte & plus équitable qu'eux, ne le prit qu'aprés s'en eſtre rendu digne par le ſoin qu'il eût de ſauver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ſes ſujets; enfin qu'il eſtoit le Pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on luy en donnaſt la qualité & le nom.

Ce Panégyrique ſi ingénieux & ſi éloquent, pourſuivit Eudoxe, a d'autres penſés delicates: mais pour vous les dire, il faut que je conſulte mon Recueïl. En voicy une ſur ce que le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ſes inondations réglées, ne s'eſtant point débordé une fois, Trajan envoya des bleds en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoy vivre: (*a*) *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.*

Voicy un autre trait pour le moins auſſi délicat à l'occaſion des jardins & des maiſons de plaiſance qui avoient toûjours eſté aux Empereurs, & que les particuliers poſſedoient alors: (*b*) *Les fontaines, les fleuves, les mers ne ſervent pas*

(*a*) Nilus Ægypto quidem ſæpè, ſed gloriæ noſtræ nunquam largior fluxit

(*b*) Non unius oculis flumina, fontes, maria deſerviunt: eſt quod Cæſar non ſuum videat, tandemque Imperium Principum quàm patrimonium majus eſt.

pas aux plaisirs d'un homme seul. Il y a dans le monde quelque chose qui ne vous appartient pas, & le patrimoine des Césars est moins étendu que leur Empire. Il ajoûte, pour faire entendre que ces beaux jardins, ces magnifiques maisons s'achetoient librement, & que la possession en étoit paisible. (*a*) *La bonté du Prince est si grande, & les tems sont si heureux sous sous Regne, qu'il nous croit dignes des choses qui ne convenoient qu'aux Empereurs, & que de nostre costé nous ne craignons pas d'en paroistre dignes.*

Rien au reste n'est pensé plus finement que ce que Pline dit à son Prince vers la fin du Panégyrique: (*b*) *La flatterie ayant épuisé il y a long-tems toutes les nouvelles maniéres de loüer les Grands, la seule qui reste pour célébrer vos vertus est d'oser s'en taire.*

Un Homme de qualité que nous connoissons, & qui tourne ses pensées le plus délicatement du monde, interrompit Philanthe, n'a-t-il pas imité Pline en écrivant dans ses Memoires, qu'il „ faut dire les mesmes choses, ou se taire sur „ les belles actions du Roy; qu'il en fait plus de „ nouvelles tous les jours qu'il n'y a de tours „ differens en nostre langue pour les loüer dig- „ nement? „ Celuy dont vous parlez, repliqua Eudoxe, n'a peut estre pas lû le Panégyrique de Trajan, non plus qu'une Epître adressée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un Ecrivain du regne passé le flatte en ces termes qui me

(*a*) Tanta benignitas Principis, tanta securitas temporum est, ut ille nos principalibus rebus existimet dignos, nos non timeamus quod digni esse videmur.

(*b*) Cum jam pridem novitas adulatione consumpta sit, non alius erga te novus honor superest, quàm si aliquando de te tacere audeamus.

„ me sont demeurés dans la mémoire. Nos for-„ ces défaillent à mesure que vos merveilles croif-„ sent; & comme l'on a dit autrefois d'un vail-„ lant homme, qu'il ne pouvoit plus recevoir „ de blessûres que sur les cicatrices de celles qu'il „ avoit reçûës, vous ne sçauriez estre loûé que „ par des redites; puis que la vérité qui a des „ bornes, a dit pour vous tout ce que le men-„ songe qui n'en connoist point a inventé pour „ les autres.

Mais je reviens au Panégyriste ancien, & je ne sçai si ce qu'il dit sur l'entrée de Trajan dans Rome n'est point aussi fin que ce que je vous disois tout à l'heure. (a) *Les uns publioient aprés vous avoir vû, qu'ils avoient assez vécu; les autres qu'ils devoient encore vivre.*

Ciceron ne dit-il pas quelque chose de semblable en loûant Cesar, repartit Philante? Je devine ce que vous voulez dire, reprit Eudoxe, & j'ay marqué icy l'endroit. Ciceron parle à César meme en cés termes: (b) *J'ay entendu avec peine la belle & sage parole qui vous est échapée plus d'une fois, que vous avez assez vécu pour la nature, & pour la gloire. Peut-estre que vous avez assez vécu pour la nature, & j'ajoûte pour la gloire, si vous voulez; mais ce qui est plus important, vous avez certainement peu vécu pour la Patrie.*

Il s'explique encore d'une autre maniére sur le mesme sujet: (c) *J'ay souvent oüi dire que vous disiez*

(a) Alii se satis vixisse, te viso, te recepto; alii nunc magis esse vivendum prædicabant.

(b) Illam tuam præclarissimam & sapientissimam vocem invitus audivi: satis te diu vel naturæ vixisse, vel gloriæ: satis, si ita vis naturæ fortasse: addo etiam, si placet gloriæ: at quod maximum est, Patriæ certè parum. *Or. pro. Ligar.*

(c) Sæpe venit ad aures meas te idem istud nimis crebro: satis te tibi vixisse: credo, si tibi soli viveres, aut si tibi etiam soli natus esses. *ibid.*

disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous. Je le croy, si vous viviez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul.

L'Idylle qu'on fit il y a deux ans pour estre chantée dans l'orangerie de Seaux, repliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché qne de celle de César & de Cicéron. La paix que le Roy venoit de donner à toute l'Europe estoit le sujet de l'Idylle, & voicy l'endroit qui me touche par rapport à ce que vous venez de dire.

Qu'il regne ce Héros, qu'il triomhe toûjours;
Qu'avec luy soit toûjours la paix ou la victoire:
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire:
Qu'il regne ce Héros, qu'il triomphe toûjours,
Qu'il vive autant que sa gloire!

Rien n'est plus beau, ni plus naturel, repartit Eudoxe; & ce *qu'il vive autant que sa gloire*, a beaucoup de délicatesse.

Mais j'ay oublié de vous dire une pensée délicate qui est au commencement du Panégyrique de Pline, & par laquelle il semble que je devois commencer, si la conversation n'estoit plus libre qu'un discours réglé. C'est sur ce que Trajan fut adopté par Nerva, & élevé au Trône des Césars lorsqu'il estoit éloigné de Rome. (a) *La posterité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre démarche pour être Empereur, que de mériter l'Empire, & d'obeïr en le recevant?*

Un

(a) Credentne posteri, nihil ipsum, ut Imperator fieret, agitasse, nihil fecisse, nisi quod meruit, & paruit?

Un autre Panégyriste ancien prend le mesme tour en parlant à l'Empereur Théodose, & voicy sa pensée, si je ne me trompe, (*a*) *La postérité pourra-t-elle croire que dans nostre siécle il se soit faite une chose qui n'a point eû d'imitateur dans les siécles suivans, ni d'exemple dans les siécles précedens? Mais quiconque aura sceû quelle estoit vostre vie, & vostre conduite, ne doutera pas que celuy qui devoit regner de la sorte, n'ait refusé l'Empire.*

Les Modernes, au reste, continua Philanthe, ne pensent guére moins finement que les Anciens sur la créance de la postérité, au regard de l'incroyable, & je sçai là-dessus deux ou trois pensées que je ne puis m'empêcher de vous dire: aussi bien est-il juste que vous respiriez un peu.

Marigny qui avoit l'esprit si délicat, & qui faisoit de si jolies choses, est peut-estre le premier qui dans nostre Langne a mis en œuvre la foy, ou l'incredulité de nos descendans sur les évenemens merveilleux dn Regne de Loûis XIV. Ecoutez son Madrigal.

Les Muses à l'envi travaillant pour la gloire,
De Loûis le plus grand des Rois,
Orneront de son nom le Temple de Mémoire:
Mais la grandeur de ses exploits,
Que l'esprit humain ne peut croire,
Fera que la postérité,
Lisant une si belle histoire,
Doutera de la vérité.

Voi-

(*a*) Credet-ne hoc olim ventura posteritas, & præstabit nobis tam gloriosam fidem, ut nostro demùm saeculo annuat factum quod tantis infra supraque temporibus nec invenerit æmulum, nec habuerit exemplum? Sed qui vitæ tuæ sectam, rationesque cognoverit, fidei incunctanter accedet, nec abnuisse dubitabit imperium sic imperaturum. *Panegyr. Pacat.*

Voiture avoit dit presque le mesme en prose avant Marigny, interrompit Eudoxe; & je vous prie de m'écouter à mon tour, ou de lire vous-mesme l'endroit que voicy dans la Lettre au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque. Philanthe lût ce qui suit:

„ Pour moy, Monseigneur, je me rejoüis de „ vos prosperitez comme je dois; mais je pré- „ voïs que ce qui augmente vostre réputation „ présente, nuira à celle que vous devez atten- „ dre des autres siécles, & que dans un petit „ espace de temps tant de grandes & importan- „ tes actions les unes sur les autres rendront à „ l'avenir vostre vie incroyable, & feront que „ vostre Histoire passera pour un Roman à la „ postérité.

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que c'est-là la pensée du Madrigal de Marigny: mais j'en sçai un autre dont la pensée est fort differente, & par lequel la Sapho de nôtre temps excite nos Poëtes à loüer le Roi.

Vous à qui les neuf Sœurs au milieu du repos,
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros,
A nostre Conquerant venez tous rendre hommage:
Par des vers immortels célébrez son courage,
Et n'appréhendez pas que la posterité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté:
Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne fera l'Histoire.

Cela est pensé avec beaucoup de délicatesse, dit Eudoxe, & cela me remet en l'esprit une belle Epître au Roi. Vous me prévenez, reprit Philanthe, & j'allois vous dire l'endroit que vous avez en vûe; car je le sçai par cœur.

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix:
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage:
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage:
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs
Seront à peine crus sur la foy des Auteurs:
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables:
Boileau qui dans ses vers pleins de sincérité
Jadis à tout son siécle a dit la vérité,
Qui mit à tout blasmer son étude & sa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Histoire.

Il ne se peut rien imaginer de plus délicat sur ce sujet, dit Eudoxe. Mais reprit Philanthe, il me reste encore à vous dire là-dessus le Sonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réüssit pas moins en vers qu'en prose. C'est au Roi que le Poëte parle.

Lorsque les seuls travaux sont tes plus doux emplois:
Que d'exemples fameux tu remplis nostre Histoire:
Qu'avec tant de vigueur, de succés & de gloire,
Seul de ton vaste Etat tu soûtiens tout le poids.
Lors que pour coup d'essai de tes nobles exploits
On te voit ajoûter victoire sur victoire,
Que par cent actions tu ternis la mémoire
Des plus grands Conquérans & des plus sages Rois.
Quel est ton but, Loüis, *& que penses-tu faire?*
Tu te flattes en vain d'une belle chimére,

Si

Si par-là tu prétens à l'immortalité?
Tant de faits au dessus de la portée humaine
Comment seront ils crus de la postérité:
Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine?

Cela est beau & délicat comme vous voyez. Un Critique aussi severe que Phyllarque, repliqua Eudoxe, ne seroit pas de vôtre goût, ni du mien. Ce Phyllarque impitoyable se moque de Balzac, & s'emporte contre lui, jusque à lui dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Ministre: *Les actions de vostre vie sont telles que nous avons peine à les croire aprés les avoir vûes.* „ Nous pouvons dire des grandes actions, „ s'écrie le Censeur, que nous aurions peine à „ les croire si nous ne les avions vûës: mais „ de dire qu'elles nous sont incroyables aprés „ les avoir vûës, cela est fat; car nul ne peut „ ne pas croire ce qu'il est assûré d'avoir vû: quand „ ce seroit les faits d'armes d'Amadis des Gau- „ les, nous les croirions & n'en douterions nul- „ lement, si nous y avions été présens. C'est „ donc sottement parler, ajoute Phyllarque, „ que de dire à un grand Personnage que ses „ actions sont telles que nous avons peine à „ les croire après les avoir vûës. Ce qui se „ pourroit dire malaisément des charmes & des „ enchantemens d'Urgande la déconnuë.

Le Censeur de Balzac, dit Philanthe, me paroît outré & malhonnête en cette rencontre. Du moins il chicane, repliqua Eudoxe, & chicane peut être mal à propos. A la vérité dans le discours familier nous dirions: *Je ne croirois pas cela si je ne l'avois vû.* Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple; & on peut dire sans

sans difficulté, pour faire sentir que des choses sont surprenantes & extraordinaires. *J'ai peine à les croire après les avoir vûës.* L'un est bien plus beau, plus figuré, & plus fin que l'autre. D'ailleurs, une pensée peut-être fort bonne en vers qui ne l'est pas tout-à-fait en prose, & celle du Sonnet préparée & amenée comme elle est, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant il faut avoûër que ces pensées sur la foi de la postérité, au regard des événemens qui paroissent incroyables, commencent à s'user; & qui voudroit maintenant s'en servir, ne plairoit guére. Les plus belles choses, à force d'être dites & redites, ne piquent plus, & cessent presque d'être belles: c'est la nouveauté, ou le tour nouveau que Ciceron loûë dans les pensées de Crassus, qui donne du lustre & du prix aux nôtres.

Ne trouvez-vous pas, dit Philanthe, qu'une certaine pensée que je vois par-tout sur la moderation de nôtre invincible Monarque, est de la nature de celles qui commencent à vieillir? C'est qu'après avoir dompté tous ses ennemis, il s'est surmonté lui mesme, & a triomphé de son propre cœur. La pensée est belle, repartit Eudoxe, mais je ne voudrois plus m'en servir: elle sera bien-tôt, si je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en plusieurs endroits, & qui s'applique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profession, & dont le dernier ouvrage est le plus parfait: (a) *Après avoir surpassé tous les autres, il s'est surpassé lui-mesme.* Ciceron en est l'inventeur dans l'éloge de Crassus;

(a) Cæteros à Crasso semper omnes, illo autem die etiam ipsum à se superatum. *De Orat. l.* 3. *c.* 1.

ſus; & Voiture eſt peut-être un des premiers qui s'en eſt ſervi en nôtre langue au ſujet de Balzac, à qui il dit: Je n'ai rien vû de vous „ depuis vôtre départ qui ne m'ait ſemblé au- „ deſſus de ce que vous avez jamais fait, & par „ ces derniers ouvrages vous avez gagné l'hon- „ neur d'avoir ſurmonté celui qui a paſſé tous „ les autres.

Mais une penſée encore bien uſée, quelque délicate qu'elle ſoit, c'eſt que le Roi a vaincu la victoire meſme, du moins eſt-elle bien ancienne: & de ce côté-là, ajoûta-t-il en ſoûriant, on ne peut pas douter de ſa nobleſſe, à en juger par les regles de la généalogie. Un ancien Panégyriſte louë Theodoſe (*a*) d'être vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les ſentimens de vengeance. Ce n'étoit pas meſme une penſée fort nouvelle du temps de Théodoſe: Ciceron l'a, je crois, inventée, & c'eſt dans une de ſes Oraiſons qu'elle me paroît toute neuve; encore ne ſçai-je ſi étant répetée deux fois au meſme endroit, elle n'eſt point uſée la ſeconde fois, ou du moins ſi à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au commencement. Après avoir dit à Céſar, (*b*) *Vous aviez déja vaincu tous les autres Vainqueurs par vôtre équité & par votre clémence, mais vous vous eſtes aujourd'hui vaincu vous-meſme*, il ajoûte: *Vous avez, ce ſem-*

(*a*) Tu ipſius victoriæ victor omnem cum armis iram depoſuiſti.

(*b*) Cæteros quidem omnes victores jam ante æquitate & miſericordiâ viceras: hodierno verò die teipſum viciſti. Ipſam victoriam viciſſe videris: rectè igitur unus invictus es, à quo etiam ipſius victoriæ conditio viſque devicta eſt. *Orat. pro Ligar.*

semble, vaincu la victoire mesme: en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux: car vostre clémence nous a tous sauvez, nous que vous aviez droit comme Victorieux de faire perir. Vous estes donc le seul invincible, par qui la victoire mesme, toute fière & toute violente qu'elle est de sa nature, a été vaincuë.

Il y a des pensées sur la victoire & sur la modération du Vainqueur qu'on a moins mises en œuvre que celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panégyriste mesme de Théodose : (a) *Vous avez fait en sorte que personne ne se croit vaincu lorsque vous étes Victorieux.* Nous avons entendu dire à un grand Magistrat dans des Harangues publiques, Que nôtre in-„ vincible Monarque se seroit rendu Maître de „ l'Europe, s'il n'eût mieux aimé joindre à la „ gloire de pouvoir tout ce qu'il veut, celle de „ ne pas vouloir tout ce qu'il peut ; qu'en don-„ nant la paix à l'Europe il n'a rien perdu de la „ gloire de s'en voir le Maître, & que jamais „ il n'a si bien fait sentir qu'il l'étoit ; ou du „ moins qu'il ne tenoit qu'à lui de l'être.

Ce qu'a dit un illustre Académicien, reprit Eudoxe, sur ce que le Roi garantit du pillage une ville riche, exposée à l'insolence du soldat victorieux, n'est guére moins beau, & n'est point usé: „ Il ne sçait pas moins se faire obéïr „ par les siens, que redouter par les ennemis: il „ ne fait la guerre que pour rendre heureux les „ peuples en se les assujétissant, & il a trouvé „ dans la victoire quelque chose de plus glorieux „ que la victoire mesme.

C'est

(a) Fecisti ut nemo sibi victus, te victore, videatur. *Pacat.*

C'eſt dans la meſme occaſion, repartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roi, que les ſoldats combattirent en héros tant ils furent animez par ſa préſence; mais qu'après avoir renverſé tout ce qui s'étoit oppoſé à l'impétuoſité de leur courage, ils s'arreſterent par ſes ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne lui en coûta qu'une parole pour empeſcher l'affreuſe deſolation d'une ville floriſſante, il „ ajoûte: Vous eûtes le plaiſir de la prendre, „ & de la ſauver au meſme temps, & vous fu- „ ſtes bien moins ſatisfait de vous en rendre „ le Maître, que d'en être le Conſervateur.

Ajoûtez à ces penſées, repliqua Eudoxe, celle d'un Panégyrique du Roi, prononcé dans l'Académie lors qu'un grand Archevêque y fut reçû. L'Auteur, après avoir dit: „ Le voilà qui „ marche à la tête de ſes armées, qui étonne „ les plus vieux & les plus ſages capitaines par „ ſa conduite, les plus braves & les plus dé- „ terminez ſoldats par ſa valeur, qui force, „ qui gagne, qui inonde Places & Provin- „ ces entiéres, comme un Torrent que l'hy- „ ver rend meſme plus rapide, *dit enſuite*: „ Sans qu'il manque rien à ſa gloire, que ce „ qui manque toûjours à celle des Héros, c'eſt „ qu'on ſe réſout avec peine à leur réſiſter & à „ les attendre, & que leur réputation laiſſe „ beaucoup moins à faire à leurs armes. „ La penſée eſt délicate, & n'eſt point uſée.

Quelquefois, pourſuivit Eudoxe, une petite allégorie fait entendre finement ce que l'on penſe, & un ſeul exemple vous le fera concevoir. Dans le tems que ce funeſte parti qui prétendoit abolir la Religion de nos peres, & qui vient d'être ruïné par la piété de Louïs le Grand, dans le tems, dis-je, que ce parti étoit redouta-

ble

ble en France, la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit souvent mieux que les Catholiques, jusqu'à venger les moindres injures qu'on faisoit aux uns, & à laisser impunis les outrages les plus atroces qu'on faisoit aux autres. Sur quoi un Poëte de ce tems-là fit allégoriquement la plainte du bon parti sous celle d'un chien mort à force de coups:

Pour aboyer un Huguenot
On m'a mis en ce piteux être:
L'autre jour je mordis un Prêtre,
Et personne ne m'en dit mot.

Quelquefois aussi sans allégorie ni sans fiction l'on s'explique avec délicatesse, & l'on se tire mesme d'un mauvais pas par un trait d'esprit. Aprés la disgrace de Séjan, & lors que tout le monde maudissoit son nom, un Chevalier Romain osa soutenir ses interests, & faire profession d'estre son ami: on luy en fit un crime, & voicy de quelle maniére il se disculpe dans Tacite, en parlant à Tibere mesme. (a) *Ce n'est pas à nous, César, à examiner le mérite de l'homme que vous élevez au dessus des autres, ni les raisons que vous en avez. Les Dieux vous ont donné le pouvoir de juger souverainement des choses: il ne nous reste que la gloire de l'obéissance. Si Séjan à formé des desseins contre le salut de l'Empire, & contre la vie de l'Empereur, qu'on punisse ses mauvais desseins: au regard de l'amitié que nous avons pour lui, & des devoirs que nous lui avons rendus, la mesme raison qui vous justifie, Cesar, nous rend innocent.* Il

(a) Non est nostrûm aestimare quem supra caeteros & quibus de causis extollas Tibi summum rerum judicium Dii dedere: nobis obsequii gloria relicta est. Insidiae in Rempublicam, consilia caedis adversus Imperatorem puniantur, de amicitia & officiis idem finis, & te, Caesar, & nos absolverit. *Annal. lib. 6.*

Il n'y a pas moins de générosité & de hauteur, que d'habilité & de finesse dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philante; & cela ressemble à ce que dit Amintas dans Quinte-Curce, lors qu'estant accusé d'avoir eû des liaisons avec Philotas Chef de la conjuration decouverte, il se défend en la présence d'Alexandre. (*a*) *Bien loin*, dit-il, *de desavouër l'amitié de Philotas, je confesse que je l'ai recherché: & trouvez-vous étrange que nous ayons fait la cour à celuy qui possedoit vos bonnes graces, & qui estoit fils de Parménion vostre favori? Certainement s'il en faut dire la verité, c'est vous, Seigneur, qui nous avez jetté dans l'embaras & dans le péril où nous sommes. Car qui a fait que tous ceux qui vouloient vous plaire couroient à lui, si ce n'est vous-mesme? Vous l'aviez élevé si haut que nous ne pouvions ne pas desirer son amitié, ni ne pas craindre sa haine; & si c'est là un crime, peu sont innocens, que dis-je, personne ne l'est.*

Mais sçavez-vous, continua Eudoxe, qu'une réfléxion subtile & judicieuse tout ensemble contribuë beaucoup à la délicatesse des pensées? Telle est la réfléxion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda, & la perdit au mesme moment. (*b*) *Folie pardonnable, à la vérité, si les Dieux des enfers sçavoient pardonner!*

Que-

(*a*) Tu hercule si verum audire vis, Rex, hujus nobis periculi causa es. Quis enim alius effecit ut ad Philotam decurrerent, qui placere vellent tibi? Is apud te fuit, cujus gratiam expetere, & iram timere possemus. Si hoc crimen est, tu paucos innocentes habes, immò hercule neminem. *Lib.* 7.

(*b*) Cum subita incautum dementia cepit amantem;
Ignoscenda quidem: scirent si ignoscere manes. *Georg. lib.* 4.

Quevedo a fait des réfléxions fort subtiles sur l'avanture d'Orphée, dit Philanthe, & je sçay là-dessus de jolis vers de sa façon, que les Espagnols nomment *Redondillas*.

Al infierno el Tracio Orfeo
Su muger baxo a buscar:
Que non pudo a peor lugar
Llevarle tan mal desseo.
Cantò y al mayor tormento
Pusò suspension y espanto,
Mas que lo dulce del canto
La novedad del intento.
El triste Dios ofendido
De tan êtraño rigor,
La pena que hallo mayor
Fue bolverlo à ser maridò.
Y aunque su muger le diò
Por pena de su pecado:
Por premio de lo cantado,
Perder la facilitò

Ces réfléxions, dit Eudoxe, sont beaucoup plus subtiles que judicieuses, & je suis assûré que les Dames seront de mon avis. Elles n'approuveront pas du moins qu'Orphée aille chercher sa femme aux Enfers, par la raison qu'un si mauvais dessein que celuy de ravoir sa femme, ne pût le conduire ailleurs. Elles ne trouveront pas bon, sans doute, que le Dieu des enfers offensé de ce que les tourmens des malheureux furent suspendus & charmez plus par l'entreprise nouvelle du Mari, que par le chant mélodieux du Musicien, ne trouva point de plus grande peine pour le punir, que de luy rendre sa femme: mais que pour le recompenser de son chant. il luy donna le moyen de la perdre fort aisément. Raillerie à part, continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de subtilité

que

que de jugement, & ce n'est pas là ce que je demande pour là vraye délicatesse. C'est de ces réfléxions qui sont vives & sensées, comme j'av déja dit, telle qu'est la réfléxion de Tacite sur le gouvernement de Galba. & celle de Pline le Jeune sur la liberalité de Trajan envers l'Egypte dans le tems de la disette,

(*a*) *Il a paru plus grand qu'un homme privé tandis qu'il étoit homme privé ; & tout le monde l'auroit crû digne de l'Empire, s'il n'avoit point été Empereur.*

(*b*) *La Province la plus fertile du monde étoit perduë sans ressource, si elle eut été libre*

La réfléxion d'un de nos Orateurs Francois sur les faits d'armes de Saint Louïs à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poëtes Latins sur la valeur des troupes Françoises au passage du Rhin, sont de cette espéce.

„ Il fit des actions, dit le premier, qui se-
„ roient accusées de témerité, si la vaillance
„ héroique n'estoit infiniment au dessus de tou-
„ tes les régles.

„ L'ennemi, dit le second, foudroye du ri-
„ vage les Cavaliers qui passent. Le fleuve est
„ rapide, & les eaux en sont étrangement agi-
„ tées. Chose capable d'effrayer, si quelque cho-
„ se pouvoit donner de la frayeur aux François!

Horrendum! scirent, si quicquam horrescere Galli.

Ne peut-on pas compter parmi ces réfléxions qui ont de la finesse & du sens également, dit Philanthe, celle qui a esté faite sur les disgraces d'Henriette de France Reine d'Angleterre ? „ O mere, ô femme, ô Reine admirable, & digne d'une

(*a*) Major privato visus dum privatus fuit; & omnium consensu capax imperii, nisi imperásset. *Histor. lib.* 1.

(*b*) Actum erat de fœcundissima gente, si libera fuisset. *Paneg Traj.*

„ d'une meilleure fortune, si les fortunes de
„ la terre estoient quelque chose ! Ouï sans doute, repartit Eudoxe, & nous pouvons y en ajoûter une de Virgile presque semblable. (*a*) *J'ay vêcu long-temps, si quelque chose peut être de longue durée à des mortels.*

La réfléxion est belle & morale, interrompit Philanthe, & je ne sçay pourquoi celui qui la fait dans l'Enéide s'avise de la faire parlant à son cheval. C'est de la morale perduë, continua-t-il en riant; à moins que ce cheval qui portoit le nom de Rhebus, ne fût descendu de Pégase en droite ligne, & n'eust plus de raison que les autres. Virgile, repartit Eudoxe, a imité Homere, qui dans l'Iliade fait parler Achille à son cheval comme à une personne raisonnable, & je vous avouë que le Poëte Latin pouvoit se dispenser de copier en cela le Poëte Grec.

Je ne puis au reste me dispenser moi-même de vous dire encore une pensée qui a ce tour fin & judicieux dont nous parlons, c'est sur une Feste de Marly où les personnes de la Cour jouérent & achetérent tout ce qu'ils voulurent sans qu'il leur en coutât rien. La Sapho de nostre siecle dit là-dessus : „ Le Roi seul per-
„ dit tout ce que les autres gagnérent, si tou-
„ tefois on peut appeller perdre, d'avoir le
„ plaisir de donner sans vouloir mesme estre
„ remercié. „ Rien n'est pensé plus heureusement, & ce qu'elle ajoûte donne encore plus de prix à sa pensée :

Mesme dans les plaisirs il est toûjours Héros.

Mais les reflexions politiques, ou les senten-
ces

(*a*) Rhœbe, diu, res si qua diu mortalibus ulla est, Viximus *Æneid. l.* 10.

ces que l'on mesle dans l'histoire, poursuivit-il, doivent sur-tout estre délicates, & je ne puis souffrir ces Historiens qui affectent d'en faire, & qui n'en font que de communes ; car les sentences ne sont que pour réveiller le Lecteur, & pour lui apprendre quelque chose de nouveau ; or celles qui n'ont aucune délicatesse, & qui viennent d'elles-mêmes à tout le monde, ne piquent point, & ennuyent beaucoup ; elles irritent même en quelque sorte le Lecteur, qui se fasche qu'on lui dise ce qu'il sçait déja.

Tacite est, à mon avis, repliqua Philanthe, de tous les Historiens celui qui fait le plus de réfléxions. Il n'en fait que trop, dit Eudoxe : mais il faut avoüer qu'il y excelle, & que les traits politiques dont sa narration est semée, ont je ne sçay quoi de fin qui recompense la dureté de son stile.

Mariana qui a écrit si poliment & si purement l'Histoire d'Espagne en Latin & en Espagnol, repartit Philanthe, est plein aussi de sentences. Il y a de quoy s'étonner, repliqua Eudoxe, qu'ayant pris Tite-live pour son modéle au regard de la narraton & du stile, il se soit formé sur Tacite en ce qui regarde les sentences & les réfléxions. Que dis-je, il l'a si bien imité de ce côté là que trés-souvent ses pensées sont celles de Tacite toutes pures. J'en ay marqué quelques unes & vous en jugerez vous-mesme.

En parlant de Carile Archevesque de Tolede, qui reprit Dom Perdre le cruel de ses débauches, & qui en fut pour cela extrémement haï : il dit que les raisons qu'avoit le Roy de haïr l'Archevesque (*a*) estoient d'autant plus for-tes

(*a*) Odii causæ acriores, quia iniquae. *Marian. lib.* 16. *cap.* 18.

tes qu'elles étoient injustes. (*a*)Tacite a dit le même mot pour mot de la haine secrete que Tibere & Livie portoient à Germanicus.

A l'occasion de Ferdinand V. Roy d'Arragon, qui quitta les Estats de Sarragosse pour aller en diligence à Segovie aussi-tôt qu'il eût appris la mort d'Henri IV. son beaufrere, parce qu'il y avoit un grand parti contre lui pour Jeanne fille d'Henri : Mariana (*b*) juge qu'il n'y a rien de plus sûr que de se haster dans les dissensions domestiques, où l'exécution est bien plus necessaire que la déliberation. Tacite (*c*) avoit fait faire la même réflexion aux soldats de Vitellius.

Un des Historiens de la guerre de Flandre, qui s'est proposé Tacite pour modele plûtost que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas si-fort volé, ou a esté du moins plus habile à déguiser ses larcins : on ne laisse pas pourtant de les entrevoir quand on s'y applique. Par exemple, (*d*) Strada dit que les plus lasches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne : ne croyez-vous pas que cela soit pris de Tacite, où il dit (*e*) que la populace se fait craindre, si elle ne craint.

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de

(*a*) Anxius occultis in se Patrui Aviaeque odiis, quorum causae acriores, quia iniquae. *Annal. l.* 1.

(*b*) Bello civili facto magis quàm consulto opus nihilque festinatione tutius. *Marian. lib.* 3. *c* 18.

(*c*) Nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto potius quàm consulto opus esset. *Tacit. Hist. l.* 1.

(*d*) Vilissimo cuique audacia, si se timeri sentiat *Strad. Dec.* 1. *l.* 3.

(*e*) Nihil in vulgo modicum, terrere ni paveant. *Tacit. Ann. l.* 1.

de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie en témoignerent publiquement, ne soit l'original d'une des belles sentences de Strada? Ecoutez Tacite: (*a*) *Nulles personnes ne s'affligent d'avec plus ostentation de la mort de Germanicus, que celles qui s'en réjouissent davantage.* Ecoutez Strada: (*b*) *Nulles personnes n'engagent leur foy avec plus d'ostentation que celles qui la violent davantage.*

C'est-là imiter plûtost que voler, repartit Eudoxe; & si Mariana en usoit ainsi, on n'auroit rien à luy reprocher sur ses réfléxions. Après tout ils ont l'un & l'autre des maximes fines, qu'ils ne doivent peut-estre qu'à eux-mêmes. Selon l'Auteur de l'Histoire d'Espagne (*c*) *Presque dans tous les differends qu'ont les Princes entre-eux, le plus puissant semble avoir tort, quelque droit qu'il ait.* Selon l'Auteur de l'Histoire de Flandre. (*d*) *On ne pense jamais que l'aggresseur soit le plus foible.*

Il me semble, repliqua Philanthe, qu'une apparence de faux rend quelquefois la pensée fine. Quelqu'un a dit que les heures sont plus longues que les années: cela est vrai dans un sens; car la durée des heures, au regard de l'ennui & du chagrin, se fait plus sentir que celle des années, qui ne se mesurent pas comme les

(*a*) Periisse Germanicum nulli jactantius mœrent, quàm qui maxime lætantur. *Ann. l.* 1.

(*b*) Nulli jactantius fidem suam obligant, quàm qui maxime violant. *Decad.* 1. *lib.* 1.

(*c*) Ferè in omni certamine qui potentior est, quamvis optimo jure nitatur, injuriam tamen facere videtur. *Lib.* 14. *c.* 4.

(*d*) Neque credi aggressurum, qui non sit superior. *Dec.* 1. *Lib.* 5.

les heures: mais cela paroit faux d'abord ; & c'est cette fausseté apparente qui y met de la finesse.

Une Princesse que nous avons connuë, & qui avoit l'esprit infiniment délicat, disoit que le Soleil ne faisoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la presence des personnes cheres, & avec qui on est en commerce, faisoit les beaux jours des honnestes gens, & elle avoit raison dans le fond: car le Soleil a beau luire, le ciel a beau être sérain; les jours sont vilains dés qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de la délicatesse dans le cœur. Cependant la proposition semble fausse, & elle n'a de beauté que par-là.

Je suis tout à fait de votre avis, repartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des pensées de ce caractere. Le Renaud du Tasse, dans le dernier combat de l'Armée Crestienne avec l'Armée Sarasine, tua plus de gens qu'il ne donna de coups. *Diè più morti che colpi.* Et notre sage Monarque, selon un de nos Ecrivains, dit en ses réponses plus de choses que paroles. L'air faux, ou l'ombre du faux rend ces deux pensées délicates: du reste, on entend ce que signifie ce plus là, & on n'y est point trompé. D'ailleurs, la vérité s'y rencontre: car absolument d'un coup on peut tuer plus d'une personne; & d'une parole on peut faire entendre plus d'une chose. Ciceron dit de Thucydide, (*a*) que dans son discours le nombre des choses suit presque celui des paroles: cela n'est pas pensé si finement que ce je viens de

de

(*a*) Ita creber est rerum frequentia, ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur. *De Orat lib. 2.*

de dire du Roi, *Il dit plus de choses que de paroles*, pour signifier que ses réponses sont précises & pleines d'un trés-grand sens.

La pensée de Salluste que Costar a pris plaisir à traduire, & qu'il a tournée de plusieurs façons, est tout-à-fait dans ce genre: (*a*) *In maxima fortuna, minima licentia est*: c'est-à-dire, suivant les traductions de Costar, „ Plus les „ hommes sont en fortune, & moins se doivent- „ ils donner de licence; plus leur fortune leur „ permet, & moins se doivent-ils permettre à „ eux-mesme; & quand leur puissance n'a point „ de limites, c'est alors qu'ils sont obligés d'en „ donner de plus étroites à leurs desirs. Pour moi, je dirois plus simplement, afin de garder le tour de la pensée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté*: mais ne diroit-on pas qu'il est faux que plus on a de pouvoir, moins on ait de liberté? Cependant si on regarde de prés, il est vrai que les personnes qui ont une puissance absoluë, & que la hauteur de leur condition expose aux yeux de toute la terre, doivent se permettre moins de choses que les autres; & c'est dans ce sens qu'on a dit (*b*) que plusieurs choses ne sont pas permises à César, parce que tout lui est permis.

Toutes ces pensées au reste sont de la nature de celles que Séneque (*c*) nomme coupées & misterieuses, où l'on entend plus qu'on ne voit; comme dans

(*a*) *Bell. Jugurth.*

(*b*) Cæsari multa non licent, quia omnia licent. *Senec. Consol. ad Poyb.*

(*c*) Sunt qui sensus præcidant, & hinc gratiam sperent, si sententia pependerit, & audienti suspicionem sui fecerit. *Senec. Ep.* 114.

dans ces tableaux dont Pline (*a*) dit que quoi qu'il n'y eut rien de mieux peint, & que l'art y fut en sa perfection, les connoisseurs y découvroient toûjours quelque chose que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient même que l'esprit du Peintre alloit bien plus loin que l'art.

C'est aussi par cette raison, qu'au raport du même Pline, les dernieres piéces de excellens Peintres, & celles qui sont demeurées imparfaites ont mérité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoienr finis; car outre qu'en voyant ces piéces qui n'estoient pas achevées, on ne pouvoit s'empescher de regretter les grands Maistres à quï la mort avoit fait tomber le pinceau des mains sur de si rares ouvrages, & que la douleur qu'on ressentoit d'une telle perte (*b*) faisoit estimer d'avantage ce qui restoit d'eux, on entrevoyoit tous les traits qu'ils y eussent ajoûté s'ils eussent vêcu plus long-temps, & on devinoit jusqu'à leurs pensées.

Quoiqu'il en soit, poursuivit Eudoxe, (*c*) il y a des pensées delicates qui flattent l'esprit en le suspendant d'abord & en le surprenant aprés: cette suspension, cette surprise fait toute leur délicatesse, Cela paroist clairement dans une Epigramme Françoise que vous sçavez, sans sçavoir peut-estre pourquoy elle plaist.

Superbes Monumens que vôtre vanité
Est inutile pour la gloire,

De

(*a*) In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper quàm pingitur, & cùm ars summa sit, ingenium tamen ultra artem est. *Histor. nat. lib.* 35. *cap.* 10.

(*b*) Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur. *Ibid. c.* 11.

(*c*) Quia nova placent, ideo sententiæ quæ desinunt præter opinionem, delectant. *Arist.* 3. *Rhet. c.* 11.

Des grands Héros dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que sert-il que Paris aux bords de son canal
Expose de nos Rois ce grand Original,
Qui sçût si bien regner, qui sceût si bien combattre?
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

Cette chûte à quoy on ne s'attend pas, & qui frappe tout-à-coup l'esprit que les premiéres pensées tiennent suspendu, font, comme vou voyez, toute la finesse de l'Epigramme.

Un poëte du siécle d'Auguste, pour faire sa cour à l'Impératrice, & regagner par-là les bonnes graces de l'Empereur, disoit que (a) la Fortune, en mettant Livie sur le trosne des Césars, faisoit voir qu'elle n'estoit pas une Déesse aveugle, & qu'elle avoit de bons yeux. Comme on a toûjours oüi dire que la fortune est aveugle, on est surpris de ce qu'elle a des yeux pour connoistre, & pour distinguer le merite d'une Princesse accomplie.

On a dit de l'ancienne Sapho, què Mnémosyne l'entendant chanter eût peur que les hommes ne fissent d'elle une dixiéme Muse : on a dit mesme qu'elle l'estoit devenuë. Comme le nombre des Muses estoit limité à neuf, la premiere fois que Sapho fut appellée la dixiême Muse, au nom de la dixiême l'esprit fut saisi de je ne sçay quelle surprise, & demeura un peu en suspens. J'ay dit la premiére fois ; car l'esprit s'est accoutumé à la dixiéme des Muses, & cela est mesme usé maintenant.

Mais

(a) Fœmina sed princeps, in qua Fortuna videre Se probat ; & cæcæ crimina falsa tulit. *Ovid. lib. 3. de Ponto, Eleg. 1.*

Mais plus la suspension dure, plus la pensée semble être fine. Un Poëte Grec voulant louër Dercylis qui n'avoit pas moins d'esprit & de sçavoir que de beauté & d'agrément, commence par dire, (a) *Il y a quatre Graces, deux Venus & dix Muses*, & il ajoûte aussi-tost, *Dercylis est Grace, Venus, Muse.* La premiére proposition tient du paradoxe, & suspend l'esprit; car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Venus, & neuf Muses. Il y a de la delicatesse à en augmenter le nombre pour faire de Dercylis une dixiéme Muse, une seconde Venus, & une quatriéme Grace. C'est une espece d'énigme que le Poëte propose, & qui pique d'autant plus étant expliquee, qu'on en a d'abord moins conspris le sens.

Un des plus beaux Esprits & des plus honnestes hommes de nostre siécle, repartit Philanthe, a pensé quelque chose de semblable sur la Comtesse de la Suze, & il a exprimé sa pensé en quatre vers Latins qu'il a mis sous le portrait de cette Dame si fameuse. Elle est representée en l'air dans un Char, & voicy le sens des vers. (a) *La Déesse qui est portée par les airs, est-ce Junon, ou Pallas? N'est ce point Venus elle-mesme? Si vous considerez sa naissance, c'est Junon; si vous avez égard à ses ouvrages, c'est Minerve. Si vous regardez ses yeux, c'est la mere*

(a) Τέσσαρες αἱ Χάριτες. Παφίαι δύο καὶ δέκα Μοῦσαι. Δερκυλὶς ἐν πάσαις, Μοῦσα, Χάρις, Παφίη. *Anthol. lib.* 7.

(b) Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru. An Juno, an Pallas, num Venus ipsa venit. Si genus inspicias, Juno; si scripta, Minerva: Si spectes oculos, mater Amoris erit.

mere de l'Amour. Il y a là bien de la delicatesse, poursuivit Philanthe; car enfin les deux premieres vers tiennent l'esprit suspendu comme vous le souhaitez, & les deux derniers ne révelent pas tellement le mystere qu'on n'ait plus rien à deviner. Cela n'est que trod delicat, repartit Eudoxe, ou du moins que trop galant : mais cela est aussi fort élevé, & voilà justement une de ces pensées où la delicatesse & la noblesse se rencontrent ensemble dans un égal degré.

Au reste, c'est presque la pensée d'Ovide sur Livie: (*a*) car pour la flatter, & la rendre elle seule digne d'Auguste, il luy donne les mœurs de Junon, & la beauté de Venus. C'est aussi à peu prés celle de Lope de Vegue sur la Princesse Isménie qui estoit également belle & vaillante.

Venus era en la paz, Marte en guerra.

La pensée du Tasse sur Renaud, ce jeune Prince si brave & si beau, repliqua Philanthe, est, à mon avis, de ce caractére.

Se'l miri fulminar frà l'arme auvolto
Marte lo stimi, Amor se scopre il volto.

J'en tombe d'accord, dit Eudoxe : *Si vous le voyiez combattre dans la mêlée & fondroyer les ennemis vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de sang & de carnage: de sorte que quand le Poëte vient à dire, *S'il leve son casque, on le prendroit pour l'Amour*, on est surpris de cette douceur, de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne permettoit tout au plus que de la noblesse & de la fierté. Du mêlange des fureurs de Mars & des

(*a*) Quæ veneris formam, mores Junonis habendo, Sola est cœlésti digna reperta toro. *Lib. 3, de Ponte, Eleg. 1.*

des charmes de l'amour, il se forme je ne sçai quoi qui étonne, & qui flate en même-tems.

La délicatesse toute pure, dit Philanthe, est dans une folie ingenieuse de Marot que je n'ai pas oubliée :

Amour trouva celle qui m'est amére,
Et j'y étois, j'en sçai bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere :
Puis tout-à-coup il voit qu'il se méconte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu sçait combien :
Non, non, Amour, ce dis-je, nayez honte ;
Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dit Eudoxe, a une pensée qui aproche encore plus de celle du Tasse : c'est au sujet d'une Demoiselle de la Cour de François I. vêtuë apparement comme nos Chasseusses d'aujourd'hui, & avec un bonnet en teste,

Sous vos atours bien fournis
D'or garnis,
A Venus vous ressemblez :
Sous le bonnet me semblez
Adonis.

Mais, sçavez-vous, continua-t-il, que les vers du Tasse sur Renaud me font souvenir d'un jeune Prince auquel on les a appliquez, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable ? Je vous entens, repartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le mérite du dernier Duc de Longueville : il étoit trés-bienfait, & avoit sur le visage certains agrémens qui ne se voyent point ailleurs, Son humeur n'étoit pas moins charmante que sa figure, dit Eudoxe, & je ne crois pas qu'on puisse se former l'idée d'un Prince plus commode, ni plus aisé dans le commerce de la vie. On ne l'a presque jamais vû en colére ; on ne lui a jamais entendu dire avec

avec dessein une parole desobligeante. Quelque aversion naturelle qu'il eût pour les gens il les souffroit patiemment, persuadé d'une des maximes de la Marquise de Sablé, qu'il faut s'accoustumer aux sottises & aux niaiseries d'autruy.

Cela venoit, sans doute, dit Philanthe, d'un grand fond de raison & d'honnesteté, qui se rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville avoit l'ame belle & généreuse, des sentimens héroïques, sur-tout une passion ardente pour la gloire, je dis pour la vraye, que les seules actions vertueuses font mériter. Aussi paroissoit-il peu sensible à toute autre chose: toûjours prest de quitter ses plaisirs, dés que son devoir l'appelloit; & en cela bien different de Renaud, qu'il falut retirer par force du palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il étoit si ennemi de l'ostentation, & aimoit si peu à se faire valoir, qu'il alloit souvent à une autre extrémité, & se cachoit trop. Je ne sçai, reprit Philanthe, si une modestie excessive est louable dans un Prince; mais je sçay bien que celui dont nous parlons étoit si modeste, qu'il rougissoit des louanges comme les autres rougissent des injures & des reproches. Du reste, véritable en ses actions & en ses paroles, il ne pouvoit voir sans indignation les gens qui se parent d'un faux mérite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles apparences. Ceux qui l'approchoient, & qui lui faisoient la cour, se plaignoient de son air réservé, & même un peu froid. Ce n'est pas qu'il fût orgueilleux, ou indifférent: mais c'est que n'étant pas en état de faire du bien selon l'étenduë de son inclination libérale; par une délicatesse d'hon-

neur & de probité, il craignoit de donner de vaines espérances sur des démonstrations d'amitié, qui parmi les Grands d'ordinaire ne signifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juste, dit Eudoxe, & je suis assûré que si le Duc de Longueville fût parvenu au Trône, qu'une nation libre dans l'élection de ses Rois lui destinoit, il auroit été plus ouvert & plus caressant, parce qu'il eût pû joindre des graces solides à ces marques extérieures d'honnesteté & de bienveillance.

Aussi personne ne connoissoit mieux, & ne pratiquoit plus purement le parfait usage de la liberalité. Le mérite, les besoins, la reconnoissance lui servoient & de motif & de regle pour donner; mais il avoit un soin particulier de cacher ses dons : & l'on sçait qu'ayant fait des gratifications considérables à quelques personnes, il leur fit promettre sous la foy du secret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la discrétion & de la fidélite dans les moindres choses; & en matiére de secret, il étoit religieux jusqu'au scrupule, jusqu'à la superstition, si j'ose user de ce terme. Mais que dirons nous de son esprit & de son courage? L'un & l'autre sont au dessus de nos paroles, repliqua Philanthe. En effet, avons-nous vû de nos jours un esprit plus délicat, plus poli, plus cultivé, & plus solide que le sien? Quelle en étoit la pénétration, la justesse, & l'étenduë? Il avoit aquis toutes les belles connoissances qu'un honneste homme doit avoir: il parloit de tout avec capacité, sans faire le capable: & dans les ouvrages qui tomboient entre ses mains, rien n'échapoit à sa Critique fine & judicieuse.

Sa valeur, repartit Eudoxe, surpassoit toutes ses

ſes autres qualitez. Il aimoit la guere avec d'autant plus de paſſion, qu'il ne cherchoit à ſe diſtinguer du reſte des hommes que par des actions de courage: mais il eſtoit ſi intrépide, qu'il ne ſentoit pas meſme d'émotion à la vûë des plus grands perils. Les Vénitiens l'ont admiré plus d'une fois en Candie combattant les Infidelles de prés, & toûjours maiſtre de luy-meſme dans la chaleur du combat. C'eſt par-là qu'il reſſembloit au jeune Héros de la *Jeruſalem delivrée.*

S'el miri fulminar frà l'arme au volto
Marte lo ſtimi.

Achevez, repliqua Philanthe:

Amor ſe ſcopre il volto.

Ce nom lui convient auſſi bien que celui de Mars. Du moins, dit Eudoxe, s'il n'eſtoit pas l'Amour même, on ne pouvoit le voir ſans l'aimer(& je ne penſe point à ſa mort que je ne me ſouvienne de celle du jeune Marcellus, qui eſtoit ſi cher aux Romains, & dont la vie fut ſi courte ſelon la deſtinée des amours du peuple Romain pour me ſervir du mot de Tacite. Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre; comme ſi en les faiſant naître, il n'avoit point eû d'autre deſſein que de les faire regretter: nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en même tems & la France & la Pologne.

Mais pour revenir où nous en eſtions, ſi cependant nous nous ſommes écartez de noſtre ſujet en parlant d'un Prince qui avoit tant de délicateſſe dans l'eſprit & dans le cœur, c'eſt un grand art que de ſçavoir bien loüer, & à mon

(*a*) Breves & infauſtos populi Romani amores, *Ann. lib.* 1.

mon avis nul genre d'éloquence ne demande des pensées plus fines, ni des tours plus delicats que celuy-la, Car enfin une louange grossiére, quelque vraye qu'elle soit, vaut presque une injure, & les personnes raisonnables ne la peuvent supporter. J'entens par le mot de grossiére, une louange directe & toute visible, qui n'a aucune enveloppe. C'est louer, pour ainsi dire, les gens en face, & d'une maniere qui ne ménage point leur pudeur; au contraire, une louange delicate est une louange détournée, qui n'a pas même l'air de louange, & que les personnes les plus modestes peuvent entendre sans rougir. Enfin, il y a autant de différence entre l'une & l'autre qu'il y en a entre un parfum trés-exquis & un gros encens. Les louanges fausses rendent ridicules ceux qu'on louë: les grossiéres leur font honte; au lieu que les fines flattent leur amour propre, & contentent leur vanité sans blesser leur modestie.

Il est difficile, dit Philanthe, d'assaisonner si bien une louange, qu'elle soit receuë comme si ce n'en étoit pas une. A la vérité peu de gens s'y entendent, repartit Eudoxe, & la pluspart des faiseurs de panégyriques & d'éloges dans les formes y réüssissent moins que les autres, On ne peut guere louër plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle Epître en vers sur la vie champestre. Il feint qu'à son retour de la campagne un de ses amis luy parle des victoires du Roi, & voicy de quelle maniére il le fait parler.

Dieu sçait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier & fecond en Achilles
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes!
Mais moi dont le génie est mort en ce moment

Et

Et justement confus de mon peu d'abondance
Je me fais un chagrin du bonheur de la France,

La louange que donne au Roy une de nos Muses, & la Premiére de toutes, dans un Madrigal sur Madame la Dauphine, me paroit bien délicate, dit Philanthe.

Quoi donc, Princesse, en un moment
Vous gagnez de Louïs *l'estime & la tendresse!*
Nôtre Dauphin est vôtre Amant,
Et pour vous adorer tout le monde s'empresse;
Celà tient de l'enchantement.
Ou du pouvoir d'une Déesse.
Rien ne peut résister à vos attraits vainqueurs;
Tous efforts seroient inutiles,
En un mot vous prenez les cœurs
Comme nôtre Roi prend les villes.

Un de nos Poètes dit sur le voyage que le Roy fit en poste à Marsal pour s'en rendre maître:

La victoire coûte trop,
Quand il faut un peu l'attendre:
Louïs, *ainsi qu'Alexandre,*
Prend les villes au galop

Le voyage de Marsal, repartit Eudoxe, me rapelle, en passant, celuy du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roi, & qui entra dans Madrid en courant la poste: sur quoi on fit *un Romance* dont voici quatre jolis vers:

Va por la posta corriendo:
Que de Amor las Embaxadas
Deven yr à toda priessa,
Y si puede con alas.

Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. J'avouë que nos Orateurs & nos Poëtes ont employé tous leur art pour faire valoir la rapidité de nos con-
» questes. Les uns disent, que sa Majesté s'é-
» leve

„ leve au dessus des regles & des exemples; „ qu'Elle qui met l'ordre par tout, renverse „ pourtant tout l'ordre de la guerre; qu'Elle fait „ en peu de jours ce qui devroit, ce semble, „ se faire en plusieurs années; qu'Elle a trouvé „ un certain art de vaincre, & d'abréger les con- „ questes, qui décrie tous les Capitaines qui „ l'ont précedé, & qui fera le désespoir de tous „ ceux qui le doivent suivre. Les autres di- „ sent, qne dans le tems que ses ennemis se „ croyoient en sûreté par la rigueur d'une sai- „ son où tout autre que luy n'auroit pas pensé „ qu'on pût continuer la guerre, il leur enle- „ ve une Province en moins de temps qu'il „ n'en faudroit pour la parcourir.

Vous sçavez le Madrigal de Sapho sur la campagne de la Franche-Comté?

Les Heros de l'Antiquité
N'estoient que des Heros d'esté.
Ils suivoient le printems comme les hirondelles:
La victoire en hyver pour eux n'avoit point d'aisles:
Mais malgré les frimats, la nége, & les glaçons,
Louïs *est un Héros de toutes saisons.*

Mais vous ne sçavez pas peut-estre un autre Madrigal qui me plaît infiniment:

Louïs *plus digne du trone*
Qu'aucun Roi que l'on ait vû,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu.
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon:
Mais ce Conquerant habile
A plûtot pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Tou-

Toutes ces pensées sont ingénieuses ; continua Eudoxe : mais la louange y est toute visible, & les Auteurs font profession de loüer, au lieu que celuy qui dit,

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes,

n'y songe pas, ce semble : il a l'air chagrin ; il ne paroist avoir autre intention que de se tirer d'affaire ; & c'est par-là que le trait de loûange qu'il donne en passant est plus délicat.

Un Poëte du Regne passé, repliqua Philanthe, prit un tour fin & flatteur pour obtenir quelque chose du Cardinal de Richelieu, & pour se plaindre honnestement de sa mauvaise fortune. La piéce n'est pas longue, & il y a longtemps que je la sçai.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute la chaleur me quitte :
Je verrai bien tot mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte :
Je seray bientot des suivans
De ce bon Manorque de France
Qui fut le Pere des Sçavans
En un siécle plein d'ignorance.
Lors que j'aprocherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'huy,
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenteray son desir,
Et par le recit de ta vie
Je charmerai le déplaisir
Qu'il reçût au Camp de Pavie :
Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçû de toy,
Que veux tu que je lui réponde ?

Cet-

Cette fin est délicate, répondit Eudoxe, & on ne peut pas demander de meilleure grace. Martial, repliqua Philanthe, demande encore avec beaucoup de délicatesse dans une de ses Epigrammes dont voici le sens. (*a*) *Lors que je demandois à Jupiter quelques centaines d'écus: celui qui m'a donné des Temples, me répondit Jupiter, te les donnera. A la vérité il a donné des Temples à Jupiter, mais il ne m'a rien donné. J'ai honte d'avoir demandé si peu de chose à Jupiter. Domitien s'est contenté de lire ma requeste sans nul chagrin, & du même air dont il distribuë les Royaumes aux Daces vaincus & suppliants, & dont il va au Capitole. Dites moi, je vous prie, Pallas, vous qui estes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuse avec un visage si serain, quel visage prend-il quand il donne? Pallas prenant elle-même un air doux, me répondit en deux mots:* (*b*) *Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refusé ce qu'on ne t'a pas encore donné?* Il est difficile, ajoûta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on souhaite, quand on demande de la sorte, pour peu que le Prince ait le goust bon, & soit sensible aux louanges.

Voiture à mon gré est de tous nos Ecrivains celuy qui prépare le mieux une louange, & qui louë le plus finement en prose: car il sçait louër en ne faisant semblant de rien, en faisant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en disant même quelquefois des injures, ou en témoignant du depit.

Voyez de quelle maniére il louë le Duc d'An-

(*a*) Pauca Jovem nuper cum millia forte rogarem, &c. *Lib.* 6.

(*b*) Quæ nondum data sunt, stulte, negata putas? *ibid.*

d'Anguien sur le succés de la bataille de Ro-
„ croy. Monseigneur, vous en faites trop
„ pour le pouvoir souffrir en silence ; & vous
„ seriez injuste si vous pensiez faire les actions
„ que vous faites, sans qu'il en fût autre chose.
„ Si vous sçaviez de quelle sorte le mon-
„ de est dechaisné dans Paris à discourir
„ de vous, je suis assûré que vous en auriez
„ honte . & que vous seriez étonné de voir
„ avec combien peu de respect & peu de crainte
„ de vous déplaire, tout le monde s'entretient
„ de ce que vous avez fait. A dire la verité ,
„ Monseigneur, je ne sçay à quoi vous avez
„ avez pensé; d'avoir à vostre âge choqué deux
„ ou trois vieux Capitaines que vous deviez
„ respecter, quand ce n'eust été que pour leur
„ ancienneté, fait tuer le pauvre Comte de Fon-
„ taines, qui étoit un des meilleurs hommes de
„ Flandre, & à qui le Prince d'Orange n'avoit
„ jamais osé toucher ; pris seize piéces de ca-
„ non qui appartenoient à un Prince qui
„ est oncle du Roi & frere de la Reine, avec
„ qui vous n'aviez jamais eû de differend, &
„ mis en desordre les meilleures troupes des
„ Espagnols qui vous avoient laissé passer avec
„ tant de bonté. J'avois bien ouï dire que vous
„ estiez opiniastre comme un diable, & qu'il ne
„ faisoit pas bon vous rien disputer : mais j'a-
„ vouë que je n'eusse pas cru que vous vous
„ fussiez emporté à ce point-là. Si vous conti-
„ nuez, vous vous rendrez insupportable à tou-
„ te l'Europe, & l'Empereur ni le Roi d'Es-
„ pagne ne pourront durer avec vous

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Mollesse sur les travaux guerriers de nostre invincible Monarque, repliqua Philanthe, vaut bien ce que dit Voiture sur la premiére victoire d'un Prin-

Prince qui en a remporté tant d'autres; & pour moi je trouve que les dépits, les murmures, & les plaintes de la Mollesse sont les plus fines louanges du monde. Ecoutez-la, je vous prie.

Helas, qu'est devenu ce tems, cét heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trosne, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte!
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour:
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour:
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siécle n'est plus, le Ciel impitoyable
A placé sur le trone un Prince insatigable:
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits;
Rien ne peut arrester sa vigilante audace,
L'esté n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace,
J'entens à son seul nom tous mes sujets Fremir,
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir:
Loin de moi son courage entraisné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire:
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avouë, dit Eudoxe, que rien n'est mieux imaginé, & que ce tour-là est nouveau. Mais ne quittons pas encore Voiture. Voicy de jolis endroits de la Lettre qu'il écrit au mesme Prince sur la prise de Dunkerque, & qui commen-

ce

ce par : Monſeigneur, je croy que vous pren-
„ driez la Lune avec les dents ſi vous l'aviez
„ entrepris. „ Il marque d'abord ſon embarras,
& luy fait une propoſition plaiſante. „ Sans
„ doute dans l'état glorieux où vous eſtes, c'eſt
„ une choſe trés-avantageuſe que d'avoir l'hon-
„ neur d'être aimé de vous : mais à nous au-
„ tres beaux eſprits qui ſommes obligés de vous
„ écrire ſur les bons ſuccès qui vous arrivent, c'en
„ eſt une auſſi bien embarraſſante que d'avoir à
„ trouver des paroles qui répondent à vos actions
„ & de tems en tems de nouvelles louanges
„ à vous donner. S'il vous plaiſoit de vous
„ laiſſer battre quelquefois, ou lever ſeulement
„ le ſiége de devant quelque place, nous pou-
„ rions nous ſauver par la diverſité, & nous trou-
„ verions quelque choſe de beau à vous dire ſur
„ l'inconſtance de la fortune, & ſur l'honneur
„ qu'il y a à ſouffrir courageuſement ſes diſgraces.

Il lui donne enſuite des conſeils ſérieux en ap-
parence, & finit par-là ſa Lettre. „ Mettez,
„ s'il vous plaiſt, Monſeigneur, quelques bor-
„ nes à vos victoires, quand ce ne ſeroit que
„ pour vous accommoder à la capacité de l'eſprit
„ des hommes, & pour ne pas paſſer plus avant
„ que leur créance ne peut aller. Tenez-vous au
„ moins pour quelque tems en repos & en ſû-
„ reté, & permettez que la France qui dans ſes
„ triomphes eſt toûjours en allarme pour vôtre
„ vie, puiſſe joüir quelques mois tranquille-
„ ment de la gloire que vous lui avez acquiſe.

Tout cela veut dire que ce Prince magnani-
me n'entreprenoit rien dans la fleur de ſon âge
dont il ne vinſt à bout par ſa conduite & par
ſa valeur ; qu'il faiſoit des choſes incroyables,
& qui tenoient du merveilleux ; enfin qu'il ne mé-
nageoit nullement ſa perſonne, & qu'il ſe haſar-

doit trop dans les occasions périlleuses.

Mais voyez un peu comme nôtre Auteur louë le Comte d'Avaux sur les Lettres qu'il en recevoit de Munster. „ Nous autres favoris d'Apol-
„ lon sommes étonnez qu'un homme qui a passé
„ sa vie à faire des Traitez, fasse de si belles
„ Lettres, & voudrions bien que vous autres
„ gens d'affaires ne vous mélassiez pas de nôtre
„ mestier. Et certes, vous devriez, ce me sem-
„ ble, vous contenter de l'honneur d'avoir ache-
„ vé tant de grandes négotiations, & de celui
„ qui vous va venir encore de desarmer tous les
„ peuples de l'Europe, sans nous envier cette
„ gloire telle qu'elle vient de l'agencement des
„ paroles, & de l'invention de quelques pen-
„ sées agréables. Il n'est pas honneste à un
„ personnage aussi grave & aussi important que
„ vous l'estes, d'être plus éloquent que nous,
„ ni que tandis qu'on vous employe à accor-
„ der les Suédois & les Impériaux, & à balancer
„ les intérêts de toute la terre, vous songiez à
„ accommoder des consones qui se choquent
„ & à mesurer des périodes.

Il y a en cela bien de l'enjoûment, dit Philanthe, & un enjoûment spirituel qui a été, ce me semble, inconnu aux Anciens en matiére de loüanges, Ciceron aime fort à rire, mais il ne rit pas quand il loue. Martial qui badine, & qui plaisante d'ordinaire, est sérieux & grave en louant, L'un & l'autre, repartit Eudoxe, ne laissent pas de louër délicatement, car il y a plus d'une espece de loüanges délicates; & les sérieuses ont leur sel aussi bien que les enjoüées. Par exemple, celle-cy de Ciceron à César : (*a*) *Vous avez coutume de n'oublier rien que les*

(*a*) Oblivisci nihil soles, nisi injurias. *Orat. pro Ligario*

les injures. Un de de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement sur la modestie de M. de Turenne: *Il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliast ses victoires & ses triomphes*: & un de nos Poëtes Latins, sur la bonté avec laquelle le Roy se communiqua à ses Sujets, étant venu à Paris, & dinant à l'Hostel de Ville; *Le Roi oublia qu'il étoit Roi, & devint presque bourgeois.*

La plupart des louanges que Martial donne aux Empereurs, reprit Eudoxe, sont tres-flatteuses. Sur ce que Domitien faisoit souvent de grandes largesses: (*b*) *Le peuple ne vous aime pas pour les présens*, lui dit-il: *mais le peuple aime les présens pour l'amour de vous.*

Il le conjure de revenir à Rome, en lui disant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques Victoires que son éloignement vaille à ses Sujets: (*c*) *Les Barbares*, dit-il, *voyent de prés le Maître du monde. A la vérité, votre présence les effraye; mais ils en joüissent.*

Ce que dit le même Poëte à Trajan n'est guére moins délicat, (*d*) *Si les anciens Peres de la République revenoient des Champs Elysées, Camille le genereux défenseur de la liberté Romaine feroit gloire de vous servir: Fabrice recevroit l'or que vous lui presenteriez: Brutus seroit bien aise de vous vous avoir pour chef & pour maître; le cruel Sylla vous remetroit le commandement entre les mains, dès qu'il*

(*a*) Se Regem oblitus, Rex propè civis erat,

(*b*) Diligeris populo non propter præmia Cæsar: Propter te populus præmia Cæsar amat *Lib.* 7.

(*c*) Terrarum dominum propius videt ille, tuoque Terretur vultu Barbarus, & fruitur, *Lib.* 7.

(*d*) Si redeant veteres, ingentia nomina, Patres, &c. *Lib.* 11.

qu'il voudroit s'en défaire: Pompée & César vous aimeroient, & seroient contens d'être hommes privez: Crassus vous donneroit tous ses trésors; enfin (a) Caton même embrasseroit le parti de César.

Je trouve bien de la délicatesse, dit Philanthe, dans une pensée de Martial sur le fils de Domitien qui venoit de naistre, ou qui n'estoit pas encore né; car l'Epigramme commence ainsi: *Naissez, vraye race des Dieux.* Il souhaite que l'Empereur lui remette l'Empire aprés des siécles entiers, & que le fils déja vieux gouverne le monde avec son Pere fort vieux:

Quique regas orbem cum seniore senex.

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, repartit Eudoxe, & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celuy d'Auguste. (b) Le tour est assûrement délicat, & ces deux vieillesses sont trés-bien imaginées pour faire regner le fils sans faire mourir le pere, ni sans donner mesme aucune idée de sa mort.

Un de nos Poëtes, repliqua Philanthe, a trouvé un autre expédient pour couronner l'héritier du plus puissant Royaume de la terre avant que la Couronne de ses Ancestres vienne à luy.

Prince, dont la valeur par le Ciel fut choisie
Pour abbatre le trône & l'orgueil des Tyrans,
Regnez dés l'âge de quinze ans:
Mais allez regner en Asie.

Les railleries les plus badines de Martial, reprit Eudoxe, n'ont guére moins de finesse que ses flatteries les plus serieuses: en voicy deux ou trois:

Ly-

(a) Ipse quoque infernis revocatus Ditis ab umbris. Si Cato reddatur, Cæsarianus erit.

(b) Sospite sic te, sit natus quoque sospes & olim Imperium regat hoc cum seniore senex. *Trist. Lib. 2.*

(a) Lycoris l'empoisonneuse a fait mourir toutes ses amies : qu'elle devienne amie de ma femme.

(b) Voilà la septiéme femme que tu as enterrées dans ton champ : nul champ n'est de meilleur rapport que le tien.

(c) Paule veut m'épouser : je ne le veux pas : elle est vieille. Je le voudrois si elle étoit plus vieille.

Ce qu'Ovide dit au sujet des amours d'Hercule, repartit Philanthe, me paroist plus fin. Il fait parler Déjanire, jalouse d'Omphale qui se revestoit de la peau du Loin, tandis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la sorte au Dompteur des monstres : *Quelle honte de voir une personne délicate couverte de la peau d'une beste feroce ! (d) Vous vous trompez, ce n'est pas là la dépouille du Lion, c'est la vostre. Vous avez vaincu le Lion, mais Omphale vous a vainçu vous-mesme.*

La pensée du Lope de Vegue sur le mesme sujet, dit Eudoxe, est bien aussi fine que celle d'Ovide : elle est du moins plus morale.

Si quien los leones vence,
Vence una muger hermosa :
O el de flaco avergunce
O ella de ser mas furiosa.

„ Si le Vainqueur des lions est vaincu par une
„ fem-

(a) Omnes quas habuit Fabine Lycoris amicas, Sustulit, uxori fiat amica meæ, *Lib*, 2.

(b) Septima jam Phileros tibi conditur uxor in agro. Plus nullii Phileros tibi reddit ager, *Lib*, 10.

(c) Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam Nolo; anus est. Vellem, si magis esset anus. *Lib*. 10.

(d) Faller s& nescis, non sunt spolia ista leonis, Sunt tua, tuque feræ victor es, illa tui. *Heroid*, *ep*, 9.

„ femme qui a de la beauté, que l'un ait hon-
„ te d'être plus foible qu'une femme, ou l'au-
„ tre d'estre plus furieuse qu'un lion.

Le Tasse, repartit Philanthe, a bien exprimé sur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Heros amoureux:

Mirasi qui frà le Meonie ancelle
Favoleggiar con la connocchia Alcide.
Se l'inferno espugno, resse le stelle,
Hor torce il fuso: Amor s'el guarda, e ride.

Le beau spectacle qu'Hercule avec la quenouïlle, parmi les suivantes d'Omphale, & filant de la mesme main dont il avoit soûtenu le Ciel, & domté l'enfer! L'amour le regarde, & s'en rit.

Amour s'el guarda, e ride.

Les Gravûres de la porte du Palais d'Armide représentent encore, dit Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguste, & sur-tout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopatre;

Ecco fuggir la barbara Reina;
E fugge Antonio e lasciar puo la speme
De l'imperio del mondo ov'egli aspira.
Non fugge no, non teme il fier, non teme;
Ma segue lei che fugge, e seco il tira.

„ Il ne se peut rien de mieux pensé: On voit
„ fuir la Reine d'Egypte. On voit aussi Antoi-
„ ne qui fuit, & qui abandonne l'espérance de
„ l'Empire du monde où il prétend. Mais
„ non: il ne fuit pas, il ne fait que suivre cel-
„ le qui fuit & qui l'entraisne aprés soi. Qu'il
y a de finesse dans ce *Non fugge no, ma segue lei che fugge!* Ce n'est pas seulement par l'endroit

droit de l'esprit que cela est délicat, c'est aussi par l'endroit du cœur. Car il faut bien qu'à mon tour, continua-t-il en soûriant, je fasse joûër l'esprit & le cœur.

Pour vous dire donc tout ce que je pense sur la delicatesse ; outre celle des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection à plus de part que l'intelligence.

Ovide excelle en ce genre là, & ses *Heroïdes* sont pleines de pensées que la passion rend délicates. (*a*) *Vous haïssez bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage à Enée, *& votre haine vous couste cher, si la mort ne vous est rien, pourvû que vous m'abandonniez.*

Ce qu'écrit Pâris à Helene sur les trois Déesses de la beauté desquelles il devoit juger, a une délicatesse de sentiment trés-exquise: (*b*) *Elles méritoient toutes trois de gagner leur cause ; & j'étois fâché moi qui étois leur juge, de ce qu'elles ne pouvoient toutes la gagner.*

Catulle, repliqua Philanthe, ne le cede guére à Ovide en sentimens délicats. Il dit au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément (*c*) *Je ne vous verray plus jamais, mon cher frere, vous qui m'estiez plus cher que la vie: mais je vous aimeray toûjours.* Ce sentiment est fort tendre, repartit Eudoxe, mais il est un peu trop dévelopé, & trop uni pour avoir tout la délicatesse dont nous parlons. Celui qu'un de nos Poë-

(*a*) Exerces pretiosa odia & constantia magno ; Si dum me fugias, est tibi vile mori.

(*b*) Vincere erant omnes dignæ, judex que verebar Non omnes causam vincere posse suam.

(*c*) Nunquam ego te vita Frater amabilior Aspiciam posthac: at certè semper amabo.

Poëtes donne à Titus au sujet de Bérénice, est plus délicat:

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et croy toûjours la voir pour la premiére foîs.

Le sentiment de Catulle mesme, sur l'injure que fait une personne qu'on aime quand elle donne lieu à la jalousie par ses maniéres, est encore plus fin. (a) *Une telle injure force d'aimer davantage, & de vouloir moins de bien*: c'est à dire, qu'elle augmente la passion, & qu'elle diminuë la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu mysterieux là-dedans y met un air délicat qui n'est point dans le sentiment passionné de ce Poëte sur son frere mort.

Les sentimens que donne Corneille à Sabine sœur des Curiaces & femme d'une Horace, sont trés-beaux, sans être si mystérieux:

Albe où j'ay commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher païs, & mon premier amour;
Lors qu'entre nous & toy je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte:
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toy des ennemis que je pusse haïr.

Ces deux derniers vers, dit Philanthe, ont été autrefois appliquez heureusement à un Catholique qui changea de religion pour épouser une Huguenote. Mais tout le mystere de la délicatesse, reprit Eudoxe, se rencontre en ce que fait dire un autre de nos Poëtes Dramatiques à la Confidente de la Sultane qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit lui faire des des reproches avant qu'on le fit mourir.

Je

(a) Injuria talis
Cogit amare magis, sed benè velle minus.

Je connois peu l'amour, mais je puis vous répondre
Qu'il n'est pas condamné puis qu'on veut la confondre.

Armide, repliqua Philanthe, pour se venger de Renaud qui l'avoit abondonnéé, & qu'elle ne pouvoit haïr dans le fond du cœur, le poursuit au fort du combat, & lance une fléche contre lui; mais en mesme tems elle souhaite que le coup ne porte point.

Lo stral volo: mà con lo strale un voto
Subito usci, che vada il colpo a voto.

Le souhait d'Armide, dit Eudoxe, marque bien le caractére d'une personne en qui le ressentiment, la colere, la fureur n'ont pas étouffé toute la tendresse, & me remet en l'esprit un trait de Pline le Jeune: (a) *Votre vie vous est odieuse*, dit-il à Trajan, *si elle n'est jointe avec le salut de la République: vous ne souffrez pas qu'on souhaite rien pour vous, si ce n'est quelque chose d'utile à ceux mesme qui sont des souhaits.* Ce sentiment est tout ensemble bien généreux & bien délicat.

Que pensez vous, dit Philanthe, du sentiment de Tibulle au regard d'une Personne qui lui étoit extrémement chere; (b) *Dans les lieux les plus solitaires & les plus deserts vous estes pour moi une grande compagnie.*

Ce que dit Martial à une illustre Romaine avec laquelle il étoit à la campagne, me paroit plus vif, répondit Eudoxe: (c) *Vous me valez tout Rome vous seule,*

Cor-

(a) Tibi salus tua invisa est, si non sit cum Reipublicæ salute conjuncta; nihil pro te pateris optari, nisi expediat optantibus. *Panegyr. Traj.*

(b) In solis tu mihi turba locis. *lib.* 12.

(c) Romam tu mihi sola facis. *lib.* 12.

Corneille qui se connoissoit parfaitement en passions délicates, continua t-il, fait dire à la Veuve de Pompée, sur ce que César voyant la teste sanglante de Pompée mesme, en parut touché, & se plaignit qu'on eût osé attenter à la vie d'une si grand homme,

O soupirs, o respect, o qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

Les plaintes de César, repartit Philanthe, n'étoient pas de si bonne foi que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans une petit Dialogue en vers. Le Dialogue est entre un Passant & la Tourterelle : il est court, le voicy.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ay perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Il ne se peut rien voir de plus touchant, dit Eudoxe, & c'est à peu prés le sentiment que Lucain donne à Cornélie dont nons venons de parler: (a) *Il m'est honteux de ne pouvoir mourir aprés vous de ma douleur seule.* Sisigambis mere de Darius, repliqua Philanthe, mourut effectivement de la mort que Cornélie souhaitoit : car dés qu'elle sçeût celle d'Alexandre qui l'avoit traitée toûjours trés-honnestement & comme sa mere,

(a) Turpe mori post te solo non posse dolore. *lib. 9.*

mere, elle se jetta par terre fondant en larmes, & s'arrachant les cheveux; elle ne voulut plus ni voir la lumiére, ni prendre de nourriture: tellement que renonçant ainsi à la vie, elle mourut enfin. Sur quoi Quinte-Curce dit fort délicatement, ce me semble: (a) *Ayant eû la force de vivre aprés Darius, elle eût honte de sur-vivre à Aléxandre.*

A ce que je vois, reprit Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'est qu'une pensée délicate, & en quoy elle différe d'une pensée sublime, ou purement agréable. Mais croiriez-vous que les pensées qui surprennent; qui enlevent, qui piquent le plus, ou par la délicatesse, ou par la sublimité, ou par le simple agrément, sont en quelqne sorte vicieuses, si elles ne sont naturelles, comme estoient encore celles de (b) Crassus que nous avons prises pour nôtre modelle, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation?

Je crains toûjours, dit Philanthe, qu'en voulant estre naturel, on ne devienne plat & insipide; ou du moins que la pensée ne perde quelque chose de ce qui la rend vive & piquante. Ce n'est pas mon intention, répondit Eudoxe, & comme dans le langage une exactitude qui desseche & affoiblit le discours me déplaist fort, ce que j'appelle naturel, ne m'accommoderoit pas dans la pensée, si elle en estoit platte & languissante. Mais cela se peut éviter: il y a de la différence entre le plat & le fade. Une sauce peut

(a) Cùm sustinuisset post Darium vivere; Alexandro esse superstes erubuit. *Lib.* 10.

(b) Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ tam novæ, tam sine pigmentis fucoque puerili. *Cic. de Orat.*

peut estre bonne, sans estre pleine de poivre & de sel; & un excellent potage de santé vaut mieux qu'une bisque pour les personnes de bon goust.

Qu'entendez vous donc, dit Philanthe, par ce que vous appellez naturel en matiére de pensée? J'entens, repartit Eudoxe, quelque chose qui n'est point recherché, ni tiré de loin; que la nature du sujet présente, & qui naist pour ainsi dire, du sujèt mesme. (*a*) J'entens je ne sçai quelle beauté simple, sans fard & sans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraye éloquence. On diroit qu'une pensée naturelle devroit venir à tout le monde; on l'avoit, ce semble, dans la teste avant que de la lire; (*b*) elle paroist aisée à trouver, & ne couste rien dés qu'on la rencontre; (*c*) elle vient moins en quelque façon de l'esprit de celuy qui pense, que de la chose dont on parle.

Au reste, par le mot de naturel je n'entens pas icy ce caractére naïf qui est une des sources de l'agrément des pensées. Toute pensée naïve est naturelle; mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, à prendre la naïveté en sa propre signification. Le grand, le sublime n'est point naïf, & ne le peut estre: car le naïf emporte de soy même je ne sçay quoy de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrom-

(*a*) Grandis, & ut ita dicam, pudica oratio, non est maculosa, nec turgida; sed naturali pulcritudine exurgit. *Petr. Satyr.*

(*b*) Optima minimè accersita, & simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia, *Quintil. lib* 8. *procem.*

(*c*) Nihil videatur fictum, nihil sollicitum: omnia potius à causa quàm ab oratore profecta credantur. *Idem, lib.* 4.

rompit Philanthe, que la ſimplicité & la grandeur n'eſtoit pas incompatibles ? Oüi, reprit Eudoxe, & je vous le dis encore : mais il y a de la différence entre une certaine ſimplicité noble & la naïveté toute pure : l'une n'exclut que le faſte, l'autre exclut meſme la grandeur.

Mais pour m'expliquer d'une maniere plus ſenſible, une penſée naturelle reſſemble en quelque façon à une eau vive qui ſe trouve dans un jardin au lieu d'y eſtre amenée par force, ou a une jeune perſonne qui a le teint beau ſans mettre du rouge. Les Auteurs du ſiécle d'Auguſte ont des penſées de ce caractére, ſur-tout Ciceron, Virgile, & Ovide.

La penſée de Ciceron ſur les Coloſſes de Cérés & de Triptoleme que Verrés ne pût emporter à cauſe de leur peſanteur, quelque tentation qu'il en euſt, vient du ſujet, & ſe préſente d'elle-même. (b) *Leur beauté les mit en danger d'être pris, leur grandeur les ſauva.* Mais celle qu'il a ſur la mort de Craſſus eſt une des plus naturelles qui ſe puiſſe voir. D'abord il remarque que Craſſus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit ni la guerre allumée dans l'Italie, ni le banniſſement de ſon gendre, ni l'affliction de ſa fille, ni enfin le funeſte eſtat de Rome toute défigurée par une ſuite continuelle de malheurs. Il dit apres : (a) *Il me ſemble que les Dieux ne luy ont pas oſté la vie, Mais qu'ils luy ont fait comme un préſent de la mort.* La penſée, comme

(a) His pulcritudo periculo, amplitudo ſaluti fuit. *lib. 3. in Verr.*

(b) Hi tamen Rempublicam caſus conſecuti ſunt; ut mihi, non erepta L. Craſſo à Diis immortalibus vita, ſed donata mors eſſe videatur. *De Orator. l. 3.*

me vous voyez, est tirée du fond de la chose; (*a*) il n'y a rien là qui soit étranger & hors du sujet; il n'y a rien aussi de plat & de fade,

Je vous comprens, dit Philanthe, & je juge selon vos principes que la pensée de Maynard sur la mort d'un enfant est fort naturelle:

On doit regretter sa mort;
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie:
Le Siécle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des Cieux.

Je juge le mesme d'une autre pensée du mesme Auteur sur un pere affligé de la mort de sa fille. Le Poëte fait parler le pere au Ciel:

Haste ma fin que ta rigueur differe,
Je hay le monde, & n'y prétens plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Vous en jugez sainement, repartit Eudoxe, & vous avez, sans doute, le mesme goust pour les sentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de sa main dans la chaleur du combat. Ils sont les plus naturels du monde, sur-tout quand il dit que (*b*) les commencemens d'une valeur naissante ont esté bien funestes; que les Dieux n'ont point écouté les vœux d'un malheureux pere qui survit à son fils, & qui reste seul aprés lui contre l'ordre de la nature; que sa femme étoit heureuse d'être mor-

(*a*) Est enim vitiosum in sententia, si quid alienum, aut non acutum, aut subinsulsum est. *Cicer. de optimo genere Orat.*

(*b*) Primitiæ juvenis miseræ, bellique propinqui Dura rudimenta; & nulli exaudita Deorum Vota precesque meæ: tuque, ô sanctissima conjux, Felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem, &c. *Æneid. lib.* 11.

morte auparavant, & de n'avoir point été réservée pour une si grande affliction; enfin qu'il auroit eté bien plus juste qu'Evandre fût demeuré sur la place que Pallas, & qu'on eût rapporté le corps du pere que celuy du fils.

Ce que pense Quintilien sur la mort de sa femme & de ses enfans n'est pas à mon gré tout-à-fait si naturel, ni si raisonnable.

(*a*) *Quel pere véritablement pere me le pourra pardonner*, dit-il, *si je puis m'appliquer encore à l'étude? Et comment un cœur paternel souffrira-t-il que j'aye l'esprit assez libre & la teste assez forte pour cela, ou que je me serve de ma voix à autre chose qu'à accuser les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'étoit le plus cher, & à prouver par mon exemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne soin des choses du monde?*

(*b*) Il jure ensuite par ses malheurs, par sa conscience, par les manes de son fils aisné, qu'il appelle les divinitez de sa douleur: il jure, dis-je, que les talens prodigieux, & les vertus extraordinaires qu'il voyoit en cét enfant, lui avoient fait craindre de le perdre; par la raison qu'on a presque toûjours remarqué que ce qui meûrit trop tôt se passe bien viste, & qu'il y a

je

(*a*) Quis enim mihi bonus parens ignoscat, si studere amplius possum, ac non oderit animi mei firmitatem, si quis in me est alius usus vocis quàm ut incusem Deos, superstes omnium meorum? nullam terras despicere providentiam tester? *lib. 6. Proœm.*

(*b*) Juro per mala mea, per infelicem conscientiam, per illos manes numina doloris mei, has me in illo vidisse virtutes ingenii; ut prorsus possit hinc esse tanti fulminis metus. Quod observatum ferè est, celerius occidere festinatam maturitatem, & esse nescio quam quæ spes tantas decerpat, invidiam; ne videlicet ultià quàm homini datum est, nostra provehantur, *ibid.*

je ne ſçai quel deſtin jaloux qui ruine de ſi grandes eſpérances: de peur apparemment que les proſpéritez de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'appartient à la condition humaine. Il y a de l'eſprit à tout cela, dit Philanthe. Il y a, ce me ſemble, reprit Eudoxe, plus de raiſon à ce que Virgile fait dire au pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux, & l'excés de ſa douleur le porte à ne croire nulle Providence, au lieu qu'Evandre ne s'en prend qu'à la valeur de ſon fils, & ſe contente de ſe plaindre que les Dieux n'ayent pas exaucé ſes priéres.

Agamemnon, dans *Iphigénie*, repliqua Philanthe, ne ménage guere plus les Dieux; & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler lui-meſme ſa fille, lui permet ce ſemble de dire à Iphigénie:

Montrez, en expirant, de qui vous eſtes née:
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

J'avouë, repartit Eudoxe, qu'Agamemnon ſur le théatre a droit d'être plus emporté que Quintilien dans ſon cabinet. J'avouë auſſi que Clitemneſtre dans la violence de ſa douleur peut dire à Achille pour l'engager à ſauver Iphigénie:

Ira-t-elle des Dieux implorant la Juſtice,
Embraſſer leurs autels parez pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul, vous êtes en ces lieux
Son pere, ſon époux, ſon aſyle, ſes Dieux,

Mais avouez auſſi que ce que dit encore Agamemnon dans la néceſſité fatale où le jette l'ordre du Ciel, eſt tiré du fond de la nature;

Helas, en m'impoſant une loi ſi ſevere,
Grands Dieux, me deviez-vous laiſſer un cœur de pere?

Brutus qui fit mourir ſes enfans rebelles, dit

Phi-

Philanthe, (*a*) se dépouïlle dans Valere Maxime des sentimens de pere pour faire la fonction de Consul. Tite-Live qui pense toûjours naturellement, repartit Eudoxe, dit sur la mort des fils de Brutus, (*b*) que la Fortune voulut que celui qu'on devoit empescher d'assister à un si tragique spectacle, en fût lui mesme l'auteur. Florus qui ne pense pas toûjours comme Tite-Live, repliqua Philanthe, l'imite sur ce sujet; & dit que Brutus, (*c*) en faisant couper la tête à ses fils, sembla adopter le Peuple en leur place, & devenir le pere de la Patrie.

Ce que Voiture écrivit à Madame la Duchesse de Longueville sur la mort de Monsieur le Prince son pere, poursuivit Philanthe, me paroist fort naturel: Qu'il étoit bien juste qu'une „ personne aussi celeste qu'elle s'accommodât „ aux volontez du Ciel, & qu'ayant tout reçu „ de lui, elle souffrist qu'il lui ostât quelque „ chose.

Cela n'est pas seulement naturel, répondit Eudoxe; cela est bien tourné, & a beaucoup de justesse. Mais voici encore deux pensées trés-naturelles; l'une est de Virgile, & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occasion de deux freres qui se ressembloient parfaitement. (*d*) *Le pere & la mere ne peuvent presque les distinguer, &*

&

(*a*) Exuit patrem ut Consulem ageret. *lib.* 5. *c.* 8.

(*b*) Qui spectator erat amovendus, eum ipsum Fortuna exactorem supplicii dedit. *Lib.* 2.

(*c*) Liberos securi percussit, ut planè publicus parens in locum liberorum adoptasse sibi populum videretur. *lib.* 1. *c.* 9.

(*d*) Simillima proles, Indiscreta suis, gratusque parentibus error. *Æneid. l.* 10.

leur méprise leur est agréable. Ovide, en décrivant le superbe Palais du Soleil, dit que les Néreïdes qui sont gravées sur les portes avec les Dieux Marins, n'ont pas toutes le mesme air, ni les mêmes traits de visage (*a*); qu'elles ne les ont pas aussi tout à fait differens, mais qu'elles les ont tels que des sœurs les doivent avoir.

La pensée du Lope de Vegue sur la ressemblance est belle & heureuse, repartit Philanthe: il dit que la nature qui se plaist à peindre, n'invente pas toûjours; qu'elle se lasse quelquefois, & ne fait que copier. C'est au sujet d'une Princesse Espagnole qui s'habilla en homme pour suivre Alphonse Roi de Castille dans l'expédition de Jérusalem, & qui se fit passer pour le frere de celle qu'elle étoit.

Yva mirando el Rey el rostro hermoso
Tan semejante à Ismenia; que à su cuente
El pincel natural maravilloso
Cansado alguna vez copia, y no inventa.

Les pensées où la nature entre, dit Eudoxe, ne sçauroient manquer d'estre naturelles, quelques ingénieuses qu'elles soyent; & celle du Guarini l'est beaucoup: Qu'on ne peut se défaire de la honte que la nature a gravé en nous; & que si on veut la chasser du cœur, elle se sauve au visage.

Vergogna che'n altrui stampi natura
Non si puo rinegare, che se tu tenti
Di cacciarla dal cor, fugge nel volto.

Mais j'ay remarqué, poursuivit-il, que le caractére dont nous parlons se rencontre principalement dans les pensées où il y a quelque chose

(*a*) Facies non omnibus una, Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum, *Metam. lib.* 2.

ſe de conforme aux inclinations de la nature: ainſi comme l'amour de la vie eſt naturel, ce qu'Achille répond à Ulyſſe dans les enfers, l'eſt auſſi: (*a*) *J'aimerois mieux être villageois & valet de quelque pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir ici un empire abſolu ſur tous les morts.* Cette réponſe ſuppoſe ce qu'avoit dit Ulyſſe, aprés s'être plaint de ſa mauvaiſe fortune, qu'Achille étoit l'homme du monde le plus heureux; que pendant ſa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin, ou égal aux Dieux; & que maintenant les morts le reſpectoient comme leur Roi & leur maître.

Nôtre Charles IX., reliqua Philanthe, n'étoit pas du goût d'Achille, luy qui diſoit qu'il aimoit mieux mourir Roi que de vivre priſonnier. Il n'étoit pas non plus, dit Eudoxe, du ſentiment de (*b*) Salomon, qui préfere un chien vivant à un lion mort, mais c'eſt que l'ambition lui avoit un peu gaſté le jugement, & qu'elle le faiſoit parler. S'il eût conſulté la nature, il auroit changé & d'avis & de langage: car pour me ſervir de la penſée, & même des termes d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée: Il „ n'y a point de Roi mourant qui ne voulut „ être le dernier de ſes ſujets; & il n'y a point „ de ſi miſérable eſclave qui voulût changer ſa „ fortune avec celle de ce Roi qui n'auroit „ plus qu'un quart d'heure à vivre.

Quoi qu'il en ſoit, ajoûta Eudoxe, la penſée d'Homere ſur Achille eſt fort naturelle. Celle de Martial contre les admirateurs & les idolâtres de l'Antiquité doit l'être dans vos principi-

(*a*) *Odiſſ.* 11.
(*b*) Melior eſt canis vivus leone mortuo. *Eccl. c.* 9.

cipes, repartit Philanthe; (*a*) *Vous n'admirez que les Anciens, & ne louez que les Poëtes morts. Pardonnez-moi, je vous prie, il n'y a pas tant d'avantage à mourir pour vouloir vous plaire à ce prix-là.* Elle l'est sans doute, reprit Eudoxe, & toutes les autres du mesme Poëte qui roulent sur le desir de la vie, ne le sont pas moins.

(*b*) *Si la gloire ne vient qu'aprés la mort, je ne me haste pas d'en acquerir.*

(*c*) *Les mausolées que nous voyons auprés de la Ville nous font des leçons pour vivre, en nous apprenant que les Dieux mesmes ne sont pas exemts de la mort.* Il entend par ces Dieux, les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendît des honneurs divins & il fait allusion au tombeau d'Auguste.

Il dit ailleurs: (*d*) *Croyez moy, il n'est pas d'un homme sage de dire, Je vivray. C'est vivre trop tard que de vivre demain: vivez aujourd'huy.* Il encherit lui-mesme sur la pensée, en disant: (*e*) *C'est vivre trop tard que de vivre aujourd'hui: le plus sage est celui qui a vêcu dés hier.* Tout cela est naturel, & ne l'est mesme que trop à prendre la chose dans le sens & selon la morale de l'Auteur.

Ra-

(*a*) Miraris veteres Vacerra solos:
Nec laudas nisi mortuos Poëtas.
Ignoscas, perimus, Vacerra: tanti.
Non est ut placem tibi, perire, *lib.* 8.

(*b*) Si post fata venit gloria, non propero. *Lib.* 5.

(*c*) Jam vicina jubent nos vivere mausolea:
Cum doceant ipsos posse perire Deos. *Lib.* 5.

(*d*) Non est, crede mihi, sapientis dicere, vivam:
Sera nimis vita est crastina, vive hodie *lib.* 1.

(*e*) Hodie, jam vivere, Posthume, serum est:
Ille sapit, quisquis, Posthume, vixit heri. *l.* 6.

Racan a été parmi nous un de ces esprits faciles & heureux en qui le gênie supplée au sçavoir, & dont les ouvrages ne sentent ni la contrainte, ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel, & deux Strophes d'une Ode adressée à Léonor de Rabutin Comte de Bussy me paroissent excellentes dans ce genre là.

Que te sert de chercher les tempestes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazars
Où la gloire te méne?
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est toûjours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.
A quoi sert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanitez font voir jusques aux cieux
Les folles entreprises?
Maints Chasteaux accablez dessous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms & les devises
De ceux qui les ont faits.

Il me semble, dit Philanthe, que l'expression contribuë quelquefois à rendre la pensée plus naturelle & plus simple. Vous avez raison, repliqua Eudoxe, & la perfection du caractére naturel vient d'ordinaire d'une diction pure, & d'un tour aisé. Ce seul Quatrain adressé à une jeune Personne entestée de son mérite, & qui ne pense point à la mort, peut donner l'idée de ce que je dis.

Vous avez beau charmer: vous aurez le destin
De ces fleurs si fraiches, si belles
Que ne durent qu'un matin:
Comme elles, vous plaisez: vous passerez comme elles.

On peut dire en général que qnoiqu'il ne s'agisse pas ici de l'élocution (elle ne laisse pas de

de se mêler souvent à la pensée, & d'en rehausser le prix. Un habit propre & magnifique donne de la grace & de la dignité à une personne bien-faite; & s'il est juste, il fait paroitre la taille, quand on l'a fine. Il y a mesme des termes si attachez aux choses, & si faits pour elles, (*a*) qu'ils semblent suivre la pensée comme l'ombre suit le corps.

L'affectation, poursuivit Eudoxe, est le défaut directement opposé à ce caractére naturel dont nous parlons. C'est, selon Quintilien, dit Philanthe, (*b*) de tous les vices de l'éloquence le pire, parce qu'on évite les autres, & qu'on recherche celui-là; mais il est tout entier dans l'élocution. N'en déplaise à Quintilien, repartit Eudoxe, ce défaut si spécieux & si beau en apparence n'a pas moins de part dans la pensée que dans le langage; (*c*) & c'est le sentiment d'un habile homme d'Italie, qui ose donner un démenti à Quintilien sur le dernier article du passage que vous venez de citer. *Questo ultimo*, dit il, *è falso*, *paroche l'affettatione consiste anche ne' concetti.* (*d*) Il le dit aprés un ancien Rheteur, qui apporte pour exemple d'affectatation dans la pensée, le Centaure qui est à cheval sur lui-même. Mais d'autres exemples le feront encore mieux connoître.

Vir-

(*a*) Ut sensibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus sequi. *Quintil. 8 proem. de verbis*

(*b*) Omnium in eloquentia vitiorum pessimum: nam cætera cùm vitentur. hoc petitur. Est autem totum in elocutione. *lib.* 8. 3.

(*c*) *Proginnasmi Poetici di Udeno Nisieli, da Vernio.*

(*d*) Posita autem est mala affectatio in sententia quidem, ut qui dixit: Centaurus equitans seipsum. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Virgile dit que le Géant Encélade bruslé des foudres de Jupiter, vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux lui lui ont mise sur le corps: & le Guarini dit que ce Géant lance des feux de colére & d'indignation contre le ciel, sans qu'on sçache s'il est foudroyé, ou s'il foudroye,

La dove sotto a la gran mole Etnea
Non so se fulminato o fulminante
Vibra il fiero Gigante
Contra'l nemico ciel fiamme disdegno.

L'un est naturel, & l'autre affecté.

Selon l'Ancien Pline, le sang humain (*a*) pour se venger du fer qui est son mortel ennemi, & qui aide à le répandre, y fait venir la rouïlle. Selon Pline le Pline, un certain Licinianus, qui de Senateur devint Professeur de Rhétorique pour avoir de quoi vivre, (*b*) se vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faisoit contre elle. Il y a de l'affectation dans la pensée du premier: car cette vengeance qu'on attribuë au sang n'est point tirée de la nature, & la rouïlle qui gaste le fer vient autant du sang des bêtes que du sang des hommes. La pensée de l'autre est naturelle, & la vengeance que prend le Sénateur dégradé, a son fondement dans la nature qui porte des hommes malheureux à se fascher contre tout ce qui peut-être cause de leur disgrace.

Je pensois, repartit Philanthe; que Pline le Jeune fut moins naturel que l'ancien. Il l'est quel-

(*a*) A ferro sanguis humanus se ulciscitur. *lib.* 34 *cap.* 14.

(*a*) Seque de Fortuna præfationibus vindicat *lib.* 4. *Ep.* 7.

quelquefois davantage, repliqua Eudoxe; mais a parler engénéral, il veut toûjours avoir de l'esprit: & pour ne rien dire ici du Panégyrique de Trajan, ses Epîtres sont pleines de traits qui ne me paroissent pas assez simples. Dans la Lettre où il décrit une de ses maisons, après avoir dit que l'air du païs est si bon qu'on n'y peut presque mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y sont, (*a*) vous croiriez en y venant que vous etes né dans un autre siécle; il dit que sa maison, quelque serein que soit le ciel, (*b*) reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude ni de violent, qui sont fatigués & rompus du chemin qu'ils ont fait: *Ces vents doux & foibles de lassitude* n'ont guéres de simplicité. Ce grand espace qui les fatigue, qui les affoiblit, reliqua Eudoxe, ressemble à celui que décrit un de nos Poëtes,

Il se voit prés du Caire une plaine deserte,
Que d'un sable mouvant la nature a couverte
Et qui semble un espace applani sous les cieux
Pour le seul exercice ou des vents ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dit Eudoxe, ce que j'ai lû dans la description d'une autre maison de campagne, qu'il y a une vûë d'une si vaste étenduë du côté de la mer, que les yeux n'y trouvent „ point d'autres limites que leur propre foiblesse, qui ne leur permet pas de discerner ce „ qu'ils voyent au delà des bornes que la natu- „ re leur a préscrites.

Mais

(*a*) Cumque veneris illò, putes aiio te sæculo natum *Lib.* 5. *Ep.* 6.

(*b*) Accipit ab hoc auras quamlibet sereno & placido die, non tamen acres & immodicas, sed spatio ipso lassas & infractas. *Ibidem.*

Mais je veux vous faire sentir davantage la différence qu'il y a entre une pensée naturelle & une qui ne l'est pas.

Térence, continua-t-il, introduit dans *l'Eunuque* une jeune homme qui cherche par-tout une personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé; & il lui fait dire: (*a*) *Elle ne paroit point, & je ne sçai où je pourrai la trouver. Une seule chose me donne de l'esperance, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut pas être cachée long-tems.* Il n'y a rien de plus naturel que cela: c'est le propre d'une grande beauté d'attirer les yeux du monde, & de faire de l'éclat.

Le Tasse est affecté en traitant le mesme sujet: car ayant dit que la modeste Sophronie se déroboit dans sa retraite aux regards des hommes, il ajoûte:

Pur guardia esser non può, ch'in tutto celi
Beltà degna ch'appaia che s'ammiri,
Ne tu il consenti Amor; ma la riveli
D'un giovinetto a i cupidi desiri:
Amor, c'hor cieco, hor Argo; hora ce veli
Di benda gli occhi, hora ce gli apri e giri.

Passe de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entiérement une beauté digne de paroître, & d'être admirée. L'affectation n'est pas là, & c'est à peu prés ce que dit Térence: mais elle est dans *l'Amour tantôt aveugle, & tantot Argus: qui se couvre tantot les yeux d'un bandeau, & qui tantot les ouvre, les tourne, & les jette de tous costez.*

Si c'est là de l'affectation, dit Philanthe, je crains

(*a*) Ubi quæram? ubi investigem? quem perconter? quam insistam viam? Incertus sum; una hæc spes est; ubi, ubi est, diu celari non potest. *Act.* 2. *scen.* 3.

crains bien pour des pensées du Bonarelli dans sa *Filli di Sciro*, sur des sujets tout semblables. Aminte étant en peine de Célie qui le fuyoit, & qui avoit disparu, déclare qu'il la suivra en quelque lieu du monde qu'elle aille. J'aurai le „ plaisir, dit il, de suivre vos pas; & je recon-„ noîtrai par où vous aurez passé, aux fleurs qui „ seront en plus grand nombre sur vôtre che-„ min.

Conoscerollo a i fiori
Ove saran più folti.

„ J'aurai le plaisir de respirer l'air que vous „ aurez respiré vous mesme ; & je le recon-„ noîtrai à je ne sçai quelle fraischeur plus „ douce.

Conoscerollo a l'aure
Ove saran più dolci.

Le mesme Poëte, au sujet d'une autre Bergere qui craignoit d'être reconnuë, & qui prétendoit se cacher, fait dire à un Berger qui lui parle: „ Il sort de vos yeux je ne sçai quelle lumiére „ trop vive, qui ne se voit point ailleurs. A „ une clarté si brillante on vous connoîtra bien „ tôt, & vous ne pourrez jamais demeurer ca-„ chée.

Da quegli occhi tuoi, non so qual luce
Ch'in altrui non si vede
Troppo viva risplende: a tanto lume
Non potrai star nascosa.

Voilà bien des gentillesses à quoi Térence n'a point pensé, repartit Eudoxe: mais par (*a*) malheur ces jolies pensées sont pleines d'affectation, & je m'en étonne pas. Les Poëtes Italiens

(*a*) Minuti corruptique sensiculi, & extra rem petiti. *Quintil. Lib.* 8. *c.* 5.

liens ne ſont guéres naturels, ils fardent tout, & le Taſſe par ce ſeul endroit eſt bien au deſſous de Virgile. Quelle différence entre l'adieu de Didon à Enée & celui d'Armide à Renaud? Ce que penſe & ce que dit la Reine de Carthage eſt une expreſſion de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fut jamais; c'eſt la nature elle-meſme qui la fait parler: au lieu qu'Armide ne penſe & ne dit preſque rien de naturel.

Eh quoi, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque choſe de bien touchant? „ O vous qui emportez une partie de moi-meſ„ me, & qui laiſſez l'autre; ou prenez l'une, „ ou rendez l'autre, ou donnez la mort à tou„ tes les deux.

Forſennata gridava. O tu che porti
Teco parte di me, parte ne laſſi;
O prendi l'una, o rendi l'altra: o morte
Dà inſieme ad ambe.

C'eſt juſtement là, dit Eudoxe, qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'eſprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon goût. (*a*) *Je n'aime pas un commencement ſi recherché*, ſur tout dans une paſſion violente, où le brillant ne doit avoir nulle part. Du reſte, la ſuite reſſemble au commencement, à une ou deux penſées près, qui ſont aſſez naturelles.

Vous n'aimez pas apparemment, repartit Philanthe, l'endroit de *Scudiero o Scudo*? Je ferai ce

(*a*) Non me delectavit tam curioſum principium *Petr.*

ce qu'il vous plaira, dit Armide en se radoucissant un peu, ou vôtre Escuyer, ou vôtre bouclier, pour vous défendre des coups, aux dépens mesme de ma vie.

Saro qual più vorrai scudiero o scudo.
Non sia ch'in tua difesa io mi risparmi,
Per queste sen, per questo colle ignudo,
Pria che giugano a te, passeran l'armi.

Ce jeu de *scudiero o scudo* est une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poëte pouvoit se passer. Si Armide se fut contentée de dire: Je vous suivrai dans le combat, & vous y rendrai tous les services possibles, soit en tenant vos armes, & vous menant des chevaux; soit en parant, ou recevant les coups qu'on vous portera; elle auroit exprimé sa passion, & l'auroit fait naturellement. Mais le Tasse, qui est un si beau génie, tient un peu du caractere des femmes coquetes, (*a*) qui mettent du fard, quelque belles qu'elles soient; sans prendre garde que l'artifice gaste en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage si elles avoient moins envie de plaire.

Ce qui me fasche le plus, ajoûta-t-il, c'est, que le Tasse donne quelquefois dans l'affectation lors que son sujet l'en éloigne, Par exemble, pour dire qu'on ne s'apperçoit pas d'une passion quand elle ne fait que que de naistre, & que quand on s'en apperçoit elle est déjà forte & tout-à-fait maistresse du cœur; il dit

ne

(*a*) Unum quodque genus cùm ornatur castè pudicèque, fit illustrius: cùm fucatur, & prælinitur, fit præstigiosum. *Aul. Gell. Noct. Attic. l. 7. cap. 14.*

dans l'*Aminte* que l'amour naiſſant a les aiſles courtes, & ne peut voler; qu'ainſi l'homme ne s'aperçoit pas de ſa naiſſance, & que quand il s'en apperçoit, l'amour eſt devenu grand, & a pris ſon vol.

Amor naſcente hà corte l'ale, a pena.
Può tenerle e non le ſpiega a volo.
Pur non s'accorge l'huom quand' egli naſce;
E quando huom ſe n'accorge, è grande e vola.

Pour moy, jaime mieux ſur une matiére auſſi morale que celle-la un petit Dialogue tout ſimple dont je me ſouviens:

A quoy penſiez-vous, Climene.
A quoy penſiez-vous d'aimer?
Ne ſçaviez-vous pas la peine
Que ſouffre un cœur qui ſe laiſſe enflammer?

RÉPONSE.

On n'y penſe pas, Silvie.
Quand on commence d'aimer;
Et ſans en avoir envie.
En un moment on ſe laiſſe enflammer.

Au reſte (*a*) l'affectation qui regarde les penſées vient d'ordinaire de l'excés où on les porte, c'eſt-à-dire, ou de trop de ſublimité, ou de trop d'agrément, ou de trop de délicateſſe, ſuivant les trois genres que nous avons

(*a*) Per affectationem decoris corrupta ſententia, cùm eo ipſo dedecoretur quo illam voluit Author ornare. Hoc fit aut nimio tumore, aut nimio cultu. *Diomed. Grammatic. lib.* 2.

avons établis; l'un de pensées nobles, grandes, & sublimes; l'autre de pensées jolies & agréables, & le troisieme de pensées fines & delicates: car si on n'a soin de ménager son esprit selon les régles du bon sens, & de se renfermer dans les bornes de la nature, on outre tout. L'enflûre prend la place du sublime; l'agrément n'est qu'afféterie, & la délicatesse qu'un rafinement tout pur.

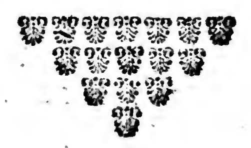
Je crains, dit Philanthe, qu'avec toutes vos distinctions vous ne rafiniez un peu vous-mesmes; & je voudrois bien que vous me donnassiez des exemples de cette enflûre, de cette afféterie, & de ce rafinement, pour voir si vous ne poussez point les choses trop loin. Il me sera aisé de vous contenter là-dessus, repartit Eudoxe: car en lisant les Auteurs, j'a remarqué diverses pensées qui sont vicieuses dans ces trois genres, & qui ne pechent quelquefois que par trop d'esprit.

Ils en étoient là, lors qu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit; c'estoit trois beaux Esprits de son voisinage, grands parleurs, & grands rieurs, du nombre de ces honnestes fascheux qui troublent toutes les sociétez agréables, & qui sont d'autant plus incommodes, qu'ils ne croyent point l'estre. Comme on n'a pas à la campagne les facilitez qu'on a à la ville pour se précautionner contre ces sortes de gens, ou pour s'en défaire bientôt, Eudoxe fut obligé de les recevoir, & de les souffrir. On disna, on joüa aprés le disner, on se promena ensuite jusqu'au soir; car la visite fut trés-longue, & la nuit seule chassa les trois importuns.

Aussi tôt qu'ils furent partis, Philanthe qui ne croit pas qu'on puisse jamais avoir trop d'esprit,

prit, & qui avoit impatience de ſçavoir comment une penſée peut être vicieuſe par là, pria ſon Ami de s'expliquer un peu là-deſſus: mais Eudoxe étoit ſi fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eut pas la force de dire une mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la converſation au lendemain.

Fin du deuxième Dialogue.



LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

TROISIEME DIALOGUE.

LE jour qui suivit la visite des fascheux fut un des plus beaux jours de l'Autonne. Jamais le soleil ne parut si brillant, ni le ciel si pur : l'air étoit doux, & la chaleur si tempérée, qu'on pouvoit se promener à toutes les heures sans nulle incommodité.

Dès le matin Eudoxe craignit une persécution semblable à celle de la journée précédente : tellement que pour se sauver des importuns qui pourroient venir, il proposa à Philanthe de faire une promenade hors de la maison. Ayant mangé de bonne heure, ils sortirent ensemble du côté de la prairie qui conduit à une riviére dont les bords sont très-agréables.

A peine eûrent-ils gagné un certain endroit écarté où regne un profond silence, & qui a tous

tous les charmes de la solitude, que Philanthe dit à son Ami: Nous voicy en sûreté, & apparemment nous ne serons pas aujourd'hui interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, repliqua Eudoxe: il n'y a point de lieu inaccessible aux fascheux, & le malheur souvent veut qu'on les rencontre lors qu'on les fuit. Du moins, ajoûta-t-il, jusqu'à ce qu'ils nous ayent déterrez, nous pourrons nous entretenir quelque tems sur le sujet que nous quittasmes hier. Je vous disois, si je m'en souviens, qu'en voulant avoir trop d'esprit on pense mal quelquefois, & qu'une pensée est vicieuse dans le genre noble quand on la porte à un excés de grandeur; qu'elle l'est dans le genre agréable, quand on luy donne plus d'agrément qu'il ne faut; & dans le genre délicat, lors qu'on pousse la délicatesse jusqu'à une vaine subtilité.

Ces affectations différentes sont, selon un sçavant Critique, (a) des efforts que l'esprit fait au dessus de ses forces. Mais vous voulez des exemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cayer que j'ay apporté avec moi nous fournira des pensées outrées de toutes les especes & de toutes les façons.

Pour commencer par le sublime, Gracian que vous connoissez, & qui est un des beaux Esprits de l'Espagne, ne se contente pas de dire dans son *Héros*, qu'un grand cœur est un cœur géant, *un coraçon gigante*: il traite celui d'Alexandre d'Archicœur, dans un coin duquel tout ce monde étoit si à l'aise, qu'il y restoit de

(a) Conatus supra vires & supra rem. *Jul. Scalig. Poet. lib. 3. cap. 27.*

de la place pour six autres : *Grande fue el de Alexandro y el archicoraçon, pues cupo en un rindel todo éte mundo holgadamente, dexando lugar pàra otros seis.* Avez vous rien vû de plus recherché & de plus enflé ?

A la vérité, dit Philanthe, la pensée est un peu hardie, & mesme un peu fanfaronne; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croyez moi, reprit Eudoxe, cela est énorme, & ne sied point bien; (*a*) ou plûtôt cela est petit à force d'être grand, si j'ose parler de la sorte ; & l'Auteur du *Heros* fait comme ce Timée, qui, au rapport de Longin (*b*), tomboit dans de grandes puérilitez, en voulant toûjours produire des pensées nouvelles & surprenantes. Celle de Voiture, sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Princesse avoient pour lui, est plus réguliére & plus judicieuse avec l'adoucissement qu'il y met. La voicy dans Voiture mesme que je porte toûjours sur moi, comme vous sçavez : Il me „ semble que ce n'est pas assez d'un cœur pour „ Madame sa mere & pour elle, & que quand „ l'une y a pris sa part, il y en reste trop peu „ pour l'autre.

Gracian, repartit Philanthe, n'est pas le seul qui a passé un peu les bornes au sujet du Conquérant de l'Asie. Ces Déclamateurs Latins dont Séneque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour sçavoir s'il doit pousser ses conquestes au délà de l'Océan, ne sont gueres moins outrez que l'est

(*a*) Tumor & omne quod studio fit, indecorum est. *Dionys. Halicarn. de Orat. Antiq.*

(*b*) *Longin. sect.* 3.

l'est l'Auteur Espagnol. Les uns disent, (*a*) qu'Alêxandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'Astre du jour se contente de luire; (*b*) qu'il est tems qu'Aléxandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer: les autres que (*c*) la Fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde; (*d*) qu'Aléxandre est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Aléxandre; (*e*) qu'il n'y a rien au-delà d'Aléxandre non plus qu'au-delà de l'Océan.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ne justifient pas celle que je vous ay dite d'abord: elle sont elles-mêmes non seulement fausses, mais excessives, & hors des régles d'une grandeur juste, à la réserve peut-être d'une seule, que *le monde étoit petit pour Aléxandre*. Car enfin l'ambition est insatiable, & le magnanime a toûjours le cœur élévé au dessus de sa fortune. Quand Aléxandre auroit conquis effectivement toute la terre, ce n'auroit pas été assez pour une ame comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune Conquerant (*f*), qu'il ne respiroit pas a l'aise dans une enceinte si étroite, & qu'il y estoit comme étouffé; que

(*a*) Satis sit hactenus vicisse Alexandro, quà mundo lucere satis est.

(*b*) Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere,

(*c*) Eumdem fortuna victoriæ tuæ quem natura finem fecit.

(*d*) Alexander orbi magnus est; Alexandro orbis angustus est.

(*e*) Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, mus quàm ultra Oceanum. *Suasor.* I.

(*f*) Unus Pellæo juveni non sufficit orbis. Æstuat infelix angusto limite mundi. *Juvenal satir.* 10.

que rien ne pouvoit ni l'arrester, ni l'assouvir.

Victorieux du monde, il en demande un autre;
Il en veut un plus riche & plus grand que le notre:
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horison.
Il sent que l'univers n'est plus que sa prison.

Ou pour le dire en moins de paroles & plus vivement;

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Les conquestes des Romains n'ont pas moins donné lieu au sublime outré que celles du Vainquer des Perses. (*a*) Un Poëte Grec dit hardiment: *Jupiter, fermez les portes de l'Olympe, & défendez bien la citadelle des Dieux. Les armes de Rome ont subjugué la mer & la terre: il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore été.* Mais ce que dit un Poëte Latin à Auguste par la bouche d'Apollon, au sujet de la bataille d'Actium, est plus raisonnaible; (*b*) *Rendez-vous maître de la mer, vous l'êtes déja de la terre.*

Ce qu'un de nos Poëtes dramatiques fait dire à Xiphares fils de Mithridate, est noble sans être fastueux.

Tout reconnut mon pere, & ses heureux vaisseaux
N'eûrent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

Car pour vous faire mieux sentir le défaut d'une pensée qui est vicieuse en beau, il est bon de vous en dire quelques-unes en passant qui soyent

(*a*) *Antholog. lib.* 1.
(*b*) Vince maria, jam terra tua est. *Propert, lib.* 4.

soyent régulieres, & correctes dans le même genre.

Il est naturel aux Espagnols, dit Philanthe, d'avoir de hautes idées des succés de leur nation, & des avantages de leur Monarchie. Le Lope de Vegue, dans un de ses Poëmes intitulé, *Jérusalem conquistada* : ce n'est pas la premiére conqueste de Jerusalem faite par Godefroy de Bouïllon, c'est la seconde faite par Richard Roi d'Angleterre contre Saladin, qui avoit repris Jérusalem sur Gui de Lusignan, que la mort de Baudouïn V. en avoit rendu le possesseur & le maître. Le Lope donc qui composa ce Poëme Epique en l'honneur de sa nation, dont les principaux accompagnérent Alphonse Roy de Castille, & gendre de Richard dans une expédition si glorieuse, dit de la nation Espagnole :

Es una fiera gente la de Espana,
Que quando à pechos una empresa toma,
Los tiembla el mar, la muerte les étrana.
Diga Numancia, que je cuesta à Roma.

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poëte d'Espagne dise que c'est une fiére nation que la sienne, & que quand les Espagnols se mettent en teste quelque grande entreprise, la mer tremble devant eux, la mort les fuit ; & que Numance qui cousta si cher à Rome, en peut dire des nouvelles. Les Castillans sont un peu extrémes, sur tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel Esprit de ce païs-là, repliqua Philanthe, parle ainsi à Philippe II. dans de vers Latins, *Aléxandre a vaincu les Perses, mais il s'est arresté là : à peine ce fils de Jupiter a-t-il vû les Indes. On dit que Rome la Capitale du monde a réduit l'Angleterre sous son empire ; mais César*

n'a pas passé plus avant. Vous avez porté vos armes plus loin que l'un & l'autre n'a porté les siennes. O grand Prince nulle maison n'est plus illustre que la vôtre: le soleil luit toûjours sur vos Etats, soit qu'il se leve, ou qu'il se couche. (a) Pour trouver un lieu qui serve de frontiére à votre Empire, il faut que la terre & la mer s'étendent au-delà des bornes que la nature leur a préscrites.

Cela seroit beau, reprit Eudoxe, si cela l'étoit un peu moins. Il y a bien de la différence entre une taille avantageuse, & une stature gigantesque; (b) l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monstre. Mais pour vous dire mon sentiment sur toute la piéce, les premiéres pensées qui mettent Philippe II. au dessus d'Aléxandre & de César en matiére de conquêtes, sont les moins hardies. Ce n'est pas que j'aime à faire marcher Alexandre & César aprés les autres Conquerans, & que je ne sois tout-à-fait du goût d'un fort honnête homme qui fit un si joli Madrigal au sujet de je ne sçai quels vers composez à l'honneur de Louïs le Grand, & qui ne put souffrir qu'on méprisât Aléxandre pour relever la valeur Françoise dans le passage du Rhin; qu'on le méprisat, disje, jusqu'a dire que les actions de nôtre invincible Monarque effaçoient entiérement la mémoire du Conquerant de l'Asie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échapé, en voici la fin. C'est au Roi que le Poëte parle:

A ces lasches flatteurs ne te laisse surprendre,

Là

(a) Ut sit in orbe locus metas ubi figere possis; Terra suos fines augeat, unda suos. *Falcon.*

(b) Quod turgidum granditatem ipsam superare gestit. *Longin. sect.* 2.

Le passage du Rhin, & tout ce que tu fais
Nous font croire aujourd'hui ce qu'on dit d'Alé-
xandre.

Cependant comme les conquestes des Espagnols ont éte en effet plus loin que celles d'Alexandre & de César, je pardonne au Poëte ce qu'il dit d'abord. Je lui passe même la pensée où le soleil entre : car enfin les Panégyristes de Rois Catholiques disent que le soleil ne se couche point pour eux, & que ce Prince des astres leur paye à chaque moment quelque tribut de sa lumiere, comme s'il étoit leur vassal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'étendent au-delà des leurs, c'est ce qui me paroit excessif & bien Espagnol. J'aime beaucoup mieux, ajoûta-t-il, la pensée d'un Académicien François, dans le Compliment qu'il fit au Roi de la part de l'Academie au retour de la Campagne de Valenciennes : *La France n'a plus besoin, Sire, que vous étendiez ses limites, sa véritable grandeur est d'avoir un si grand Maistre.*

Aparemment, dit Philanthe, deux vers Latins du même Espagnol sur la Pompe funébre de Charles-Quint ne vous plairont pas : le sens néanmoins en est magnifique, & on ne peut gueres imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le ciel, pour torches les étoilles, pour larmes les mers.* (a)

C'est justement, dit Eudoxe, la pensée de Saint Gelais dans l'Epitaphe d'une Dame de la Cour de François I.

O

(a) pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cælum, Sydera pro facibus, Pro lacrymis maria.

O Voyageurs, ce marbre fut choisi,
Pour publier la grande extorsion
De mort qui prit Helene de Boissy
Dont ici gist la moindre portion!
Car s'elle eut eû à la proportion
De ses valeurs, un juste monument;
Toute la terre elle eût entiérement
Pour son cercueil, & la grand' mer patente
Ne fût que pleurs & le clair firmament
Lui eut servi d'une chapelle ardente.

Elle se nommoit Madame de Traves, dit Philanthe, & Marot fit aussi son Epitaphe.

Ne sçai où gist Helene en qui beauté gisoit.
Mais ici gist Helene où bonté reluisoit,
Et qui la grand' beauté de l'autre eut bien ternie
Par les graces & dons dont elle étoit garnie.

La pensée de Marot, repliqua Eudoxe, est plus naturelle & plus juste que celle de Saint Gelais, où l'enflure regne dans toute son étenduë, pour ne point parler de l'Espagnol qui a volé le François, selon toutes les apparences; mais qui ne lui a pas dérobé grand' chose.

Si vous condamnez la pensée de Saint Gelais dit Philanthe, vous avez bien la mine de n'approuver pas celle de je ne sçay quel Poëte Latin moderne, sur ce que Pompée fut privé des honneurs de la sepulture.

(a) La terre que vous avez vaincuë, étoit un tombeau indigne de vous; vôtre corps ne devoit être con-

(a) Indignum, tellus fuerat tibi victa, sepulcrum
Non decuit cælo te nisi, Magne, tegi.

couvert que du ciel. Ce Poëte a fort imité Lucam & son Traducteur, repartit Eudoxe. Que ne disent-ils point l'un & l'autre là-dessus? (*b*) *Le ciel couvre celui dont les cendres n'ont point d'urne: toute lo terre; tout l'Empire Romain tient lieu de tombeau à Pompée.*

La traduction n'affoiblit pas la pensée & Brébeuf rencherit, ce semble, sur Lucain, en disant que Pompée.

(*c*) *On n'a point de sepulcre, ou gist dans l'univers :*
Tout ce qu'a mis son bras sans le pouvoir de Rome,
Est à peine un cercueil digne d'un si grand homme.

Ces pensées ont un éclat qui frappe d'abord, & semblent même convainquantes à la prémiére vuë, car c'est quelque chose de plus noble en apparence d'être couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit espace de terre: mais ce n'est au fond qu'une noblesse chimérique. Car enfin le véritable honneur de la sépulture vient de l'amour & de l'estime de nos parens ou de nos amis, qui nous dressent un monument, dont le seul usage est de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air, & de la cruauté des animaux; ce que ne fait

(*b*) Cælo tegitur qui non habet urnam. *Lucan. l.* 7.
(*c*) Situs est qua terra extrema refuso pendet in oceano: Romanum nomen & omne Imperium, Magno est tumuli modus. *Idem, l.* 8.

fait pas le ciel, qui est destiné à tout autre ministére & qui couvre également les corps des homme & des bêtes sans les préserver de rien.

Ajoûtons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharsale, un Historien qui a traité le même sujet (*a*) *Telle fut la fin de Pompée; aprés trois Consulats & autant de Triomphes, ou plûtot aprés avoir dompté l'univers, la Fortune s'accordant si peu avec elle même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.* Mais avoüons en même temps que tout cela a plus de faste que de grandeur, & que si ces pensées étoient venuës à Virgile, où à Tite-Live, ils les auroient rejettées comme des imaginations monstrueuses. Je ne sçai même si Tacite s'en seroit accommodé : mais je sçai bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ses Annales, à Galgacus dans la Vie d'Agricola, est plus raisonnable & plus beau. L'un dit, en refusant des terres que les Romains lui offroient : (*b*) *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions.* L'autre, jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi déclaré de la puissance Romaine, parle ainsi à ceux de sa nation : (*c*) *Ces voleurs du monde cherchent les mers*

(*a*) Hic post tres Consulatus & totidem Triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus; intantum in illo viro à se discordante fortuna, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Vellei. Paterc. lib.* 2

(*b*) Deesse nobis terra, in qua vivamus, in qua moriamur, non potest. *Ann. l.* 13.

(*c*) Raptores orbis, postquam cuncta vastantibus defuere terræ, & mare scrutantur. Si locuples hostis est, avari: si pauper, ambitiosi: quos non Oriens, non Occidens satiaverit; soli omnium opes atque inopiam pari affectu con-

mers les plus reculées, dés que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi est riche, ils sont avares; s'il est pauvre, ils sont ambitieux. L'Orient ni l'Occident ne pourroit pas les assouvir: de tous les conquérans, ils sont les seuls qui s'attachent avec une passion égale aux richesses & à la pauvreté. Piller, massacrer, prendre par force, c'est ce qu'ils appellent faussement l'Autorité Souveraine: & où ils détruisent tout, à les entendre parler, ils donnent la paix.

Vous m'avouërez, poursuivit Eudoxe, que ces pensées-là valent un peu mieux que celles de la Pompe funébre Charles-Quint. Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philippe IV. Roi d'Espagne & qui commence par crier à l'aide, comme si le monde ne pouvoit plus se soûtenir, & que le ciel fut sur le point de tomber?

Aita o cieli! or che vacilla il mondo.
Tremate o mondi! or che cadente è il cielo.

Je dirai, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pégase a emporta le Poëte dans les espaces imaginaires. La fin, dit Philanthe, rectifie en quelque façon le commencement.

Restò l'Alcide a sostener il mondo
Passi l'Atlante a dominar il cielo.

Philippe IV. est l'Atlas qui va regner dans le ciel,

concupiscunt. Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus Imperium: atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. *In vita Agric.*

ciel, & Charles II. qui lui ſuccede, eſt l'Hercule qui demeure ſur la terre pour porter le faix du monde. Dites, repliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement; & ſouvenez vous que c'eſt un défaut, non ſeulement d'être grand dans les petites choſes; mais d'etre trop grand dans les grandes. (*a*) Nous l'avons dit, & on ne ſçauroit trop le répéter, la véritable grandeur doit avoir de juſtes meſures; tout ce qui excede eſt hors des régles de la perfection, & il n'eſt jamais permis de s'enfler, pas même quand les ſujets que l'on traite ſont élevez & pompeux. (*b*) Tant il eſt aiſé de tomber du grand dans la bagatelle, ainſi que remarque Longin, qui nomme ces ſortes de penſées, vaines & faſtueuſes, les rêveries de Jupiter.

Martial n'eſt pas du ſentiment de Longin, dit Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands ſujets, & pour moi je vous avouë que ſon enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez, ſans doute, ſa penſée ſur la maiſon de Domitien, reprit Eudoxe: (*c*) *Ce Palais eſt auſſi grand que le ciel, mais plus petit que le Maître qui l'habite.* Eh pourquoi non, repartit Philanthe? Peut on donner une plus haute idée d'un Palais ſuperbe, & d'un auguſte Monarque? Il ſeroit bon, repliqua Eudoxe, d'en donner une idée

(*a*) Res omnes accommodatè efferendæ ſunt, parvæ quidem exiliter, Magnæ autem magnificè. *Demetrius Phaler, de Elocut,*

(*b*) In nugas quandoque facillimè, quæ grandia ſunt evadunt. Quid enim hæc aliud dixerimus, quàm Jovis inſomnia? *cft* ~,

(*c*) Par domus eſt cælo, ſed minor eſt Domino, *Lib,* 8.

idée convenable & de n'outrer rien. Vous admirez encore, si je ne me trompe, poursuivit-il, ce que dit le même Poëte à Domitien & à Jupiter dans une même Epigramme: (*a*) *Différez, je vous prie, Cesar, le plus que vous pourrez d'aller prendre place à la table de Jupiter: ou venez ici vous-même Jupiter, si vous etes pressé d'avoir un tel convié que Cesar.* Mais n'est ce pas traiter un peu cavalierement le Maitre des Dieux, que lui parler de la sorte, ajoûta Eudoxe? N'est-ce pas élever trop Domitien que de faire descendre ainsi Jupiter?

C'est une flaterie, dit Philanthe. Je l'avouë, repartit Eudoxe; mais c'est une flatérie qui blesse la Religion & le bons sens tout ensemble. Martial ne devoit pas flatter son Prince au dépens de celui que les Payens reconnoissoient pour le Pere de la race humaine, pour le Souverain des Rois de la terre, qui avoit foudroyé les Géans, & qui faisoit tout trembler d'un clin d'œil: en un mot, il ne devoit pas se moquer de Jupiter; comme il fait encore ailleurs, quand il dit que (*b*) Jupiter n'a pas dans toutes ses finances de quoi payer l'Empereur.

Horace, qui avoit le sens droit, garde toûjours les bienséances que la raison & la Religion demandent. Pour flatter Auguste, il se contente de dire, parlant à Jupiter: (*c*) *Les destins*

(*a*) Esse velis oro serus conviva Tonantis; Aut tu si properas, Jupiter, ipse veni; *Lib.* 8.

(*b*) Num tibi quod solvat non habet arca Jovis, *Lib.* 9.

(*c*) Tibi cura magni
Cæsaris fatis data: tu secundo
Cæsare regnes, *Horat, Carm, lib,* 1. *Od,*

tins vous ont chargé du soin de César, & il fait seulement ce souhait: *Que César tienne la premiére place aprés vous dans le gouvernement de l'Univers.* Ces pensées ménagent la Divinité de Jupiter en relevant la grandeur d'Auguste, & ce sont-là les tempéramens qu'un esprit juste sçait prendre dans le genre suplime. Martial ne connoist guére ces tempéramens; & quand il se jette dans la flatterie, il met Domitien audessus, ou du moins à côté de Jupiter; fort éloigné en cela d'Horace, (*a*) qui ne donne à Jupiter ni de supérieur, ni d'égal.

Que dis-je, continua Eudoxe; Horace est si religieux, & si sensé quand il louë, qu'il n'égale pas même les hommes aux Dieux pris en général, sans une raison tirée de la part des Dieux. Je m'explique: quand il dit que (*b*) Dioméde est égal aux Dieux en courage, il ajoûte que c'est par le secours d'une Déesse, & ainsi il fait honneur à Pallas de la valeur divine qu'il attribuë à un homme.

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux, mais ce n'est pas le seul des Auteurs Payens qui en use de la sorte. Lucain, sans parler des autres, est celui peut-être qui garde le moins de mesures. Dans la Pharsale, non seulement Caton le dispute aux Dieux; mais (*c*) Pompée brave leur puissance en

(*a*) Unde nil majus generatur ipso, nec viget quicquam simile, aut secundum, *bid.*

(*b*) Quis Martem tunica tectum adamantina
Digne scripserit? aut pulvere Troico
Nigrum Merionem, aut ope Palladis
Tydidem superis parem; *Horat. Carm. lib.* 1. *Od.* 6

(*c*) ...um tamen, ô superi, felix, nullique potestas,
Hoc auferre Deo. *Lucan lib.* 8.

en mourant; mais (*a*) Marius leur pardonne sa disgrace; c'est d'un côté les compter pour rien, & de l'autre les traiter comme des coupables.

Les irrégularirez de Lucain, dit Eudoxe, n'autorisent pas celles de Martial: ce sont l'un & l'autre de beaux Esprits qui se perdent quelquefois en prenant l'essor, & qui ne ressemblent point à Sapho, cette spirituelle & sçavante fille qui mérita parmi les Grecs le nom de dixiéme Muse. Elle n'eût pas plûtôt écrit d'un trés vaillant homme qu'il étoit pareil au Dieu Mars, qu'elle en eût honte, & se corrigea sur le champ: car jugeant bien que la chose étoit impossible, elle mit que ce guerrier étoit le plus brave de tous les hommes

Sapho me paroit en cela bien scrupuleuse, dit Philanthe. Je le confesse, repartit Eudoxe; & j'avouë qu'Homere n'a pas la conscience si délicate, lui qui tranche net, que Mérion étoit pareil au Dieu Mars: mais c'est sa coûtume de donner aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes, & je ne crois pas que ce soit-là son plus bel endroit,

Malherbe à bien encheri sur Homére, dit Philanthe, en appellant Henri IV.

Plus Mars que Mars de la Trace.

Un Poëte, repliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homére, ne regarde Mars que comme un Héros que les fable ont fait le Dieu de la guerre, & peut sans scrupule non seulement lui égaler, mais lui préferer un Monarque Victorieux qui étoit un prodige de valeur. *Le plus Mars* de Mal-

(*a*) Solatia fati Carthago, Mariusque tulit pariterque jacentes Ignovere Diis. *Lib.* 2.

Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il employe à l'honneur du même Prince sur l'heureux succés du voyage de Sedan.

Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa delivrance,
Sont écrits avecque foi:
Qui ne confesse qu'Hercule
Fust moins Hercule que toi?

On peut, comme a fait le Tasse, comparer un Prince infidelle assis dans son trône au milieu de son armée, & revestu d'une majesté terrible, tel qu'étoit le Soudan d'Egypte; on peut, dis-je, le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre:

Appelle forse ô Fidia in tal sembiante
Giove formò, mà Giove all'hor tonante.

La comparaison est noble, & n'est pas outrée: car ce n'est qu'avec la statuë & la représentation de Jupiter foudroyant que l'on compare le Soudan d'Egypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal, en parlant poëtiquement d'un Prince Chretien redoutable par sa puissance & par sa valeur, tel qu'est nôtre grand Monarque, de le comparer á Jupiter même & à tous les Dieux, comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort spirituel;

Lors qu'à la main il a le cimeterre,
C'est Jupiter qui lance le tonnerre.
Pauvre Hollande, appaisez son courroux:
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous
Que le Roi seul.

Mais

Mais ces exemples, continua Eudoxe, ne justifient pas les Payens qui opposent l'Empereur à Jupiter, & qui égalent les hommes au Maitre des Dieux. Si on s'est moqué de celui qui appella Xerxés le Jupiter des Perses (*a*); que doit on dire de cieux qui dégradent Jupiter, en lui donnant un supérieur, ou un égal ?

C'est la flatterie, dit Philanthe, qui a introduit ces pensées. Ouï, reprit Eudoxe : à mesure que la liberté diminua parmi les Romains, & que les Césars devinrent plus maîtres, la générosité & le bon sens s'altérérent; la flatterie devint plus lasche & moins raisonnable. Sous le regne d'Auguste, où la liberté n'étoit pas encore opprimée, on se contenta de partager (*b*) l'Empire du monde entre Jupiter & César : mais sous le regne de Domitien, où l'esprit de servitude avoit étouffé ce qui restoit des sentimens de la République, on mit César au dessus de Jupiter.

Que si dans le Paganisme pour revenir à ce que je vous disois tout à l'heure d'Horrace & de Sapho, ceux qui pensoient juste, n'osoient égaler absolument les hommes aux Dieux, jusques-là que (*c*) Pline le Jeune se reprend lui-même d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le Port malgré la tempeste, approche des Dieux de la mer : sera-t-il permis dans nôtre Religion pour flatter un grand Ministre d'Etat, de lui ôter toutes les foiblesses humaines, & d'en faire presque un Dieu ? C'est pourtant ce que fit au-

(*a*) *Longin. sect.* 2.
(*b*) Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.
(*c*) *Lib.* 9. *Ep.* 26.

autrefois un assez fameux ecrivain, en dédiant un livre au Cardinal de Richelieu, & „ en lui disant qu'il avoit osté aux passions le „ trouble qu'elles avoient tiré du péché; qu'il „ les avoit élévées à la condition des vertus; „ qu'il les avoit réduites à la nécessité de pren- „ dre la loi de la raison, & de ne se plus éle- „ ver que par son commandement; qu'il n'é- „ toit touché que des mauvais événemens qui „ pourroient toucher les Anges s'ils étoient mor- „ tels; qu'on devoit remercier le Ciel de l'a- „ voir fait homme, & non pas Ange, puis „ qu'il devoit employer si noblement les foi- „ blesses de nôtre nature, qu'en traitant avec „ l'Ange de l'Etat, il apprénoit de lui à con- „ noître les intentions des hommes & les mou- „ vemens de leurs cœurs; enfin qu'il imitoit „ dans le gouvernement de la France la con- „ duite de Dieu dans le monde.

A la vérité, quand le Cardinal fut mort, l'Auteur supprima toutes ces louanges dans une seconde Edition, & dédia même son livre à Jesus-Christ, comme pour desavouër publiquement des pensées flatteuses qui avoient quelque chose d'excessif, & même de peu religieux. La flatterie, dit Philanthe, n'a jamais, peut-être, élevé personne plus haut; & je me souviens d'avoir lû une autre Epître dédicatoire où on disoit à ce grand Ministre: *Qui a jamais vû votre visage sans être saisi de ces craintes qui faisoient frémir les Prophetes lors que Dieu leur communiquoit quelque visible rayon de sa gloire? Mais comme celui qu'ils n'osoient approcher dans les buissons ardens & dans le bruit des tonnerres, venoit quelquefois à eux sous la fraischeur d'un zéphire; aussi la douceur de votre auguste visage dissipe en même tems, & change en rosée ces petites vapeurs qui en couvrent la majesté.*

C'est

C'est én sa faveur, repliqua Eudoxe, que Balzac a épuisé toutes les hyperboles de sa Rhétorique. Je vous renvoye là dessus à Phyllarque, & je me contente de vous dire en général, que le sublime outré est comme naturel à Narcisse. Mais sçavez-vous bien, repartit Philanthe un peu en colére, que votre Voiture est quelquefois ampoullé lui même, & que sa premiére Lettre a beaucoup de ce sublime qui ne vous plaist pas? Elle est écrite à Balzac. Philanthe prit le livre, & lût ce qui suit.

„ De tant de belles choses que vous avez di-
„ tes à mon avantage, tout ce que j'en puis
„ croire pour me flatter, c'est que la fortune
„ m'ait donné quelque part en vos songes; en-
„ core je ne sçai si les rêveries d'une ame si re-
„ levée que la vôtre ne sont pas trop sérieuses
„ & trop raisonnables pour descendre jusqu'à
„ moi; & je m'estimeray trop favorablement
„ traité de vous, si vous avez seulement songé
„ que vous m'aimiez. Car de m'imaginer que
„ vous m'ayez gardé quelque place parmi ces
„ grandes pensées qui sont occupées à cette
„ heure à faire les partages de la gloire, & à
„ donner récompense à toutes les vertus du
„ monde, j'ay trop bonne opinion de vôtre es-
„ prit pour m'en persuader cette bassesse, & je
„ ne voudrois pas que vos ennemis eussent ce-
„ la à vous reprocher.

„ Je n'ay rien vû de vous depuis vôtre dé-
„ part qui ne m'ait semblé au dessus de ce que
„ vous avez jamais fait, & par ces derniers
„ ouvrages vous avez gagné l'honneur d'avoir
„ surmonté celui qui a passé tous les au-
„ tres.

„ Tous ceux qui sont jaloux de l'honneur de
„ ce Royaume ne s'informent pas plus de ce

„ que fait Monsieur le Maréchal de Créqui que „ de ce que vous faites, & nous avons plus de „ deux Généraux d'armée qui ne font pas tant „ de bruit avec trente mille hommes que vous „ en faites dans vôtre solitude.

„ Si nous avions en usage cette loi qui per„ mettoit de bannir les plus puissans en autorité „ ou en réputation, je crois que l'envie publi„ que se déchargeroit sur vôtre tête, & que M. „ le Cardinal de Richelieu ne courroit pas tant „ de fortune que vous.

Tout cela n'est il pas extrême, poursuivit Philanthe; & si vous estimez de telles pensées, devez-vous mépriser celles de Balzac? Il y a long-tems, reprit Eudoxe, que j'ai fait réfléxion sur cette Lettre de Voiture, & que j'y ay apperçû un caractére particulier qui ne se trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y regne par tout: mais souffrez que je vous dise franchement ce que je pense là-dessus. Voiture affecta ce stile, si je ne me trompe, ou pour faire sa cour à Balzac, en l'imitant, ou pour se moquer de lui, en le contrefaisant; & ce qui me fait pancher davantage du côté de la moquerie, c'est que l'esprit de la Lettre est railleur, que Balzac étoit devenu jaloux de Voiture, & qu'ils n'étoient pas dans le fond trop bien ensemble.

Quoi qu'il en soit, Voiture ne pense point comme Balzac lors qu'il parle selon son genie; & dans les endroits même où il s'eleve le plus: on ne le perd point de vûë. Quoi, vous n'appellez pas du sublime outré, pour me servir de vos termes, ce qu'il dit au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque; L'éloquence, qui des „ plus petites choses en sçait faire de grandes, „ ne peut avec tous ses enchantemens égaler

„ la

„ la hauteur de celles que vous faites ; & ce
„ que dans dans les autres elle appelle hyper-
„ bole, n'eſt qu'une façon de parler bien froi-
„ de pour exprimer ce que l'on penſe de
„ vous.

C'eſt en des occaſions comme celle-là, repartit Eudoxe, où ſelon Quintilien, (a) l'hyperbole la plus hardie eſt une perfection du diſcours, bien-loin d'en être un défaut ; je veux dire, quand la choſe dont il s'agit paſſe en quelque ſorte les limites de la vertu naturelle, telle qu'etoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les apparences humaines, & qui faiſoit tous les jours des actions de valeur preſque incroyables ; car alors il eſt permis de dire plus qu'il ne faut, parce qu'on ne peut dire autant qu'il faut ; & il vaut mieux aller un peu au-delà des bornes de la vérité, que de demeurer en deçà. Auſſi Iſocrate ayant à décrire l'éxpedition que fit Xerxés contre les Grecs, quand il paſſa dans la Gréce avec une armée ſur terre compoſée d'un milion d'hommes, & une autre ſur mer de douze cens galeres, dit fort à propos : *Quel Orateur voudroit en parler avec excès, qui n'en dit moins que ce qui en a eté?*

Si Balzac n'uſoit d'hyperboles qu'en ces ſortes de rencontres, pourſuivit Eudoxe, je n'aurois rien à dire ſur toutes ſes exagérations, & ſon ſublime vaudroit peut-être celui de Voiture. Mais en vérité l'un eſt bien different de l'autre,
&

(a) Tum hyperbole virtus, cùm res ipſa de qua loquendum eſt, naturalem modum excellit. Conceditur enim amplius dicere, quia dici quantum eſt, non poteſt, meliuſque ultra quàm citra ſtat oratio. *Quintil. lib. 8. c. 6,*

& pour peu qu'on y prenne garde, Balzac prend le haut ton jusques dans les petites choses; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans les grandes & ne s'éleve jamais trop (*a*), parce qu'il le fait toûjours selon les regles de l'art, ou plûtot selon celles du bon sens. Vous avez beau dire, repliqua Philanthe, Voiture tient un peu du caractére de Lysias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnasse, tout naturel & tout simple qu'il étoit, s'enfloit quelquefois: semblable à ces riviéres, qui ayant un cours reglé, & des eaux fort pures, (*b*) ne laissent pas de se déborder en de certains tems.

Mais Voiture, reprit Eudoxe, n'a rien de ces esprits hyperboliques (*c*) dont les pensées deviennent froides par l'excés de l'hyberbole, tel qu'étoit celui qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulysse, disoit que les chévres y paissoient.

Malherbe du moins, repliqua Philanthe, qui vous semble & si sensé & si juste, ne l'est pas toûjours. Il est ampoullé en de certaines rencontres; ou pour m'exprimer plus figurément, ce fleuve égal & paisible dans sa course, devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas, & qui tombe dans des précipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere, aprés la mort d'Henri le Grand, au débordement de la Seine?

L'im-

(*a*) Simplex esse mavult quàm cum aliquo periculo sublimis, nec tam artificium Ostendit quàm naturalem veritatem. *De Orator. Antiq.*

(*b*) Æquo sublimior & magnificentior in panegyricis. *judic. Isocrat.*

(*c*) Ex superlatione sententiae & ex eo quod fieri nequit, frigiditas nata est. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris;
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la pénitience de Saint Pierre est encore plus violent:

C'est alors que ses cris en tournerres s'éclatent:
Ses soupirs se font vents qui les chesnes combattent:
Et ses pleurs qui tantot descendoiens mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Ce n'est pas par ces endroits-là, repartit Eudoxe, que j'estime, & que j'admire Malherbe: il y sort visiblement de son caractére, & je ne l'y reconnois pas. Cependant, répondit Philanthe, on peut pousser le sublime plus loin en vers qu'en prose, & un poëme admet des pensées hardies qui ne conviendroient pas à une piéce d'éloquence. Il est vrai, repliqua Eudoxe: mais cette hardiesse poëtique doit avoir ses bornes, & le merveilleux même de l'Epopée devient ridicule dés qu'il n'est pas vraisemblable.

Je ne crois pas, dit Philanthe, que les petits ouvrages de poësie soyent assujétis aux regles rigoureuses des poëmes Epiques. Dés que ces petits ouvrages, repartit Eudoxe, sont graves & sérieux, ils doivent être aussi exacts que les grands poëmes pour ce qui regarde les pensées. L'hyperbole & l'exagération qui ne sont pas dans les régles, en doivent être bannies; & pour moi je n'estime guére plus l'Epigramme d'un de nos Poëtes sur les nouveaux bastimens du Louvre, que celle de Martial sur la maison de Domitien:

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire :
Loin de l'admirer, je soupire
De le voir ainsi limité.
Quoi, prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre !
Une si grande Majesté
A trop peu de toute la terre.

Néanmoins, interrompit Philanthe, la pluspart des Inscriptions que les beaux Esprits ont faites pour le Louvre, sont à peu-prés de ce caractére. L'une dit : (*a*) *Jupiter ne s'est jamais vû à Rome un tel Palais : & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.* L'autre : (*b*) *Que nos Neveux étonnez de la magnificence de cét Edifice, cessent d'admirer : c'etoit le Palais du Soleil.* Il y a en a de moins fastueuses & de moins brillantes, dit Eudoxe, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de noblesse. En voici une qui sent tout à fait l'antiquité, & qui semble être du siécle d'Auguste : (*a*) *Ouvrez vos portes aux peuples, Louvre superbe : il n'est point de maison plus digne de l'Empire du monde.* J'en sçai encore une autre qui me paroit belle : (*b*) *Cent villes prises font voir ce que* Louïs *peut dans la guerre ; une seule maison montre ce qu'il peut dans la paix.*

Tout cela me fait souvenir du Cavalier Bernin, dit Philanthe : il fut appellé en France pour le

(*a*) Nec tales Romæ vidit sibi juppiter ædes :
Nec talem coluit Roma superba jovem.
(*b*) Attoniti tantæ molis novitate Nepotes,
Mirari cessent : Regia Solis erat.
(*c*) Pande fores populis sublimis Lupara : non est
Terrarum imperio dignior ulla domus.
(*d*) Quid valeat bello Lodoïx centum oppida monstrant.
Monstrat quid valeat pace vel una domus.

le dessein du Louvre, & il fit le Buste du Roi en marbre. Ce buste lui attira l'applaudissement de toute la Cour, & donna lieu à un Poëte d'Italie de faire des vers sur le pié-d'estal qui n'etoit pas encore fait.

Entro Bernino in un penser' profondo,
Per far al Reggio busto un' bel' sostegno:
E disse, non travandone alcun degno:
Piccola basa a un' tal' Monarca è il mondo.

A quoi le Bernin répondit lui même:

Mai mi sovenne quel' pensier' profondo:
Per far' di Rè sì grande appoggio digno
Van sarebbe il pensier', che di sostegno,
Non è mestier', a chi sostiene il mondo.

Nous voilà retombés dans le sublime vicieux, repartit Eudoxe: car qu'y a t-il de moins grand & de moins solide que de dire qu'un monde entier est une trop petite base pour un tel Monarque; ou que celui qui soûtient le monde, n'a pas besoin de soutien?

Ce n'est pas tout, reprit Philanthe, au sujet de la Statuë équestre du Roi que le Cavalier Bernin fit à Rome, & qui est aujourd'hui à Versailles: on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier se plaint de ce qu'ayant toûjours été le lieu des Triomphes, on destine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin répond, qu'où est Louïs le Grand, là est le Capitole.

E vero che il tuo luogo ò quello de Trionfanti:
Ma dove e il grand LUIGO, *è il Campidoglio.*

Vous m'avouërez qu'il y a là une véritable grandeur aussi bien qu'à ce qu'on a dit autrefois, qu'où étoit le grand Camille, là étoit Rome; & à ce que dit un de nos Poëtes, en faisant parler un Romain:

Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis.

Je vous avouë franchement que je ne m'accommode pas de ces idées si pompeuses ; & six vers François qu'un des plus illustres Prélats du Royaume a mis sous le buste du Roy dans son Palais Episcopal me plaisent bien davantage ;

Ce Heros, la terreur, l'amour de l'Univers
Avoit des ennemis en cent Climats divers :
Leurs efforts n'ont servi qu'à le combler de gloire ;
Son nom les fit trembler, son bras les a défaits :
Enfin las d'entasser victoire sur victoire,
Maitre de leurs destins, il leur donne la paix.

Je sçay aprés tout bon gré aux beaux Esprits étrangers de dire des choses un peu excessives, en parlant de notre incomparable Monarque, c'est signe qu'ils en ont une haute idée ; & je pardonne à un Poëte Italien moderne qui a fait le Panégyrique de Louïs le Grand, d'avoir dit que les Provinces entiéres, & les Citadelles imprenables n'ont coûté au Roi qu'une reflexion de son esprit, & un éclair de ses armes.

Bellicose Provincie, e Rocche horrende
Già de più prodi inciampo,
Un' raggio sol costaro
De la mente regal, de l'armi un lampo.

Qu'à peine il pense à tant de diverses & de hautes entreprises, que la victoire vient aussi viste que va sa pensée :

A varie ed alte imprese appena intende,
Che allor veloce al paro
Deelle' Eroico pensier, vien la vittoria.

Que ses pensées font le sort des nations, & que les destins dépendent de lui.

Son destin' delle genti i suoi pensieri
Da lui pendono i fati.

Qu'avec le seul bruit de son nom il sçait foudroyer, & que ses résolutions font plus d'effet à la guerre que les armées des autres Princes.

Egli sa fulminar solo col' tuono :
Più vince il suo voler, che l'altrui guerra.

Qu'à la honte de la Grece qui a tenté inutilement de percer l'isthme de Corinthe, Louïs a joint les deux Mers, comme si c'étoit un effet de son pouvoir & de sa sagesse de rendre la symmetrie du monde plus parfaite, & que Dieu qui voyoit de quelle utilité seroit la jonction des Mers, ne l'eut pas voulu faire luimesme, pour en réserver toute la gloire à un si grand Prince.

Ecco in seno alla Francia or son costretti
Con l'onde pellegrine
Abbocarsi il Tireno e l'Oceano.
La Grecia vantatrice il picciol tratto
Tanto cavar del suo Corinto in vano;
Omai Luigi *hà tratto*
Mare à mar più lontano
Quasi sua forza, e suo saper profondo
Sia migliorar' la simmetria del mondo.
A te Luigi *hà'l Creator serbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces pensées à un homme de delà les monts, mais je ne sçai si je les pardonnerois à un François; car nôtre esprit est d'une autre trempe que celui des Italiens, & nous n'aimons aujourd'hui que la véritable grandeur. Cependant, repliqua Philanthe, nos meilleurs Poëtes ont sur le Roi même des pensées qui me semble assez Italiennes, comme celle-cy qui a rapport au passage du Rhin.

De tant de coups affreux la tempeste orageuse

Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis *d'un regard sçait bientot la fixer;*
Le destin a ses yeux n'oseroit balancer.

Ces deux derniers vers sont pour le moins aussi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne sont point fanfarons, repartit Eudoxe; ils ne sont que forts, & ils ont une vraye noblesse qui les autorise. Le Poëte ne dit pas que les destins en général dépendent du Roi: il ne parle que du destin de la guerre. Comme le systême de sa pensée est tout poétique, il a droit de mettre la Fortune en jeu; comme la présence d'un Prince aussi magnanime que le nôtre rend les soldats invincibles, il a pu dire poétiquement:

Mais Louis *d'un regard sçait bientot la fixer;*
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

C'est comme s'il disoit: Dés-que Louis paroit, on est asseûré de la victoire. Y a t-il quelque chose d'outré, & toute l'Europe n'a-t-elle pas été témoin d'une vérité si surprenante?

Mais, repliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poëte, aprés avoir dit par une espéce d'entousiasme,

O que le Ciel soigneux de nôtre poësie,
Grand Roi, ne nous fist-il plus voisins de l'Asie?
Bientot victorieux de cent peuples altiers?
Tu nous aurois fourni des rimes a miliers,

il ajoûte sur le même ton:

Quel plaisir de te suivre aux rives de Scamandre,

D'y

D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre;
De juger si les Grecs qui briserent ses tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS *en dix jours?*

Ce dernier vers me paroît bien fort pour ne ne rien dire de pis. La pensée est forte, repartit Eudoxe, mais elle est raisonnable; car cela ne se dit pas affirmativement, comme en deux autres vers presque semblables d'un autre Poëte:

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux
Que la Fable en dix ans n'a fait faire à ses Dieux.

Aprés tout, repliqua Philanthe, la pensée n'est peut-être pas si forte que vous vous imaginez. Car enfin ces Dieux qui sont blessez & défaits dans l'Iliade ne valent guéres plus que des Héros. Vous dites vrai, reprit Eudoxe, & je trouve que Longin a raison de dire qu'Homére s'est efforcé autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces hommes qui furent au siége de Troye; & qu'au contraire des Dieux mesmes il en fait des hommes, jusqu'à leur donner donner des passions foibles & basses dont les grands hommes sont éxempts; témoin le combat où Pluton tremble, & se croit perdu; & dont voicy un endroit que le Traducteur de Longin a rendu admirablement.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trosne, il paslit, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux sejour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée:
Ne fasse voir du Stix la rive désolée,

Ne découvre aux vivans cét empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'un forteresse du Japon, repliqua Philanthe, dit que le fossé en est si profond, qu'il semble qu'on peut par là aller faire la guerre aux Démons jusques dans l'enfer. *Que parece se abria para ir fazer guerra os Demonios no inferno.* C'est parler hardiment pour un Historien, repartit Eudoxe, & c'est tout ce qu'on pourroit souffrir à un Poëte tel que celui qui dit qu'à force de creuser bien avant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaspe, on fait espérer aux ombres des enfers de voir la clarté du ciel. (*a*)

Lucain, qui est plus Historien que Poëte, dit Philanthe, a une pensée sur les malheurs de la guerre de Pharsale qui me semble bien généreuse, mais qui vous paroitra sans doute trop hardie: la voici. *Si les destins n'ont point trouvé d'autre expédient pour mettre un jour Neron sur le trosne; si le ciel couste cher aux Dieux, & que Jupiter n'ait été paisible possesseur de son Empire qu'aprés la guerre des Géans:* (*b*) *Puissances celestes nous ne nous plaignons plus de rien, les crimes les plus énormes plaisent à ce prix.* La pensée de Pline le Jeune sur un sujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous sçavez que les soldats qui tuérent les meurtriers de Domitien, assiégérent Nerva dans son Palais. Le Panégyriste de Trajan dit là-dessus: *A la vérité ce*

(*a*) Jam montibus haustis Antra gemunt, & dum varios lapis invenit usus, Inferni manes cælum sperare jubentur. *Petr.*

(*b*) Jam nihil, ô Superi querimur: scelera ipsa nefasque, Hac mercede placent. *Lib.* 1.

ce fut-là une grande honte pour le siécle. & la République reçût en cette rencontre une grande playe. Le Maître & le Pere du monde est assiégé, pris, enfermé; & on oste au Prince ce qu'il y a de plus doux dans l'Empire, la liberté de tout faire sans nulle contrainte.(a) Si cependant il n'y avoit que cette seule voye pour vous faire regner, il ne ne s'en faut rien que je ne dise hautement, qu'il falloit acheter à ce prix un si grand bonheur.

La pensée du moins ne blesse point les bonnes mœurs comme celle de Lucain, & ce qu'elle a d'un peu outré est adouci par *il ne s'en faut rien que je ne dise.* Mais j'aime encore mieux ce que Corneille fait dire au vieil Horace, aprés que le dernier de ses fils, eût tué les trois Curiaces, dont la sœur étoit sa belle-fille, & dont l'un devoit être son gendre:

Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous:
Tous nos maux à ce prix doivent nous estre doux.

La noblesse, le sublime est là sans enflûre, ajoûta Eudoxe, & Longin lui-même seroit content de Corneille. Que si selon ce grand Maître du sublime c'est un défaut dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos, à plus forte raison doit-on éviter l'enflûre dans les discours ordinaires: & dela vient qu'un certain Gorgias fut raillé pour avoir appellé les vautours des sépulcres animez. Je ne voi pas, repliqua Philanthe, qu'il y ait là de quoi railler, & Hermo-

(a) Si tamen hæc sola erat ratio quæ te publicæ salutis gubernaculis admoveret: prope est ut exclamem tanti fuisse. *Pang. Trajan.*

mogene qui trouve que l'Auteur de cette pensée est digne des sépulcres dont il parle, mérite à mon gré qu'on le raille un peu lui même.

Effectivement, repartit Eudoxe, la pensée n'est pas si ridicule, & selon le Traducteur de Longin elle ne seroit pas condamnable dans les vers. Valére-Maxime parlant d'Artemise qui bût les cendres de Mausole son mari, l'a bien appellée un tombeau vivant (*a*); & un galant homme de ce siécle, encore plus illustre par sa vertu que par ses ouvrages, pour bastir uu Mausolée a la Reine mere Anne d'Autriche, dressa une Piramide de cœurs enflammez avec ces mots Espagnols, *Assi sepultada no es muerta*; & ces vers François:

Passant ne cherche point dans ce mortel séjour
Anne de l'univers & la gloire & l'amour
Sous le funeste enclos d'une tombe relante:
Elle est dans tous les cœurs encore aprés sa mort,
Et malgré l'injustice & la rigueur du sort
Dans ces vivans tombeaux cette Reine est vivante.

J'ay peine à croire, poursuivit Eudoxe, que Longin eût condamné *ces vivans tombeaux* dans ce sens-là. Croyez-vous, repartit Philanthe, qu'il eût approuvé un endroit des *Triomphes de Louis le Juste*.

Ces Rois qui par tant de structures.
Qui menacent encor le ciel de leurs mazures;
Oserent allier par un barbare orgüeil,

Là

(*a*) Quid de illo inclyto tumulo loquare, cùm ipsa Mausoli vivum ac spirans sepulcrum fieri concupierit. *Valer. Max. lib. 4. cap. 6.*

La pompe avec la mort, le luxe avec le deüil:
Aussi le tems a fait sur ces masses hautaines
D'illustres chastimens des vanitez humains.
Ces tombeaux sont tombez, & ces superbes Rois
Sous leur chute sont morts une seconde fois.

Ces pensées sont nobles, & exprimées noblement, repartit Eudoxe, aux *tombeaux tombez* prés, qui me semble un petit jeu ridicule. Juvénal a bien mieux dit (*a*) que les sépulcres ont leurs destinées, & périssent comme les hommes; & Ausone aprés lui, (*b*) que la mort n'épargne pas même les marbres. Pour la derniére pensée, *sont morts une seconde fois*, elle est apparemment tirée de Boéce, quand il soûtient que la réputation des Romains les plus fameux sera éteinte un jour entiérement, & qu'alors ces grands hommes mourront une seconde fois. (*c*)

Le même Poëte François reprit Philanthe, dit ailleurs, en parlant des superbes bastimens d'Egypte ruinez où étoient les statuës d'Abel & de Caïn:

Là le frere innocent & le frere assassin
Egalement cassez ont une égale fin:
Le tems qu'aucun respect, qu'aucun devoir ne bride,
A fait de tous les deux un second homicide.

J'aime mieux, repartit Eudoxe, la *seconde vie* d'un

(*a*) Quando quidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris. *Satyr.* 10.

(*b*) Mors etiam saxis marmoribusque venit. *Auson.*

(*c*) Quod si putatis longius vitam trahi Moralis aura nominis: Cum sera vobis rapiet hoc etiam dies, jam vos secunda mors manet.

d'un enfant ſauvé du naufrage ſur le corps de ſon pere mort, que le *ſecond homicide* des deux freres. La penſée eſt tirée d'une Epigramme grecque qui a été appliquée heureuſement à la Conception immaculée de la Sainte Vierge, & traduite en nôtre langue le plus poliment du monde. Ecoutez la traduction, c'eſt l'enfant qui parle.

Les Dieux touchez de mon naufrage,
Ayant vû perir mon vaiſſeau,
M'en préſenterent un nouveau
Pour me reconduire au rivage.
Il ne paroiſſoit ſur les flots
Ni navire ni matelots;
Il ne me reſtoit plus d'eſpoir dans ma miſére;
Lors qu'aprés mille vains efforts,
J'apperçûs prés de moi flotter des membres morts:
Helas; c'étoit mon pere!
Je le connus, je l'embraſſai,
Et ſur lui juſqu'au port heureuſement pouſſé,
Des ondes & des vents j'évitai la furie,
Que ce pere doit m'eſtre cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois ſur la terre, & l'autre ſur la mer!

J'ai leû je ne ſçay où, dît Philanthe, que Cornélie mettant dans la terre les cendres de Pompée qui tenoient auprés d'elle la place de ſon mari même, il lui ſembla qu'elle le perdoit tout de nouveau, & qu'elle étoit veuve pour la ſeconde fois. Toutes ces penſées peuvent avoir un trés-bon ſens, répondit Eudoxe; du moins ne ſont-elles pas guindées commes celles de Lucain, qui va d'ordinaire au delà du but. J'avouë qu'en s'élevant, il eſt aiſé de s'élever trop, & qu'on a de la peine à s'arreſter où il faut, comme

me fait Cicéron, qui, au rapport de Quintilien, (*a*) ne prend jamais un vol trop haut: ou comme fait Virgile, qui eſt ſage jusques dans ſon enthouſiaſme, & fort éloigné de ceux dont parle Longin, qui au milieu de la fureur divine dont ils penſent être quelquefois épris, badinent, & font les enfans (*b*). Un de nos Poëtes qui a la plus belle imagination du monde, & qui ſeroit un Poëte accompli s'il pouvoir modérer ſon feu, s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez en par un ſeul exemple:

Le Chevalier Chreſtien, pour aller à la gloire,
A plus d'une carriére, & plus d'une victoire:
En tombant il s'éléve, il triomphe en mourant;
Et priſonnier vainqueur, couronné de ſa chaine,
Il garde à ſa vertu la dignité de Reine.

C'eſt le Poëte, repliqua Philanthe, qui dans un autre endroit de ſon Poëme fait dire au Soudan d'Egypte:

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens
Sont du droit des petits, & non du droit des grands.
Un Roi dans ſa Couronne a toute ſa famille:
Son Etat eſt ſon fils, ſa grandeur eſt ſa fille,
Et de ſes intérêts bornant ſa parenté,
Tout ſeul il eſt ſa race & ſa poſterité.

Cela s'appelle pouſſer une penſée noble à l'extrémité, reprit Eudoxe, & il n'eſt pas néceſſai-

(*a*) Non ſupra modum elatus Tullius *Lib.* 12. *c.* 18.
(*b*) Cum videantur ſibi ceu divino correpti & incitati furore, non bacchantur, ſed nugantur pueriliter. *ſect.* 1.

faire que je vous fasse faire réflexion sur ces deux vers:

Son Etat est son fils, sa grandeur est sa fille.
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Non plus que sur celui ci:

Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

Vous y en faites assez de vous-mesme, & vous estes, je croi, convaincu qu'en matiére de pensées il y a un sublime outré & frivole: Mais je ne le suis pas, repartit Philanthe, que l'agréable puisse estre vicieux dans l'agrement mesme, & qu'en beauté ce soit un défaut que l'excès. Je vas, si je ne me trompe, vous en convaincre, reprit Eudoxe, & je le vas faire par des exemples qui persuadent mieux que tous les raisonnemens.

Les premiéres pensées qui me viennent là-dessus sont de *la Métamorphose des yeux de Philis changés en Astres*; vous connoissez ce petit ouvrage. C'est un chef-d'œuvre d'esprit, dît Philanthe, & j'en suis charmé toutes les fois que je le lis. J'en ai été charmé comme vous, reprit Eudoxe; mais j'en suis bien revenu, & je n'y admire plus guéres que l'affectation. Le commencement que je trouvois si joli me paroit fade & ridicule:

Beaux ennemis du jour dont les feuillages sombres
Conservent le repos, le silence, & les Ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de véritable beauté, & qu'il sied mal de briller d'abord? Mais que ce qui suit pour exprimer la hauteur des chesnes d'une forêt ancienne me déplait avec toutes les graces que l'Auteur y met:

Vieux enfans de la terre, agréables Titans,
Qui jusques dans le ciel, sans crainte du tonnere,

Allez

Allez faire au soleil une innocente guerre.
Outre qu'il est faux que les grands arbres ne craignent point le tonnerre, puisque plus ils ont de hauteur, plus ils y sont exposez : n'est-ce pas vouloir trop plaire que de les nommer des *Titans agréables, qui font au soleil une innocente guerre?*

La description de la fontaine ressemble à celle du bois :

C'est là par un cahos agreable & nouveau
Que la terre & le ciel se rencontrent dans l'eau;
C'est là que l'œil souffrant de douces impostures,
Confond toutes les objets avec leurs figures;
C'est-là que sur un arbre il croit voir les poissons;
Qu'il trouve des roseaux auprès des hameçons,
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole,
Doute si l'oiseau nage, ou si le poisson vole.

Un autre de nos Poétes, repliqua Philanthe, dit, en faisant la description d'un naufrage causé par l'embrasement du navire :

Soldats & matelots roulez confusément
Par un double malheur perissent doublement;
L'un se brusle dans l'onde, au feu l'autre se noye,
Et tous en même temps de deux morts sont la proye.

Ce vers,

L'un se brusle dans l'onde, au feu l'autre se noye,

ressemble assez au vôtre,

Doute si l'oiseau nage, ou si le poisson vole.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ont pour ainsi dire un premier coup d'œil qui flatte, & qui réjoüit : mais quand on les regarde de près, on trouve que ce sont des beautez fardées, qui n'éblouissent qu'à la premiére veûë; ou des loüis d'or faux, qui ont plus d'éclat que les bons;

bons, mais qui valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers vers de la description de la fontaine dit, Philanthe; ils me paroissent parfaitement beaux, & trés-naturels.

Au milieu de ce bois un liquide cristal.
En tombant d'un rocher forme un canal;
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante,
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante

Si vous appellez cela naturel, repliqua Eudoxe, je ne sçai pas quelle idée vous avez de l'affectation, En vérité, repartit Philanthe, vous renversez toutes mes idées. Croyez moi, reprit Eudoxe, il ne faut jamais s'égayer trop, mesme dans les matiéres fleuries (a); & il vaudroit presque mieux qu'une pensée fut un peu sombre, que d'estre si brillante.

Cependant, reparti Philanthe; je vous ai vû autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'est le Sonnet du Miroir, composé par le Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Bassompiere: vous me l'avez appris, & je l'ai retenu.

Miroir, peintre & portrait qui donne & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour estre animé n'as besoin que de voix;
Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage:
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge;
Et

(a) Ludere quidem integrum est; verum omni in re habenda est ratio decori. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.
Les mains d'un artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant;
Mais toi, peintre brillant, d'un art immitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toûjours, & n'est jamais semblable.

J'étois jeune, repartit Eudoxe, quand je fus charmé de ce Sonnet. Ce n'est pas qu'il n'ait de grandes beautez: par exemple, *Pour estre animé n'a besoin que de voix: Tu peux seul me montrer toutes mes passions peintes sur mon visage: Tu fais sans nul effort un ouvrage qui ressemble toûjours & n'est jamais semblable*; ces traits sont agréables & naturels; mais ce *peintre & portrait qui reçois*; ce *peintre brillant*, péche par trop d'agrément, & ne me plaist plus. Au reste, si nous avions ici égard à la langue, nous serions blessez de *qui donne*, *qui porte*, sans *s* à la seconde personne: Il faut *qui donnes*, *qui portes*, & cette faute de Grammaire ne se pardonneroit pas aujourd'hui; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. A parler en général, le Sonnet seroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation; & ce qui va vous surprendre les pensées d'un Poëte Italien sur le miroir mesme me paroissent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes mystérieuses qu'elles sont.

So una mia cosa la qual non è viva,
E par che viva; se gli vai dinanti,
E se tu scrivi parerà che scriva:
E se tu canti parerà che canti:
E se ti affacci seco in prospettiva,
Ti darai tuoi diffetti tutti quanti:
E se sdegnoso gli homeri le volti,
Sparisce anch'ella, e torna se ti volti.

Car

Car enfin, mon image dans le miroir n'a point de vie, & semble en avoir; si j'écris, ou si je chante, on diroit qu'elle écrit, & qu'elle chante; elle me montre tous mes défauts extérieurs; elle disparoît dès que je tourne le dos, & revient aussitôt que je me retourne: tout cela est dit joliment & dans le bon sens.

Puisque, *Pour être animé n'a besoin que de voix, non è viva e par che viva*, ne vous choque pas, interrompit Philanthe, la pensée du Tasse sur les gravûres de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures sont si bien faites, qu'elles semblent vivantes; qu'il n'y manque que la parole; & qu'elle n'y manque pas même si on s'en rapporte à ses yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca questo ancor, s'agli occhi credi,

C'est à dire, repartit Eudoxe en riant, qu'il y a tant de mouvement & tant d'action sur les visages des figures, qu'un sourd qui auroit la vûe bonne, croiroit à les voir qu'elles parleroient. Vous badinez, repliqua Philanthe. Pour vous répondre sérieusement, dit Eudoxe, cela est pensé avec deaucoup d'esprit. Mais Virgile ne pense point de la sorte, en décrivant ce qui est gravé sur le bouclier d'Enée. Mais, reprit Philanthe, un de nos Poétes que je puis appeller nôtre Virgile, dit, en faisant la description des superbes bastimens d'Egypte, où étoit représenté l'embrassement de Sodome:

Le marbre & le porphyre ont du feu la couleur,
Il paroit même à l'œil qu'ils en ont la chaleur.

Mais le Cardinal Palavicin dit d'un grand Prélat,

lât; qu'en sa jeunesse il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait gloire de n'admirer pas même le merveilleux; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgé, tant ses discours étoient mûrs & solides dans la fleur même de son âge: *La Corte di Roma la quale si gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile; è pure ammirò voi giovane se credeva à gli occhi, vecchio se dava fede all'udito.*

Ces deux pensées, repliqua Eudoxe, sont à mon gré plus simples que celle du Tasse. Un Italien, repartit Philanthe, a mis sous un Saint Bruno peint au naturel dans le fonds d'une solitude: *Egli è vivo, e parlerebbe se non osservasse la regola del silentio.* Cela n'est-il pas pensé agréblement, *Il est vivant, & il parleroit, si ce n'est qu'il garde la régle du silence?* La pensée est assez plaisante, répondit Eudoxe, & n'est peut-être que trop agréable: elle revient à celle de Malherbe sur l'image d'une Sainte Catherine:

L'art aussi bien que la nature
Eût fait plaindre cette peinture:
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cause est belle,
La gloire d'une ame fidelle,
Est de souffrir sans murmurer.

Aprés tout, ce sont proprement les Italiens qui abondent en pensées fleuries, & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin, qui fait des descriptions si riantes, & qui appelle la Rose l'œil du printems, la prunelle de l'Amour, la pourpre des prairies, la fleur des autres fleurs:

L'occhio di primavera,
La pupilla d'Amor,

La porpora de prati,
Il fior de gli altri fiori.

Le Rossignol, une voix emplumée, un son volant, une plume harmonieuse:

Una voce pennata,
Un suon volante,
Una piuma canora,

Les Etoiles les lampes d'or du firmament; les flambeaux des funéralles du jour, les miroirs du monde & de la nature; les fleurs immortelles des campagnes céleftes:

Sotre lampe dorate
Ch'i palchi immensi
Del firmamento ornate.
De l'esequie del di chiare facelle.
Specchi de l'universo e di natura.
Fiori immortali e nati
Ne le campagne amene
De' sempiterni prati.

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profession de s'égayer, & de s'amuser par tout. Je parle du Prince de la Poëfie Italienne, & je soûtiens que le Tasse est en mille endroits plus agréable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergére occupée à se parer avec des fleurs, „ & voicy ce qu'il en dit: Tantôt elle pre- „ noit un lys, tantôt une rose, & elle les ap- „ prochoit de ses joües, pour faire comparai- „ son des couleurs; & puis comme si elle se fût „ applaudie de la victoire, elle sourioit, & son „ souris sembloit dire aux fleurs, J'ay l'avan- „ tage sur vous; & ce n'est pas pour ma paru- „ re, ce n'est que pour vôtre honte que je vous „ porte.

Le

Io pur vinco
No porto voi per ornamento mio,
Ma porto voi sol per vergogna vostra.

Cela n'est il pas enchanté, dit Philanthe! Tant pis pour vous, repliqua Eudoxe, si ces pensées là vous charment : une Bergére ne fait point tant de réflexions sur sa parûre : les fleurs sont ses ajustemens naturels; elle s'en met quand elle veut être plus propre qu'à l'ordinaire, mais elle ne songe pas à leur faire honte. Selon vôtre goût, ajoûta-t-il, c'est quelque chose de fort beau que ce qu'on a dit d'une belle chanson, que c'est un air qui vole avec des aîles de miel; de la queuë du Paon, que c'est une praire de plumes: & de l'Arc-en ciel, que c'est le ris du ciel qui pleure, un arc sans fléches, ou qui n'a que des traits de lumiére, & que ne frappe que les yeux. Ah que cela est joli, s'écria Philanthe! Prenez garde, reprit Eudoxe, que les métaphores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant, ne plaisent guéres que quand elles ne sont point forcées. *L'air qui vole avec des aîles de miel, la prairie de plumes, le ris du ciel qui pleure, l'arc sans fléches, qui n'a que des traits de lumiéres, & qui ne frappe que les yeux*: tout cela est trop recherché, & même trop beau pour être bon.

A la vérité, poursuivit Eudoxe, il n'y a rien de plus agréable qu'une métaphore bien suivie, ou une allégorie réguliére : mais aussi il n'y a peut-être rien qui le soit moins, que des métaphores trop continuées, ou des allégories trop étenduës. Vous avez veû un petit Dialogue qui se fit en quatre vers Latins sur Urbain VIII. quand il fut élevé au Pontificat. Comme il portoit des Abeilles dans ses armes, les Abeilles le réprésentent allégoriquement,

& le Dialogue se fait entre un François, un Espagnol, & un Italien. Le François commence pas dire : *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Espagnols.* L'Espagnol répond : *Si les Abeilles piquent, elles en mourront.* L'Italien dit ensuite, pour accorder le François & l'Espagnol : *Elles donnerront du miel à tout le monde, elles ne piqueront personne, car le Roy des Abbeilles n'a point d'aiguillon.*

Voilà ce qui s'appelle une allégorie heureuse : tout y est juste & sensé, sans que rien aille au-delà des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien, & finissent mal, faute d'être assez ménagées.

Le Testi, qui est, comme nous avons déja dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un exemple dans la préface du second volume de ses Poësies Lyriques. „ Ces chansons, dit-il, „ que je puis appeller les filles d'un pere déja „ vieux, & des filles qui ne sont pas jeunes „ elles mêmes, me représentoient tous les jours „ leur âge & le mien, ennuyées de demeurer „ plus long-tems dans la maison paternelle, & „ impatientes d'en sortir. On en voyoit déja „ quelques unes, qui plus hardies, & plus libres que les autres, frequentoient les compagnies, & alloient par-tout ; ce qui retomboit sur moi, & tournoit un peu à ma honte : car nous ne sommes plus au tems que „ les Herminies & les Angéliques couroient „ le

(*a*) GALLUS. Gallis mella dabunt, Hispanis spicula figent.
HISPANUS. Spicula si figent, emorientur Apes.
ITALUS. Mella dabunt cunctis, nulli sua spicula figent :
Spicula nam Princeps figere nescit Apum.

„ le monde toutes ſeules ſans deshonorer leur „ famille, ni ſcandaliſer perſonne.

Ce commencement eſt agréable: mais voyez ce que c'eſt que de pouſſer les choſes trop loin. J'ai donc pris le parti, ajoûte l'Auteur, „ de remédier à ce deſordre en les mariant, „ c'eſt-à-dire, en les faiſant imprimer: *Ho dun-„ que havuto per bene di remediare al diſordine, e „ di ſpoſarle in legitimo matrimonio a i torchi delle „ ſtampe.* Mais ſçachant que la pauvreté de „ mon eſprit peut les empeſcher d'être bien „ pourvuës, & faiſant réfléxion d'ailleurs que „ c'eſt le propre des perſonnes génereuſes d'aſſiſ-„ ter de pauvres Demoiſelles qui ſont en dan-„ ger de ſe perdre, je vous prie, dit-il au Lec-„ teur, de leur donner par charité vôtre pro-„ tection, qui leur tiendra lieu de dot.

(*a*) Ce mariage, cette pauvreté, cette dot eſt juſtement ce qui rend l'allégorie vicieuſe: elle ne le feroit pas, ſi elle étoit moins étenduë & moins plaiſante. Le Poëte pouvoit appeller ſes derniéres Poëſies, les filles d'un pere avancé en âge, (*b*) & dire qu'étant elles mêmes dans un âge mûr, elles ſouffroient impatiemment la retraite, & étoient bien-aiſes de voir le monde, que quelques unes d'elles voyoient déja malgré lui. Mais il falloit en demeurer là, & ne point parler de mariage: Auſſi-bien, ajoûta Eudoxe en riant, les Muſes ſont vierges. C'eſt peut-être, interrompit bruſquement Philan-

(*a*) Scire oportet quouſque in ſingulis ſit progrediendum. *Longin. ſect.* 29.

(*b*) In omnibus rebus videndum eſt quatenus: etſi enim ſuus cuique modus eſt, tamen magis offendit nimiùm quàm parum. *Cicer. Orat.*

lanthe, parce qu'elles sont gueuses, & quelles n'ont pas de quoi se marier.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, on péche souvent contre les régles de la justesse, en étendant trop une pensée agréable; & croiriez-vous que Voiture est tombé quelquefois dans ce défaut, témoin sa Lettre de la Berne, & même celle de la Carpe? Je ne croyois pas, interrompit Philanthe, que vous pussiez jamais vous résoudre à condamner Voiture en quelque chose; & j'en suis ravi pour l'amour de Balzac. Je suis de bonne foi, dit Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas jusqu'à ne point voir les défauts de mes amis.

Mais de tous les Ecrivains ingénieux, celui qui sçait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Séneque. Il veut toûjours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-méme ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut-être vuë, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable: de sorte qu'on peut dire de lui ce que son pere disoit d'un (*a*) Orateur de leur tems; *En répetant de même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gaste: n'étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite.* C'est celui qu'un Critique de ce tems-là avoit coûtume d'appeller l'Ovide des Orateurs (*b*): car Ovi-

(*a*) Habet hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit: dum non est contentus unam rem semel benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controvers.* 5. *Lib* 9.

(*b*) Propter hoc solebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocare: nam & Ovidius nescit quod benè cessit, relinquere. *Ibid.*

Ovide ne ſçait pas trop ſe retenir, ni laiſſer ce qui lui a réuſſi d'abord; quoi que ſelon le ſentiment du même Critique, (*c*) ce ne ſoit pas une moindre vertu de ſçavoir finir que de ſçavoir dire,

(*d*) Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dit Philanthe Séneque parfume ſes penſées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la tête; elles plaiſent au commencement, & laſſent fort dans la ſuite, *Profuma i ſuoi concetti con un ambra & con un zibetto che a lungo andare danno in teſta: nel principio dilettano, nel proceſſo ſtancano.* Mais je ne ſuis pas tout-à fait de ſon avis, ni du vôtre; & je trouve que Séneque eſt beaucoup plus vif, plus piquant, & plus ſerré que Ciceron.

Entendons-nous, repartit Eudoxe: le ſtile de Ciceron a plus de tour & plus d'étenduë que n'en a celui de Séneque: qui eſt un ſtile rompu, ſans nombre, & ſans liaiſon. Mais les penſées de Séneque ſont bien plus diffuſes que celles de Ciceron: celui-là ſemble dire plus de choſes, & celui-ci en dit plus effectivement; l'un étend toutes ſes penſées, l'autre entaſſe penſée ſur penſée. Et le Cardinal du Perron a eû raiſon de dire, qu'il y a plus à aprendre dans une page de Ciceron que dans cinq ou ſix de Séneque. Je ne vous rapporte point d'exemple là-deſſus; ce ſeroit une affaire infinie, & puis vous en jugerez mieux vous-même en liſant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez ſans doute que Quintilien a eû rai-

(*c*) Aïebat Scaurus, non minùs magnam virtutem eſſe, ſcire deſinere, quàm ſcire dicere. *Ibid.*

(*d*) *Conſideratione ſopra l'arte delle ſtile è del dialogo.*

raison de dire, (*a*) qu'il seroit á souhaiter que Séneque, en écrivant, se fût servi de son esptit & du jugement d'un autre.

Mais pour ne point sortir de nôtre sujet, je mets au nombre de pensées qui péchent par trop d'agrément toutes les antitheses recherchées, comme celles de *vie* & de *mort*, d'*eau* & de *feu*, dans des endroits que j'ay remarquez. Florus, en parlant de ces braves soldats Romains qu'on trouva morts sur leurs ennemis aprés la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main, & je ne sçai quel air menaçant; dit que la colére qui les animoit lors qu'ils combattoient, vivoit dans la mort même. (*b*) *Et in ipsa morte ira vivebat.* C'étoit assez d'avoir dit qu'il restoit sur leur leur visage un air menaçant: *relicta in vultibus mina.* Il falloit s'en tenir là; & Tite-Live n'auroit eû garde de faire vivre la fureur guerriére dans la mort même.

Un de nos Poëtes, en décrivant la descente de l'armée Françoise devant Damiette, & le courage avec lequel Saint Louïs se jette dans le Nil, dit d'abord:

Tandis que les premiers disputent le rivage:
Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le
passage,
L o u ï s *impatient saute du vaisseau:*

Il dit ensuite:

Le beau feu de son cœur lui fait mépriser
l'eau.

Si

(*a*) Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. *Quintil. lib.* 10 *c.* 1.

(*b*) *Flor. lib.* 1, *cap.* 18.

Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprens, ajoutâ Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* opposé à *l'eau* est bien froid: mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* est agrément outré dans un endroit aussi sérieux que celui-là.

Un autre de nos Poëtes qui a décrit d'une maniere si poëtique & si agréable le passage du Rhin, est bien éloigné de ces antitheses, & pense plus heureusement quand il dit au sujet de la Noblesse Françoise qui passa à la vûë du Roi.

LOUÏS *les animant du feu de son courage,*
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Je vois bien, interrompit Philanthe que vous n'aimez pas l'Epitaphe qu'a fait le Lope de Vegue dans sa *Jerusalem conquistada*, de Fréderic qui vint à Constantinople avec son armée victorieuse, & qui se noya dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chasse:

Naci en tierra, fui fuego, en aqua muero.

Le Poëte Castillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'assembler trois élemens dans une Epitaphe, & de dire, pour la rendre plus agréable, que Fréderic qui nâquit sur la terre & mourut dans l'eau, étoit tout de feu.

Je n'aime guéres non plus la pensée de Séneque le Tragique sur le Roi Priam, qui fut privé des honneurs de la sepulture. (*a*) *Ce pere de tant de Rois n'a point de sépulcre, & a besoin de feu tandis que Troye brusle.* Ce manque de feu dans l'embrasement de la ville est trop recherché. Un autre Poëte dit presque le même, repliqua Phi-

(*a*) Ille tot Regum parens caret sepulcro Priamus, & flamma indiget Ardente Troja. in *Troad. Act.* 1.

Philanthe, en disant que (*a*) Troye ne sert pas même de bucher à Priam étendu mort sur le rivage. Ce Poëte là, repartit Eudoxe, me paroit plus sage & moins jeune que Séneque.

Sçavez-vous au reste quand ces sortes de pensées sont les plus vicieuses; c'est quand la matiére est triste d'elle-même, & que tout y doit être naturel. Ce que dit Tancréde sur le tombeau de Clorinde qu'il avoit aimée passionnément, est brillant, & tout plein de pointes, comme plus d'un Critique l'a remarqué.

O Sasso amato & honorato tanto
Che d'entro hai le mie flamme, e fuori il pianto.
Non di morte sei tu; ma di vivaci
Ceneri albergo; ovo è riposto Amore.

Je me moque des Critiques, interrompit Philanthe. Et qu'y a-t-il de plus spirituel que ce marbre qui a des feux au dedans, des pleurs au dehors; qui n'est pas la demeure de la mort; mais qui renferme des cendres vives où l'Amour repose? (*b*) Les jeux d'esprit, repliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'est pas question de pointes quand on est saisi de douleur. La peinture que le Tasse fait de Tancréde avant que de le faire parler, promettoit quelque chose de plus raisonnable & de plus touchant:

Pallido, freddo, muto, e quasi privo
Di movimento al marmo gli occhi affisse:
Al fin sgorgando un lagrimoso rivo
In un languido ohime proruppe, e disse.

Mais

(*a*) Priamumque in littore truncum Cui non Troja rogus.

(*b*) Sententiolis ne flendum erit? *Quint. lib.* 11. c. 1.

Mais cét homme pasle, tout glacé, qui garde un silence morne, & qui n'a presque que pas de mouvement : qui aprés avoir attaché ses yeux sur le tombeau, fond en larmes, & jette un helas languissant ; cét homme dis je, se met tout d'un coup à dire de jolies choses, & badine ingénieusement : en quoi il me semble aussi plaisant que le seroit dans une pompe funébre, celui qui méne le deuil, si les larmes aux yeux, & le visage tout abbatu de tristesse, il se mettoit à danser une courante pour réjouïr la compagnie. Le Poëte auroit mieux fait de ne faire rien dire à Trancréde en cette rencontre, comme il ne lui avoit fait rien dire, quand ce Prince malheureux reconnut Clorinde, en lui ôtant son casque, pour la baptiser ; aprés l'avoir lui-même blessée à mort. Le Tasse dit seulement là dessus :

La vide e la conobbe ; è restò senza
E voce e moto. Ahi vistà ? ahi conoscenza !

Mais Tancrede parle en revenant de sa défaillance, repliqua Philanthe, & je me souviens d'une belle chose qu'il dit à la vuë de Clorinde morte :

. . . . . *O viso che puoi far la morte*
Dolce ; mà raddolcir non puoi mia sorte.

Cela n'est peut-être que trop beau, repartit Eudoxe : *O visage qui peux rendre la mort douce, mais qui ne peux adoucir mon sort !* A vous parler franchement, je ne trouve pas la pensée assez simple ; & ce que Trancrede dit d'abord me plait davantage : Quoi, je vis encore, & je vois le jour.

Io vivo ? io spiro ancora ? e gli odiosi
Rai miro ancor di questo infausto die ?

Il en est, ajoûta-t-il, de Tancréde dans la *Jerusalem délivrée* ; comme de Sancerre dans la

Princesse de Cleves; leur affliction est plus naturelle au commencement qu'elle ne l'est dans la suite. Et pour laisser là Trancrede, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquise* *** a bien remarqué, que Sancerre vivement touché de la mort de Madame de Tournon, aprés avoir dit plus d'une fois, *Elle est morte, je ne la verrai plus* ne devoit point dire, *J'ai la même affliction de sa mort que si elle m'étoit fidelle, & je sens son infidelité comme si elle n'étoit point morte. Je ne puis ni m'en consoler, ni la haïr. Je sens plus sa perte que son changement. Je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Je paye à une passion feinte qu'elle a eûe pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable.*

Eh pourquoi ne le pas dire, repliqua Philanthe? Parce que cela est trop ingénieux pour un affligé, répondit Eudoxe, & que, (*a*) selon Denis d'Halicarnasse, toutes les gentillesses, dans un sujet serieux, sont hors de propos, quelque raisonnables qu'elles soyent: elles empeschent même qu'on n'ait pitié de celui qui se plaint. Je suis sûr, reprit Philanthe, que les sentimens de Sancerre plaisent à des personnes qui ont le goût bon, & qui s'entendent en passions mieux que vous.

Mais pour revenir à Tancréde que je ne ne puis encore quitter, vous nommerez donc des jeux d'esprit les antitheses & les apostrophes qu'il (*b*) fait dans le fort de sa douleur? Oui sans

(*a*) Omnes in re seria verborum delitiæ etiam non ineptæ, intempestivæ sunt, & commiserationi plurimùm adversantur. *In Judic. de Isocr.*

(*b*) Lenitati & compositioni numerosæ studere non est hominis commoti, sed ludentis, & potius sese ostentantis. *Demet. Phal. de Elocut.*

sans doute, repartit Eudoxe: car n'est cê pas se jouër que de dire, *Je vivrai comme un malheureux monstre d'amour, auquel une vie indigne est la seule peine digne de son impiété?*

Dunque i vivro tra memorandi essempi:
Misero mostro d'infelice amore;
Misero mostro, a cui sol pena è degna.
De l'immensa impietà la vita indegna.

Croyez-moi, *digne*, *indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extréme affliction. Pour les apostrophes à sa main & à ses yeux, elles me sont insupportables tant elle me paroissent „ badines. Ah main timide & infame, pour„ quoi n'oses-tu pas maintenant couper la tra„ me de ma vie, toi qui sçais si bien blesser & „ tuer?

Ahi man timida e lente, hor che non osi,
Tu, che sai tutte del ferir le vie:
Tu ministra di morte empia & infame,
Di questa vita rea troncar lo stame!

„ Yeux aussi barbares que la main! Elle a fait „ les playes, & vous les regardez.

O di par con la man luci spietate!
Essa le piaghe fe, voi le mirate.

Cela ne vaut pas ce qu'il dit abord:
Quoi, je vis, je respire encore, io vivo io spiro ancora!

Mais les affligez ne sont pas les seuls à qui il ne bien sied pas d'avoir trop d'esprit, ou plûtot d'en vouloir montrer. Les personnes mourantes doivent encore penser simplement, & je m'étonne quand je lis les derniéres paroles de Séneque dans un petit livre qui porte ce titre, de lui entendre dire des choses qui sentent le Déclamateur & l'Académicien: écoutez-le, je vous prie. Eudoxe prit un papier, & lût ce qui suit.

„ Il semble que la nature me veuille retenir
„ par force, & boûcher les canaux par où ma
„ vie doit s'écouler. Ce sang qui ne sort pas
„ de mes veines ouvertes, est ennemi de sa li-
„ berté, mais plus encore de la mienne: il ne
„ vient goutte à goutte, bien que mes desirs
„ le pressent; comme s'il vouloit justifier Né-
„ ron, & faire voir qu'il n'est pas injuste de
„ le répandre, puis qu'il est rebelle à ses com-
„ mandemens.

„ Le sang qu'on a peine d'arrester dans les
„ blessûres des autres, ne veut pas sortir des
„ miennes, & semble être d'intelligence avec
„ la mort, pour s'attacher à moi comme elle
„ s'en éloigne.

„ Ce poignard qui ne rougit que du sang de
„ Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir bles-
„ sé une femme aprés avoir fait les premiéres
„ ouvertures inutilement, fera les derniéres
„ avec effet.

Voilà Théophile tout pur dans son *Pyrame*, s'écria Philanthe.

Ah voicy le poignard qui du sang de son maitre
S'est souillé lâchement! il en rougit, le traitre.

Ecoutez le reste, reprit Eudoxe „: Tout
„ insensible qu'il est, il a pitié de Neron. & le
„ voyant travaillé d'une soif enragée, il lui ou-
„ vre des sources où sa cruauté se pourra des-
„ alterer dans le sang, qui est son breuvage or-
„ dinaire.

Pour moi, dit Philanthe, je ne m'étonne point que Séneque fasse des pointes en mourant, on meurt comme on a vêcu; & je m'étonnerois bien davantage si à la mort il changeoit d'esprit. On ne peut pas mieux défen-

dre celui qui le fait parler si spirituellement, repartit Eudoxe, & je n'ai rien à vous répondre là-dessus. Je vous avoüë néanmoins, repliqua Philanthe, que ce *poignard qui ne rougit que du sang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir blessé une femme*, me plait un peu moins aujourd'hui qu'il ne faisoit autrefois, & cette pensée m'en rapelle d'autres de ce genre-là. Maistre Adam le fameux menuisier de Nevers dit que le teint de la Princesse Marie,

De honte a fait rougir les roses,
De jalousie a fait paslir les lys.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Magdelaine, apostrophe ainsi les femmes du monde, en leur proposant pour modelle la Penitente de la Sainte Baume:

Ne rougirez vous point de ses pâles couleurs.

Ce sont des Poëtes, repliqua Eudoxe, & des Poëtes d'un caractére particulier, à qui on passe ce qu'on auroit peut-être peine à souffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Predicateur Italien, qui dit d'une Sainte dont la beauté alluma des flammes impures, & qui se dechira le visage pour guérir le mal qu'elle avoit „ fait? Que si la blancheur de son teint a pû „ noircir l'ame de ses freres, son sang les fera „ rougir de honte. Voilà où mene l'envie de dire de belles choses, quand on n'a pas le goust bon.

Je reconnois à présent, repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excés dans l'agréable aussi-bien que dans le sublime: mais je ne vois pas qu'on puisse exceder en matiére de délicatesse & il me semble qu'une pensée ne sçauroit jamais être trop fine.

(*a*) Le trop est vicieux par tout, répondit Eu-

(*a*) Vitium est ubique quod nimium est. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

Eudoxe, & la délicatesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & que l'agrément. On rafine quelquefois à force de penser finement, & alors la pensée dégénére en une subtilité qui va au-delà de ce que nous appellons délicatesse: c'est, si cela se peut définir, une affectation exquise; ce n'est pas finesse, c'est rafinement : les termes manquent pour exprimer des choses si subtiles & si abstraites: à peine les concevons nous; & il n'y a proprement que les exemples qui puissent les faire entendre. J'en ai ici de tous les degrez & de toutes les espèces: car il y a de plus d'une sorte de délicatesse outrée, & j'ai été curieux de remarquer ce que les Auteurs ont de rare en genre-là.

Nous ne parlons parlons pas ici de ce qui est visiblement mauvais par trop de subtilité, comme pourroit être ce que dit le Poëte de Provence sur la voûte de la Sainte Beaume, qui est fort humide, & qui degoutte continuellement.

Alambic lambrissé sans diminution,
Lambris alambiqué sans interruption.

Nous parlons de certaines pensées qui toutes alambiquées qu'elles sont, semblent être bonnes, & ont quelque chose qui surprend d'abord.

La premiére que je rencontre dans mon recueil, est tirée de l'Epigramme Latine sur l'ancienne Rome dont nous avons déja parlé plus d'une fois, Le Poëte, aprés avoir dit qu'il ne reste de cette ville si superbe que des ruines qui ont encore je sçai quoi d'auguste & de menaçant, ajoûte que comme elle a vaincu le mon-

(a) Vicit ut hæc mundum, nisa est se vincere; vicit,
A se non victum, ne quid in Orbe foret.

monde, elle a tâché de se vaincre elle-même; qu'elle s'est vaincuë en effet, afin qu'il n'y eût rien dans le monde dont elle ne fut victorieuse. Il veut dire que les Vainqueurs, les Maitres du monde tournerent leurs armes contre eux-mesmes, & que Rome fut détruite par les Romains. S'il ne disoit que cela, sa pensée seroit juste & raisonnable, le rafinement est dans la refléxion qu'il fait, que Rome s'est vaincuë, afin qu'il n'y eut rien qu'elle n'eut vaincu.

La pensée de Pline le Jeune sur la mort de Nerva qui venoit d'adopter Trajan est presque semblable. Le Panégyriste dit que (*a*) les Dieux retirerent Nerva de ce monde, de peur qu'aprés une action si divine, il ne fit quelque chose d'humain; qu'un ouvrage aussi grand que celui-là méritoit d'être le dernier; & que l'homme qui en étoit l'auteur devoit prendre sa place dans le ciel au plûtot, afin que la posterité eut lieu de demander s'il n'étoit pas déja Dieu quand il l'avoit fait.

Tout cela est imaginé fort subtilement, comme vous voyez: mais il y a un peu trop de subtilité dans ces refléxions; & c'est apparemment un de ces endroits quintessenciés, qui faisoit que Voiture estimoit moins le Panégyrique de Pline qu'une sorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le maitre du logis avoit inventée.

La comparaison est un peu grossiére pour un esprit

(*a*) Nervam Dii cælo vindicaverunt, ne quid post illud divinum & immortale factum, mortale faceret. Deberi quippe maximo operi hanc venerationem, ut novissimum esset, authoremque ejus statim consecrandum: ut quandoque inter posteros quæreretur: an illud jam Deus fecisset? *Panegyr. Traj.*

prit délicat, dit Philanthe. & je ne comprens pas là deſſus le goût de Voiture. Il badine à ſon ordinaire, repartit Eudoxe, mais en badinant il nous fait entendre que ce Panégyrique ſi fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philanthe. Peut-on avoir de l'eſprit, & n'admirer pas un ouvrage où l'eſprit brille depuis le commencement juſqu'à la fin? C'eſt peut-être, repliqua Eudoxe, parce que l'eſprit y brille trop que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'eſtimoit pas tant que les potages de Balzac qui étoient ſans doute des potages de ſanté: car Voiture, ſi je ne trompe, étoit naturel en tout, & avoit le même goût pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'eût pas mépriſé én général le Panégyrique de Pline: c'eſt une piéce pleine de traits délicats, & de penſées excellentes, que Ciceron pourroit avoûër. Mais il faut auſſi demeurer d'accord pour la juſtification de Voiture, qu'il y a en pluſieurs endroits quelque choſe de rafiné & de trop piquant, qui ne ſent point le ſiécle d'Auguſte. La penſée que je vous ai dite eſt de cette eſpece, & je puis y en joindre une autre: c'eſt ſur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

(*b*) *Le comble de nos vœux a été que les Dieux nous aimaſſent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t il plus heureux que nous, qui avons à*

(*a*) Pro nobis ipſis hæc fuit ſumma votorum, ut nos ſic amarent Dii, quomodo tu. Quid felicius nobis, quibus non jam illud optandum eſt, ut nos diligat Princeps, ſed Dii quemadmodum Princeps. Civitas religionibus dedita ſemperque Deorum indulgentiam pie merita, nihil felicitati ſuæ putat adſtrui poſſe, niſi ut Dii Cæſarem imitentur. *Panegyr. Traj.*

à souhaiter non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince ! Cette ville si religieuse, & qui s'est toûjours rendue digne par sa piété de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre fortunée, que s'ils imitent l'Emperenr.

La pensée me semble belle & délicate, dit Philanthe. Elle a, repartit Eudoxe, un peu plus de délicatesse qu'il ne faut; & si vous ne vous en appercevez pas, je ne sçay comment vous le faire entendre: on sent cela mieux qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire, ajoûta t-il, c'est que les Auteurs profanes qui subtilisent le plus, le font d'ordinaire lors qu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais; & son esprit naturellement outré, si j'ose parler de la sorte, (*a*) se guinde, s'évapore, & se perd en quelque façon dés qu'il mesle les Dieux dans une pensée. Voyez comme il rafine au sujet de Marius, qui étant vaincu par Sylla, & abandonné des siens, fut contraint de se retirer en Afrique: (*b*) *Carthage ruinée, & Marius banni, se consolerent l'un l'autre, & pardonnerent aux Dieux leur commune disgrace.*

L'Historien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a presque la même pensée, hors que ces Dieux n'en sont pas. Apres avoir dit que le grand homme souffroit toutes les incommodités d'une vie pauvre, dans une cabane des rui-

(*a*) Solatia fati Charthago, Mariusque tulit pariterque cadentes Ignovere Diis. *lib.* 1-

(*b*) Cursum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium toleravit. Cúm Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solatio. *Vellei. Patercul. lib.* 2.

ruines de Carthage, il ajoûte que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, se pouvoient consoler l'un l'autre.

Si ce n'est là du rafinement, reprit Eudoxe, c'est quelque chose qui en approche. Mais je pardonne bien plus au Poëte cette consolation réciproque qu'à l'Historien, qui doit être plus naturel & plus simple. On pouvoit imaginer que Marius se consola à la vûë de Carthage; sans ajoûter le retour, que Carthage se consola à la vûë de Marius.

Plutarque n'a eû garde d'être si subtil: il s'est contenté de dire qu'un Préteur Romain, qui étoit Gouverneur de la Libye, ayant fait faire défense à Marius par un homme exprés, de mettre le pied dans sa Province, Marius répondit ainsi au député du Préteur: *Tu diras à Sextilius que tu as vû Marius assis entre les ruines de Carthage*; comme pour l'avertir par le changement de sa fortune, & par la décadence d'une ville si puissante, qu'il avoit lui-même tout à craindre.

Vous ne songez pas, dit Philanthe, qu'en blâmant ces réfléxions qui vous paroissent trop subtiles, vous faites le procès à Tacite que vous estimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluste, repartit Eudoxe, que j'estime davantage. C'est à la vérité un grand Politique, & un bel Esprit que Tacite: mais ce n'est pas, à mon avis un excellent Historien. Il n'a ni la simplicité, ni la clarté que l'Histoire demande: il raisonne trop sur les faits: il devine les intentions des Princes plûtôt qu'il ne les découvre: il ne raconte point les choses comme elles ont été, mais comme il s'imagine qu'elles auroient pû être; enfin ses réflexions sont souvent trop fines & peu vraisemblables. Par exemple, y a-

a-t-il de l'apparence qu'Auguste n'ait préferé (*a*) Tibére à Agrippa & à Germanicus que pour s'aquerir de la gloire, par la comparaison qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme étoit Tibére, avec son prédecesseur; Car quoique Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la réfléxion est de lui, aussi-bien que celle qu'il fait sur ce que le même Auguste (*b*) avoit mis dans son Testament, au nombre de ses héritiers, les principaux de Rome, dont la pluspart lui étoient odieux; qu'il les y avoit, dis-je, mis das vanité, & pour se faire estimer des siécles suivans.

Mais Tacite n'est pas le seul Historien qui rafine: d'autres le contrefont tous les jours, & pensent le valoir en imitant ses defauts. Un de ces singes de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Wirtemberg, qu'il aimoit „ à faire le mal par le seul plaisir que son ima-„ gination blessée lui figuroit qu'il y avoit à le „ commettre; qu'il haïssoit sa qualité de Souve-„ rain en tout, hors en ce qu'elle lui donnoit „ le pouvoir de mal faire impunément; & d'un „ Evêque d'Utrecht, de la derniere Maison „ de Bourgogne; qu'il méprisoit autant ceux „ qui louoient la chasteté que ceux qui la gar-„ doient; que pour avoir une entrée facile dans „ son palais, il falloit au moins passer pour „ concubinaire public.

Vous

(*a*) Ne Tiberium caritate, aut Reipublicæ cura successorem ascitum; sed quoniam arrogatiam sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrimâ sibi gloriam quæsivisse. *Annal. l.* 1.

(*b*) Primores civitatis scripserat plerosque invisos sibi, sed jactantia gloriaque ad posteros. *Ibid.*

Vous seriez bien attrappé, dit Philanthe, si l'Historien avoit trouvé cela mot pour mot dans ses mémoires ? Oui certainement, reprit Eudoxe. Mais j'ose dire que je ne risque rien, & je suis sûr que son imagination seule lui a fourni ces belles idées aussi-bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou, & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Histoire de Charles IX. où l'Auteur dit, à l'occasion d'une conversation un peu vive qu'eurent les deux Princes fort mal contens l'un de l'autre, que le Prince de Condé avoit haï le Duc d'Anjou dans le même instant avec autant d'excez, que si son aversion n'eût point été déja épuisée par son redoublement de haine pour la Reine.

Voilà qui est en effet bien rafiné, repliqua Philanthe, & je doute que ce que dit Mégare dans Séneque le soit autant. L'indignation de cette Princesse contre le Meurtrier de sa famille & l'Usurpateur de son Royaume, la porte à lui dire (a) qu'aprés qu'elle a tout perdu, elle se console en quelque façon de ses pertes par le plaisir qu'elle a de le haïr, que la haine qu'elle sent lui est plus chere que sa famille, que sa couronne, & que sa patrie: qu'une seule chose la fâche, c'est que le peuple le hait aussi, parce qu'elle voudroit ramasser dans son cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un Tyran si cruel & si odieux.

Tous

(a) Patrem abstulisti, regna, germanos, larem, Patriam, quid ultra est? Una res superest mihi, Fratre ac parente carior, regno & lare, Odium tui; quod esse cum populo mihi commune doleo: pars quota ex isto mea est. *Herc. Fur.*

Tous les faiseurs de réfléxions politiques ou morales, reprit Eudoxe, ne ressemblent pas un grand homme qui nous en a donné de si délicates & de si sensées: ils sont la pluspart un peu visionnaires, & c'est à eux, ce me semble qu'on peut appliquer le proverbe Italien: *Chi troppo l'assotiglia, si scavezza.* Il y a des Malvezzi, & des Ceriziers, qui sophistiquent leurs pensées, & qui vous diront que ceux qui ont recours à l'épée que la Justice tient d'une main prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre: que la beauté est le plus puissant & le plus foible ennemi de l'homme; qu'il ne lui faut qu'un regard pour vaincre; qu'il ne faut que ne la pas régarder pour triompher d'elle.

Aprés tout, interrompit Philanthe, ces pensées sont justes & pleines d'esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe: je dis seulement qu'elles en vaudroient mieux si elles avoient plus de corps; & qu'elles ressemblent à ces lames que l'on affile si fort qu'on les réduit presque à rien, ou à ces petits ouvrages d'yvoire. qui n'ont point de consistence par trop de délicatesse.

Un Auteur de ce caractére dira d'une Personne qu'il a entrepris de louër, que les gri„ maces les plus étranges ont une grace inex„ primable quand elle contrefait ceux que les font. J'ay vû, dit Philanthe, des graces terribles dans (*b*) Homére, & une belle horreur dans le Tasse: mais je n'ay vû nulle part des grimaces agréables; & je croyois qu'il ne séïoit jamais bien d'en faire, ni de contrefaire ceux qui en font. C'est aussi une vision nouvelle, re-

(*c*) Homerus ludendo majorem truculentiam præ se fert, ac primus etiam dicitur horentes veneres reperisse, *Demet. Phaler. de Elocut.*

repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces sortes de pensées toutes neuves, *questo à bizarmente pensato.* Je comprens, au reste, que le Cyclope d'Homére a quelque chose de noble & de fier qui plaist, & que le Camd du Tasse est un spectacle également beau & formidable

Bello in si bella vista anco è l'horrore.

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde puissent plaire, qu'en faisant rire, comme font celles de Scaramouche, ou d'Arlequin; & ce n'est pas, je pense, ce qu'a prétendu l'Auteur du portrait & de l'Eloge dont je parle. Il a voulu, sans doute, flatter la Personne qu'il peint; & sa pensée est qu'il y a je ne sçay quoy de charmant dans ses grimaces-mêmes. J'aime mieux en vérité ce que dit Scarron d'une Dame Espagnole, que jamais on ne s'habilla mieux qu'elle, & que la moindre épingle attachée de sa main avoit un agrément particulier: au moins cela est naturel.

On s'expose quelquefois à passer le but, dit Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raison, dit Eudoxe, & les Modernes tombent d'ordinaire dans ce défaut dés qu'ils veulent rencherir sur les Anciens. Cosdar a remarqué que Bion fait seulement pleurer les Amours sur le tombeau d'Adonnis, & que Pindare s'est contenté de faire pleurer les Muses sur celuy d'Achille: (*a*) mais que Sannazar a enfermé les Amours dans le sépulcre de sa Maximilla, & que le Guarini enterre les Muses avec une personne morte, jusqu'à dire qu'elles la pleureroient, si elles n'étoient mortes elles-mêmes,

Pian-

(*a*) Hoc sub marmore Maximilla clausa est, Quacum frigiduli jacent Amores,

Piange Parnaso e piagnerian le Muse,
Mà quì teco son elle e morte e chiuse.

A vôtre avis n'eſt-ce pas là rafiner ?

Un autre Poëte Italien, dit Philanthe, enterre non ſeulement les Graces & les Muſes, mais Apollon leur pere :

E vedove le Gratie, orbe le Muse
Paroan pur col lor padre in tomba chiuse.

Le *Parean*, repliqua Eudoxe, *Elles ſemblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la penſée; & je ſçay bon gré au Poëte, ajoûta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir abſolument. Ce ſeroit grand' pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muſes, ni d'Appollon au monde ! On pourroit ſe conſoler de leur mort, repartit Philanthe, ou plûtôt on s'en eſt déja conſolé auſſi-bien que de celle des jeux & des ris qu'un ſçavant homme (*a*) a enfermés avec toûtes les Muſes Latines, Françoiſes, Italiennes & Eſpagnoles dans le tombeau de Voiture, à l'exemple de Martial, qui met dans celui d'un Comédien de ſon tems tous les bons mots toutes les plaiſanteries, & tous les divertiſſemens du Théatre. Parlons plus ſérieuſement, continua Philanthe : il n'y a pas lieu de nous affliger de toutes ces morts. Les graces & les muſes, les jeux & les ris, les plaiſanteries & les bons mots ont ſurvêcu aux perſonnes avec qui on les a enterrés ; comme l'amour & l'honneſteté ſont demeurés dans le monde aprés la fameuſe Laure, bien que Pétrarque les ait fait partir de ce monde avec elle :

Nel

(*a*) Etruſcæ Venereres, Camœnæ Iberæ ; Hermes Gallicus & Latina Siren ; Riſus, deliciæ, Dicacitates, Luſus, ingenium, joci, lepôres quidquid fuit elegantiarum : Quo Vecturius hoc jacent ſepulcro.

Nel tuo partir, parti del mondo amore
E cortesia.

Mais à propos de ris & de plaisanteries, poursuivit il, le Poëte moderne que je viens de vous citer sur la mort de Voiture, a fait sur celle de Scarron une jolie Epigramme, dont le sens est que (*a*) Scarron étant venu en l'autre monde, tous les morts se prirent à rire; qu'en celui-ci les jeux & les ris ne font que pleurer depuis son trépas. Le Poëte, comme vous voyez, parle en Théologien du Parnasse, selon les regles que vous avez établies; & sa pensée est très-naturelle, quelque délicate qu'elle soit.

En lisant l'autre jour les Confessions de Saint Augustin, reprit Eudoxe, car je ne lis pas toûjours des livres profanes, je rencontrai un endroit qui me semble bien rafiné: c'est au sujet de ce cher ami que la mort lui enleva. Aprés avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vêcussent, puis que celui qu'il avoit aimé comme un homme qui ne devoit point mourir, étoit mort; & qu'il s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, étant un autre lui même, il ajoûte: (*b*) *Quelqu'un a dit fort bien de son ami*; la moitié de mon ame, *car j'ai senti que mon ame & la sienne n'étoient qu'une ame en deux corps, & c'est pour cela que la vie m'étoit en horreur, parce-*

(*a*) Deliciæ procerum, tota notissimus aula Venerat ad stygias Scarro facetus aquas. Solvuntur risu mœstissima turba silentum, Hic Jocus & Lusus, hic lacrumant Veneres

(*b*) Ideo mihi horrori erat vita, quia nolebam dimidius vivere; & ideo forte mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multùm amaveram, *Confess. l.* 4. *cap.* 6.

ce que je ne voulois pas vivre à demi. C'est pour cela aussi peut-être que je craignois de mourir, de peur que celui que j'avois beaucoup aimé ne mourût tout entier. Voilà comme Saint Augustine rafine, en rencherissant sur Horace, qui appelle Virgile (*a*) *la moitié de son ame*, & qui dit à Mécenas: (*b*) *Ah si la mort vous ravit, vous qui êtes une partie de mon ame, comment vivre avec l'autre; n'etant plus ni aimé, ni entier comme j'étois?*

On ne gaste rien quelquefois, repliqua Philanthe, en encherissant sur la pensée d'autrui, & on le peut faire sans rafiner. Horace que vous venez de citer, dit qu'un cavalier a derriére lui le chagrin qui ne le quitte jamais, (*c*) Un de nos Poëtes l'emporte, ce me semble, sur Horace, en disant:

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne.
En vain monte à cheval pour tromper son ennui:
Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui.

Je vous avouë, repartit Eudoxe, que le francois est plus vif & plus beau que le latin: mais il y a un autre endroit d'Horace où (*d*) le chagrin s'embarque avec les matelots, &

(*a*) Et serves animæ dimidium meæ. *Lib.* 1. *Od.* 3.

(*b*) Ah, te meæ si partem animæ rapit Maturior vis, quid moror altera? Nec charus æque, nec superstes Integer. *lib.* 2. *Od.* 17.

(*c*) Post equitem sedet atra cura. *Lib.* 3. *Od.* 1.

(*d*) Scandit æratas vitiosa naves Cura; nec turmas Equitum relinquit Ocior cervis & agente nimbos Ocyor Euro. *Lib.* 6. *Od.* 16.

& court aprés les cavaliers d'une vîteſſe qui ſurpaſſe celle des cerfs & des vents; & cét endroit-là eſt plein de vivacité

Aprés tout, continua-t-il, peu d'Auteurs ſont capables d'encherir heureuſement ſur les Anciens. Maynard l'a fait ce me ſemble, repliqua Philanthe, en faiſant parler un pere ſur la mort de ſa fille dans l'eſprit de Lucain, qui dit que (*a*) Cornélie aime ſa douleur comme elle aimoit Pompée, ou plûtôt que ſa douleur lui tient lieu de ſon mari. Voici le Poëte François:

Qui me conſole, excite ma colére,
Et le repos eſt un bien que je crains:
Mon deuil me plaiſt; & me doit toûjours plaire:
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'eſt pas là encherir ſur une penſée, repartit Eudoxe; ce n'eſt que la traduire, où la paraphraſer ſans y ajoûter rien de nouveau. Auſſi n'eſt-il pas aiſé de rehauſſer la beauté d'une penſée en y ajoûtant de nouvelles graces, comme a fait un bon Eſprit, à la penſée d'Ariſtote; que *les belles perſonnes portent des lettres de recommandation ſur le front*, en diſant que ce ſont *des lettres écrites de la main même de la nature, & liſibles à toutes les nations de la terre.* Du reſte, il eſt dangereux de vouloir avoir plus d'eſprit que ceux qui en ont le plus: & cela mene droit au rafinement, ſi on n'y prend garde: mais les eſprits qui ſubtiliſent, n'ont qu'à ſuivre leur propre génie pour prendre l'eſſor, & ſe perdre dans leurs penſées.

Un

(*a*) Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum. *lib. 9.*

Un des Historiens de la guerre de Flandres décrivant le siége de Mastric, rafine beaucoup. Après avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuisses, aux autres la tête, à quelques-uns les épaules & les bras; que leurs membres emportez avec violence alloient blesser leurs compagnons qui mouroient, pour ainsi dire, par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoûte que d'autres (*a*) ayant été coupez par les chaisnes dont le canon étoit chargé, combattoient de la moitié du corps, & se survivant vengeoient la partie d'eux-mêmes qu'ils venoient de perdre.

Je tombe d'accord, repliqua Philanthe, que ces pensées ne sont guéres naturelles pour une description historique : il n'appartient qu'aux Pourfendus de l'*Amadis* & de *Don Quixotte* de combatre d'une moitié de leurs corps, & de survivre à eux-mêmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voye, répondit Eudoxe, & Dieu veuïlle que le Tasse ne vous en fasse point sortir: car enfin permettez-moy de vous le dire, il en sort quelquefois lui-même, & on ne peut pas plus rafiner qu'il fait dans des occasions où le rafinement est fort mauvais. Tancréde, en faisant ces belles apostrophes dont je vous ai déja parlé, dit à sa main: *Passe moi ton épée au travers du corps, & mets mon cœur en piéces : peut être*, prenez garde au rafinement *qu'estant accoutumée à des actions barbares & impies, tu crois que c'en seroit une de pieté de faire mourir ma douleur.* L'Italien vous fera mieux concevoir la pensée:

Passa

(*a*) Dimidiato corpore pugnabant sibi superstites, ac peremptæ partis ultores. *Strad. Dec lib.* 2.

Passa pur questo petto, fieri scempi
Co'l ferro tuo crudel fà del mio core:
Ma forse usata a fatti atroci & empi
Stimi pietà d'ar morte al mio dolore.

Il rafine encore, quand ayant demandé où est le corps de Clorinde, & s'étant dit à lui-même que les bestes farouches l'ont peut-être mangé, il s'ecrie: Je veux que la même bouche „ me devore aussi, & que le ventre où sont „ les restes d'une personne si parfaite, devien„ ne mon sépulcre: sépulcre honorable & heu„ reux pour moi, quelque part qu'il soit, pour„ vû que j'y sois avec elle.

Honorata perme tomba, è felice
Ovunque sia, s'esser con lor mi lice.

La pensée est subtile & passionée tout ensemble, dit Philanthe. Elle a beaucoup plus de subtilité que de passion, reprit Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Tasse en a plusieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me dipenser de vous dire, tant le rafinement y est visible: c'est à l'occasion du combat de Tancréde & de Clorinde. Il dit que les deux combattans se font l'un à l'autre avec leurs épées des playes profondes & mortelles; & que si l'ame ne sort point par de si larges ouvertures, c'est que la fureur la retient.

E se la vita
Non esce, sdegno tien la al petto unita.

Il a, repartit Philanthe, une pensée toute contraire, en parlant d'un Sarasin qui combattit vaillamment jusques au dernier soupir, & qui fut si couvert de blessûres, que son corps parut n'être qu'une playe:

E fatto è il corpo suo solo una piaga.

Car

Car il dit ensuite; Ce n'est pas la vie, c'est la valeur qui soûtient ce cadavre imdomptable, & furieux dans le combat.

La vita nò, mà la virtù sostenta
Quel cadavere indomito, e feroce.

Tout cela, répondit Eudoxe, me paroît trop fin & trop recherché.

Que direz vous donc, repliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit sur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fléches, à la bataille de Marathon, & qui se tint droit aprés sa mort soûtenu des fléches qui le perçoient de toutes parts? Nous voulez parler, dit Eudoxe, (*a*) de la Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de Déclamation au pere de Callimaque, & qui est à la fin des deux Eloges funébres de Cynegire & de Callimaque, qu'un sçavant Jésuite a traduits en Latin du Grec de Polemon le Sophiste! Cette Harangue est pleine de traits assez vifs; mais il m'y paroit une affectation exquise depuis le commencement jusqu'à la fin: je l'ay relûë depuis quelques jours, & j'ay marqué les endroits qui brillent le plus; je vas vous les lire.

„ Il y a lieu de douter, *c'est le pere de Calli-* „ *maque qui parle*, si mon fils a vaincu en mou- „ rant, ou est mort en vainquant. La mort „ n'a point interrompu sa victoire, mais elle „ l'a continuée. Il a soûtenu toute l'Asie, & „ n'est point tombé. Il est mort, & est demeu- „ ré debout. Nature, pourquoy luy avez-vous „ donné un esprit celeste, ou un corps mortel? „ Il n'a pû ni tomber, ni estre vaincu, & il „ a esté contraint de mourir. Il n'a pas quitté „ son corps, mais son corps l'a quitté. Il est le

(*a*) *Daniel Heinsius*.

„ le premier qui a cedé à la nature en triomphant „ d'elle. Il eſt la premier que la mort n'a point „ abbatu, qui a donné aprés ſon trépas des mar- „ ques de ſa valeur, qui a étendu, par la mort „ même, la gloire & la durée de ſa vie. Je „ ne ſçay ſi je dois demander pour luy, ou „ refuſer un mauſolée. Pluſt à Dieu, Callima- „ que, que tu puſſes parler aprés ta mort, „ comme tu as pû vaincre! Tu repondrois „ ſans doute en ces termes: Athéniens, au lieu „ de ſépulcre, je vous demande que vous con- „ ſerviez dans vos eſprits une mémoire de moy „ immortelle. J'aurois honte d'être enterré par- „ mi le reſte des morts dont pluſieurs ſont tom- „ bez avant que de mourir; & nul n'eſt demeuré „ debout aprés avoir eſté tué. Qui que tu ſois, „ ne me touche point, de peur d'être plus cruel „ que l'ennemi qui a pû me tuer, & qui n'a „ pû ni me renverſer, ni me faire changer de „ place. Que perſonne ne m'érige de ſtatuë: „ ce cadavre me ſuffit, Que perſonne ne me „ dreſſe de trophée, ce corps en eſt un. Mais „ pourquoy, mes mains, ne combattez vous „ plus? Craignez-vons qu'on croye que vous „ n'avez pû combattre? Ah, ne craignez rien „ de ce coſte-là! La poſterité n'aura pas plus „ de peine à croire qu'un mort ait combattu, „ qu'à croire qu'il ne ſoit pas tombé.

C'eſt-là du rafinement, pourſuivit Eudoxe & du plus ſpirituel, ou je ne m'y connois pas. Mon Dieu, dit Philanthe, que ce rafinement plairoit à un bel Eſprit de ma connoiſſance, qui trouve inſipide tout ce qui n'eſt que naturel! Ce ſeroit là un ragoût pour luy, & un vray régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre eſpece, reprit Eudoxe. Il n'eſt pas croyable com-

combien les Auteurs de l'*Anthologie*, si naïfs & si simples en plusieurs sujets, ont rafiné sur les Medecins & sur les Avares, ni jusqu'où va là-dessus leur subtilité. Selon eux, un homme qui se portoit bien, meurt subitement, pour avoir vû en songe le Médecin Hermocrate. C'est trop, dit Philanthe, que d'en mourir ; c'estoit assez que la vuë du Médecin luy donnast la fiévre. Un Avare, continua Eudoxe, se pend, pour avoir songé la nuit qu'il faisoit de la dépense. Cela va encore trop loin, repliqua Philanthe, & j'aime meux celuy qui ne se pendit pas, parce qu'on voulut luy vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Pour moi, repartit Eudoxe, j'aime encore mieux le Pauvre & (*a*) l'Avare d'Horace: l'un est réduit au desespoir, & n'a pas même de quoy acheter un bout de corde pour se pendre ; l'autre ne peut se résoudre à prendre une tisane faite avec du ris laquelle coustoit trois sols. Il s'informe exactement combien on l'a achetée, & l'ayant sçû au vray, il s'écrie : (*a*) *Malheureux que je suis, qu'importe que je périsse par maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent,*

Les Poëtes & les faiseurs de Romans, dit Philanthe, ont, ce me semble, bien rafiné sur les yeux de leurs Héroïnes. On ne peut pas dire plus de sottises qu'ils en ont dites là-dessus repartit Eudoxe : je dis même quand ils ont parlé sérieusement. Un Poëte Castillan, pour louër des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuïl de ceux qu'ils ont fait mourir.

Unos ojos negros vi
Y dixe viendo los negros: Ojos

(*a*) Cùm deerit egenti Æs, laquei pretium. *Lib.* 2. *Sat.* 2.

(*b*) Eheu Quid refert morbo an furtis pereamne rapinis! *Ibid. Sat.* 3.

Ojos cargados de luto
Sin duda que tienen muertos.

Et pour louër des yeux bleux, qu'ils sont vestus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens.

Come ninos de intiero,
De azul se visten.

Quelle vision, & quelle folie! Ce n'en est pas une moindre, dit Philanthe, que celle d'un Espagnol, qui ayant un ennemi dont il vouloit se défaire, demanda à une Dame ses yeux pour le tuer.

Ynez dame tus ojos
Por una noche:
Porque quiero con ellos
Matar a un hombre

J'ay lû dans l'*Histoire des Grands Visirs*, poursuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux si vifs & si brillans, qu'on ne pouvoit pas juger de leur couleur. Et moy, repliqua Eudoxe, j'ay lû dans le *Conquisto di Granato*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat que les étoiles n'estoient belle qu'autant qu'elles leur ressembloient: peut-on imaginer rien de plus subtil?

Tanto son belle:
Quanto simili a lor sono le stelle.

Les yeux sont comparez d'ordinaire aux astres; & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur ressemblent davantage: mais icy, les astres ne sont beaux qu'à proportion qu'ils ressemblent aux yeux de la Princesse Grenadine.

Vous pouvez avoir vû la même pensée dans le Testi, repartit Philanthe, & ce sont presque les même termes:

Adorero nel sole e nele stelle
Gli occhi, che del mio cor sono il focile:

Quel-

Quello è vazo diro, queste son belle;
Sol perche hauran sembianza a voi simile.

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Testi a eſté volé; mais le voleur en penſant prendre un diamant, n'a pris qu'une happelourde.

Le même Poëte, reprit Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque beau & bien-fait qui fut pris par les Galéres d'Alger, & à qui le Corſaire donna ſoin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faiſoit plus fleurir les plantes que le travail de ſes mains:

E più de gl'occhi al lampo
Ch'all'opre della man fiori fà il campo.

Et ſelon l'Auteur des Idylles nouvelles.

Les beaux yeux de Naïs d'un ſeul de leurs rayons
Rendent aux fleurs l'éclat, le verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre Bergére ne ſe bornent pas à embraſer tous les cœurs:

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en poudre,
Brillent comme un éclair, & brulent comme un foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe, toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroiſſent, n'ont pas le rafinement de celle du Gratiani ſur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une Idyſle, où dans une Eclogue, qui ne demande pas tant de vérité ni tant de juſteſſe qu'un Poëme héroïque. Mais elles ſeroient ridicules dans une hiſtoire, ou dans une relation qui doit être ſimple & naturelle: & je n'ay pû m'empeſcher de rire, en liſant la deſcription de l'Entrée de la Reine d'Eſpagne dans Madrid: *Iba ſu Mageſtad*, dit l'Auteur Caſtillan, *tan bella que ſolo ſe excedia*

a si misma: dando con la serenidad de su rostro vida a los prados, y vigor a las plantas. Ce fut au mois de Janvier que la Reine fit son entrée, & qu'avec la serenité de son visage elle rendit la vie aux prez la force aux plantes.

Pour revenir aux Poëtes, continua Eudoxe, le Tasse me paroît fort rafiné dans un endroit de son Poëme, où Renaud dit à Armide, que puis qu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle pust au moins regarder son propre visage; qu'assûrément ses regards qui ne sont point satisfaits ailleurs, seroient comblez de plaisir étant retournez sur eux.

Deh poi che sdegni me, com'egli è vago
Mirar tu almen potessi il proprio volto:
Che'l guardo tuo, ch'altrove non è pago,
Gioirebbe felice in se rivolto.

Qu'au reste il est inutile qu'elle se mire; qu'une petite glace ne peut ni exprimer, ni renfermer des beautez celestes; que le Ciel seul est un miroir digne d'elle, & que c'est dans les Astres qu'elle peut se contempler parfaitement.

Non puo specchio ritrar si dolce imago.
Nè in picciol vetro è un paradiso accolto:
Speccio t'è degno il cielo, e ne le stelle
Puoi riguardar le tue sembianze stelle.

Avez vous rien vû de moins raisonnable & de moins solide? Mais ce que dit Armide à Renaud, lors qu'ils sont tout-à-fait broüillez, est un rafinement achevé.

Tempo fù ch'io ti chiesi e pace e vita:
Dolce hoc saria con morte uscir di pianti:
Ma non la chiedo a te, che non è cosa,
Ch'essendo dono tuo non sia odiosa.

Remarquez la subtilité: „ Un temps fut que je „ vous demandois la paix & la vie. Je ne sou„ haite plus que de mourir, pour finir mes „ maux;

„ maux; & la mort me seroit douce mainte-
„ nant: mais je ne vous la demande pas, par-
„ ce que tout ce qui me viendroit de vòtre
„ part me seroit amer & odieux.

A la vérité, dit Philanthe, la réfléxion d'Armide est un peu trop délicate, & j'en suis fâché pour l'honneur du Tasse. Ce qui me console, c'est que *Miguel de Cervantes* rencherit sur le Tasse, lors qu'il fait parler un homme desesperé & las de vivre:

Ven meurte tan escondida,
Que no te sienta venir;
Pourque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

On a traduit ce Quatrain, dit Philanthe, & on en a bien exprimé la pensée.

O mort, viens promptement contenter mon envie,
Mais viens sans te faire sentir:
De peur que le plaisir que j'aurois à mourir,
Ne me rendist encor la vie!

Comme de la délicatesse au rafinement, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire, le passage est aisé du rafinement au galimatias: l'un tend de lui-même, & va droit à l'autre.

Mais n'avez-vous point observé que les Dévots rafinent quelquefois plus que les Poëtes? J'ay lû depuis peu un livre Espagnol où sont recueillis divers sentimens de piété, & j'y ay trouvé celui-ci: *Dios mios si me dieran ser tambien dios; no se que me hiziera, o reusarlo porque no tuvieras igual, o aceptarlo por amar te como mereces.* L'entendez-vous bien? Mon Dieu, si on me
„ vouloit faire Dieu, je ne sçai ce que je fe-
„ rois; & si je le refuserois afin que vous n'ayez
„ point d'égal; ou si je l'accepterois pour vous
„ aimer comme vous méritez d'être aimé! Cela ne va pas au galimatias, dit Philanthe en soûriant;

cela y court, & y vole. C'eſt, je vous jure, du plus fin Galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que de telles aſpirations viennent du Saint Eſprit.

Mais des penſées ſi alambiquées, ſont aſſez rares, & les Auteurs qui ſubtiliſent le plus ne s'évaporent pas toûjours juſques là. Penſez-vous au reſte que les Italiens & les Eſpagnols ſoyent les ſeuls qui mettent leur eſprit à l'alambic, pour me ſervir de l'expreſſion d'un (*a*) Italien même qui a compoſé un diſcours *della diſtillatione del cervello*, Les François le font auſſi, & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en rafinement. Balzac y eſt un grand maître, & je ne ſçai ſi en proſe on peut ſubtiliſer plus qu'il fait.

C'eſt luy qui a dit d'un petit bois aſſez ſombre: *Il n'y entre du jour qu'autant qu'il en faut pour n'être pas nuit.* N'eſt-ce pas rafiner que de penſer de la ſorte? & ce que dit un autre Ecrivain n'eſt-il pas meilleur? Ils paſſerent par une „ grande foreſt, dont les arbres touffus & ſerrés „ s'élevoient d'une ſi prodigieuſe hauteur, que „ le ſoleil en plein midi n'y rendoit qu'autant „ de clarté qu'il en faut pour ſe conduire.

Il falloit, repartit Philanthe, que Balzac aimât la penſée, ou plûtôt le tour qui ne vous plaiſt pas: car il s'en ſert plus d'une fois, & je me ſouviens d'avoir lû dans ſes Lettres: *Je n'ay plus de vie qu'autant qu'il en faut pour n'être pas encore mort. La pluſpart des femmes de France n'ont de beauté que ce qu'il en faut pour n'être pas laides.*

Ce tour de penſée, repliqua Eudoxe, ne me déplairoit pas tout-à-fait, s'il étoit un peu ménagé,

(*a*) *Vincenzo Gramigna.*

nagé, comme il l'est dans une Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Académicien de nos jours. L'un dit au Cardinal de la Valette: „ Le soleil se couchoit dans une nuée d'or & „ d'azur, & ne donnoit de ses rayons qu'au„ tant qu'il en faut pour faire une lumiére douce „ & agréable. L'autre dit au Roy: Le pre„ mier éclat de la foudre dont vous étiez ar„ mé, est tombé sur une ville superbe dont rien „ n'avoit pû abbatre l'orgueil, & toute fiére „ qu'elle étoit d'avoir bravé les efforts unis de „ deux célébres Capitaines, elle ne vous a ré„ sisté qu'autant qu'il le falloit pour vous don„ ner l'avantage de l'emporter de vive force. On pouroit dire dans une grande affliction: *Je n'ai de raison qu'autant qu'il en faut pour bien sentir mon malheur*: mais ce seroit rafiner que de dire, *Je n'ay de raison qu'autant qu'il en faut pour reconnoître que je n'en ay point.*

Balzac dit d'un petit homme, qu'il jure„ roit que cét homme n'a jamais crû que par „ le bout de ses cheveux. Il dit de lui même que, „ quand la pierre qu'il craint seroit un diamant, „ ou la Pierre Philosophale, il ne recevroit pas „ de consolation dans son mal. Ses lettres sont pleines de pareilles imaginations, & je vous y renvoye, si vous n'aimez mieux consulter Phyllarque. Mais je ne puis m'empescher de vous dire que son *Barbon* est un rafinement perpétuel: ce ne sont guéres que pensées alambiquées, qui n'ont nulle vraysemblance, ni nul fondement raisonnable.

Le dessein de Balzac, repliqua Philanthe, est de rendre ridicule le Barbon, en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, repartit Eudoxe, former un fantôme qui ne fut jamais, & qui ne put jamais être tel qu'il

l'imagine. L'Orateur de Ciceron, répondit Philanthe, le Prince de Xénophon, le Courtisan du Castiglione, ne sont que idées. Mais, reprit Eudoxe, ce sont des idées prises dans la nature, & tirées du fond des choses. L'Orateur, le Prince, le Courtisan, tout parfaits qu'ils sont, ons esté peints au naturel, & les grands Maistres à qui nous devons ces portraits n'outrent point les caractéres; lors même qu'ils portent les choses à la perfection.

Balzac pouvoit peindre un parfait Pedant, un homme gasté par le grec & par le latin, un fou, si vous voulez, à force de science & de raisonnemens: mais sa peinture devoit être plus conforme à l'idée qu'on a de ces sçavans visionnaires. Les traits du tableau passent l'imagination, & sont d'un rafinement complet: je les ay marquez, & je veux vous les lire,

„ La premiére chose que fit ce Barbon etant
„ de retour du college, & ayant appris à faire
„ des argumens, fut de donner des démentis
„ en forme à son pere & à sa mere, & de
„ les contredire, quand même ils estoient de
„ son opinion, de peur qu'on ne crût qu'il fust
„ de la leur.

„ Il s'imagina que sur-tout il falloit s'éloi-
„ gner du sens commun, parce qu'il ne faut re-
„ chercher que les choses rares. Le mot de
„ *commun* le dégousta si fort de celuy de *sens*,
„ que deslors il se résolut de n'en point avoir.

Quelque passion que j'aye toûjours eûë pour Balzac, dit Philanthe, je ne puis nier que cela ne soit un peu quintessentié. Un esprit plus naturel, repartit Eudoxe, auroit dit que le Barbon pensoit poseder tout seul le sens commun, & ce seroit le luy oster d'une maniére plus fine qu'en disant, qu'il se résolut de n'en point

avoir

avoir. Mais d'autres endroits sont à peu prés de la même force.

„ Les malades ne songent rien de plus monstrueux „ qu'il n'assûrast avec serment. Il fut „ sur le point de changer de nom & de païs, „ & de se faire descendre d'Aristote en ligne „ directe. Il est si amateur de toutes sortes „ d'antiquités, qu'il ne porta jamais d'habille„ment neuf. Il a sur sa robbe de la graisse „ du dernier siécle, & des crottes du regne de „ François I. Il croiroit avoir changé de sexe, „ s'il s'étoit accommodé à la mode.

Toutes les pensées de cette satyre ne sont pas si alambiquées, interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre repliqua Eudoxe, assez naturelles, & qui ne représentent pas mal le génie de ces Docteurs dont Moliére a dit:

Un sot sçavant est sot, plus qu'un sot ignorant.

„ Par exemple, que le Barbon prit dans la „ science le plus incroyable pour le plus beau: „ qu'il ne s'est servi de l'usage de la parole „ que pour n'être entendu de personne: qu'à le „ bien définir, il est une bibliotheque renversée „ & beaucoup plus en desordre que celle d'un „ homme qui déménage: qu'il datte ses lettres „ non du premier & du vingtiéme du mois, „ mais des Calendes & des Ides: qu'il don„neroit tout pour avoir les pantoufles de Tur„nebe, les lunettes d'Erasme, le bonnet carré „ de Ramus, l'écritoire de Lipse, s'il y avoit „ moyen de trouver de si rares pieces dans le „ cabinet de quelque Curieux qui les voulût „ vendre.

Mais en vérité le reste est au-de là du vraysemblable, & je doute que la piéce ait de quoi

quoy chatouïller les honnêtes gens, comme l'Auteur se le promet dans l'Epître dedicatoire.

Moliére que vous venez de citer si à propos, reprit Philanthe, ne garde guéres luy-même de vray-semblance en plusieurs de ses Ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuses Ridicules*, ni du *Misanthrope*; son *Avare* n'est-il pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, aprés qu'on luy a „ volé son argent: C'en est fait, je n'en puis „ plus, je me meurs, je suis mort, je suis en- „ terré. N'y a-t-il personne qui veuille me res- „ susciter, en me rendant mon cher argent, ou „ en m'apprenant qui l'a pris? Je veux aller qué- „ rir la Justice, & faire donner la question à „ toute ma maison, à servantes, à valets, à „ fils, fille, & à moi aussi.

Il est naturel, repartit Eudoxe, quand il „ dit: Je ne jette mes regards sur personne, „ qui ne me donne des soupçons, & tout me „ semble mon voleur. Je veux faire pendre „ tout le monde; & si je ne retrouve mon ar- „ gent, je me pendrai moy-même après. „ Mais ne rafine t-il pas, repliqua Philanthe, quand „ il ajoûte, Ciel à qui desormais se fier? Il ne „ faut plus jurer de rien, & je crois aprés ce- „ la que je suis homme à me voler moy même!

Les *Femmes sçavantes*, poursuivit-il, ne sortent-elles pas du caractére naturel en plus d'un endroit? Il est vraysemblable que Philaminte & Armande sont ravies de voir Vadius, parce qu'il sçait du Grec: mais il ne l'est pas, qu'on chasse Martine, parce qu'elle a fait une faute de grammaire.

Je suis de vôtre sentiment, dit Eudoxe: c'étoit assez pour la vraysemblance que la maistresse du logis grondât sa servante d'avoir dit un mot condamné par Vaugelas; mais ce n'estoit

pas assez pour le Parterre. Les piéces comiques, dont le but est de faire rire le peuple, doivent être comme ces tableaux que l'on voit de loin, & où les figures sont plus grandes que le naturel. Ainsi un de nos Poëtes dramatiques qui connoist si bien la nature, & qui en a exprimé les sentimens les plus delicats dans son *Andromaque* & dans son *Iphigénie*, va, ce semble, un peu au-delà dans ses *Plaideurs* : car il faut pour le peuple des traits bien marquez, & qui frappent fortement d'abord. Il n'en va pas tout-à fait de même des autres ouvrages d'esprit, qui sont plus pour les honnêtes gens que pour le peuple : le rafinement n'y vaut rien, & s'ils ne sont naturels, ils ne sçauroient contenter les personnes raisonnables.

Je crois ce que vous dites, repliqua Philanthe, & ce qu'a écrit un homme de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les Comédies, si l'on veut qu'elles servent de reméde au ridicule des spectateurs; qu'aussi on a accoustumé d'ajoûter quelque chose au foible des Originaux, afin de les représenter sous une figure plus dégoûtante.

Mais ce sujet nous meneroit, peutêtre, trop loin, dit Eudoxe, & nous ferons mieux d'en demeurer là pour aujourd'huy. Ils changerent alors de discours, & marcherent doucement le long de l'eau, ponr regagner le logis, en parlant de diverses choses, si ce n'est que Philante remit une fois ou deux son Ami sur la matiére des pensées, pour luy avouër qu'il commençoit à changer de goust, & qu'il ne désesperoit pas de préférer un jour Virgile à Lucain, & Ciceron à Séneque.

Fin du troisiéme Dialogue.

LA

LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT.

QUATRIEME DIALOGUE.

LEs deux Amis furent si contens de leur promenade, qu'ils résolurent de se promener encore le lendemain: mais comme tous les jours de l'Automne ne se ressemblent pas, le jour suivant fut si sombre & si vilain, qu'ils ne purent sortir du logis. Tout le matin chacun étudia en son particulier. Aprés le disner Eudoxe invita Philanthe à monter dans son cabinet, & prenant d'abord la parole, pour achever, dit-il, ce que nous avons commencé, ce n'est pas assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit ayent un fond de verité proportionné au sujet qu'on traite, ni qu'elles soyent nobles sans enflure, agréables sans affeterie, délicates sans rafinement: il faut encore qu'elles soient nettes, claires, & intelligibles. Sans cela je me moque du sublime & du merveil-

veilleux ; je compte pour rien l'agrément, la délicateſſe, ou plûtôt je n'en connois point. Rien ne me plaiſt, rien ne me pique que je n'entende parfaitement ; & je m'étonne que Ciceron, en louant ſi fort les penſées de Craſſus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il l'a ſuppoſée, ſans doute, comme une vertu eſſentielle : car enfin la penſée n'étant qu'une image que l'eſprit forme en lui-même, elle doit repréſenter clairement les choſes, & rien n'y eſt plus contraire que l'obſcurité. (*a*) Auſſi Quintilien marque la clarté pour la premiére vertu de l'éloquence, &, ſelon lui, (*b*) les diſcours des plus habiles Orateurs ſont les plus aiſez à entendre.

Les Anciens que vous eſtimez tant, dit Philanthe, ſont quelquefois aſſez obſcurs, & peu de gens les entendent ſans le ſecours des Interprétes. Si l'obſcurité vient de la penſée même, repartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les Modernes : mais ſi elle ne vient que de certaines circonſtances hiſtoriques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur ſiécle, & non pas pour le nôtre. Ils ſont ſouvent alluſion à des choſes dont la mémoire ne s'eſt point conſervée, & qui nous ſont inconnuës : ce n'eſt pas leur faute, ſi nous ne les entendons pas. Les Commentateurs devinent quelquefois de quoi il s'agit : mais d'ordinaire ils font dire à Auteur tout ce qu'il leur plaiſt. & ils luy donnent la torture, de même à peu prés qu'on la donne à un criminel, pour le faire par-

(*a*) Prima eſt eloquentiæ viirtus, perſpicuitas. *Lib.* 2. *cap.* 3.

(*b*) Plerumque faccidit, ut faciliora ſint ad intelligendum, & lucidiora multò, quæ à doctiſſimo quoque dicuntur,

parler malgré luy. Je ne sçay si la comparaison est tout-à-fait juste ; mais je sçay bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'huy aura le sort des ouvrages de l'Antiquité, & je ne puis m'ôter de l'esprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satires* dans la description de son festin.

Sur tout certain hableur à la geule affamée,
Qui vient à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit Profès dans l'Ordre des Costeaux;
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

Je me suis même mis en teste que les Commentateurs se tourmenteront pour expliquer ce *Profès dans Ordre des Costeaux*, & qu'on pourra bien le corriger en lisant *Profès dans l'Ordre de Cisteaux*; par la raison que *l'Ordre des Costeaux* ne se trouvera point dans l'Histoire Ecclesiastique, & que les gens de ce tems-là ne sçauront pas que cet Ordre n'estoit qu'une société de fins débauchez, qui vouloient que le vin qu'ils beuvoient fust d'un certain costeau; & qu'on les appelloit pour cela *les Costeaux*.

Ce que vous imaginez de la correction du passage est plaisant, dit Philanthe, & me paroist assez probable. Du moins, reprit Eudoxe, a-t-on fait plusieurs corrections dans les Anciens qui ne sont pas si bien fondées que celle-là, à ne regarder que les termes: car si on examine la chose à fond & en elle-meme, il n'y a certainement nul raport entre des gens de bonne chere, qui n'ont du goût que pour les choses du monde, & des hommes séparez du siécle qui ne pensent qu'à l'éternité.

J'en dis presque autant, continua-til, du nom que porte Aléxandre dans la Satire contre l'homme:

Ce fougueux l'Angely, qui de sang alteré,
Maitre du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Cela est clair maintenant, parce que nous sçavons que l'Angely estoït un fou de la Cour, que le Prince de Condé avoit amené de Flandres; & si cela devient obscur avec le temps, il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'est donc pas de ces sortes d'obscuritez dont je parle; ce n'est pas aussi précisément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une construction louche, d'une équivoque: ou d'un mot barbare,

Je parle d'une obscurité qui est dans la pensée même, & je dis d'abord qu'il y en a d'une espece qu'on peut comparer avec ces nuits sombres, ou avec ces brouïllards épais qui empêchent tout-à fait de voir: on a beau regarder de prés, & avoir la veuë bonne, on ne distingue du tout rien.

Cette sorte d'obscurité, repliqua Philanthe, est bien rare dans les Ouvrages d'esprit. Je l'avouë, repartit Eudoxe: il s'en trouve neanmoins qui sont fort obscurs en quelques endroits: & le *Discours Funébre* qui fut prononcé aux obseques de Louïs le Juste dans la Sainte Chapelle de Paris, est un peu de ce caractére. Je l'ay conservé comme une piéce curieuse, & rare en son genre: il a pour texte, *Ascendit super occasum;* parce que le Roi mourut le jour de l'Ascension, & il commence admirablement:

„ Quoi donc, grand Soleil de nos Rois! las, „ au milieu de vôtre course, étes-vous déja „ au couchant, & d'un si haut point de gloire, „ étes vous précipité dans une éternelle dé„ faillance? Non, non, bel Astre, vous „ montez en vous abbaissant, & vous me„ surez même vos élevations par vos chutes.
„ Pom-

„ Pompes funébres, pourquoy me déguisez-vous
„ ses triomphes? Si ma Sainte Chapelle est ar-
„ dente, elle n'éclatera qu'en feux de joye ;
„ ce sera dans les évidentes démonstrations où
„ je réproduiray nôtre Monarque tout auguste ,
„ parce qu'il a esté tout humble, & hautement
„ relevé dans Dieu par une servitude couron-
„ née , pour n'avoir point eû de couronnes
„ qui ne luy fussent assujéties.

Cela n'est pas inintelligible , dit Philanthe. Non, répondit Eudoxe, ce n'est pas là tout à-fait du Galimatias , ce n'est que du Phebus. Vous mettez donc, dit Philanthe, de la différence entre le Galimatias & le Phebus? Ouï, repartit Eudoxe : le Galimatias renferme une obscurité profonde , & n'a de soy-même nul sens raisonnable. Le Phebus n'est pas si obscur, & a un brillant qui signifie quelque chose : le Soleil y entre d'ordinaire , & c'est peut être ce qui a donné lieu en nôtre langue au nom de Phebus. Ce n'est pas que quelquefois le Phebus ne devienne obscur, jusqu'a n'être pas entendu : mais alors le Galimatias s'y joint ; ce ne sont que brillans & que tenebres de tous côtez.

La pensée d'un Panégyriste des Rois d'Espagne, interrompit Philanthe, ne seroit-elle point de cette espece? Il dit que le soleil semble faire sa course autour de leur Trosne en faisant le tour du monde, & que leur Couronne est son Zodiaque en terre. Justement, repartit Eudoxe, voilà du Phebus & du Galimatias ensemble. Je suis bien trompé, repliqua Philanthe, si le *Prince Illustre* que nous avons lû en nôtre jeunesse, n'est plein de l'un ,& de l'autre. C'en est un parfait modele, & un riche fond, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre pour

trou-

trouver de merveilleuſes penſées qui ne ſe comprennent preſque pas ; & je me ſouviens toûjours de ce glorieux portrait que l'Auteur préſente à ſon Héros; de ce portrait, dis-je, qui „ n'ayant jamais eû de toile d'attente, eſtant „ auſſi toſt fait que deſſiné, a eû ſa ſueur dé- „ trempée avec le ſang ennemi pour ſes couleurs, „ ſon épée pour ſon pinceau, ſon cœur pour „ ſon peintre, ſes deſirs pour ſes deſſeins, & „ ſoy-même pour ſon Original.

Mais pour reprendre le diſcours de la Sainte Chappelle, l'Auteur, aprés avoir dit que l'hom- „ me dans le Roy veut ce qu'il peut ; que le „ Roy dans l'homme peut ce qu'il veut ; que „ l'un fait ſon foible du fort de l'autre : il loüe „ le Prince d'avoir eſté inſenſible à tout ce qui „ flatte les ſens, & s'écrie enſuite :

„ Royale abſtinence des plaiſirs, ſoleil naiſ- „ ſant dans les abiſmes, plénitude dans le vuide, „ manne dans les deſerts, toiſon ſéche où tout „ eſt trempé, toiſon trempée où tout eſt ſec; „ corps deſſeché où les plaiſirs le peuvent noyer, „ corps trempé & tout imbu de conſolations où „ l'auſterité le deſſeche !

Je ne ſçay, dit Philanthe, qu'admirer le plus du Phébus, ou du Galimatias. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Eudoxe :

„ Allez, grande Ame, digne hoſte d'un ſi „ riche Palais. Si d'une matiere auſſi vile que „ celle des animaux vous en avez fait une auſ- „ ſi pure que celle des aſtres ; comme elle eſt „ inalterable par vôtre vigueur, qu'elle ſoit im- „ mortelle par vos récompenſes. Et vous, cen- „ dres ſacrées, reſtes d'un ſi chaſte flambeau ; „ de toutes les ſolemnitez des obſeques, je n'en „ ay point pour vous qu'une tranſlation antici- „ pée, qui ſans bouger d'un lieu, du tombeau

„ vous met au berceau, & du Couchant vous
„ porte à l'Orient. Je ne vous commets point
„ à la terre comme nos Européans, point aux
„ eaux comme les Barbares, point aux airs dans
„ un criſtal comme les Egyptiens, point aux
„ feux comme les Romains : je vous mets en
„ réſerve dans le ſein de la Providence qui de-
„ ſtine d'enfermer le globe de mon aſtre & le
„ chariot de ſes triomphes, dont la plus belle
„ ſolennité ſera la deviſe de Louïs le juſte, *Aſ-*
„ *cendit ſuper occaſum.*

Comprenez-vous bien tout cela ? Il eſt difficile de décider, repartit Philanthe, lequel l'emporte icy du Galimatias ou du Phébus. Je n'ay jamais rien vû de plus brillant, ni de moins clair; mais je voudrois bien voir du Galimatias tout pur. Je vas vous en montrer du plus fin, repartit Eudoxe : il ouvrit un livre, & lût la Lettre ſuivante.

„ (*a*) Eſtimant par-tout de grande importan-
„ ce, je ne dis das les omiſſions, mais les
„ moindres intermiſſions, ſoit en actions, ſoit
„ en paroles, de l'amitié ; & n'eſtant pas de
„ l'opinion de ceux qui croyent que les con-
„ templatifs ont l'emportement ſur les autres en
„ l'exercice de toutes ſortes de vertus, ayant
„ toûjours plus aimé l'action que la parole, &
„ la parole que la méditation, & l'entretien
„ ſolitaire en amitié : je puis néanmoins dire
„ ſûrement que je n'ay point failli en cette oc-
„ caſion, & que la cauſe de mon retardement
„ vous ſera auſſi agréable qu'euſt eſté une Let-
„ tre écrite avec plus de diligence : dautant que
de-

(*a*) *Lettres de l'Abbé de Saint Cyran imprimées par le Sieur de Préville en* 1655.

„ desirant une fois pour toutes vous dire avec „ une expression égale au fond de ma pensée , „ de quelle façon je prétens m'être donné à „ vous ; j'ay fait au contraire des excellens pein- „ tres qui ont de la peine à rabatre leur imagi- „ nation , n'ayant jamais pû relever la mienne „ au point où mon ressentiment la vouloit lo- „ ger. Ce qui a fait que dans cet estrif de mon „ cœur & de mon esprit, qui n'approche jamais „ par ses conceptions de ses mouvemens, j'ay „ mieux aimé me taire quelque temps, atten- „ dant le détour & le rencontre de ces esprits „ épurez qui aident à former de hautes imagi- „ nations, que voulant dire quelque chose, le „ dire avec diminution , & au préjudice de la „ source de mes passions ; où il est seulement „ loisible, quand elles naissent du vray amour, „ d'avoir sans crainte de reproche quelque sorte „ d'ambition.

Je n'ay jamais rien vû de semblable, interrompit Philanthe, & je vous avouë que cela me passe, Ce n'est que le commencement, reprit Eudoxe; voyez la suite.

„ J'ay pris la plume : & comme si j'eusse vou- „ lu répandre l'encre sur le papier, j'ay écrit „ tout d'une traite ce qui s'ensuit. C'est à vous „ à voir, si j'ay été si heureux que celuy qui ren- „ contra à représenter en colére & par le jet du „ pinceau une belle écume. Pour vous assûrer „ de moy , Monsieur , & en juger à l'avenir „ certainement & d'une méme façon, je vous „ veux dire que vous trouverez toûjours mes „ actions plus fortes que mes paroles; que dis- „ je, que mes paroles! que mes conceptions, „ que mes affections & mes mouvemens inté- „ rieurs; car tout cela tient du corps, & n'est „ pas suffisant pour rendre témoignage d'une

„ chose trés-spirituelle, vû que l'imagination qui
„ est corporelle se trouve dans les mouvemens
„ de l'affection, de sorte que je ne prétens pas
„ que vous me jugiez que par une chose plus
„ parfaite, & qui ne tient rien de ces choses-
„ là, qui sont meslées de corps, de sang, de
„ fumées, & d'imperfections ; parce qu'il me
„ reste dans le centre du cœur avant qu'il s'ou-
„ vre & se dilate, & pour s'émouvoir vers vous
„ il produise des esprits, des conceptions, des
„ imaginations, & des passions, quelque cho-
„ se de plus excellent que je sens comme un
„ poids affectueux en moy-même, & que je
„ n'ose produire ni éclorre, de peur d'exposer
„ un saint germe. J'aime mieux le nommer
„ ainsi à mes sens, à mes fantômes, a mes
„ passions qui ternissent aussi-tost, & couvrent
„ comme de nuées les meilleures productions de
„ l'âme : si bien que pour me donner à vous
„ en la plus grande pureté qui se puisse, voire
„ qui ne se puisse imaginer, je ne veux pas
„ me donner à vous, ni par imaginations,
„ ni par conceptions, ni par passions,
„ ni par affections, ni par lettres, ni par pa-
„ roles, tout cela estant inférieur à cel que je
„ sens en mon cœur, & si relevé pardessus tou-
„ tes choses, qu'accordant aux Anges dans ma
„ Philosophie la veuë de ce qui est éclos, ce
„ qui nage pour le dire ainsi sur le cœur, il
„ n'y a que Dieu seul qui en connoisse le fond
„ & le centre.

Voilà en verité une belle fougue, dit Philanthe, & je suis fasché de n'y comprendre rien. Vous n'estes pas au bout, repartit Eudoxe : écoutez, & taschez de concevoir.

„ Moy-même qui vous offre le mien, *c'est de*
„ *son cœur dont il parle*, n'y vois presque rien
„ que

„ que je puisse désigner par un nom, & n'y con-
„ nois que cette vague & indéfinie, mais cer-
„ taine & immobile propension que j'ay à vous
„ aimer & honorer; laquelle je n'ay garde de
„ déterminer par quelque chose, afin que je me
„ persuade que je suis dans l'infinité d'une ra-
„ dicale affection; j'ay presque dit substantielle,
„ ayant égard à quelque chose de divin & à
„ l'ordre de Dieu, où l'amour est substance,
„ puis que je prétens qu'elle est infuse en la
„ substance du cœur, dont le centre est la quin-
„ tessence de l'ame, qui estant infinie en temps
„ & en vertu d'agir, comme celuy dont elle
„ est l'image, je puis dire hardiment que je suis
„ capable d'operer envers vous par affection
„ comme Dieu opere envers les hommes; me
„ demeurant toûjourt plus de puissance d'agir &
„ d'aimer efficacement, que je n'auray paru en
„ avoir par mes actions: à cause de quoy je les
„ retranche aussi-bien que les imaginations, &
„ le reste, comme incapables de vous rendre
„ témoignage de la disposition que j'ay en vô-
„ tre endroit, & de la part que vous avez en
„ mon ame, qui étant indivisible, se donne
„ toute par la moindre de ses parties, ou ne se
„ donne pas du tout.

Que dites vous de cela, demande Eudoxe à Philanthe? Je dis, repliqua Philanthe, que c'est là le galimatias le plus complet & le plus suivi qui se puisse imaginer. La merveille est, continua Eudoxe, que celuy qui écrivoit de la sorte passoit pour un oracle & pour un Prophéte parmi quelques gens. Je crois, répondit Philanthe, qu'un esprit de ce caractére n'avoit rien d'oracle ni de prophéte que l'obscurité.

Sçavez-vous bien, reprit Eudoxe, que ses partisans soûtenoient que c'étoit un homme en-

voyé de Dieu pour réformer l'Eglise sur le modelle des premiers siécles? Ah, je ne puis croire, dit Philanthe, que quand il y auroit quelque chose à réformer dans l'Eglise, le Saint Esprit voulust se servir d'une teste pleine de galimatias pour une entreprise si importante!

Aprés tout, repartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faisoit le procès à Aristote & à Saint Thomas, fust un peu brouïllé avec le bon sens. Il en déclare luy-même la vraye cause dans une Lettre où il dit franchement: *J'ay le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroist merveilleux, c'est qu'un de ses amis luy ayant mandé apparemment, qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il luy repondit ainsi pour se justifier.

„ De peur que quelque étranger ne s'offense „ de ma façon de parler, une fois pour toutes „ permettez-moy de luy dire une regle qui in„ terprétera tout ce que je pourray jamais ima„ giner ou dire d'extravagant en mes Lettres; „ c'est qu'en fait de figures, de métaphores, „ & de chifres, des termes tous différens, & „ des expressions contraires signifient une même „ chose; & parce que tout le langage des amans „ est figuré & mystique, il s'ensuit que lors „ que je vous dis que je vous commande, je „ vous prie; quand je vous fais quelque de„ fense, je vous offre en cela même mon obéïs„ sance.

C'est se tirer bien d'affaire, dit Philanthe en soûrant, & on ne peut pas raisonner plus juste, ni plus nettement.

Il raisonne à peu pres de même dans une autre Lettre que voicy.

„ Nôtre Philosophie nous apprend que la „ même circonscription que les corps ont par „ leur

„ leur quantitré, les Anges l'ont par leurs acti-
„ ons: ce qui m'oste le moyen d'étendre ma
„ passion envers vous, & m'oblige de recon-
„ noitre mon être créé en la seule limitation
„ qui me le feroit haïr, si je n'aimois en vous
„ l'être increé qui ne demande de moy que le
„ même amour que je vous porte, dont vous
„ demeurerez, sans doute, content, puis que
„ ne pouvant trouver en moy de l'infinité,
„ vous la trouverez en luy qui vous aime en
„ moy & par mon entremise d'un amour
„ infini.

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reste. Il faut demeurer d'accord, repliqua Philanthe, que ce Lettres-là effacent bien Nerveze & la Serre, & que celuy qui les a écrites mériteroit d'avoir place dans l'*Histoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence.* (*a*) On devoit, sans doute, repartit Eudoxe en riant, luy donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'est une injustice manifeste que de l'avoir oublié. Parlons sérieusement, les pensées de l'Auteur des Lettres que je viens de lire ont un fond d'obscurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de luy ce que Balzac disoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gayeté de cœur.

Je dirois presque de ce faiseur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard disoit d'un Ecrivain de son tems:

Charles, nos plus rares esprits

(*a*) *Nouvelle Allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence.*

Ne sçauroient lire tes écrits
Sans consulter Muret ou Lipse.
Ton Phebus s'explique si bien;
Que tes volumes ne sont rien
Qu'une éternelle Apocalipse.

L'application n'est pas juste, dit Eudoxe; car au moins avec le secours & de Muret & de Lipse, on entendoit ces écrits, au lieu qu'on ne peut par aucune voye entendre ces Lettres.

Mais croyez-vous, dit Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas s'entendent eux-memes? En vérité, repartit Eudoxe, je ne sçay que vous en dire; ils pensent s'entendre, mais je ne crois pas qu'ils s'entendent; & si on les pressoit de s'expliquer clairement, je doute qu'ils en vinssent à bout.

On imagine quelquefois des choses, repliqua Philanthe, qu'on ne sçauroit expliquer faute de termes qui soyent propres, & qui répondent bien à nôtre pensée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on sent des choses qui sont au dessus de nos expressions: car les sentimens du cœur sont quelquefois si mêlez ou si delicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement; & ce que j'ay lû dans la *Diane* de Monte-mayor me paroist fort vray, que quand on sçait si bien dire ce qu'on sent, on ne doit pas le sentir si bien qu'on le dit: *Quien tambien sabe desir lo que siente, no deve sentillo tambien como lo dize.* Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures & embrouïllées d'elles-mêmes; & une marque certaine qu'elles le sont, c'est quand on ne trouve point de paroles qni en donnent l'intelligence.

J'ay ouï dire, interrompit Philanthe, que le fameux Evesque du Bellay Jean Pierre Camus étant

étant en Espagne, & ne pouvant entendre un Sonnet du Lope de Vegue qui vivoit alors, pria ce Poëte de le luy expliquer; mais que le Lope ayant lû & relû plusieurs fois son sonnet, avoüa sincérement qu'il ne l'entendoit pas luy-même.

Les beaux Esprits de ce païs-là, répondit Eudoxe, son sujets à estre un peu obscurs, & on ne leur en fait pas un crime. Des Espagnols confessent de bonne foy qu'ils n'entendent pas leur Poëte Gongora, & c'est peut-estre pour cela qu'ils luy donnent le surnom de merveilleux. *Maravilloso Luys de Gongora.* Ce qui est certain, c'est que son obscurité a passé en proverbe, & que comme les Castillans disent communément, *es de Lope*, pour marquer qu'une chose est excellente, ils disent de même *Escuro como las soledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une chose est obscure. Ces *soledades* sont deux petits Poëmes sur la solitude, qui ont un degré d'obscurité que n'ont pas les autres Ouvrages du même Poëte.

Que dites-vous, repliqua Philanthe, de Lorenzo ou Baltazar Gracian? Car on nous a appris que Baltazar est son véritable nom, & nous devons une si belle découverte à un Sçavant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les païs étrangers, qui y a eû même des emplois assez considérables, & qui commença en Portugal à se faire connoître.

J'ay lû les ouvrages de Gracian, repartit Eudoxe, mais je vous confesse que je n'ay pas entendu tout ce que j'ay lû. C'est un beau génie, qui prend quelquefois plaisir à se cacher aux Lecteurs, & je suis du sentiment de celuy que vous venez de citer, qui dit dans la Préface de „ *l'Homme de Cour*, qu'il ne faut pas s'étonner si

„ Gracian passe pour un Auteur abstrait, inintel-
„ ligible, & par conséquent intraduisible; que c'est
„ ainsi qu'en parlent la pluspart de ceux qui l'ont
„ lû, & qu'un Sçavant à qui quelqu'un disoit
„ qu'on traduisoit, *el Oraculo manual y Arte de*
„ *prudentia*, répondit que celuy-là estoit bien té-
„ meraire qui osoit se mesler de traduire des
„ œuvres que les Espagnols mêmes n'enten-
„ doient pas.

Vous vous moquez, interrompit brusquement Philanthe: le Traducteur est bien éloigné de penser ce que vous dites, lui qui a fait un procés à l'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, sur ce qu'Ariste dit que Gracian est obscur, & qui le traite là-dessus de ridicule Censeur.

Cela prouve, reprit Eudoxe, que le Traducteur se contredit un peu luy-même, avoüant d'un costé que les Espagnols mêmes n'entendent pas Gracian; & de l'autre trouvant mauvais qu'Ariste luy donne de l'obscurité. Mais c'est le mot d'*incomprehensible* dont se sert Ariste qui a choqué le Traducteur, quoy-que celuy d'*inintelligible* ou d'*Intraduisible*, dont use le Traducteur méme, le vaille bien.

„ Si Gracian est incompréhensible, & ne s'en-
„ tend pas luy méme, dit-il dans une de ses no-
„ tes, comment le Censeur luy trouve-t il du
„ bon sens? On pourroit répondre, ajoûta Eudoxe, qu'un Auteur peut suivre le bon chemin en quelques endroits, & s'égarer en d'autres, jusqu'à ne s'entendre pas, ou du moins jusqu'à ne se pas faire entendre: de sorte qu'Ariste n'a point dit une impertinence, en disant que l'Ecrivain, dont nous parlons, a de la subtilité, de la force & même du bon sens; mais qu'on ne sçait quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne le sçait pas peut être luy-

luy-méme; où l'impertinence tombe un peu sur le Traducteur, & son Dom juan de Lastanosa; qui demeurent d'accord que Gracian n'est pas clair, & que son stile est coupé, concis, & énigmatique. A la vérité, ils soûtiennent
„ hautement que c'est pour concilier plus de vé-
„ nération à la sublimité de la matiére, qu'il
„ n'écrit pas pour tout le monde; qu'il a affec-
„ té d'être obscur pour ne se pas populariser
„ comme Aristote qui écrivit obscurément pour
„ contenter Aléxandre son disciple, qui ne
„ pouvoit souffrir que personne en sceust au-
„ tant que luy; qu'ainsi quoy-que les œuvres de
„ Gracian soyent imprimées, elles n'en sont
„ pas plus communes, parce qu'en les ache-
„ tant on n'achete pas le moyen de les enten-
„ dre.

Rien ne me paroist plus plaisant, dit Philanthe, que d'affecter d'étre obscur; & cela me fait souvenir de ce Pédant dont parle Quintilien, qui enseignoit l'obscurité à ces écoliers, & qui leur disoit: *Cela est excellent, je ne l'entens pas moy même.*

Ce que je trouve icy de trés-plaisant, repartit Eudoxe, c'est que le Traducteur qui se pique de pénétration, n'entend pas luy-même son Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les mysteres de Gracian, & il s'en déclare assez dans sa Pré-
„ face, en disant que le langage de l'Ecrivain
„ qu'il traduit est une espece de chifre, mais
„ que le bon entendeur le peut déchifrer sans
„ avoir besoin d'aller aux devins. Il n'a pas au reste trop bien déchifré certains endroits dont je me souviens. L'Auteur dit, en parlant de l'esprit: *Es este el attributo Rey; y assi qualquier crimen contra el, fue de lesa magestad.* Le Traducteur déchifre ainsi ce passage: *L'esprit est le*

Roy des attributs; & par conséquent chaque offense qu'on luy fait est un crime de leze majesté. L'Auteur dit sur le sujet de la dissimulation : *Sacramentar una voluntad serà soberania.* Le Traducteur tourne de la sorte : *Qui de sa volonté sçait faire un Sacrement, est souverain de soy-méme.*

J'entends moins la Traduction Françoise que l'Original Espagnol, dit Philanthe, & je ne sçay ce que veut dire en nôtre langue le *Roy des attributs, de sa volonté faire un sacrement.* Je devinois par *el attributo Rey*, que l'esprit estoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection souveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, vouloit dire, *cacher les mouvemens de son cœur, & en faire un mystere aux autres.* Mais *le Roy des attributs, de sa volonté faire un Sacrement*, est un vray chifre pour moy, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'est à dire, reprit Eudoxe, qu'un Oedipe du caractére de celuy-là est tout propre à obscurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le temps d'examiner la Traduction, ajoûta-t-il, & que cela en valût la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de son ouvrage, & qui se flatte d'avoir traduit avec succès un livre inintelligible dans l'opinion commune, de son aveu même, n'est pas si bon entendeur qu'il pense, pour me servir de ses termes.

Il ressemble donc à Lipse, dit Philanthe, qui s'estant meslé d'éclaicir Tacite, (*a*) ne fait rien moins que cela, ou fait voir qu'il ne l'entend pas trop luy-même en plusieurs endroits. La com-

(*a*) *Gaspar Sciopp. de Stilo Historico.*

comparaison est juste, reprit Eudoxe; en ce point-là & en d'autres; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite font tous deux non seulement l'apologie, mais l'éloge de l'obscurité de leurs Auteurs; en disant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde, qu'ils ne l'ont fait que pour les Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'esprit; & que ce n'est pas tant leur faute que celle de leurs lecteurs, si on ne les entend pas. Par malheur, repartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat, & les gens d'esprit n'entendent pas plus que les autres les passages difficiles.

Après tout, continua t il, le Traducteur est un habile homme, & un bel esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe; je vous avouë méme que j'ay lû avec beaucoup de plaisir son Epître dédicatoire. Il y parle Espagnol en François admirablement bien, & les titres qu'il donne à Louïs le Grand de *Roy Roy*, de *Maistre Roy*, de *grand Tout*, de *non plus outre de la Royauté*, m'ont fort réjoüi. Il m'a semblé que je lisois *l'Avant-victorieux* du Vice-chancelier de Navarre, qui commence par *Ma plume en l'air.*

J'a vû dans Homére, dit Philanthe, *Roy plus Roy que les autres*: dans Marot, *Roy le plus Roy qui fut onc couronné*: & dans un Poëte moderne, *Roy vrayment Roy*. Mais je n'avois jamais vû, *Roy Roy*, & *Roy Roy* me paroist presque aussi plaisant que *perroquet perroquet*.

Enfin, pour laisser là le Traducteur, ajoûta-t-il, Gracian ne vous charme pas. A vous parler franchement, repliqua Eudoxe, il y a dans ses Ouvrages quelque chose de si sombre, de si abstrait, & de si opposé au caractére des Anciens, que je ne puis en faire mes delices. L'Ouvrage qui a esté traduit, & qu'on a intitulé en Espag-

nol, *El Oraculo manual y Arte de prudencia*; en François, *l'Homme de Cour*, que Dom Lastanosa appelle *une raison d'Etat de soy-même, & une boussole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellence*; le Traducteur, *une espece de rudiment de Cour & de Code politique.* Nerveze ne parleroit pas autrement, interrompit Philanthe. Cét ouvrage, dis-je, reprit Eudoxe, est un recueïl de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle, qui ne vont point à un but, la plusspart quintessenciées & chimériques, presque toutes si obscures qu'on n'y entend rien, sur-tout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre, *Agudeza y Arte de ingenio*, est un beau projet mal éxécuté à mon gré: j'en fus frappé la premiére fois que je le vis, & il me prit d'abord envie de le traduire, mais aprés que j'en eûs lû quelque chose, je fus bien gueri de ma tentation. Car quoyque j'y trouvasse de la subtilité & de la raison en plusieurs endroits, je n'y trouvay point mon compte; & je jugeay, en le parcourant, qu'un ouvrage de cette espece seroit un monstre en nôtre langue. L'Auteur prétend y enseigner l'art d'avoir de l'esprit: mais toute sa méthode est fondée sur des régles si métaphysiques, & si peu claires, qu'on a peine à les concevoir; d'ailleurs si peu sûres, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en lés suivant.

Les autres Livres de Gracian ont le même caractére, à son *Politico Fernando* prés; qui est plus intelligible & plus raisonnable. Car, sans parler de son *Criticon* où je ne vois goute; son *Discreto* est un peu visionnaire, & son *Heroe* est tout à fait fanfaron; l'incomprehensibilité est la premiére qualité, & le premier avantage que l'Auteur luy donne: *Primor primero, que el Heroe*

roe

ros platique incomprehensibilidades de caudal. En un mot jamais, peut-être, Ecrivain n'a eû des pensées si subtiles, si guindées, ni si obscures.

Le maistre en obscurité dont je vous ay fait souvenir, dit Philanthe, auroit esté ravi de rencontrer des discours latins du stile de Gracian. Il n'auroit pas non plus esté faché, repartit Eudoxe, de voir en sa langue ce que nous voyons en la nôtre dans des Ecrivains d'aujourd'huy, (c) qui croyent se faire admirer en disant des choses qui ne sont pas nettes, & qui ne penseroient pas avoir de l'esprit, si ce qu'ils disent n'avoit besoin d'interprétation. Eudoxe prit alors un cayer où estoient ramassez divers exemples d'obscurité, & il lût les suivans.

„ L'enfer est le centre des damnez, com-
„ me les ténébres sont le centre de ceux qui
„ fuyent la lumiére. C'est là où la lumiére de
„ Dieu les incommode le moins, où les re-
„ proches de leur conscience sont moins vifs, où
„ leur orgueïl est moins confondu : ainsi ce leur
„ est une espece de soulagement que de s'y
„ précipiter.

Je vous avouë, dit Philanthe, que je ne comprens pas bien cela ; j'y entrevois seulement quelque chose qui ne m'y paroist guéres vray. J'avois cru du moins jusqu'à cette heure, que la lumiére divine dont les damnez sont éclairez intérieurement au milieu des ténébres qui les environnent, leur fait sentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu;

(c) Pervasit jam multos ista persuasio, ut id jam demum eleganter atque exquisitè dictum putent ; quod interpretandum sit. *Quintil, lib.* 2. *c.* 3.

Dieu; & je ne pensois pas que l'enfer fust fait pour le soulagement des impies.

Pensez-vous, repartit Eudoxe, que l'ame se porte d'elle-même au désespoir, à la rage, & à l'enfer comme une pierre tombe naturellement en bas? C'est ce que dit le même Auteur; voicy ses paroles:

„ L'ame tend par son propre poids au découragement & au désespoir. Le centre de la nature corrompuë est la rage & l'enfer: pour l'y enfoncer tout à-fait, il ne fait que la séparer des objets, & la réduire à ne penser qu'à elle-même.

Ces propositions me paroissent incompréhensibles, repliqua Philanthe. Car enfin si le désespoir, la rage, & l'enfer sont le centre de la nature corrompuë, on ne pourroit trouver de repos qu'en se désesperant, qu'en enrageant, & qu'en souffrant les supplices des damnez, comme une pierre n'en trouve que dans son centre. Je ne comprens pas mieux, ajoûta-t-il, que *pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce centre, il ne faut que la séparer des objets, & la réduire à elle même*, & cela frise un peu le galimatias, aussi-bien que la pensée d'un Italien contre ceux qui mesurent la grandeur de l'esprit par la grosseur de la tête: *non sanno*, dit-il, *che la mente è il centro del capo: e il centro non cresce par la grandezza del circolo.* Car que veut dire, *l'esprit est le centre de la teste, & le centre ne croist point par la grandeur du cercle?*

Eudoxe continua de lire dans son cayer, & lût ce qui suit.

„ J'en connois qui m'ont avoué que la réserve d'un simple préjugé les avoit retardez long-temps dans le chemin de la vérité; parce que le pli que prend nostre ame, forme une es-

„ pe-

„ pece de reſſort, qui revient inſenſiblement,
„ quand la deſtruction n'en eſt pas entiére.

„ Si quelquefois le cœur ſe révolte contre les
„ droits de l'amitié: le reſpect qui s'eſt formé en
„ nous par une aſſez longue habitude, menage
„ adroitement nôtre eſprit pour s'emparer de
„ nôtre cœur.

„ Il n'eſt point icy bas de loy dont le
„ contrecoup ne ſoit injuſte en tout, ou en
„ partie.

„ Si les amitiez des Grands ne ſe détruiſent
„ pas d'ordinaire par les mêmes degrez qu'elles
„ ont eſté formées; elles ceſſent quelquefois par
„ un rapport aſſez juſte de la cauſe qui les a fait
„ naître avec le penchant de ceux qui devien-
„ nent inconſtans.

Bon Dieu, quel jargon, interrompit Philanthe ! je n'y entends rien, & qui ſont les gens qui penſent ainſi; Ce ſont des Philoſophes & des Hiſtoriens, répondit Eudoxe. Ah, je pardonne aux Philoſophes un peu d'obſcurité, dit Philanthe ! Ariſtote leur pere aſt aſſez obſcur, & puis les ſecrets de la nature demandent, peut-eſtre, je ne ſçay quoy de myſtérieux: mais je ne ne puis ſouffrir que les Hiſtoriens parlent obſcurément; & Tacite que j'aime fort, ne me plaiſt point dés que je ne l'entends pas: car il me ſemble que la clarté n'eſt guéres moins eſſentielle à l'Hiſtoire que la vérité.

Vous voilà dans le bon chemin, repartit Eudoxe, & je ſerois trés-content de vous, ſi vous n'aviez un peu rrop d'indulgence pour les Philoſophes. Croyez moy, ils doivent écrire nettement auſſi-bien que les Hiſtoriens, & ils y ſont d'autant plus obligez que c'eſt à eux à nous deconvrir les ſecrets de la nature. J'admire Ariſtote où il eſt intelligible: mais je ceſ-

ſe

se de l'admiter où il ne l'est pas, Et je me souviens de Socrate, qui aprés avoir lû un livre d'Héraclite plein d'obscuritez, le condamna finement, en disant que tout ce qu'il en avoit entendu estoit tres-beau; & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fût aussi. C'est cet Heraclite, repliqua Philanthe, qui disoit à ses disciples: *Obscurcissez vos pensées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'estre entendus du peuple.*

A parler en général, poursuivit Eudoxe, tout Ecrivain, soit Historien ou Philosophe, soit Orateur ou Poëte, ne mérite pas d'estre lû, dés qu'il fait un mistére de sa pensée. C'est comme ces femmes qui vont masquées par les ruës, ou qui se cachent dans leurs coëfes, & qui ne veulent pas qu'on les connoisse: il faut les laisser passer, & ne les regarder pas seulement,

Cependant, repliqua Philanthe, vous me dites hier que la dilcatesse consistoit en partie dans je ne sçay quoy de mysterieux, qui laissoit toûjours quelque chose à deviner. Ouï, reprit Eudoxe, il doit y avoir un peu de mystére dans une pensée délicate; mais on ne doit jamais faire un mistére de ses pensées. Ce peu de mistére dont nous avons parlé, laisse assez de jour pour faire découvrir aux autres ce qu'on leur cache. Ce n'est pas un masque ou un voile épais qui couvre entiérement le visage; c'est un crespe transparent, comme nous avons dit, au travers duquel on a le plaisir de voir, & de reconnoistre la personne. Mais quand je fais un mystére de ma pensée, je l'envelope tellement que les autres ont peine à la démêler; & c'est ce qu'un Ecrivain raisonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Costar, dit Philanthe, d'avoir

voir donné dans l'obſcurité, en diſant que Voi-
„ ture diſputoit la gloire de bien écrire aux Il-
„ luſtres des nations étrangéres, & contraignoit
„ l'écho du Parnaſſe en un temps qu'il n'eſtoit
„ plus que pierre, d'avoir autant de paſſion
„ pour ſon rare mérite, qu'il en avoit, lors qu'il
„ eſtoit nymphe, pour la beauté du jeune Nar-
„ ciſſe.

On a eû raiſon, repartit Eudoxe : cela n'eſt pas net, pour ne rien dire de pis : & je comprens encore moins *l'echo du Parnaſſe, qui eſtant pierre a de la paſſion pour le mérite de Voiture*, que *l'écho qui ne répondant point à la voix du tonnerre, nous apprend que ce que les Dieux font, ne ſçauroit eſtre exprimé par les hommes*: c'eſt la penſée d'un Ecivain du Regne paſſé, pour louër le Cardinal de Richelieu. Mais ce que dit Coſtar luy-même à un de ſes amis eſt bien plus joli:
„ Il y a dans vôtre Lettre une choſe qui
„ ſeroit, je crois, fort belle ; ſi nous l'enten-
„ dions vous & moy.

Balzac, coutinua-t-il, parlant de la vertu qui ſe tient lieu de récompenſe à elle même, dit
„ que la gloire n'eſt pas tant une lumiére étran-
„ gére qui vient de dehors aux actions héroï-
„ ques, qu'une réflexion de la propre lumiére
„ de ſes actions, & un éclat qui leur eſt renvo-
„ yé par les objets qui l'ont receû d'elles. Voilà beaucoup de lumiére d'éclot, mais peu de clarté ; & je trouve bien plus clair ce que dit Salluſte, que *la gloire des (a) Ancêtres eſt comme une lumiére qui fait paroiſtre les bonnes & les*

(a) Majorum gloria poſteris quaſi lumen eſt, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur. *Bell. Jugurth.*

les mauvaises qualitez de leurs descendans.

Les Poëtes qui ne parlent que le langage des Dieux, dit Philanthe, sont sujets à n'estre pas toûjours entendus des hommes : témoin ces vers qui furent faits pour le grand Ministre que vous venez de nommer.

Je sçay que les travaux de mille beaux Esprits,
Pour t'immortaliser ont fait une peinture,
Qui montre à l'univers que ta gloire est un prix
Pour qui le Ciel dispute avecque la Nature.

Les vers que j'ay lûs dans un Poëme Héroïque, repartit Eudoxe, valent bien les vôtres : c'est au sujet d'une armure trés-riche & tres belle.

L'étoffe & l'artifice y disputoient du prix :
Les diamans meslez avecque les rubis
S'y montroient à leur flame & vive & mutuelle,
Ou toûjours en amour, ou toûjours en querelle.

Je ne sçay, repliqua Philanthe, lequel est le plus clair, ou du *prix pour qui le Ciel dispute avec la Nature*, ou des *diamans mêlez avec des rubis qui sont toûjours en amour, ou en querelle.*

Quatre vers d'un Sonnet pour le Roy sur la Paix & sur le Mariage ne sont pas si obscurs que les précedens; mais ne sons pas peut-estre assez clairs.

Le destin consentoit que Madrid fût en poudre;
Pour complaire à l'Infante il contredit les Cieux:
Des mains de Jupiter il arrache la foudre:
Et desarme les Rois, les Peuples, & les Dieux,

C'est du Sonnet qui commence ainsi:

Braves, reposez-vous à l'ombre des lauriers,
Le Grand Louïs *consent que vous preniez haleine.*

Dites sans peut-estre, repartit Eudoxe, que ces quatre vers n'ont point assez de clarté, & dites même qu'ils ont bien l'air de galimatias : mais

mais en voicy trois que j'ay retenus d'une piéce de Théatre qui sont un vray galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre.
Et dont mon cœur confus d'un silence discret,
En soupirant tout bas m'avoit fait un secret.

N'avez-vous pas vû, repliqua Philanthe, ce que dit un célébre Orateur Portugais dans le *Discours historique pour le jour de la naissance de la Sé-„ renissime Reine de Portugal?* Que si un Prince se „ fie à son sujet„ on peut dire qu'un cœur se „ fie à un autre cœur : mais que quand l'E-„ poux se fie à son Epouse, il ne faut pas dire „ qu'un cœur se fie à un autre cœur, mais „ qu'un cœur se fie a lui même. *Où la moitié d'un cœur*, ajoûte l'Auteur du Discours historique, *mettra t-elle sa confiance plus sûrement que sur l'autre moitié de soy même?*

La pensée Portugaise est assez bizarre, repartit Eudoxe; mais la Françoise, ou plûtost celle du Poëte François, l'est encore plus. Un ancien Critique s'est moqué de celuy qui avoit dit qu'*un* (*a*) *Centaure estoit à cheval sur lui-même*, comme nous l'avons déja remarqué. Il auroit pû se moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'*un cœur se fie à luy-même*, que *la moitié d'un cœur met sa confiance sur l'autre moitié de soy-même*: & il se seroit moqué sûrement de nôtre Poëte Dramatique, qui fait dire à un des personnages qu'il met sur la Scene, que *son cœur, en soupirant tout bas, luy avoit fait à luy même un secret de sa passion.*

Tous nos Poëtes, dit Philanthe, n'ont pas le sens & la netteté de Malherbe. Je vous assûre, repartit Eudoxe, que Malherbe, avéc tout

(*a*) *Demetrius Phalereus.*

tout son sens & toute sa netteté, s'endort quelquefois aussi-bien qu'Homére, jusqu'à tomber dans une espece de galimatias, si je l'ose dire. Il prit les poësies de Malherbe, & lût dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde les vers qui suivent:

C'est aux magnanimes exemples,
Qui sous la baniére de Mars
Sont faits au milieu des hazards,
Qu'il appartient d'avoir des temples;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'Histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siécles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

Qu'est-ce, à vôtre avis, que dés *exemples*, à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *sont faits au milieu des hazards*! Et de quelles *couleurs* prétend parler le Poëte? A la vérité, dit Philanthe, cela n'est pas net, & je n'y avois pas pris garde.

Eudoxe lût ensuite le commencement des *Larmes de Saint Pierre.*

Ce n'est pas en mes vers qu'une Amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Aprés l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire;
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

La plupart de ceux qui lisent ces deux derniers vers, croyent les entendre; parce qu'ils sont harmonieux, qu'ils paroissent avoir de l'esprit, & que les vers qui les précedent ont du sens. Pour moy je n'entens point *tous les assauts que la rage peut faire*. & dont Ariadne *fait une fidelle preuve à l'infidelité de Thésée*. Je dois au

au reste ces réfléxions sur Malherbe à un honneste homme de nos amis, qui a tout le discernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de son âge joint une grande capacité avec une grande sagesse.

Malherbe estoit fort jeune luy-même, dit Philanthe, quand il composa ce Poëme; & il le desavoüoit en quelque façon, si nous en croyons un sçavant homme : qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup de belles choses dans cette piéce; & que comme Longin a dit de l'Odyssée que c'estoit un ouvrage de vieillesse, mais de la vieillesse d'Homére; on peut dire de même des *Larmes de Saint Pierre*, que c'est un ouvrage de jeunesse, mais de la jeunesse de Malherbe.

Aprés tout, repartit Eudoxe, ces raisons n'éclaircissent pas les six vers obscurs : elles excusent seulement le Poëte, & font estimer les beaux endroits du Poëme : mais la piéce n'en vaudroit pas pis, si tout y estoit bien clair; du moins me plairoit-elle davantage; car je vous avouë que l'ombre du galimatias me fait peur

Le Sonnet de l'*Avorton*, poursuivit Eudoxe, vous a paru excellent? Il me le paroist encore, repliqua Philanthe : car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit?

Toi qui meurs avant que de naistre,
Assemblage confus de l'estre & du néant:
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'estre:
Toi, que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour?
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.
Laisse-moi calmer mon ennuy:
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'huy,

Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tyrans opposez ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaist fort, repartit Eudoxe : la premiére pensée est heureuse, & le merveilleux s'y rencontre naturellement avec le vray :

Toy qui meurs avant que de naistre.

Les derniéres pensées sont trés-justes, & n'ont, peut-être, que trop de justesse, ou pour le moins trop de jeu,

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie :
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Mais l'*assemblagée confus de l'estre & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on pourroit desirer, non plus que le *rebut du néant & de l'estre.* Cela est trop fort, dit Philanthe, pour estre si net. Eh, de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force, & plus de netteté? Encore ne sçay-je si ce qui vous semble fort, l'est en effet: (*a*) car, selon les Maistres de l'art, les esprits enflez ont, comme les corps boufis, plus de foiblesse que de force, & sont dans le fond malades, quelque apparence d'embonpoint qu'ils ayent.

Il faut en vérité un jugement bien exquis pour penser de sorte, qu'une pensée soit claire sans être foible; & pour se faire entendre des plus grossiers en se faisant estimer des plus habiles. Com-

(*a*) Nam tumidos & corruptos & tinnulos, & quocunque alio cacozeliæ genere peccantes. certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare ; ut corpora non robore, sed valetudine inflantur. *Quintil. lib. 2. c. 3.*

Comme nous n'examinons pas icy le langage, ajoûta t-il, je ne dis rien de la faute de Grammaire, qui est au dixiéme vers du Sonnet de l'*Avorton*: *où tu rentre aujourd'huy*, au lieu de *rentres* avec une *s*, qui n'accommodoit pas le Poëte. C'est justement la faute que nous avons remarquée dans le Sonnet du *Miroir*.

Il est plaisant, que le hazard, dit Philanthe, ait voulu que ces deux Sonnets si beaux en leur genre, ayent tous les deux la même faute de Grammaire, Ce n'est qu'une bagatelle, dit Eudoxe; & pour moy je souffrirois bien plûtost un solécisme que le moindre galimatias : l'un n'est que contre la syntaxe, ou contre l'usage, mais l'autre est contre le bon sens, qui veut qu'on pense toûjours nettement, & qu'on s'exprime de même.

A propos de solécisme, repliqua Philanthe; que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage trés-sérieux, appelle les bastimens irréguliers, *des solécismes en pierre*? C'est celuy qui a appellé les Romans, *des basteleurs en papier*; la sentence, *le poivre blanc de la diction*: & les longues queuës les femmes, *des hyperboles de drap.* Outre que ces pensées sont basses & un peu burlesques, repartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme, & on ne sçauroit guéres les entendre à moins que de sçavoir deviner. Ne vaudroit il pas mieux se taire que de parler énigmatiquement? Et le précepte de Maynard n'est il pas trés-raisonnable?

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire Rhétorique:
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense:

Di-moy, qui peut t'empêcher,
De te servir du silence ?

Je me rencontrai l'autre jour dans une compagnie, dit Philanthe, où l'on examina cette Réfléxion morale : *La gravité est un mystere du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Tout le monde trouva la Refléxion délicate & pleine de sens ; mais quelques-uns y trouverent je ne sçay quoy d'envolopé & d'obscur, *Ce mystere du corps* leur parut trop mystérieux. Je serois assez de leur sentiment, repartit Eudoxe : & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle estoit *une éloquence du corps.* J'ay un peu de peine à entendre ce que c'est qu'*un mystere du corps*, & je conçois aisément ce que c'est que l'*éloquence du corps* : car, selon l'Auteur même des *Réfléxions morales*, „ il y a une élo-„ quence dans les yeux & dans l'air de la per-„ sonne qui ne persuade pas moins que celle de „ la parole.

Je suis convaincu, dit Philanthe, que la clarté est nécessaire dans les pensées ; mais je voudrois bien sçavoir précisement pourquoy elles sont quelquefois obscures. Cela vient souvent, répondit Eudoxe, de ce que l'esprit qui les conçoit est obscur luy-même, & ne voit pas tout-à-fait les choses dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne sont pas nettes, ses pensées n'ont garde de l'être non plus que ses paroles qui en sont les images naturelles. Mais pous descendre dans le détail, l'obscurité peut venir de ce qu'une pensée est tirée de loin ; par exemple d'une métaphore, ou d'une comparaison, qui n'a n'a d'elle-même nul rapport à l'objet de la pensée. Ainsi *les solécismes en pierre* ont quelque chose d'obscur ; parce qu'il y a une trés-grande distance entre un solécisme & un bâtiment.

Phi-

Plusieurs métaphores entassées les unes sur les autres font aussi ce mauvais effet ; & nous pouvons dire de la pensée ce que (*a*) Quintilien a dit du discours. Comme la métaphore rend le discours clair, quand on l'employe à propos, & qu'on s'en sert peu : elle l'obscurcit dés qu'elle est fréquente : & fait des énigmes, si on en use continuellement. La raison est que tant d'images étrangéres meslées ensemble produisent de la confusion dans l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Il arrive même que deux métaphores qui ne sont pas dans le même génre, étant jointes, diminuënt quelque chose de la clarté d'une pensée. Je vous comprens, dit Philanthe, & je vois maintenant pourquoy la pensée d'une Personne sçavante bien au dessus de son sexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'est que le gout en matiére d'esprit, & qui l'a fait d'une maniére si délicate : pourquoy, dis-je, sa pensée, qui est au fond vraye & solide, ne m'a pas paru d'abord extrémement claire ; c'est sans doute qu'elle définit le goût, qui est une métaphore, par l'harmonie qui en est une autre d'un genre différent. Car, si je m'en souviens, voici la définition : *Le goût est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison.* Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, repartit Eudoxe ; & l'exemple qui vous est venu si à propos prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confesser que si les deux métaphores obscurcissent tant soit peu la définition, l'explication qui s'en fait aussi-tost, l'éclaircit

(*a*) Ut modicus atque opportunus translationis usus illustrat orationem ; ita frequens obscurat, continuus vero in allegoriam & ænigma exit, *Quintil. lib. 8. c. 6.*

assez, & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'approfondir.

D'autres definitions du goût que j'ay luës dans une trés-belle Lettre, repliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions nettes & distinctes. Le goût, dit l'Au-
„ teur de la Lettre, est un sentiment naturel
„ qui tient à l'ame, & qui est indépendant de
„ toutes les sciences qu'on peut aquerir; le goût
„ n'est autre chose qu'un certain rapport qui se
„ trouve entre l'esprit & les objets qu'on luy
„ présente; enfin le bon goût est le premier
„ mouvement, ou, pour ainsi dire, une espe-
„ ce d'instinct de la droite raison qui l'entraisne
„ avec rapidité, & qui la conduit plus sûrement
„ que tous les raisonnemens qu'elle pourroit
„ faire.

Ces définitions sont fines & justes, repartit Eudoxe: elles me font concevoir que l'Auteur des *Réfléxions morales* a eû raison de dire que le bon goût vient plus du jugement que l'esprit, mais elles ne me font pas entendre une autre de ses réfléxions: *Quand nostre merite baisse, nôtre goût baisse aussi.* Il y a là une délicatesse qui me passe, & c'est, peut-être, ma faute. Il me semble, dit Philanthe, que j'ay entendu cette réfléxion toutes les fois que je l'ay luë; car j'ay lû plus d'une fois les *Réfléxions morales*: mais je ne l'entens pas plus que vous présentement, & je crois que nous avons tous deux l'esprit bouché.

Quoy qu'il en soit, reprit Eudoxe, je suis assûré que si l'Auteur avoit donné un peu plus d'étenduë à sa pensée en la développant davantage, elle en seroit plus intelligible; car la briéveté contribuë encore à l'obscurité, selon le mot d'Horace: *Je veux être court, je deviens ob-*

obſcur. En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de ſerrer les choſes, on les étrangle, & on les étouffe, pour ainſi dire: ſi bien qu'une penſée eſt confuſe dés qu'elle n'a pas toute l'étenduë qu'elle doit avoir, de même à peu prés que l'eſt une Carte, de Géographie, quand les lieux y ſont trop preſſez, & que les riviéres, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'eſpace qui leur convient. (*a*) Thucydide n'eſt pas toûjours clair, à force d'être concis & trop ſubtil dans ſes penſées, ſi nous en croyons Ciceron. Tacite eſt obſcur, parce qu'il ramaſſe ſouvent ſa penſée en ſi peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Il ſeroit à ſouhaiter, pourſuivit Eudoxe, que nous fuſſions comme les Anges, qui ſe communiquent leurs penſées ſans le ſecours des paroles: mais n'étant pas de purs eſprits, nous ſommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous penſons; & telle penſée ne ſe peut entendre ſans un certain nombre de mots: ſi vous en retranchez quelque choſe, ſous prétexte de rendre la penſée plus forte, vous tombez infailliblement dans l'obſcuriré. C'eſt ce défaut que Séneque & Quintilien reprochent à Salluſte, repliqua Philanthe. L'un dit que (*b*) ce fameux Hiſtorien fit valoir en ſon temps les penſées coupées & un peu obſcures; l'autre, (*c*) qu'il faut éviter cette brié-

 veté

(*a*) Horum conciſæ ſententiæ, interdum etiam non ſatis apertæ, cùm brevitate, tum nimio acumine. *Cicer. de Clar. Orat*

(*b*) Salluſtio vigente, amputatæ ſententiæ, & obſcura veritas fuere pro cultu. *Senec Ep.* 114.

(*c*) Vitanda illa Salluſtiana brevitas, & abruptum ſermonis genus. *Quintil. lib.* 4. *c.* 14.

veté de Salluste, & ce genre d'écrire concis & rompu qu'il affecte quelquefois.

Il y a pourtant, reprit Eudoxe, une briéveté louable, qui consiste à employer toutes les paroles qu'il faut, & à n'employer que celles qu'il faut, ou même à se servir quelquefois d'un mot qui en vaille plusieurs autres. (*b*) C'est la briéveté que Quintilien luy même trouve si belle dans Salluste en rapportant ce que cet Historien dit de Mithridate, qu'il estoit armé de sa grande taille; mais, comme remarque Quintilien au même endroit, dès qu'on imite mal ces maniéres de penser & de parler, on devient obscur.

Le Tasse n'a pas mal imité Salluste, repliqua Philanthe, en disant d'un de ses Héros qu'il estoit armé de sa propre personne aussi-bien que de son bouclier & de sa cuirasse.

E de fine armi, e di se stesso armato.

C'est moins là une imitation, repartit Eudoxe, qu'un larcien honneste. N'est-il pas juste, repondit Philanthe, que le Tasse se dédommage un peu sur les Anciens des vols que les Modernes luy font? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un seul que j'ay dans l'esprit. Le Poëte Italien, en parlant du Po qui est rade à son embouchûre, & qui se jette dans la mer avec violence, dit qu'il semble porter la guerre, & non pas un tribut, à la mer:

. . . . E pare
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Un

(*d*) Est pulcherrima brevitas, cum plura paucis complectimur, quale illud Sallustii est. Mithridates corpore ingenti perinde armatus: hoc malè imitantes sequitur obscuritas. *Lib. 8. c. 3.*

Un de nos Poëtes dit presque le même d'un autre fleuve :

. . . . Le Tigre écumeux & bruyant
Se poursuivant toûjours, & toûjours se fuyant ;
De sa fougueuse course étonne son rivage,
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela est pris visiblement, & toute la difference qu'il y a entre l'Italien & le François, c'est que l'un est bien plus juste que l'autre. Car *tribut* & *guerre* ont quelque rapport, ou plûtost quelque opposition. & le sens du Tasse est beau, qu'un fleuve impétueux soit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vassal qui y porte un tribut ; au lieu qu'*orage* & *tribut* ne conviennent point. Le tribut dont il s'agit icy est métaphorique, dit Eudoxe ; & en stile de métaphore quel tribut convient mieux à la mer, qu'un orage ? C'est justement luy porter ce qu'elle aime, étant si orageuse de sa nature, & ne subsistant que dans les tempestes.

Pour revenir à la briéveté, poursuivit-il, je ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choses en peu de paroles, pourvû qu'on se fasse entendre : mais la difficulté est de se faire entendre, & tout le secret consiste à garder de telles mesures que la clarté ne diminuë rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'est de voir qu'on ne dise rien en parlant beaucoup, & qu'on soit même obcur lors qu'on n'est pas court. Le sens, dit Eudoxe, se perd d'ordinaire dans la multitude des paroles, & j'ay remarqué qu'un homme qui parle trop se fait souvent moins entendre, qu'un autre qui ne parle pas assez.

Il me semble, reprit Philanthe, qu'une pensée n'est pas nette quand elle a comme deux fa-

faces, & qu'on ne sçait en quel sens on la doit prendre, ou qu'on doute si elle est vraye ou fausse. Tacite est sujet à ces sortes de pensées, & celle qu'il a sur les Chrêtiens au sujet de l'embrasement de Rome, me paroist de ce caractére: (*a*) *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie que de la haine du genre humain.* Je ne sçay s'il s'agit de la haine que les Chrêtiens ont pour le genre humain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrêtiens; & cependant un Lecteur qui n'est pas stupide devroit le sçavoir d'abord. L'obscurité, dit Eudoxe, vient là de l'expression, & la pensée seroit claire si l'Historien s'estoit donné la peine d'oster l'équivoque de la *haine du genre humain.*

L'Epigramme de Martial sur la mort de Ciceron & de Pompée, repliqua Philanthe, finit par une pensée douteuse, qui laisse l'esprit indeterminé, touchant le vray ou le faux de la pensée même. *Antoine a commis un crime égal à celuy de l'Egypte. Leurs armes ont abbatu deux testes sacrées. L'une estoit le Chef de Rome victorieuse, l'autre de Rome éloquente.* (*b*) *Toutefois le crime d'Antoine est plus grand que celuy de Photin: celuy cy a été scélerat pour le service de son maistre: celuy là l'a esté pour ses propres interests.*

Le Poëte décide une chose qui n'est pas constante, & sa decision fait de l'embarras. Car celuy qui est scélerat pour son maistre, commet, peut être, un plus grand crime que celuy qui l'est pour ses propres interests, Et l'Auteur de la

(*a*) Haud perinde in crimine incendii quàm odio generis humani convicti sunt. *Annal lib.* 1.

(*b*) Antoni tamen est pejor quàm causa Photini: Hic facinus domino præstitit, ille sibi.

la Diſſertation qui eſt à la teſte d'un Recueïl d'Epigrammes latines choiſies, a bien remarqué que ceux qui péchent pour leur intérêt particulier ſont emportez par l'amour propre, & par d'autres paſſions violentes qui diminuënt de la griéveté du crime en diminuant de la liberté; au lieu que ceux qui ſont les miniſtres de la paſſion d'autruy ont plus de ſens froid dans le crime qu'ils commettent, & par conſequent plus de malice; tellement que la propoſition qui fait la pointe de l'Epigramme n'eſt pas nette.

Mais avez-vous pris garde, ajoûta-t-il, que l'obſcurité des penſées vient encore de ce qu'elles ſont eſtropiées, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte; je veux dire, de ce que le ſens n'en eſt pas complet, & qu'elles ont quelque choſe de monſtrueux, comme ces ſtatuës imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuſe de ce qu'elles repréſentent, & qui n'en donnent même aucune.

Tertulien, dans ſon livre *de la Chair de Jeſus-Chriſt*, dit, pour prouver la vérité de nos myſtéres: (*a*) *Le Fils de Dieu eſt mort, cela eſt croyable, parce que cela eſt ridicule. Ayant eſté enſeveli, il eſt reſſuſcité, cela eſt certain parce que cela eſt impoſſible.* Je dis que ces penſées ne ſont point entiéres, qu'elles ſont informes, & que c'eſt pour cela que d'abord elles ſemblent fauſſes, extravagantes, & inconcevables. L'Auteur veut dire que la mort du Fils de Dieu eſtant l'effet d'une charité infinie, & n'eſtant point dans

(*a*) Mortuus eſt Dei Filius: credibile eſt, quia ineptum eſt; & ſepultus reſurrexit: certum eſt quia impoſſibile eſt. *Tertull. de Carne Chriſti.*

dans les regles de la prudence humaine, qui trouve ridicule qu'on fasse mourir l'innocen pour sauver le criminel, rien ne rend ce mystére plus digne de foy, que ce qui y paroist de moins raisonnable aux yeux des hommes.

Il veut dire aussi que la Résurrection de Jesus-Christ surpasse toutes les forces de la nature. & ne peut être que l'ouvrage d'une vertu toute divine; qu'il est certain que ce Dieu homme a reprit de luy-même une vie nouvelle, parce qu'il est impossible de ressusciter naturellement: mais les pensées ne disent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le disent si obscurément qu'on n'y entend rien à moins que de faire bien des réfléxions. (*a*) Enfin, ces sortes de pensées creuses & profondes sont en quelque façon semblables aux abysmes, dont la profondeur étonne, & trouble la vuë; & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne pensent point juste, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poëte dont parle Gombaud:

Ta Muse en chiméres féconde,
Et fort confuse en ses propos,
Pensant représenter le monde,
A representé le cahos.

Mais en parlant de galimatias & d'obscurité, prenons garde d'y donner nous mêmes: nous ne serions pas les premiers à qui cela seroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Timocrate & de Philandre*, qui accuse de galimatias en quelques endroits l'Auteur *de la sainteté & des devoirs de la vie monastique*, y tombe manifestement en

(*a*) Præceps quædam, & cùm idcirco obscura, quia peracuta, tum rapida & celeritate cæcata oratio. *Cicer. in Bruto.*

en une occasion remarquable, & qui demandoit beaucoup de clarté, de netteté, & de sens. Voicy le Livre, & je veux vous lire l'endroit.

„ C'est une chose bien glorieuse pour la véri-
„ té, de trouver dans les propres combats qu'on
„ luy livre une preuve du pouvoir dont elle
„ doit jouïr dans le monde. Toutes les extra-
„ vagances auxquelles le cœur humain s'est
„ abandonné en matiére de Religion, ayant
„ eû pour fondement une premiére vérité dont
„ chacun s'est fait une idée selon son caprice.

Ce n'est pas là encore tout-à-fait du galimatias, ajoûta Eudoxe; mais, si je ne me trompe, vous en allez voir.

„ Car on ne doit pas s'imaginer que l'hom-
„ me ait pris à tâche de la détruire; on l'atta-
„ quoit sans y penser; on se flattoit qu'on pou-
„ voit l'accommoder avec ses passions; on l'a
„ fait, & c'est ce qui l'a perduë. Le libertin,
„ en se relâchant insensiblement, le supersti-
„ tieux, en devenant la dupe de son propre
„ cœur qui ne luy permettoit pas de voir que
„ le ressort secret qui le portoit à étendre les
„ bornes de la vérité, ne naissoit que de l'envie
„ qu'il avoit d'étendre les siennes, en se faisant
„ luy-même l'arbitre des loix dont il devoit
„ dépendre.

Je pardonnerois plus volontiers, dit Philanthe, à l'Auteur de ces Entretiens un peu de galimatias, que l'esprit de libertinage & de médisance qui regne par tout dans son livre, & je ne crois pas qu'on puisse en conscience imputer un tel ouvrage qu'à un homme sans religion & sans honneur. Mais ce n'est pas de quoi il est question présentement; & pour ne nous point écarter, un des plus fameux Ecrivains de delà

les Monts me paroiſt obſcur dans l'endroit même où il blâme Lucréce de l'eſtre. *Lucrezio*, dit-il, *con l'oſcurità dello ſtil poetico non ſolo veſte il corpo della ſentenza, mà ſpeſſo il viſo: e la veſte del viſo non è tanto fregio che adorni, quanto maſchara che naſconda.* A vôtre avis, que veut-il dire, en diſant que Lucréce couvre avec l'obſcurité de ſon ſtile poëtique non ſeulement le corps, mais auſſi le viſage de la penſée; & que ce qui couvre le viſage n'eſt pas tant un ajuſtement qui pare, qu'un maſque qui cache?

Pour moy, dit Eudoxe, je ne comprens guéres mieux cela que ce qu'enſeigne un Platonicien, que les fantômes du matin imprimez dans la plus belle fleur des eſprits ſe préſentent diſtinctement au miroir de l'ame, où il ſe fait d'admirables réfléxions de ces premiéres idées qui ſont les formes du vray. J'entrevois pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin eſt la meilleure, & qu'on a le matin l'eſprit plus net.

Comme je ſuis de bonne foy, repartit Philanthe, je vous avouë franchement, mon cher Eudoxe, que je vois maintenant les choſes avec d'autres yeux, & que mon gouſt n'eſt preſque plus différent du vôtre. Je ſens, ajoûta-t-il, que la lecture des Italiens & des Eſpagnols ne me plaira pas tant qu'elle faiſoit. Vous ſerez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui ſont détrompez du monde, & qui dans le commerce de la vie n'ont pas tant de plaiſir que les autres; mais aſſûrez-vous que c'en eſt un grand d'eſtre détrompé; & ne vous aviſez pas d'imiter ce fou, (*a*) qui s'imaginoit eſtre toûjours au Théatre: &

(*a*) Pol me occidiſtis, amici; Non ſervaſtis, ait cui ſic extorta, voluptas, Et demptus per vim mentis gratiſſimus error. *Horat. Ep. lib.* 2. *Ep.* 2.

& entendre d'excellens Comédiens; mais qui estant guéri de son erreur par un breuvage que ses amis luy firent prendre, se plaignoit de ses amis comme s'ils l'eussent assassiné,

La comparaison est un peu gaillarde, repliqua Philanthe en soûriant; mais je la mérite bien, (*a*) pour m'estre laissé trop charmer par des sotises harmonieuses; vous voyez du moins que je cite Horace aussi à propos que vous.

Tout de bon, poursuivit-il? Me voilà desabusé; Je reconnois à cette heure que les pensées ingénieuses sont comme les diamans, qui tirent leur prix de ce qu'ils ont encore plus de solidité que d'éclat; & c'est, à mon gré, (*b*) se tromper bien lourdement, que de croire rable & plausible, une éloubence vicieuse & corrompuë, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienséance dans les paroles, ni dans les pensées, qui s'emporte & s'enfle à l'excés dans des occasions où il ne s'agit de rien moins; qui confond le sublime avec l'outré, le beau avec le fleuri, & qui sous prétexte d'avoir un air libre, s'égaye jusqu'à la folie.

Je me réjoüis, dit Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fausses idées, & que vous ne soyez plus capable de préferer les pointes de Séneque au

(*a*) Versus inopes rerum nugæque canoræ. *Horat. de Art. Poet.*

(*b*) Falluntur plurimùm, qui vitiosum & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiis lascivit, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus jocis bacchatur, aut casuris, si leviter excutiantur, flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet, aut specie libertatis insanit; magis existimant populare atque plausibile, *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

au bon sens de Ciceron, & le clinquant du Tasse à l'or de Vigile.

Mais, mon cher, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il est bon que vous rappelliez de tems en tems tout ce que nous avons dit sur la maniére de bien penser. Je n'oublierai pas, repliqua Philanthe, que le vray est l'ame d'une pensée, que la noblesse, l'agrément, la délicatesse en font l'ornement, & en rehaussent le prix, (a) que rien n'est beau s'il n'est naturel; & qu'il y a de la différence entre la couleur qui vient du sang, & la boufissure; entre l'agrément & l'afféterie.

N'oubliez pas sur-tout, repartit Eudoxe, que le rafinement est la pire de toutes les affectations, & que comme dans le manége du monde il ne faut pas, selon Montagne, manier les affaires trop subtilement, on doit bien se garder des pensées trop fines dans les ouvrages d'esprit. Car enfin s'il y a de la grossiéreté à marquer trop ses pas en marchant, c'est, peut estre, un plus grand défaut de ne marcher que sur la pointe des pieds; ou, pour me servir d'une autre comparaison, il vaudroit presque mieux avoir la taille moins déliée que d'estre extrémement gresle. Mais souvenez vous aussi que rien n'est plus opposé à la veritable délicatesse que d'exprimer trop les choses, & que le grand art consiste (b) à ne pas tout dire sur certains sujets; à glisser dessus plûtost

(a) Ornatus virilis fortis & sanctus sit: nec effæminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet, sanguine & viribus niteat. *Quintil. lib. 8. c. 3.*

(b) Quædam non prolata, majora videntur & potius in suspicione relicta. *Demetr, phal. de Elocut.*

toſt que d'y appuyer ; en un mot à en laiſſer penſer aux autres plus que l'on n'en dit.

Je voudrois, ajoûta t-il, qu'on ſe ſouvinſt toûjours de ce qu'un célébre Académicien, qui a traduit Virgile en vers, explique ſi bien dans ſa Préface, en parlant contre ces Poëtes qui s'imaginent qu'ils ſeroient arrivez au plus haut point de la poëſie, s'ils n'avoyent rien laiſſé à penſer à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le ſentiment du Traducteur de l'Enéïde, de tels caractéres ſont même trés-deſagréables dans la converſation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de luy plaire, ſçavent que c'eſt un chemin tout contraire à celuy qu'il faut tenir. L'homme eſt naturellement ſi amoureux de ce qu'il produit, & cette action de nôtre ame qui contrefait la création, l'éblouït, & la trompe ſi inſenſiblement & ſi doucement, que les eſprits judicieux obſervent, qu'un des plus ſûrs moyens de plaire n'eſt pas tant de dire & de penſer, comme de faire penſer, & de faire dire. (*a*) Ne faiſant qu'ouvrir l'eſprit du Lecteur, vous luy donnez lieu de le faire agir; & il attribuë ce qu'il penſe & ce qu'il produit à un effet de ſon génie & de ſon habileté: bien que ce ne ſoit qu'une ſuite de l'adreſſe de l'Auteur, qui ne fait que faire que luy expoſer ſes images, & luy préparer dequoy produire & dequoy raiſonner. Que ſi au contraire on veut dire tout, non ſeulement on luy oſte un plaiſir qui le charme, & qui l'attire: (*b*) mais on fait naî-

tre

(*b*) Nonnulla relinquenda auditori quæ ſuo marte colligat. *Demetr. Phal. de Elocut.*]

(*c*) Qui omnia exponit auditori ut nulla mente prædito, ſimilis ei eſt qui auditorem improbat atque contemnit. *Ibid.*

tre dans son cœur une indignation secrette, luy donnant sujet de croire qu'on se défie de sa capacité; & il n'y a guéres d'esprit si humble qu'il puisse estre, qui ne s'afflige quand on luy fait sentir qu'on connoist sa petitesse.

Avec tout cela retenez bien que l'obscurité est trés-vicieuse, & que ce que les personnes intelligentes ont peine à entendre n'est point ingénieux; (*a*) que, selon Quintilien, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, de même que les petits hommes se dressent sur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces; enfin qu'on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le goust mauvais. Il faut même, selon ce grand Maitre de l'eloquence, (*b*) qu'une pensée soit si claire, que les Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'ils s'appliquent à la concevoir: c'est à dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumiére entre dans leurs yeux lors qu'ils n'y font pas de réflexion; de sorte que le soin de celuy qui pense, doit estre non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne s'entendre pas

Voilà en abrégé où se réduit, selon moy, la maniére de bien penser dans les Ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-même; sans considérer ni la pureté du langage, ni l'exactitude du stile.

Ap-

(*a*) Quo quisque ingenio minus valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; ut staturâ breves, in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur. Erit ergo obscurior etiam quo quisque deterior. *Quint. l. cap. 2.*

(*b*) Dilucida & negligenter quoque audientibus aperta; ut in animum ratio tanquam sol in oculos, etiamsi in eam intendatur, incurrat. Quare non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere curandum. *Idem. lib. 8. cap 2.*

Aprés tout, repliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal; (*a*) & même les pensées les plus belles sont fort inutiles, selon les Maistres de l'art, sans l'ornement des paroles j'en tombe d'accord, répondit Eudoxe; mais aussi faut-il avoûër que rien n'est plus extravagant, ni plus insensé qu'un vain son de paroles; je dis même des plus belles, & des mieux choisies, si elles ne sont soûtenuës de pensées solides & de bon sens.

Je voudrois, au reste, que pour penser bien sur quelque matiére que ce soit, ceux qui se meslent d'écrire en prose ou en vers, avant que de se mettre à composer, non seulement lûssent de bons livres, (*b*) tels que sont les ouvrages du siécle d'Auguste, & les pieces modernes qui approchent de ces excellens Originaux; mais qu'en écrivant ils eussent toûjours devant les yeux diverses personnes comme témoins, & même comme juges de leurs pensées. Par exemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le phébus, il séroit nécessaire de se proposer un esprit droit, naturel, raisonnable, & se demander à soy-même: Cela contenteroit-il un tel? Cela auroit-il contenté Patru? Il n'y auroit, peut-être, pas de mal à penser au Cardinal de Richelieu, qui avoit le discernement si juste; qui ne se contentoit pas des jolies choses. qui en vouloit de belles & de bonnes, lesquelles sont bien au dessus des jolies; qui trouvoit qu'un Ecrivain fa-

(*a*) Nulla utilitas cogitationis præclaræ est, si ei quis pulchræ locutionis non addiderit ornamentum. *Dionys Halicar. de collocat verbor.*

(*b*) Quid est enim tam furiosum quàm verborum vel optimorum sonitus inanis, nullâ subjectâ sententiâ? *Cic. de Orat. lib.* 1

fameux de son temps n'écrivoit rien pour l'ame; qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles; & que le jugement qui l'accompagnoit toûjours en ce qui concernoit le choix & la disposition des mots, le nombre & le beau tour d'une periode, l'abandonnoit trés-souvent en ce qui regardoit la pensée.

Pour les pensées nobles, il faudroit se représenter encore ce grand Homme, ou un de ces génies élevez de nostre tems, qui ne peuvent souffrir rien de bas ni de médiocre, & dont les discours sont pleins de sublime.

Pour les agréables & les délicates, je me proposerois Voiture, Sarrazin, & Saint Evremont. Je vous sçay bon gré, dit philanthe, de faire honneur à Saint Evremont. Ce que nous avons de luy marque un beau génie. qui creuse & qui égaye toutes les matieres qu'il traite. Je dis ce que nous avons de luy : car tout ce qui passe pour être de luy, n'en est pas; & parmi les piéces qui ont cours sous son nom, il y en a de fausses qu'il desavoûë, & qu'il a raison de desavouër.

Enfin, reprit Eudoxe, pour les pensées claires, je voudrois me mettre devant les yeux un caractére de Coëffeteau, qui, au rapport de Vaugelas, pensoit les choses si nettement, que le galimatias n'estoit pas plus incompatible avec son esprit, que les ténebres avec la lumiére. Il ne seroit pas même inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en vûë quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence si pénétrante, ni la conception si aisée, & de se dire quelquefois; Monsieur tel entendroit-il bien ma pensée?

Voilà, sans doute, de bons expédiens, repliqua Philanthe; mais il m'en vient un qui seroit in-

infaillible, à mon avis; & c'est de s'éloigner le plus qu'on peut du caractére de certaines gens que nous connoissons, & que j'ay admirez autrefois, semblables à ceux dont parle Quintilien, (*a*) qui ont du dégoût pour toutes les pensées que la nature suggere; qui cherchent non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde; (*b*) auxquels rien de propre & de simple ne plaist, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux; qui empruntent des méchans Poëtes les figures & les métaphores les plus hardies; & qui enfin croyent n'avoir de l'esprit que quand on a besoin de beaucoup d'esprit pour les entendre.

Croyez-moy, repartit Eudoxe, le moyen le plus sûr, pour parvenir à la perfection que nous cherchons, est de penser, de parler, d'écrire comme faisoit un de nos amis, (*c*) qui estoit la gloire du Barreau, & dont la perte ne sçauroit être assez regrettée. Car y eût-il jamais un esprit plus juste, plus agréable, plus fin, & plus net?

Il est difficile, repliqua Philanthe, d'égaler ces grands modeles: mais il est toûjours bon de se les proposer, & de se former sur eux autant que l'on peut. Celuy dont vous parlez, & que vous n'avez, je pense, osé nommer, de peur de renouveller la douleur que la mort d'un si cher

(*a*) Quibus sordent omnia quæ natura dictavit: qui non ornamenta quærunt, sed lenocinia. *Lib. 8. Proœm.*

(*c*) Quid quod nihil proprium placet, dum parum creditur disertum quod & alius dixisset? à corruptissimo quoque Poëtarum figuras, seu translationes mutuamur; tum demum ingeniosi scilicet si ad intelligendos nos opus sit ingenio. *Ibid.*

(*b*) M. *Pageau célébre Avocat.*

cher ami nous a causée, estoit un de ces hommes extraordinaires qui n'ont guéres d'égaux, & qui ne devroient, ce semble, jamais mourir.

Il avoit, reprit Eudoxe, toutes lesqualitez que sa profession demandoit, & le portrait qu'on a fait de luy, est trés-ressemblant. Ce portrait luy donne une prononciation agréable, un geste libre, un air engageant, qui prévient les esprits en sa faveur avant qu'il ait commencé à parler; une éloquence naturelle, qui plaist d'autant plus qu'il y a moins d'art; une facilité merveilleuse pour bien tourner un fait; une heureuse abondance de paroles & de raisons qui charment & entraînent l'auditeur. On dit là qu'il joint la douceur & la force ensemble; qu'il est égal dans son stile, modeste dans ses figures, & correct dans ses pensées; qu'il évite les façons de parler fastueuses & ampoullées, les ornemens recherchez, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'éblouïr le peuple; mais que son discours toûjours clair & toûjours coulant ne rampe jamais.

On ajoûte qu'il s'insinuë dans les esprits par la beauté de son langage, & par la netteté de ses raisonnemens; mais qu'il sçait émouvoir les passions à propos, & qu'il se rend aisément maistre des cœurs: qu'au reste, il se renferme toûjours dans les bornes de la droite raison; qu'il s'éleve sans emportement, & s'abbaisse avec dignité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualitez propres pour le Barreau, a encore celles qui sont nécessaires pour la société; qu'il est honneste, facile, obligeant, desintéressé; qu'il aime la joye, & que les affaires ne l'empeschent pas d'être gay & enjoûé avec ses amis.

On pouvoit ajoûter, repliqua Philanthe, qu'il avoit

avoit non ſeulement une probité exacte, mais une piété ſolide; qu'étant convaincu des veritez de la Religion, il en rempliſſoit réguliérement tous les devoirs, & qu'il reüniſſoit en ſa perſonne le véritable Chrêtien avec le parfait homme d'honeur.

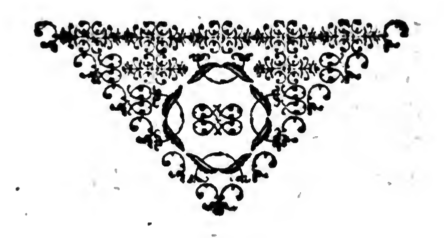
Mais, reprit Eudoxe, ce qu'a dit de luy un grand Magiſtrat dans une trés-belle Harangue, eſt peut-être l'éloge le plus achevé qu'on en puiſſe faire. Il s'agiſſoit de la Religion que ce Magiſtrat propoſoit aux Avocats pour régle de leur conduite. „ Quels exemples, leur dit-il, ne vous „ a pas donné celuy de vos Confreres que la „ mort nous a enlevé il y a quelques mois? La „ bonté de ſes mœurs, la beauté de ſon génie, „ l'agrément de ſon eſprit, ſa religion envers „ ſes cliens, mais encore plus la juſtice, le faiſoient rechercher pour défenſeur de toutes „ les cauſes importantes; & les Juges n'a„ voient pas moins de plaiſir à l'entendre, „ que les parties avoient de confiance en leur „ droit, quand il eſtoit ſoûtenu par un tel Avocat.

Voilà en peu de mots un panégyrique entier, & d'autant plus beau que le témoignage de celuy qui parloit, ſi authentique de luy même, fut confirmé par un applaudiſſement univerſel. Il eſt vray, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eû qu'une voix ſur le mérite de nôtre illuſtre deffunt; & que ceux méme qui devoient naturellement luy porter envie, luy ont toûjours fait juſtice. Dites, repliqua Eudoxe, que ſon bon cœur, & ſes maniéres civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas moins été l'ornement que les delices du Barreau.

Nous ne finirions jamais ſur ce chapitre, dit Phi-

Philanthe, si nous nous laissions aller à nos sentimens. Il faut cependant finir, & il faut même que je vous quitte pour une affaire qui me rappelle nécessairement. Aprés ces paroles, Philanthe ayant pris congé de son Ami, s'en retourna à la ville, fort satisfait de sa visite, & bien résolu de se déclarer par-tout pour le bon sens contre le faux bel esprit,

Fin du Quatriéme Dialogue.



TABLE

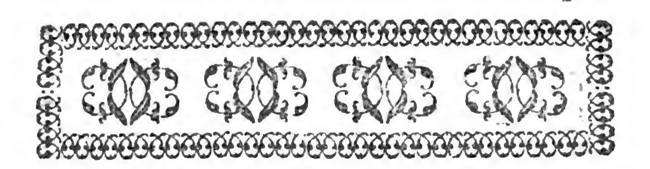


TABLE DES MATIERES.

A.

G.

H.

ros

O.

P.

Preti-

Ce

R

Sa

FIN.



CATALOGUE
DES
LIVRES
IMPRIMEZ A LA HAYE
Chez PIERRE GOSSE.

A.

AUsonii (*D. Magni*) Burdigalensis Opera. Interpretatione & Notis Illustravit Julianus, Floridus, Can. Carnot. Iusli Christianissimi Regis in usum S. Delphini, 4. 2*vol Parisiis* 1730.

- - - - id. 4. 2 *vol. Charta Major*, *Ibid.* 1730.

Amfiteatro di Flavio Descritto e delineato dal Cavalliere Carlo Fontana, *con fig. fol. Haye* 1728.

Architecture de Paladio, fol. 2 vol. avec fig. Gravées par Monsr. Picard & autres habiles Maitres, *Haye*, 1726.

Amours de Clitophon & de l'Eucippe, 12. *Haye* 1736.

Atlas du Cours du Dauube, *Fol.*

B.

B.

BIble (La Sainte) qui contient le Vieux & le Nouveau Testament, avec les Pseaumes tout Musique, nouvelle Version, d'un caractere aussi beau & lisible, qu'il se puisse trouver, 12 *la Haye*, 1731.

- - - Le même avec les Pseaumes, vieille Version tout Musique, 12. *ibid.* 1731.

- - - Le même sans Pseaumes, 12. *ibid.* 1731.

Bouhours Maniere de bien penser, dans les Ouvrages d'Esprit, 12. *Nouv. Ed. revue & Corrigée. la Haye*, 1739.

- - - Entretien d'Ariste & d'Eugene, 12. *sous presse.*

- - - Pensées Ingenieuses des Sts. Peres de l'Eglise, 12. *sous presse.*

- - - Pensées ingenieuses des Anciens & Modernes, 12.

- - - Remarques sur la Langue Françoise, 12.

Bossuet (Jac. Ben:) Defensio Declarationis Celeberrimæ, quam de Potestate Ecclesiastica sanxit Clerus Gallicanus, 19. Martii 1682. 2 vol. 4 *Luxembourg*, 1730.

Boerhave de Viribus Medicamentorum, 12.

Bartholini (*Thomæ*) Epistolæ Medicinales quibus additæ Vessingi Observationes Anatomicæ & Epistolæ Medicæ, selectæ & ab eodem Bartholino publicatæ, 8. *Hagæ Comit.* 1739.

C.

CAlabri (*Quinti*) Prætermissorum ab Homero Libri XIV. Græce, cum Versione La-

tina & integris emendationibus Laurentii Rhodomanni & adnotamentis selectis claudii Dausqueji; curante J. C. de Pauw, 8. *Lugd. Batav* 1734.

Cuneus (Petri) de Republica Hebræorum, 4. *Lugd. Batav.* 1732.

D.

Dictys Cretensis ad Usum S. Delphini, 4. *Amst.* 1702.

- - - Id. 8. *cum Notis Variorum, fig. ibid.* 1702.

E.

Essai de Michel de Montaigne avec des Notes de Monsieur Coste, nouvelle Edition augmentée, 12. *Sous presse.*

Eulalii (*Sevastani*) Botannicorum Libri, Vanierii Prædium Rusticum, Couleii Poemata, Rappini Hortorum Libri, 8. 4 vol. *sub Prælo.*

Entretien Physique, d'Ariste & d'Eudoxe, où Physique nouvelle en Dialogues, par le P. Regnault, 12. 4 vol. *sous presse.*

F.

Femmes Militaires, ou Relation d'une Isle nouvellement Decouverte, 12.

G.

GEographie ou Description exacte de l'Univers, par le Sr. Du Plessis, 12. 3 *vol. fig. Haye* 1733.

Geographie des Enfans, ou Methode Abregée de la Geographie, par Mr. l'Abbé Lenglet du Fresnoy, 8. *fig.*

Gregorii Elementa Astronomiæ, Physicæ & Geometricæ, 4. 2 *vol. fig. Genevæ* 1726.

H.

HIstoire Metallique des XVII. Provinces des Païs-Bas, depuis l'Abdication de Charles-Quint, jusqu'à la Paix de Bade, en 1716. traduite du Hollandois, de Mr. Gerard van Loon, Fol. 5 vol. avec plus de 3000. Medailles, *Haye*, 1732. *& suivants.*

- - - Id. *Fol.* 5 *vol. fig. ibid. grand papier.*

- - - Des Revolutions de la France, par Mr de la Hode, 12. 4 *vol. Haye*, 1738.

- - - *Id* 4. *ibid.* 1738.

- - - Generale, concernant le Procès de Madame Cadiere & du Pere Girard, 12. 8 *vol. Haye* 1721.

- - - De l'Expedition de trois Vaisseaux, envoyés par la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies, aux Terres Australes, en 1721. 8. 2 *vol. Haye*, 1738.

Hippocratis Aphorismi cum Notis Variorum, 8. sub Prælo.

Histoire de la Fable Conferée avec l'Histoire Sainte, par Mr. de Lavaur, 12. 2 vol. *sous presse.*

- - - Du Diable traduite de l'Anglois, 12. 2 vol *sous presse.*

- - - Physique de la Mer, ouvrage enrichie de figures dessinées d'après le naturel, par L. Ferdinand Comte de Marsilli, fol. fig.

- - - de ce qui s'est passé de plus remarquables dans toutes les parties du Monde, par J. A. de Thou, 4. *Haye*, 1733.

Histoire de Leopold Empereur d'Occident, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable depuis l'an 1618. jusques au 6. Mars 1705. en Allemagne, en Hongrie, en Dannemark, en Suede, en Pologne, en Hollande, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, dans les Pays-Bas, & en France, avec des Notes Critiques, Historiques & Geographiques, 8, *Haye*, 1739.

I.

INtroductio ad Notitiam rerum Naturalium & Artefactarum, quarum in Communi Vita, sed Præcipue in Medicina, usus est, per Alphabeti ordinem Digessit Joh. Christ. Rieger, 4. 4 vol. sub prælo.

Intrigues du Serail Histoire Turque, par Malebranche, 12. *Haye* 1738.

Introduction générale à l'Etude des Sciences, & belles Lettres, par Mr. La Martiniere, 8. *Haye* 1734.

Illustres Angloises 12.

Jeu de l'Ombre & du Piquet, augmentez du Jeu des Echets & d'un nouveau jeu de l'Ombre, 12. *la Haye*, 1712.

L.

LEttres à un Protestant François, touchant la Declaration du Roi concernant la Religion donnée à Versailles le 14. Mai 1734. 2 *vol. Londres*, 1725.

- - - & Memoires de François de Vargas, de Pierre de Malvenda, & de quelques Evêques d'Espagne, touchant le Concile de Trente traduit de l'Espagnol, avec des Remarques de Mr. Le Vassor, 8. *Amst.* 1720.

Leti, Vita del Imperadore Carlo V. 12. 4 *vol. fig. Amst.* 1700.

Leven van Phillippus Hertog van Orleans, Regent van Vrankryk; benevens de Historie van desselfs Regeering, gedurende de minderjaarigheyd van Lodewyk den XV. beschreeven door den Heer L. M. D. M., 8. 2 *deelen met Plaaten 's Haag* 1737.

Lettres de Madame la Marquise de Sevigné à Madame la Comtesse de Grignan sa Fille, 12. 6 *vol.*

M.

Marsilii Danubius Panonico-Mysicus, Observationibus Geographicis, Astronomicis, Physicis perlustratus est, *Fol. 6vol. cum multis figuris Haga Comit.* 1726.

Mead (*Richardi*) Mechanica Expositio Venenorum Variis Dissertationibus Comprehensa, 8. *Lugd. Bat.* 1737.

Memoires & Avantures du Baron de Puineuf, écrites par lui même, 12. *Haye*, 1737.

- - - Du Duc de Villars, Pair de France, Marechal General des Armées de Sa Majesté Très-Chrétienne, &c. 12. 3 *vol. ibid.* 1736. *& suivants.*

- - - Pour servir à l'Histoire de nos jours, ou Recueil des pieces sur les affaires du tems, 8. *Amst.* 1735.

- - - Historiques & Secrets, concernant les Amours des Rois de France, &c. 12. *Paris*, 1739.

Mercurialis Variæ Lectiones, 8. *sub Prelo.*

Methode pour Etudier l'Histoire, avec un Catalogue des Principaux Historiens & Remarques sur la bonté de leurs Ouvrages, & sur le choix des meilleures Editions, par Mr. l'Abbé lenglet du Fresnoy, 12. 5 *vol. figure.*

Memoires de Litterature, par Salengre, 8. *la Haye.*

Mizirida Princesse de Firando, 12. 3. *vol. Paris*, 1738.

O.

ORigine ancienne de la Physique nouvelle, par Mr. P. Regnault, 12. 2 vol. *sous presse.*

Oeuvres de Mr. Fouquet, Ministre d'Estat, contenant son Accusation, son Procès, & ses Defences, contre Louis XIV. Roi de France, 12. 16 *vol.*

Ouvrages d'Architecture de Pierre Post, Architecte de Leurs Altesses les Princes d'Orange, fol. fig. *Leyde.*

P.

P.

POrtii (*L. Ant*) de Militis in Castris sanitate tuenda, *Editio Novissima prioribus Longe Correctior ut* & Joh. Val. Willii Tractatus de Morbis Castrensibus, 8. *Haga Com.* 1739

Pitcarnii (*Archibaldi*) Dissertationes Medicæ, 4. *Edindenburgii*,

Petisci (*Sam*) Lexicon Antiquitatum Romanarum, in quo Ritus & Antiquitates cum Græcis ac Romanis Communes, tum Romanis peculiares, Sacræ & Profanæ, Publicæ & Privatæ, Civiles, ac Militares exponuntur, fol. 3 vol. fig. *Haga Comt.* 1738.

- - - - id fol. 3 *vol. Charta Major, ibid.* 1738

Parnasso del Emmo: Cardinal Delfino, 8. *Utrecht* 1730.

Pharsamon ou les Nouvelles Folies Romanesques, par Monsieur de Marivaux, 8. 2 *vol. Haye*, 1737.

Pierres antiques gravées, sur lesquelles les Graveurs ont mis leurs Noms, dessinées & gravées en Cuivre sur les Originaux ou d'après les Empreintes, par B. Picard, des Cabinets de l'Europe, Expliquées, par Phil: de Stosch, *fol. fig. ouvrage Magnifique, Amst.* 1724.

- - - - id sur du Grand papier, *ibid fol. fig.*

- - - - id sur du Papier Royal, *ibid. fol. fig.*

Promenade de St. Cloud, par Mr. le Sage, 12. 2 *vol Haye* 1738.

- - - - de Luxembourg, 12 *ibid.* 1738.

Pseaumes premier Verset Musique, nouvelle Version 12.

Pseau-

Pseaumes tout Musique Vieille Version 12.

Principes de l'Histoire pour l'Education de la jeunesse, par années & par leçons, par L'abbé Lenglet du Fresnoy, 8. 5. vol.

- - - - id. *Le tome 6, & 7. sous presse.*

Q.

R.

Ridley (*Ham*) Observationes quædam Medico-Practicæ & Phisiologicæ; inter quas aliquanto fusius agitur de Asthmate & Hydrophobia, &c. 8. *Lugd. Bat.* 1738.

Reflexions Militaires & Politiques, traduites de l'Espagnol de Mr. le Marquis de Sta Cruz, de Marzenado; par Mr. de Vergy, 8. 4 *vol.* *Haye* 1736.

Recueil Historique d'Actes, Negociations, Memoires & Traitez, depuis la Paix d'Utrecht, jusques à present, par Monsieur Rousset, servant de suite aux Memoires de Monsieur Lamberty, 8. 12 vol. Haye, 1728. & suiv: *& la suite quand elle paroitra.*

Remarques sur les plus agreables pensées, qui se trouvent dans les Ouvrages des Auteurs Anciens & Modernes; 12 *Amst.* 1729

Recreations des Capucins ou Description Historique de la Vie que menent les Capucins pendant leurs Récréations, 12 *la Haye* 1738.

Religion des Mahometans, exposée par leurs propres Docteurs, tirée du Latin de Monsr. Ri-

Reland, & augmentée d'une Confeſſion de Foi Mahometane, 12 *Haye* 1721

S.

Senecæ Tragœdiæ, cum Notis Variorum, ex recenſione Scroderi, 4. *Delp.* 1728.
- - - - - id. 4. *ibid* 1728. *Charta Major.*
Sicilia di Filippo Paruta, Deſcritta con Medaglie riſtampata con aggiunta da L. Agoſtino, Hora in meglior ordine diſpoſta da Marco Mayer, *fol. fig in Leone* 1697.
Salengre, Theſaurus Antiquitatum Romanarum, fol. 3. vol. *Haga, Com.* 1716.

T.

TEmoins de la Reſurection de Jeſus Chriſt examinés & Jugés ſelon les Regles du Barreau, 8. *Haye*, 1732.
Temoignage de la Verité dans L'Egliſe, 12. *Amſt.* 1718.
Teſtament & Pſeaumes, Nouvelle Verſion premier Verſet Muſique 12. *Haye*, 1723.
- - - - - & Pſeaumes Nouvelle Verſion tout Muſique 12. *ibid.* 1731.
- - - - - Idem avec les Pſeaumes, Vieille Verſion tout Muſique, 12. *ibid.* 1731.
- - - - - Idem ſans Pſeaumes. 12. *ibid.* 1731.
- - - - - Nouveau en François, avec des Reflexions Morales ſur Chaque Verſet, par le P. Queſnel, 12. 8. vol. *Amſt.* 1728.

Vail-

V.

VAillant Numismata Familiarum Romanarum, fol, 2. vol. *fig. Amst.* 1703.
- - - - - id. *fol.* 2 *vol fig. ibid* 1703. *Charta Major.*
- - - - - Historia Regum Syriæ, *fol. fig. Haga Comitum* 1732.
- - - - - id. *fol. cum fig. ibid*, 1723 *Charta major.*
- - - - - Historia Ptolomeorum, *fol cum fig. Amst.* 1701.
- - - - - Numismata Græca, *fol cum fig. ibid.* 1700.
- - - - - - - - - - Oerea Imperatorum in Coloniis Municipiis, &c. *fol.* 2 *vol. cum fig.* 1695.
- - - - - - - - - - Imperatorum Romanorum Præstantiora, 4. 2 vol. 1692.
- - - - - - - - - - Selectiora in Ære Maximi Moduli, 4. *cum fig* 1694.
Valesiana ou Pensées Critiques Historiques & Morales, & les Poësies Latines de Mr. de Valois son Fils, 12. 1693.
Vie du Tasse Prince des Poëtes Italiens, 12. *Paris*, 1695.
- - - de Philippe d'Orleans, Petit Fils de France, Regent du Royaume pendant la Minorité de XV. par L. M. D. M. 12. 2 *vol. fig. Londres*. 1737.
Voyage du Monde de Descartes, par le P. G. Daniel 12. *fig. Nouvelle edition revue, Corrigée & augmentée Haye*, 1739.
Vita (De) & *Rebus gestis Mariæ Scotorum, Regina,*

næ, autores sedecim, scilicet; Traité de la succession des Femmes au gouvernement. *De Titulo & Jure serenissimæ Principis Mariæ, operâ Leslæi. Ejusdem de rebus gestis scotorum. Bucanani Detectio Mariæ.* Histoire tragique de Marie Reine d'Ecosse touchant la conjuration faite contre le Roy son Mari & l'adultere commis avec le Comte de Bothwel, &c. *Maria Stuarta, &c. innocens a cæde Darlenianâ.* L'Innocence de la Reine Marie. *Vita Mariæ Stuartæ, scriptore Conaco, Scoto.* Hist. de Marie Stuart; par Cousin. *Strada, de Vita & Morte Mariæ. Romoaldi Summarium Rationum quibus Cancellarius Angliæ persuaserunt occidendam esse Mariam, &c.* Martyre de la Reine d'Ecosse. *Historia de la succedido en Escocia y Inglaterra en quaranta y quatro annos, &c par Herrera.* Extraits des Memoires de Castelneau & Brantomes touchant la Reine d'Ecosse. Sa Mort & Oraison Funebre par de Bourge, Auctore Jebb., *fol. Lond.* 1725. 2 *vol.*

Voyage & Avantures de Martin Nogue en Europe, 12. *la Haye.*

On trouve chez le même Libraire un assortiment general de toutes sortes de Livres tant Ancienes que Moderne.



